HISTOIRE ANCIENNE DES ÉGYPTIENS, DES CARTHAGINOIS, DES ASSYRIENS, DES BABYLONIENS, DES MÉDES ET DES PERSES; DES MACÉDONIENS, DES GRECS.

Par M. Rollin, *ancien Recteur de l'Université de Paris, Professeur d'Eloquence au Collége Roial, & Associé à l'Académie Roiale des Inscriptions & Belles-Lettres.*

TOME QUATRIÉME.

Nouvelle Edition.



A PARIS,
Chez les Freres Estienne, rue S. Jacques à la Vertu.

M. DCC. LXXIV.

Avec Approbation & Privilége du Roi.

AVERTISSEMENT de l'Auteur en 1732.

IL eſt bien difficile, dans un Ouvrage d'une auſſi grande étendue qu'eſt celui de l'Hiſtoire ancienne, qu'il n'échape bien des fautes à un Ecrivain, quelque attention & quelque exactitude qu'il tâche d'y apporter. J'en avois déja reconnu pluſieurs par moi-même. Les avis qu'on m'a donnés, ſoit dans des Lettres particuliéres, ſoit dans des Ecrits publics, m'en ont fait encore remarquer d'autres. J'eſpére les corriger toutes dans l'Edition *in*-4°. de mon Hiſtoire que l'on doit bientôt commencer. En attendant, j'ai fait imprimer ſéparément une grande partie de ces corrections, afin qu'on puiſſe, ſi l'on veut, les inſérer à la fin de chacun des trois Volumes : le Libraire les diſtribuera à ceux qui achetteront le quatriéme. Par ce moien, les pre-

miéres Editions deviendront, à peu de choſes près, auſſi exactes & auſſi complettes que les ſuivantes.

Quand je ne ſerois pas porté par moi-même à profiter des avis qu'on me donne, il me ſemble que l'indulgence, je pourrois preſque dire la complaiſance, que le Public témoigne pour mon Ouvrage, devroit m'engager à faire tous mes efforts pour le rendre le moins défectueux qu'il me ſeroit poſſible. Il eſt bien aiſé de prendre ſon parti, lorſque la critique tombe ſur des fautes marquées & ſenſibles: il ne s'agit alors que de reconnoitre qu'on s'eſt trompé, & de corriger ſes fautes. Mais il eſt une autre ſorte de critique qui embarraſſe & laiſſe dans l'incertitude, parce qu'elle ne porte pas avec elle une pareille évidence: & c'eſt le cas où je me trouve. J'en apporterai un exemple entre pluſieurs autres.

Quelques perſonnes croient que dans mon Hiſtoire les réflexions ſont trop longues & trop fréquentes. Je ſens bien que cette critique n'eſt point ſans fondement, & qu'en cela je me ſuis un peu écarté de la régle que les Hiſtoriens ont coutume de ſuivre, qui eſt de laiſſer pour l'ordinaire au Lecteur le ſoin, & en même tems le plaiſir de faire lui-même ſes réflexions ſur les faits qu'on lui préſente; au lieu qu'en les lui ſuggérant, il paroit qu'on ſe défie de ſes lumiéres & de ſa pénétration. Ce qui m'a déterminé à en uſer ainſi, c'eſt que mon premier & principal deſſein, quand j'ai entrepris cet Ouvrage, a été de travailler pour les jeunes gens & de ne rien négliger de ce qui me paroitroit propre à leur former l'eſprit & le cœur. Or c'eſt l'effet que produiſent naturellement les réflexions; & l'on ſait que la Jeuneſſe en eſt moins

capable par elle-même qu'un âge plus avancé, & que pour lui faire tirer de l'étude de l'Hiſtoire tout le fruit qu'on a lieu d'en attendre, il n'eſt pas inutile, quand les faits ſont ſinguliers & remarquables, de lui mettre devant les yeux le jugement qu'en ont porté les Auteurs de l'antiquité les plus ſenſés & les plus ſages, afin de lui apprendre à faire par elle-même dans la ſuite de pareilles réflexions, & à juger ſainement de tout. L'uſage que j'ai vû faire de mon Hiſtoire à des enfans de neuf à dix ans de l'un & de l'autre ſexe, qui la liſent avec plaiſir, & le compte exact que je leur ai entendu rendre non ſeulement des plus beaux événemens, mais de ce qu'il y a de plus ſolide dans les réflexions, m'ont confirmé dans l'opinion où j'étois qu'elles pouvoient leur être de quelque utilité, & qu'elles n'étoient point au-deſſus de leur portée. Si effec-

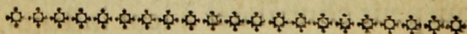
tivement elles étoient propres à accoutumer les jeunes gens à saisir dans l'Histoire le vrai, le beau, le juste, l'honnête, ce qui en est le grand fruit, il me semble que cet avantage, ou du moins l'intention que j'ai eu de le leur procurer, pourroit faire excuser la liberté que j'ai prise de m'écarter peutêtre un peu trop de la régle ordinaire. Cependant je ne suis point attaché à mon sentiment, & si je m'appercevois qu'il fût contraire à celui du Public, j'y renoncerois sans peine.

Je reviens encore à mes jeunes gens, & il faut qu'on me le pardonne: car [a] j'avoue que je ne puis les perdre de vûe, & que tout ce qui peut contribuer à leur instruction, me touche sensiblement. Il va * paroître un Livre qui sera de ce genre. Il a pour titre, *le Spec-*

a Neque enim me pœnitet ad hoc quoque opus meum, & coram susceptorum semel adolescentium, respicere. *Quintil. lib* 11. *c.* 1.

* *Ce Livre se débitera au premier jour chez la Veuve Estienne rue S. Jacques.*

cle de la Nature, ou *Entretiens ſur les particularités de l'hiſtoire naturelle qui ont paru les plus propres à rendre les jeunes gens curieux, & à leur former l'eſprit.* On y dévelope d'une maniére agréable & ſpirituelle ce qu'il y a de plus curieux dans la nature pour ce qui regarde les animaux terreſtres, les oiſeaux, les inſectes, les poiſſons. S'il m'étoit permis de juger du ſuccès de ce Livre par le plaiſir que la lecture m'en a cauſé, je pourrois aſſurer par avance qu'il ſera grand. C'eſt à ma priére, & ſur mes vives ſollicitations, que l'Auteur a entrepris cet Ouvrage, qui peut être beaucoup augmenté, s'il ſe trouve au goût du Public.



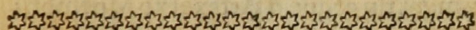
APPROBATION.

J'Ai lû par l'ordre de Monſeigneur le Garde des Sceaux le quatriéme Tome de l'*Hiſtoire ancienne* de Monſieur Rollin, & je n'y ai rien trouvé qui puiſſe en empêcher l'impreſſion. L'Auteur y a inſéré une diſſertation ſur Socrate, & un Abrégé des Antiquités Grecques, qui augmentent le mérite de ſon ouvrage, en y répandant de la variété. Fait à Paris, ce 26 Avril 1732.

SECOUSSE.



HISTOIRE ANCIENNE DES PERSES ET DES GRECS.



PLAN ET DIVISION DE CE QUATRIÉME VOLUME.



CE QUATRIÉME Volume renferme l'hiſtoire de vingt-huit ans, depuis la défaite de Nicias en Sicile, arrivée la dix-neuviéme année de la guerre du Péloponnéſe, & la onziéme de Darius Nothus, juſqu'à la dix-neuviéme année du régne d'Artaxerxe Mnémon, deux ans après la paix d'Antalcide ; c'eſt-à-

dire, depuis l'an du Monde 3591 jusqu'à 3619.

On peut diviser ce Volume en cinq parties.

La premiére, qui contient ce qui s'est passé pendant onze ans, & qui commence immédiatement après la déroute des Athéniens dans la Sicile, comprend le retour glorieux d'Alcibiade à Athénes; les exploits de Lysandre & de Callicratidas Lacédémoniens; la prise d'Athénes qui termina la guerre du Péloponnése; la mort de Darius Nothus; les troubles domestiques de la Cour de Perse au commencement du régne d'Artaxerxe Mnémon; la mort d'Alcibiade; le rétablissement de la liberté à Athénes, & les premiéres années d'Agésilas roi de Sparte.

La seconde représente l'entreprise du jeune Cyrus contre son frere Artaxerxe, & la fameuse retraite des Dix-mille : ce qui ne dure en tout qu'un peu plus d'un an.

La troisiéme renferme ce qui s'est passé pendant environ seize ans, depuis le retour des Grecs jusqu'à la paix d'Antalcide, qui est le tems où ont paru sur-tout Agésilas roi de Sparte, & Conon Général Athénien.

La quatriéme contient un abrégé de la vie de Socrate, de sa condannation, & de sa mort.

La cinquiéme explique ce qui regarde les Mœurs & les Coutumes des peuples de la Gréce, sur-tout des Lacédémoniens & des Athéniens, le Gouvernement politique & militaire, la Religion, les Fêtes, les Jeux, les Combats si célébres dans la Gréce.

Pendant l'intervalle de trente ans que contient ce volume, l'Ecriture Sainte garde un profond silence sur l'histoire des Juifs, & ce vuide durera jusqu'à l'histoire des Maccabées.

Ce qui se passe de plus considérable chez les Romains, est le siége de Veies, la prise de Rome par les Gaulois, les victoires de M. Furius Camillus, ce qui s'étend à peu près depuis l'année de la fondation de Rome 350 jusqu'à 380.

CHAPITRE SECOND.

CE CHAPITRE, qui est la suite du Livre précédent, renferme l'histoire des huit derniéres années de la guerre du Péloponnése, pendant au-

DARIUS tant d'années de Darius Nothus roi de Perse.

§. I.

Suite de la défaite des Athéniens en Sicile. Révolte des alliés. Alcibiade devient puissant auprès de Tissapherne.

XIX & XX années de la guerre.

AN. M. 3591. AV. J.C. 413.

Thucyd. lib. 8. pag. 553.

LA DÉFAITE des Athéniens devant Syracuse, causa de grands mouvemens dans toute la Gréce. Les peuples qui n'avoient point encore pris parti, & qui attendoient que l'événement les déterminât, résolurent de se déclarer contre eux. Les alliés des Lacédémoniens crurent que le tems étoit venu de se délivrer pour toujours des dépenses d'une guerre qui leur étoit fort à charge, en achevant promtement la ruine d'Athénes. Ceux des Athéniens, qui ne les suivoient que par contrainte, n'envisageant dans l'avenir aucune ressource pour cette République après le terrible échec qu'elle venoit de recevoir; crurent devoir profiter d'une conjoncture si favorable pour secouer le joug de la dépendance, & se mettre en liberté. Ces dispositions inspiroient aux Lacédémoniens de grandes vues, qui étoient encore sou-

tenues par l'eſpérance dont ils ſe flatoient que leurs alliés de Sicile arriveroient au printems avec une armée navale, augmentée des débris de celle d'Athénes. NOTHUS.

En effet, les peuples de l'Eubée, ceux de Chio & de Leſbos, & plusieurs autres firent ſavoir aux Lacédémoniens qu'ils étoient prêts à quitter le parti d'Athénes s'ils vouloient les prendre ſous leur protection. Il arriva en même tems des députés de la part de Tiſſapherne & de Pharnabaze. Le premier étoit Gouverneur de la Lydie & de l'Ionie, l'autre de l'Helleſpont. Ces deux Vicerois de Darius ne manquoient ni d'application ni de zéle pour les intérêts de leur maître commun. Tiſſapherne, promettant aux Lacédémoniens de fournir à leurs troupes toute la dépenſe néceſſaire, les preſſoit d'armer au plutôt, & de ſe joindre à lui, parce que la flote des Athéniens l'empéchoit de lever dans ſon département les contributions ordinaires, & il s'étoit vû hors d'état d'envoier au Roi celles des années précédentes. D'ailleurs il eſpéroit avec ce puiſſant ſecours ſe rendre maître plus aiſément d'un Seigneur qui s'étoit

Id. pag. 553-558.

DARIUS révolté vers la Carie, & qu'il avoit ordre du Roi d'amener vif ou mort : c'étoit Amorgès, bâtard de Pissuthne. Pharnabaze, en même tems, demandoit des vaisseaux, afin de détacher les villes de l'Hellespont de l'obéissance des Athéniens, qui l'empêchoient aussi de lever les tributs de sa province.

On crut, à Lacédémone, devoir commencer par satisfaire Tissapherne, & le crédit d'Alcibiade contribua beaucoup à faire prendre cette résolution. Il partit avec Calcidée pour Chio, qui se souleva à leur arrivée, & se déclara pour les Lacédémoniens. Sur la nouvelle de cette révolte, il fut résolu à Athénes qu'on tireroit du trésor les mille * talens qui y étoient en réserve depuis le commencement de la guerre après avoir cassé l'arrêt qui le défendoit. Milet se révolta aussi peu de tems après. Tissapherne, aiant joint ses troupes à celles de Lacédémone, attaqua & prit la ville d'Iase, où s'étoit renfermé Amorgès, qui fut pris vif & envoié en Perse. Ce Satrape donna un mois de paie à toute l'armée sur le pié d'une dragme, c'est-à-dire, de dix sols à chaque soldat par jour, mar-

** Trois millions.*

Thucyd. lib. 8. pag. 568.

quant qu'il avoit ordre de n'en donner à l'avenir que la moitié.

Ce fut alors que Calcidée, au nom de Lacédémone, fit un traité avec Tiſſapherne, dont un des principaux articles étoit, que tout le pays qui avoit appartenu au Roi ou à ſes prédéceſſeurs, lui demeureroit. Il fut renouvellé quelque tems après par Théraméne, autre Général des Lacédémoniens, avec quelques légers changemens. Mais quand on vint à examiner ce traité à Lacédémone, on trouva que l'on avoit trop accordé au Roi de Perſe, en lui cédant tous les lieux qui avoient été tenus par ſes ancêtres, ce qui étoit le rendre maître de la plus grande partie de la Gréce, de la Theſſalie, de la Locride, de tout le pays juſqu'à la Béotie, ſans parler des îles; & qu'il ſe trouveroit par-là que les Lacédémoniens, au lieu de mettre la Gréce en liberté, l'auroient aſſervie. Il falut donc y faire encore des changemens. Tiſſapherne, & les autres Satrapes, eurent bien de la peine à y conſentir. On fit un nouveau traité, comme je le marquerai dans la ſuite.

Thucyd. lib. 8. pag. 561-571. 572-576.

Cependant pluſieurs villes d'Ionie ſe déclarérent pour Lacédémone, &

DARIUS

Alcibiade y contribuoit beaucoup. Agis, qui étoit déja ſon ennemi à cauſe de l'injure qu'il en avoit reçue, ne pouvoit ſouffrir la gloire qu'il acqueroit. Car rien ne ſe faiſoit que par l'avis d'Alcibiade, & on diſoit communément que c'étoit lui qui faiſoit réuſſir tout ce qu'on entreprenoit. Les plus puiſſans & les plus ambitieux des Spartiates, animés des mêmes ſentimens de jalouſie, le regardoient de mauvais œil; & enfin ils firent tant par leurs menées, qu'ils obligérent les principaux Magiſtrats d'écrire en Ionie qu'on le fît mourir. Alcibiade, ſecrettement informé de cet ordre, ne laiſſa pas de rendre encore de bons ſervices aux Lacédémoniens : mais il ſe tint ſi bien ſur ſes gardes, qu'il évita tous les piéges qu'on lui tendoit.

Thucyd. lib. 8. pag. 577-579. Plut. in Alcib. pag. 204. Diod. pag. 164, 165.

AN.M.3593. AV.J.C.411.

Pour plus grande ſûreté, il ſe jetta entre les bras de Tiſſapherne, Satrape du grand Roi à Sardes; & il ne fut pas lontems ſans ſe voir au premier degré de crédit & d'autorité à la Cour de ce barbare. Car ce Perſan, plein de fraude & de ruſe, grand ami des fourbes & des méchans, & qui ne faiſoit nul cas de la ſimplicité & de la ſincérité, ne ſe laſſoit point d'admirer la

ſoupleſſe d'Alcibiade, la facilité avec laquelle il prenoit toute ſorte de mœurs & de caractéres, & ſa grande habileté dans le maniement des affaires. Auſſi n'y avoit-il point de cœur ſi dur, ni de naturel ſi ſauvage, qui pût tenir contre les graces & les charmes de ſa converſation & de ſon commerce. Ceux même qui le craignoient le plus, & qui lui portoient le plus d'envie, enchantés en quelque ſorte par ſon air affable & ſes maniéres prévenantes, ne pouvoient diſſimuler le plaiſir infini qu'ils ſentoient à le voir & à le fréquenter.

Tiſſapherne donc, quoique d'ailleurs très féroce, & celui de tous les Perſes qui haïſſoit le plus les Grecs, fut tellement ſéduit par les complaiſances & par les flateries d'Alcibiade, qu'il ſe livra entiérement à lui, ne cherchant qu'à lui plaire, & le flatant encore plus qu'il n'en étoit flaté : juſques-là qu'il donna le nom d'Alcibiade à celui de ſes jardins qui étoit le plus beau & le plus délicieux, tant par l'abondance de ſes eaux, & par la fraîcheur des bocages, que par la beauté ſurprenante des retraites & des ſolitudes que l'art & la nature embel-

DARIUS lissoient à l'envi, & où éclatoit une magnificence roiale.

Alcibiade, qui ne trouvoit plus de sureté pour lui dans le parti des Spartiates, & qui craignoit toujours le ressentiment d'Agis, commença à leur rendre de mauvais offices auprès de Tissapherne, pour l'empêcher de les secourir de toutes ses forces, & de ruiner entiérement les Athéniens. Il n'eut pas de peine à faire entrer le Satrape dans ses vûes, qui étoient conformes aux intérêts de son maître, & aux ordres qu'il en avoit reçus. Car, depuis le fameux traité conclu sous Cimon, les Rois de Perse n'osant plus attaquer ouvertement les Grecs, travaillérent à les ruiner par une autre voie. Ils cherchérent à exciter sous main parmi eux des divisions, & à les fomenter par des sommes considérables d'argent qu'ils faisoient couler tantôt à Athénes, & tantôt à Lacédémone. Ils s'appliquérent à balancer si bien les forces des deux Républiques, que l'une ne pût pas opprimer tout-à-fait l'autre. Ils n'accordoient que des secours légers, & qui n'étoient point décisifs, afin de miner insensiblement & de consumer peu à peu les deux

partis, en les affoibliſſant l'un par l'autre. NOTHUS.

C'eſt dans cette ſorte de conduite que la politique fait conſiſter l'habileté des Miniſtres, qui du fond de leur cabinet, ſans ſe donner de grands mouvemens, ſans faire de grandes dépenſes, ſans mettre ſur pié des armées nombreuſes, parviennent à affoiblir les Etats dont la puiſſance leur donne de l'ombrage, ſoit en ſemant des diviſions dans le ſein même de ces Etats, ſoit en entretenant des jalouſies parmi les peuples voiſins, pour les mettre aux priſes les uns contre les autres.

Il faut pourtant avouer que cette politique ne donne pas une idée bien avantageuſe des Rois de Perſe. Se réduire, puiſſans comme ils étoient, à ces voies baſſes, obſcures, & détournées, c'étoit avouer leur foibleſſe, & l'impuiſſance où ils ſe croioient d'attaquer à force ouverte leurs ennemis, & d'en tirer raiſon par des voies d'honneur. D'ailleurs eſt-il permis d'emploier de tels moiens à l'égard de peuples contre leſquels on ne forme aucune plainte, qui vivent en paix ſous la foi des traités, & dont tout le cri-

Darius me eſt la crainte qu'on a qu'ils ne puiſſent nuire un jour? Peut-on, par des corruptions ſecrettes, tendre des piéges à la fidélité des ſujets, & ſe rendre complice de leur trahiſon en armant leurs mains contre leur propre patrie?

Quel nom, quelle réputation ne ſe ſeroit point acquis un Roi de Perſe, ſi, content des vaſtes & riches Etats que la Providence lui avoit donnés, il eût emploié ſes bons offices, ſa puiſſance, ſes richeſſes même, pour concilier entr'eux les peuples voiſins, pour diſſiper leurs jalouſies, pour empêcher les injuſtices; & ſi, redouté & reſpecté de tous, il s'étoit rendu le médiateur de leurs différens, le lien de la paix, & le garand des traités? Y a-t-il conquête, quelque grande qu'elle ſoit, qui approche de cette gloire?

Tiſſapherne agiſſoit ſelon d'autres principes, & il ne ſongeoit qu'à mettre les Grecs hors d'état d'attaquer les Perſes leurs ennemis communs. Il entra donc volontiers dans les vûes d'Alcibiade: & dans le tems même qu'il ſe déclaroit ouvertement pour les Lacédémoniens, il ne laiſſoit pas d'aſſiſter ſous main & par mille voies détour-

nées les Athéniens, ſoit en différant le paiement de la flote des Lacédémoniens, ſoit en retardant l'arrivée de celle de Phénicie qu'il leur faiſoit eſpérer depuis lontems. Il ne perdoit aucune occaſion de donner à Alcibiade des marques de ſon eſtime & de ſon amitié ; ce qui rendit ce Général également conſidérable aux deux partis. Les Athéniens, qui ſe trouvoient fort mal de s'être attiré ſa haine, n'étoient pas à ſe repentir de la condannation qu'ils avoient prononcée contre lui. Alcibiade auſſi de ſon côté, très-fâché de voir les Athéniens dans une ſi triſte ſituation, commença à craindre que la ville d'Athénes venant à être entiérement ruinée, il ne tombât entre les mains des Spartiates, qui le haïſſoient mortellement.

NOTHUS.

§. II.

On ménage le retour d'Alcibiade à Athénes, à condition d'y établir l'Ariſtocratie à la place de la Démocratie. Tiſſapherne conclud un nouveau traité avec les Lacédémoniens.

CE QUI actuellement occupoit le plus les Athéniens, étoit Samos,

Thucyd. lib. 8. pag. 579-587.

DARIUS

Plut. in Alcib. p. 204. 205.

où ils avoient toutes leurs forces. De là, avec leur flote, ils remettoient sous leur obéissance les villes qui les avoient abandonnés, retenoient les autres dans le devoir, & se trouvoient encore en état de faire tête à leurs ennemis, sur lesquels ils avoient remporté plusieurs avantages. Mais ils craignoient Tissapherne, & les cent cinquante vaisseaux de Phénicie qu'il attendoit incessamment ; & ils voioient bien qu'après la jonction d'une si puissante flote il n'y avoit plus de salut pour leur ville. Alcibiade, bien averti de tout ce qui se passoit chez eux, envoia secrettement à Samos vers les principaux des Athéniens, pour sonder leurs sentimens, & pour leur faire entendre qu'il n'étoit pas éloigné de retourner à Athénes, pourvû qu'on donnât l'administration de la République aux grands & aux puissans, & non pas à la vile populace qui l'avoit chassé. Quelques-uns des premiers Officiers partirent de Samos dans le dessein de concerter avec lui les mesures qu'il étoit à propos de prendre pour faire réussir cette entreprise. Il promit de procurer aux Athéniens, non seulement l'amitié de Tis-

ſapherne, mais même celle du Roi, à condition qu'on aboliroit la Démocratie, c'eſt-à-dire, le gouvernement populaire; parce que le Roi prendroit plus d'aſſurance ſur la parole des Grands, que ſur celle d'un peuple inconſtant & léger. NOTHUS.

Les Députés prêtérent volontiers l'oreille à ces propoſitions, & conçurent de grandes eſpérances de ſe décharger eux-mêmes d'une partie des impoſitions publiques, parce qu'étant les plus riches ils étoient auſſi les plus foulés; & de rendre leur patrie triomphante, après s'être emparés du gouvernement. A leur retour, ils commencérent par gagner ceux qui étoient les plus propres à entrer dans leur deſſein; puis ils firent répandre parmi les troupes que le Roi paroiſſoit diſpoſé à ſe déclarer en faveur des Athéniens, & à paier l'armée, à condition qu'on rétablît Alcibiade, & qu'on abolît le gouvernement populaire. Cette propoſition étonna d'abord les ſoldats, & trouva de l'oppoſition dans la plupart: mais l'appas du gain, & l'eſpérance d'un changement qui leur ſeroit utile, adoucit bientôt ce qu'elle avoit de dur &

DARIUS

de choquant, & les fit paſſer juſqu'à un deſir violent de rappeller Alcibiade.

Phrynique, l'un des Chefs, jugeant, comme il étoit vrai, qu'Alcibiade ſe ſoucioit auſſi peu de l'Oligarchie que de la Démocratie, & qu'en décriant la conduite du peuple il ne cherchoit qu'à ſe mettre dans les bonnes graces des Nobles pour ſe faire rétablir, eut la hardieſſe de s'oppoſer aux réſolutions qu'on vouloit prendre. Il repréſenta que le changement qu'on méditoit pourroit bien exciter une guerre civile, qui cauſeroit la ruine de l'Etat; qu'il y avoit peu d'apparence que le Roi de Perſe préférât l'alliance des Athéniens à celle des Spartiates qui lui étoit bien plus avantageuſe; que ce changement ne retiendroit pas les alliés dans le devoir, & n'y feroit pas rentrer ceux qui en étoient ſortis, parce qu'ils aimeroient encore mieux leur liberté; que le gouvernement d'un petit nombre d'hommes riches & puiſſans ne feroit pas plus favorable aux citoiens ou aux alliés que celui du peuple, parce que c'étoit l'ambition qui cauſoit tous les maux dans une République, & que c'étoient les riches qui

excitoient tous les troubles pour leur aggrandiſſement ; qu'il ſe faiſoit plus de violences dans un Etat ſous la domination des Grands, que ſous celle du Peuple, dont l'autorité les tenoit en bride & ſervoit d'aſyle à ceux qu'ils vouloient opprimer ; que les alliés le ſavoient aſſez par leur propre expérience, ſans qu'il fût beſoin qu'on leur fît des leçons ſur ce ſujet. NOTHUS.

Ces remontrances, quelque ſages qu'elles fuſſent, n'eurent aucun effet. Piſandre fut envoié à Athénes avec quelques-uns de la même faction, pour propoſer le retour d'Alcibiade, & l'alliance de Tiſſapherne, avec l'abolition de la Démocratie. Ils firent entendre qu'en changeant de gouvernement, & en rappellant Alcibiade, on tireroit du Roi de Perſe de puiſſans ſecours, qui ſeroient un moien ſûr de triompher de Lacédémone. A cette propoſition, le grand nombre ſe récria, & ſur-tout les ennemis d'Alcibiade. Ils alléguoient, entre autres raiſons, les imprécations & les exécrations prononcées par les Prêtres & par tous les autres miniſtres de la religion contre Alcibiade, & même contre ceux qui propoſeroient de le rappeller. Mais

DARIUS Pisandre s'avançant parmi la foule, leur demanda s'ils savoient quelque autre moien de sauver la République dans le triste état où elle étoit réduite. Et, comme ils avouoient que non, il ajouta qu'il s'agissoit de sauver l'Etat & non pas l'autorité des loix, ausquelles on pourroit pourvoir dans la suite; mais que pour le présent, c'étoit là l'unique voie de parvenir à l'amitié du Roi, & à celle de Tissapherne. Quoique ce changement déplût fort au Peuple, il y consentit à la fin, dans l'espérance de rétablir un jour la Démocratie, comme Pisandre le promettoit, & ordonna qu'il iroit, suivi de dix Députés, traiter avec Alcibiade & Tissapherne: & cependant Phrynique fut révoqué, & l'on en nomma un autre à sa place pour commander la flote.

Les Députés ne trouvérent pas Tissapherne aussi bien disposé qu'on le leur avoit fait espérer. Il craignoit les Péloponnésiens, mais il ne vouloit pas rendre ceux d'Athénes trop puissans. Sa politique étoit, selon le conseil d'Alcibiade, de laisser les deux partis toujours en guerre pour les affoiblir, & les consumer l'un par l'autre. Il se

rendit donc fort difficile. Il demanda d'abord que les Athéniens lui abandonnaſſent toute l'Ionie ; enſuite qu'ils y ajoutaſſent les îles voiſines : & quand on lui eut accordé ces demandes, il exigea encore, dans une troiſiéme entrevûe, qu'on lui permît d'équiper une armée navale, & de courir les mers de la Gréce, ce qui étoit formellement défendu par le célébre traité conclu ſous Artaxerxe. Alors on rompit avec colére, & les Députés reconnurent qu'Alcibiade les avoit joués.

Tiſſapherne, ſans perdre de tems, conclut un nouveau traité avec les Péloponnéſiens. On y réforma ce qui avoit déplu dans les deux précédens. L'article, par lequel on cédoit à la Perſe généralement tous les pays que Darius actuellement régnant ou ſes prédéceſſeurs avoient poſſédés, fut reſtraint aux provinces de l'Aſie. Le Roi s'engagea à entretenir ſur le pié ordinaire la flote des Lacédémoniens dans l'état où elle étoit actuellement, & cela juſqu'à l'arrivée de celle de Perſe : après quoi ils ſeroient tenus de l'entretenir eux-mêmes, s'ils n'aimoient mieux que le Roi la paiât, à condition qu'ils le rembourſeroient

après la fin de la guerre. Le traité portoit qu'ils joindroient ensemble leurs forces pour faire la guerre ou la paix d'un commun accord. Tissapherne, pour tenir sa promesse, manda la flote de Phénicie. Ce traité fut fait la onziéme année du régne de Darius, & la vingtiéme de la guerre du Péloponnése.

§. III.

Quatre cens hommes aiant été revétus de toute l'autorité à Athénes, en abusent tyranniquement. Ils sont cassés. Alcibiade est rappellé. Après divers accidens, & plusieurs conquêtes considérables, il retourne triomphant à Athénes, & est nommé Généralissime. Il fait célébrer les grands mystéres, & part avec la flote.

XXI - XXV années de la guerre.

Thucyd. lib. 8. pag. 590-594. Plut. in Alcib. pag. 105.

PISANDRE, de retour à Athénes, trouva les choses bien avancées pour le changement qu'il avoit proposé en partant, & il y mit bientôt la derniére main. Pour donner une forme à ce nouveau gouvernement, il fit nommer dix Commissaires avec un pouvoir absolu, qui devoient pour-

tant, dans un tems marqué, rendre compte au Peuple de ce qu'ils auroient fait. Quand ce tems fut expiré, ils convoquérent l'assemblée. On commença par statuer qu'il seroit permis à chacun de proposer ce qu'il lui plairoit, sans qu'on pût l'accuser d'avoir violé les loix, ni lui faire rien souffrir en conséquence. Ensuite il fut arrété qu'on formeroit un nouveau Conseil, qui seroit maître des affaires, & qui éliroit de nouveaux Magistrats. Pour cet effet, on établit cinq Présidens, qui nommérent cent hommes dont ils faisoient partie; & chacun d'eux en choisit & en associa trois à sa volonté, ce qui faisoit en tout quatre cens, ausquels on donna un pouvoir absolu. Mais pour amuser le Peuple, & le consoler par une ombre de gouvernement populaire pendant qu'ils établissoient une véritable Oligarchie, il fut dit que ces Quatre cens appelleroient au Conseil cinq mille citoiens, quand ils le jugeroient à propos. Le Conseil, & les assemblées du Peuple, se tenoient à l'ordinaire; mais rien ne se faisoit pourtant que par l'ordre des Quatre-cens. C'est ainsi que le Peuple d'Athénes fut dépouillé de sa liberté, dont il

NOTHUS.

DARIUS jouiſſoit depuis près de cent ans qu'il avoit aboli la tyrannie des Piſiſtratides.

Après que ce Décret fut paſſé ſans contradiction, & que l'aſſemblée fut ſéparée, les Quatre-cens, armés de poignards, & accompagnés de ſix-vingts jeunes hommes dont ils ſe ſervoient lorſqu'il faloit faire quelque exécution, entrérent dans le Sénat, & contraignirent les Sénateurs de ſe retirer, après leur avoir paié ce qui leur étoit dû de leurs appointemens. Ils nommérent de nouveaux Magiſtrats, tirés de leur corps, obſervant dans ce choix les cérémonies ordinaires. Ils ne jugérent pas à propos de rappeller les bannis, pour n'être point obligés de faire revenir Alcibiade, dont ils redoutoient l'eſprit de domination, & qui ſe ſeroit bientôt rendu maître du Peuple. Uſant tyranniquement de leur pouvoir, ils tuoient les uns, banniſſoient les autres, & confiſquoient impunément leurs biens. Tous ceux qui oſoient s'oppoſer à ce changement, ou même s'en plaindre, étoient égorgés ſous quelque faux prétexte, & on auroit été mal reçu à demander juſtice des meurtriers. Les Quatre-cens,

aussitôt après leur établissement, envoiérent dix Députés à Samos, pour le faire agréer à l'armée. NOTHUS.

On y avoit déja appris tout ce qui s'étoit passé à Athénes, & sur cette nouvelle les soldats étoient entrés en fureur. Ils déposérent sur le champ plusieurs des Chefs qui leur étoient suspects, & en mirent d'autres en leur place, dont Thrasyle & Thrasybule étoient les principaux & les plus accrédités. Alcibiade fut rappellé, & choisi par toute l'armée pour Généralissime. Ils vouloient dans le moment même faire voile vers le Pirée, & aller attaquer les Tyrans. Mais il s'y opposa, représentant qu'il faloit auparavant qu'il eût une entrevûe avec Tissapherne, & que puisqu'on l'avoit élu Général, on pouvoit se reposer sur lui des soins de la guerre. Il partit sur le champ, pour se rendre à Milet. Son principal dessein étoit de se faire voir à ce Satrape avec toute la puissance dont on l'avoit revétu, & de lui montrer qu'il étoit en état de lui faire beaucoup de bien & beaucoup de mal. Aussi arriva-t-il de-là, que comme il avoit tenu en bride les Athéniens par Tissapherne, il tint aussi en respect Tissa-

Thucyd. lib. 8. pag. 595-604. Plut. in Alcib. pag. 205. Diod. pag. 165.

pherne par les Athéniens ; & la ſuite fera voir que cette entrevûe ne fut pas inutile.

Alcibiade, de retour à Samos , y trouva les eſprits encore plus échauffés qu'auparavant. Les Députés des Quatre-cens y étoient arrivés pendant ſon abſence , & avoient entrepris en vain de juſtifier devant les ſoldats le changement qui s'étoit fait à Athénes. Leur diſcours, qui fut ſouvent interrompu par des cris tumultueux, ne ſervit qu'à les irriter de plus en plus, & ils demandoient avec inſtance que ſur le champ on les menât contre les Tyrans. Alcibiade ne fit pas en cette occaſion ce qu'auroit fait tout autre que lui qui ſe ſeroit vû élevé à une ſi haute dignité par la faveur du Peuple. Car il ne crut pas qu'il dût complaire en tout & ne rien refuſer à ceux qui , de fugitif & de banni qu'il étoit , l'avoient fait Capitaine général d'une flote de tant de vaiſſeaux , & d'une armée ſi nombreuſe & ſi formidable : mais , en homme d'Etat & en grand politique, il ſe crut obligé de s'oppoſer à la fureur aveugle qui alloit les précipiter dans un danger évident , & les empécher de commettre

mettre une faute qui n'auroit pas manqué d'entraîner leur ruine entiére. Cette ſage fermeté ſauva la ville d'Athénes. Car, s'ils euſſent d'abord mis à la voile pour s'en retourner, les ennemis ſe ſeroient rendus maîtres ſans réſiſtance de l'Ionie, de l'Helleſpont, & de toutes les Iſles, pendant que les Athéniens, portant la guerre dans leur propre ville, auroient conſumé toutes leurs forces les uns contre les autres. Il empécha qu'on ne maltraitât les Députés, & les renvoia, en diſant qu'il ne s'oppoſoit pas à ce que les Cinq mille citoiens euſſent la ſouveraine autorité dans la République : mais qu'il faloit dépoſer les Quatre cens, & rétablir le Sénat.

NOTHUS.

Pendant tous ces mouvemens, la flote de Phénicie, que les Lacédémoniens attendoient avec impatience, approchoit, & l'on apprit qu'elle étoit arrivée à * Aſpende. Tiſſapherne partit pour aller au-devant, ſans qu'on pût deviner au juſte la cauſe de ce voiage. Il avoit d'abord mandé cette flote pour flater les Péloponnéſiens de l'eſpérance de ce puiſſant ſecours, & pour arréter leurs progrès en la leur faiſant attendre. On croit qu'il partit

Thucyd. p. 604-606.

* *Ville de Pamphylie.*

DARIUS

pour la même raiſon, afin qu'ils ne fiſſent rien en ſon abſence, & que leurs ſoldats & leurs matelots ſe débandaſſent faute de paie. Quoi qu'il en ſoit, il ne l'amena point, ſans doute pour tenir toujours la balance égale, ce qui étoit l'intérêt du Roi de Perſe, & pour conſumer les uns & les autres par la longueur de la guerre. Car il lui eût été bien facile de la terminer par le ſecours de cette nouvelle flote, puiſque celle du Péloponnéſe étoit déja auſſi forte toute ſeule que celle d'Athénes. L'excuſe frivole qu'il allégua de ne l'avoir pas amenée parce qu'elle n'étoit pas complette, marque aſſez qu'il avoit eu une autre raiſon.

Thucyd. p. 607-614. Plut. in Alcib. pag. 206-210. Diod. pag. 171. 172. & 175-177. & 189-192.

Le retour infructueux des Députés qu'on avoit envoiés à Samos, & la réponſe d'Alcibiade, excitérent de nouveaux troubles dans la ville, & portérent un coup mortel à l'autorité des Quatre-cens. Le tumulte augmenta encore infiniment, quand on eut appris que les ennemis, après avoir battu la flote que les Quatre-cens avoient envoiée au ſecours de l'Eubée, s'étoient rendu maîtres de l'Iſle. Cette nouvelle répandit la terreur & le découragement dans Athénes. Car ni la défaite

de Sicile, ni aucune autre des précédentes, n'étoit aussi considérable que la perte de cette île, d'où la ville recevoit des secours considérables, & d'où elle tiroit presque toutes ses provisions. Si, dans la confusion où étoit alors Athénes partagée en deux factions, la flote victorieuse étoit venue fondre dans le port comme elle le pouvoit, l'armée de Samos n'auroit pu se dispenser d'accourir au secours de sa patrie. Et pour lors il ne fût resté à la République de tout son empire que la ville d'Athénes. Car l'Hellespont, l'Ionie, & toutes les îles se voiant abandonnées, auroient été contraintes de prendre parti, & de passer du côté des Péloponnésiens. Mais les ennemis ne furent pas capables d'un si haut dessein, & ce n'est pas la premiére fois qu'on a remarqué que les Lacédémoniens ont perdu leurs avantages par leur lenteur naturelle.

On n'hésita plus dans Athénes à déposer les Quatre-cens, comme auteurs des troubles & des divisions qui la déchiroient. Alcibiade fut rappellé d'un commun consentement, & on le pressa d'accourir promtement au secours de la ville. Mais lui jugeant

DARIUS que s'il retournoit ſur le champ à Athénes, il ne devroit ſon rappel qu'à la compaſſion & à la faveur du Peuple, il voulut, pour rendre ſon retour glorieux & triomphant, mériter ce rappel par quelque exploit

An. M. 3595. Av. J.C. 409.

conſidérable. C'eſt pourquoi, étant parti de Samos avec un petit nombre de vaiſſeaux, il croiſoit autour des îles de Cos & de Cnide : & aiant appris que Mindare, Amiral de Sparte, navigeoit vers l'Helleſpont avec toute ſa flote, & que les Athéniens le pourſuivoient, il tourna de ce côté-là avec une extrême diligence pour ſecourir ſes Athéniens; & heureuſement il arriva avec ſes dix-huit vaiſſeaux dans le tems que les deux flotes étoient engagées vis-à-vis d'Abyde dans un combat qui dura juſqu'à la nuit, & dans lequel chacune étoit battue d'un côté, pendant qu'elle avoit l'avantage de l'autre. Son arrivée redoubla d'abord le courage des Spartiates qui le croioient encore ami, & abbattit celui des Athéniens. Mais Alcibiade, arborant ſur ſon bord Amiral les enſeignes Athéniennes, fondit ſur les Lacédémoniens, qui étoient les plus forts, & qui pour-

ſuivoient vivement l'ennemi, les mit en fuite, les pouſſa contre la terre; & animé par ce ſuccès, il briſa leurs vaiſſeaux, & fit un grand carnage des ſoldats qui s'étoient jettés dans l'eau pour ſe ſauver à la nage, quoique Pharnabaze n'oubliât rien pour les ſecourir, & qu'à la tête de ſes troupes il ſe fût avancé ſur le rivage pour favoriſer leur fuite, & pour ſauver leurs vaiſſeaux. Enfin les Athéniens, s'étant rendu maîtres de trente de leurs navires, & aiant repris ceux qu'ils avoient perdus, érigérent un trophée. NOTHUS.

Alcibiade, enflé de ce grand ſuccès, eut l'ambition de vouloir paroître devant Tiſſapherne dans ce triomphant appareil, & de lui faire des préſens fort riches, tant en ſon nom, qu'au nom des Athéniens. Il alla donc le trouver avec un train magnifique, & digne du Général des Athéniens. Mais il n'en reçut pas l'accueil favorable qu'il avoit attendu. Car Tiſſapherne, qui ſe voioit accuſé par les Lacédémoniens, & qui craignoit que le Roi ne le punît enfin de n'avoir pas exécuté ſes ordres, trouva qu'Alcibiade s'offroit à lui fort à propos, le AN.M.3598. AV.J.C.408.

DARIUS fit arrêter, & l'envoia prisonnier à Sardes, pour se mettre à couvert par cette injustice des accusations des Lacédémoniens.

Trente jours après, Alcibiade, aiant trouvé moien d'avoir un cheval, échapa à ses Gardes, s'enfuit à Clazoméne; & pour se venger de Tissapherne, il sema le bruit que c'étoit lui qui l'avoit relâché. De Clazoméne il se rendit à la flote des Athéniens, où Théraméne le joignit avec vingt vaisseaux de Macédoine, & Thrasybule avec vingt autres de Thasos. Il fit voile à Parium dans la Propontide. Tous ces vaisseaux, au nombre de quatre-vingts-six, y étant arrivés, il en partit la nuit, & arriva le lendemain matin à Proconnése, petite île vis-à-vis de Cyzique. Il apprit là que Mindare étoit à Cyzique avec Pharnabaze qui y avoit son armée de terre. Il se reposa tout le jour à Proconnése. Le lendemain il harangua ses soldats, & leur représenta la nécessité qu'il y avoit d'attaquer les ennemis par terre & par mer, & de se rendre maîtres de Cyzique, leur faisant voir que si leur victoire n'étoit entiére & complette, ils ne trouveroient ni vivres

ni argent. Sa grande attention avoit été que les ennemis ne puſſent être avertis de ſon approche. Par bonheur pour lui, une groſſe pluie, accompagnée de furieux tonnerres, & ſuivie d'une épaiſſe obſcurité, lui ſervit ſi bien à cacher ſon entrepriſe, que non ſeulement les ennemis ne s'aperçurent pas qu'il approchoit, mais que les Athéniens mêmes, qu'il avoit fait embarquer avec précipitation, ne ſentirent pas qu'on avoit levé l'ancre, & qu'ils étoient partis.

Quand l'obſcurité fut diſſipée, on aperçut les vaiſſeaux du Péloponnéſe, qui aiant pris un peu le large, s'exerçoient vis-à-vis du port. Alcibiade, qui craignit que les ennemis, voiant le grand nombre des vaiſſeaux qui le ſuivoient, ne gagnaſſent la rade, ordonna aux Capitaines de demeurer un peu derriére, & de ne le ſuivre que de loin; & prenant ſeulement quarante vaiſſeaux, il va ſe préſenter aux ennemis, & leur offre la bataille. Les ennemis, trompés par ce ſtratagéme, & mépriſant ſon petit nombre, s'avancent contre lui, & engagent le combat. Mais voiant arriver les autres vaiſſeaux Athéniens, ils perdent

DARIUS

courage tout d'un coup, & prennent la fuite. Alcibiade se détache alors avec vingt des meilleurs vaisseaux, s'approche du rivage, met pied à terre, poursuit vivement les fuiards, & en tue un fort grand nombre. Mindare & Pharnabaze s'opposent inutilement à ses efforts : il tue le premier qui combattoit avec une valeur surprenante, & met l'autre en fuite.

Les Athéniens, par cette victoire qui les rendoit maîtres des morts, des armes, des dépouilles, & généralement de tous les vaisseaux, & par la prise de Cyzique, s'assurérent non-seulement la domination de l'Hellespont, mais chassérent encore les Spartiates de toute cette mer. On surprit des lettres, par lesquelles ces derniers, avec une précision fort laconique, donnoient avis aux Ephores du grand échec qu'ils avoient reçu. Elles étoient écrites en ces termes : *La fleur de votre armée a péri, Mindare est mort, le reste des troupes meurt de faim, & nous ne savons que faire ni que devenir.*

Diod. lib. 13. *pag.* 177-179.

Autant que la nouvelle du gain de cette bataille répandit de joie à Athénes, autant les Lacédémoniens en

furent consternés. Ils envoiérent sur le champ des Ambassadeurs, pour demander qu'on mît fin à une guerre également funeste aux deux Peuples, & qu'on fît à des conditions raisonnables une paix qui rétablît entre eux l'ancienne concorde & l'ancienne amitié, dont on avoit senti pendant plusieurs années des effets si salutaires. Tout ce qu'il y avoit de citoiens sages & sensés à Athénes, étoient d'avis de profiter d'une conjoncture si favorable, & de travailler à conclure un Traité qui finît toutes les jalousies, qui appaisât tous les ressentimens, & qui guérît toutes les défiances. Mais ceux qui trouvoient leur avantage dans les troubles de l'Etat, empéchérent l'effet d'une si heureuse disposition. Cléophon entre autres, le plus accrédité des Orateurs de ce tems, étant monté sur la Tribune aux harangues, anima le Peuple par un discours violent & séditieux, lui faisant entendre que par une secrette intelligence avec les Lacédémoniens on trahissoit ses intérêts, qu'on vouloit lui faire perdre tout le fruit de l'importante victoire qu'il venoit de remporter, & lui ôter pour toujours l'occasion de

NOTHUS.

Æsch. in orat. de fals. legat.

ſe venger pleinement de tous les torts & de tous les maux que Sparte lui avoit fait ſouffrir. Ce Cléophon étoit un homme de rien, un ouvrier d'inſtrumens de muſique. On prétend même qu'il avoit été eſclave, & qu'il s'étoit fait inſcrire par fraude dans le Regître des citoiens. Il porta l'audace & la fureur juſqu'à menacer d'enfoncer ſon poignard dans la gorge de quiconque parleroit de paix. Les Athéniens, enivrés de leur proſpérité préſente, oubliant tous les maux paſſés, ſe promettant tout du courage & du bonheur d'Alcibiade, rejettérent avec hauteur toute propoſition d'accommodement, ſans faire réflexion qu'il n'y avoit rien de ſi journalier ni de ſi incertain que le ſuccès des armes. Les Ambaſſadeurs ſe retirérent ſans avoir pu rien obtenir. Un tel enivrement, un orgueil ſi déraiſonnable, ſont les avant-coureurs ordinaires de quelque grand déſaſtre.

Alcibiade ſut bien profiter de la victoire qu'il avoit remportée. Il alla ſur le champ aſſiéger Calcédoine, qui s'étoit révoltée contre les Athéniens, & qui avoit reçu garniſon de Lacédémone. Pendant ce ſiége il prit une

NOTHUS.

autre ville, nommée Sélymbrie. Pharnabaze, effraié de la rapidité de ses conquêtes, fit un traité avec les Athéniens, qui portoit, » Que Pharnabaze » leur compteroit une certaine som- » me ; que les Calcédoniens rentre- » roient dans l'obéissance & dans la » dépendance des Athéniens, & leur » paieroient tribut ; & que les Athé- » niens ne commettroient aucun acte » d'hostilité sur les terres de Pharna- » baze, qui s'engageoit de faire con- » duire en toute sureté leurs Ambassa- » deurs au grand Roi. « Byzance, & plusieurs autres villes, se soumirent aux Athéniens.

AN.M.3597. Av. J.C. 407.

Alcibiade, qui souhaitoit avec une passion démesurée de revoir sa patrie, ou plutôt de se faire voir à ses citoiens après tant de victoires qu'il avoit remportées sur leurs ennemis, reprit le chemin d'Athénes. Tous ses vaisseaux étoient bordés de boucliers & de toutes sortes de dépouilles en forme de trophées; & traînant après lui, comme en triomphe, un grand nombre de navires qu'il avoit pris, il étaloit encore les enseignes & les ornemens de ceux qu'il avoit brulés, & qui étoient en plus grand nombre, car les uns &

DARIUS les autres faiſoient environ deux cens vaiſſeaux. On remarque, que dans le ſouvenir de tout ce qui avoit été fait contre lui, en s'approchant du port il fut ſaiſi de quelque mouvement de crainte, & qu'il n'oſa débarquer qu'après qu'il eut vû du haut du tillac un grand nombre de ſes parens & de ſes amis, qui étoient venus ſur le rivage pour le recevoir, & qui le preſſoient de deſcendre.

Le peuple étoit ſorti en foule de la ville pour aller à ſa rencontre. Dès qu'il parut, ce furent de tous côtés des cris de joie incroiables. Au milieu de ce nombre infini d'Officiers & de ſoldats, tous les yeux étoient uniquement arrétés ſur lui comme s'il eût été ſeul, & on le regardoit comme deſcendu du ciel, & comme la Victoire même. Tous, s'empreſſant autour de lui, le careſſoient, le béniſſoient, & le couronnoient à l'envi. Ceux qui ne pouvoient l'approcher, ne ſe laſſoient point de le contempler de loin ; & les vieillards le montroient à leurs enfans. On raportoit avec éloge toutes les belles actions qu'il avoit faites pour ſa patrie, & l'on ne pouvoit refuſer ſon admiration à celles-même qu'il avoit

faites contre elle pendant ſon exil, NOTHUS.
dont ils s'imputoient la faute à eux ſeuls. Cette allégreſſe publique étoit mêlée de regrets & de larmes, qu'arrachoit le ſouvenir de leurs maux paſſés, qu'ils ne pouvoient s'empêcher de comparer avec leur félicité préſente. » Jamais, diſoient-ils, ils n'auroient » manqué la conquête de la Sicile; » jamais toutes les autres eſpérances » qu'ils avoient conçues n'auroient » avorté, s'ils avoient remis toutes » leurs affaires & toutes leurs forces » entre les mains d'Alcibiade ſeul. » En quel état ſe trouvoit Athénes, » quand il en avoit pris la protection » & la défenſe! Non-ſeulement elle » avoit perdu la domination preſque » entiére de la mer, mais elle étoit » à peine demeurée maîtreſſe de ſes » Fauxbourgs; &, pour ſurcroît de » malheur, elle ſe voioit encore dé» chirée par une horrible guerre ci» vile. Il l'avoit pourtant relevée & » tirée de ſes ruines; & non content » de l'avoir remiſe en poſſeſſion de » l'empire de la mer, il l'avoit auſſi » rendue par-tout victorieuſe ſur la » terre ferme, comme ſi le ſort d'A» thénes eût été entre les mains de cet

DARIUS

» homme ſeul, ſoit pour ſa ruine, ſoit » pour ſon rétabliſſement, & que la » victoire fût attachée à ſa perſonne, » & prît ſes ordres.

Ce favorable accueil qu'on venoit de faire à Alcibiade, ne l'empêcha pas de demander une aſſemblée du Peuple, afin qu'on l'entendît dans ſes juſtifications, ſentant bien la néceſſité qu'il y avoit pour ſa ſureté, qu'il fût abſous dans les formes. Il comparut donc, & après avoir déploré ſes malheurs, dont il n'accuſa que fort légérement le peuple, & qu'il rejetta entiérement ſur ſa mauvaiſe fortune, & ſur quelque démon envieux de ſa proſpérité; il les entretint des deſſeins de leurs ennemis, & les exhorta à ne concevoir que de grandes eſpérances. Les Athéniens, ravis de l'entendre, lui décernérent des couronnes d'or, le nomm érent Général ſur terre & ſur mer ſans donner de bornes à ſa puiſſance, lui rendirent tous ſes biens, & ordonnérent aux * Eumolpides & aux Céryces de l'abſou-

* *Les Eumolpides & les Céryces étoient deux familles à Athénes, emploiées à différentes fonctions dans les myſtéres de Cérès. Ces noms venoient d'Eumolpus & de Cérix, les premiers qui avoient exercé ces fonctions. Peut-être que le miniſtére des derniers avoit quelque raport à celui des Hérauts* Κήρυκες.

dre des malédictions qu'ils avoient prononcées contre lui par ordre du peuple, s'efforçant de réparer l'injure & la honte de son exil par la gloire de son rappel, & d'effacer le souvenir des anathémes qu'eux-mêmes avoient ordonnés, par les vœux & les priéres qu'ils faisoient en sa faveur. Tous les Eumolpides & les Cérices étant occupés à révoquer leurs imprécations, le principal d'entre eux, nommé Théodore eut le courage de dire, *Mais moi, je ne l'ai point maudit, s'il n'a point fait de mal à la ville*, insinuant par cette parole hardie, que les malédictions, étant conditionnelles, ne pouvoient ni tomber sur la tête des innocens, ni être détournées de celle des coupables.

Au milieu de cette gloire & de cette prospérité brillante d'Alcibiade, la plus grande partie du Peuple ne laissoit pas d'être troublée quand on considéroit le tems de son retour. Car il étoit arrivé justement le jour où les Athéniens célébroient une fête en l'honneur de Minerve, adorée sous le nom d'*Agraule*. Les Prêtres ôtoient à la statue de la déesse tous ses ornemens pour la laver, ce qui fit appeller cette fête *Plunteria*, & la couvroient ensuite ;

DARIUS

& ce jour étoit regardé comme un des plus funeftes & des plus malheureux. C'étoit le vingt-cinq du mois Thargélion, qui répond au fecond jour de notre mois de Juillet. Cette circonftance déplut à ce Peuple fuperftitieux, parce qu'il fembloit que la déeffe patrone & protectrice d'Athénes ne recevoit pas Alcibiade agréablement & avec un vifage ferein, puifqu'elle fe couvroit & fe cachoit, comme pour le repouffer & l'éloigner d'elle.

Plut. in Alcib. pag. 210.

Toutes chofes lui aiant pourtant réuffi felon fes defirs, & les cent vaiffeaux qu'il devoit commander étant prêts, il différa fon départ par une louable ambition de célébrer les grands Myftéres : car depuis le jour que les Lacédémoniens avoient fortifié Décélie, & occupé tous les chemins qui ménent d'Athénes à Eleufine, la fête n'avoit pas été célébrée avec toute fa pompe, & on avoit été obligé de conduire la proceffion par mer. On peut voir au commencement du Volume fuivant toutes les cérémonies particuliéres de cette folennité.

Alcibiade crut que ce feroit une très-belle action, qui lui attireroit les bé-

nédictions des dieux & les louanges des hommes, s'il rendoit à cette fête tout ſon luſtre & toute ſa ſolennité en conduiſant la proceſſion par terre, & en la faiſant eſcorter par ſes troupes pour la défendre contre les attaques de leurs ennemis. Car, ou Agis la laiſſeroit paſſer tranquillement malgré les nombreuſes troupes qu'il avoit à Décélie, ce qui diminueroit conſidérablement la réputation de ce Roi, & terniroit ſa gloire; ou, s'il prenoit le parti de l'attaquer, & de s'oppoſer à ſa marche, il auroit alors la ſatisfaction de livrer un ſaint combat, un combat agréable aux dieux pour le plus grand & le plus vénérable de tous leurs myſtéres, ſous les yeux de ſa patrie & de ſes propres citoiens, qui ſeroient les témoins de ſon courage, & de ſon reſpect pour les dieux. Il y a beaucoup d'apparence, que dans cet acte public & extérieur de religion qui frapoit d'une maniére ſenſible les yeux du Peuple, & qui étoit extrémement de ſon goût, le principal deſſein d'Alcibiade étoit d'effacer entiérement des eſprits les ſoupçons d'impiété que la mutilation des ſtatues & la profanation des myſtéres y avoient fait naître.

Cette réſolution priſe, il avertit les Eumolpides & les Céryces de ſe préparer, envoie des ſentinelles ſur les hauteurs, détache quelques coureurs dès la pointe du jour, & prenant les Prêtres, les Initiés, & les Confreres avec ceux qui les initioient, & les couvrant de ſon armée, il conduit toute cette pompe avec un ordre merveilleux, & dans un très-grand ſilence. Jamais il n'y eut, dit Plutarque, de ſpectacle plus auguſte, ni plus digne de la majeſté des dieux, que cette proceſſion guerriére & cette expédition religieuſe, où ceux qui ne portoient point d'envie à la gloire d'Alcibiade, étoient obligés d'avouer qu'il ne réuſſiſſoit pas moins à faire les fonctions de Grand-Prêtre, qu'à celle de Général. Aucun des ennemis n'oſa paroitre, ni troubler cette pompeuſe marche ; & Alcibiade ramena la ſacrée troupe dans Athénes avec une entiére ſûreté. Ce ſuccès lui éleva encore plus le courage, & augmenta ſi fort la fierté & l'audace de ſon armée, qu'elle ſe regardoit comme invincible pendant qu'il la commanderoit.

Il gagna tellement l'affection des pauvres & de tout le bas peuple,

qu'ils ſouhaitoient avec une paſſion démeſurée de l'avoir pour Roi. Pluſieurs s'en expliquoient hautement, & il y en eut qui s'adreſſant à lui-même l'exhortérent à ſe mettre au-deſſus de l'envie, à ne s'embarraſſer ni des loix, ni des décrets, ni des ſuffrages, à écarter les brouillons qui troubloient l'Etat par leurs vains diſcours, & à ſe rendre entiérement maître des affaires pour gouverner avec une pleine autorité, ſans craindre les délateurs. Pour lui, on ne ſauroit dire, quelle étoit ſa penſée ſur la tyrannie, ni quel étoit ſon deſſein : mais les plus puiſſans, craignant un embraſement dont ils voioient déja des étincelles, le preſſérent de partir ſans différer, en lui accordant tout ce qu'il demanda, & en lui donnant pour collégues les Généraux qui lui étoient les plus agréables. Il mit donc à la voile avec cent vaiſſeaux, & dirigea ſa courſe vers l'île d'Andros qui s'étoit révoltée. Sa haute réputation & le bonheur qu'il avoit toujours eu dans toutes ſes entrepriſes, faiſoient qu'on n'attendoit rien de lui que de grand & d'extraordinaire.

§. IV.

Les Lacédémoniens nomment pour Amiral Lysandre. Il devient fort puissant auprès du jeune Cyrus qui commandoit en Asie. Il bat près d'Ephése la flote des Athéniens pendant l'absence d'Alcibiade. On ôte le commandement à celui-ci, & l'on nomme dix Généraux à sa place. Callicratidas succéde à Lysandre.

XXVIe année de la guerre.

Xenoph. Hellen. lib. II. p. 440-442. Plut. in Lys. p. 434. 435. Diod. lib. 13. p. 192-197.

LES LACÉDÉMONIENS, justement allarmés du retour & des heureux succès d'Alcibiade, comprirent qu'un tel ennemi demandoit qu'on lui opposât un habile Général, capable de lui tenir tête. Dans ce dessein ils choisirent Lysandre, & lui donnérent le commandement de la flote. Quand il fut arrivé à Ephése, il trouva la ville très-favorablement disposée pour lui, & très-affectionnée pour Sparte, mais d'ailleurs dans une triste situation. Car elle étoit en danger de devenir barbare en prenant les mœurs & les coutumes des Perses, qui y avoient un grand commerce tant à cause du voisinage de la Lydie, que parce que les Généraux

du Roi y passoient pour l'ordinaire leur quartier d'hiver. Cette vie oisive & voluptueuse, pleine de luxe & de faste, ne pouvoit pas manquer de déplaire infiniment à un homme tel que Lysandre, élevé dès son enfance dans la simplicité, la pauvreté, & les durs exercices qui étoient en usage à Sparte. Aiant conduit son armée à Ephése, il commanda qu'on y assemblât de tous côtés les vaisseaux de charge, y fit un arsenal pour la construction des galéres, en ouvrit les ports aux marchands, en abandonna les places publiques aux ouvriers, mit tous les arts en mouvement & en honneur; & par ce moien il remplit la ville de richesses, & jetta dès lors les fondemens de cette grandeur & de cette magnificence qu'on y vit dans la suite : tant l'industrie & l'habileté d'un homme seul est capable d'apporter de changement dans une ville & dans un Etat!

NOTHUS.

Pendant qu'il donnoit ces ordres, il apprit que Cyrus, le plus jeune des fils du Roi, étoit arrivé à Sardes : ce Prince ne pouvoit alors avoir plus de seize ans, étant né depuis l'avénement de son pere à la couronne, qui étoit dans la dix-septiéme année de son ré-

DARIUS

gne. Paryſatis ſa mere en étoit idolâtre, & elle pouvoit tout ſur l'eſprit de ſon mari. Ce fut elle qui lui fit donner le gouvernement en chef de toutes les provinces de l'Aſie Mineure : commandement, qui ſoumettoit à ſes orbres tous les Gouverneurs particuliers de la partie la plus importante de l'empire. La vûe de Paryſatis étoit, ſans doute, de mettre ce jeune Prince en état de diſputer la couronne à ſon frere après la mort du Roi, comme on verra qu'il le fit effectivement. Une des principales inſtructions que lui donna ſon Pere en l'envoiant dans ſon Gouvernement, fut d'accorder des ſecours effectifs aux Lacédémoniens contre ceux d'Athénes : ordre bien oppoſé à la politique qu'avoient ſuivis juſques-là Tiſſapherne & les autres Gouverneurs de ces provinces. Leur maxime avoit été conſtamment, d'aider tantôt un parti & tantôt l'autre, pour balancer ſi bien leurs forces, que l'un ne pût jamais accabler tout-à-fait l'autre : d'où il arrivoit qu'ils s'affoibliſſoient tous deux par la guerre, & que jamais l'un des partis ne ſe trouvoit en état de former des entrepriſes contre l'Empire des Perſes.

NOTHUS.

Lyſandre aiant donc appris que Cyrus étoit arrivé à Sardes, partit d'Ephéſe pour aller le ſaluer, & pour ſe plaindre des longueurs & de la mauvaiſe foi de Tiſſapherne, qui malgré les ordres qu'il avoit reçus de ſoutenir les Lacédémoniens, & de chaſſer les Athéniens de la mer, avoit toujours ſous main favoriſé les derniers par conſidération pour Alcibiade à qui il s'étoit livré, & avoit été ſeul la cauſe de la perte de la flote par le peu de proviſions qu'il lui fourniſſoit. Ce diſcours fit plaiſir à Cyrus, qui regardoit Tiſſapherne comme un fort méchant homme, & comme ſon ennemi particulier. Il répondit qu'il avoit ordre du Roi de ſecourir puiſſamment les Lacédémoniens, & qu'il avoit reçu pour cela cinq cens talens. Lyſandre, contre le caractére ordinaire des Spartiates, étoit ſouple, pliant, plein de complaiſance pour les Grands, toujours diſpoſé à leur faire ſa cour, & ſupportant, pour le bien des affaires, tout le poids de leur orgueil & de leur faſte avec une patience incroiable : en quoi pluſieurs font conſiſter la plus grande habileté & le plus grand mérite d'un Courtiſan.

Cinq cens mille écus.

DARIUS

Il ne s'oublia pas dans cette occasion-ci, & mettant en œuvre tout ce que l'induſtrie & la ſoupleſſe d'un habile courtiſan lui pouvoit ſuggérer de maniéres flateuſes & inſinuantes, il gagna parfaitement les bonnes graces du jeune Prince. Après l'avoir loué de ſa généroſité, de ſa magnificence, & de ſon zêle pour les Lacédémoniens, il le pria de donner une dragme par jour à chaque ſoldat ou matelot, pour débaucher par ce moien ceux des ennemis, & mettre ainſi plus tôt fin à la guerre. Cyrus approuva fort ſon projet, mais il dit qu'il ne pouvoit pas changer l'ordre du Roi, & que le traité qu'on avoit fait avec eux ne portoit qu'un demi talent par mois pour chaque galére. Cependant le Prince, à la fin d'un repas qu'il lui donna avant ſon départ, buvant à ſa ſanté, & le preſſant de lui demander quelque grace, Lyſandre le pria de vouloir ajouter une * obole à la paie qu'on donnoit chaque jour aux matelots. Il le fit : leur donna quatre oboles au

Dix ſols.

Quinze cens livres.

* *La dragme étoit compoſée de ſix oboles, & eſt évaluée à dix ſols de notre monnoie. Une obole fait un ſol huit deniers. Ainſi ces quatres oboles faiſoient ſix ſols huit deniers par jour, au lieu de cinq ſols que valoient les trois oboles.*

lieu

lieu de trois qu'ils recevoient auparavant, leur paia tous les arrérages qui leur étoient dûs & un mois d'avance, & pour cela fit compter sur le champ à Lysandre dix mille * Dariques, c'est-à-dire, cent mille francs.

* Le Darique valoit une pistole.

Cette largesse remplit de joie & d'ardeur toute la flote, & rendit presque vuides toutes les galéres des ennemis, la plupart des matelots accourant où la paie étoit la plus forte. Les Athéniens, au désespoir de cette nouvelle, tentérent de se concilier Cyrus par l'entremise de Tissapherne : mais il ne voulut pas les écouter, quoique ce Satrape lui représentât que l'intérêt du Roi étoit, non d'aggrandir les Lacédémoniens, mais de balancer la puissance des uns par celle des autres, pour perpétuer la guerre, & les ruiner par leurs divisions.

Quoique Lysandre eût fort affoibli les ennemis par la nouvelle augmentation de paie pour les matelots, & que par là il eût fort incommodé leur marine, il n'osoit hazarder contre eux un combat naval, redoutant surtout Alcibiade, qui étoit homme d'exécution, qui avoit un plus grand nombre de vaisseaux, & qui jusqu'à ce jour n'avoit

DARIUS jamais été vaincu dans aucun combat qu'il eût donné ſur terre ou ſur mer. Mais après qu'Alcibiade fut parti de Samos pour aller à Phocée dans l'Ionie ramaſſer de l'argent, dont il avoit beſoin pour paier ſes troupes, & qu'il eut laiſſé le commandement de ſa flote à Antiochus avec défenſe expreſſe de combattre en ſon abſence, & d'attaquer les ennemis ; ce nouveau Commandant, pour faire parade de courage, & pour braver Lyſandre, entra dans le port d'Ephéſe avec deux galéres, & après avoir fait grand bruit & de grandes riſées, il ſe retira avec un air de mépris & d'inſulte. Lyſandre, indigné de cet affront, détacha promtement quelques galéres, & ſe mit à le pourſuivre. Mais comme les Athéniens venoient au ſecours d'Antiochus, il fit venir auſſi de ſon côté d'autres galéres, & peu à peu tous leurs vaiſſeaux étant arrivés pour les ſoutenir, enfin ils combattirent avec toutes leurs forces. Lyſandre remporta la victoire, & aiant pris quinze galéres des Athéniens, il dreſſa un trophée. Alcibiade, de retour à Samos, alla lui préſenter la bataille juſques dans le port : mais Lyſandre, content de ſa victoire, ne ju-

gea pas à propos de l'accepter. Ainſi il ſe retira ſans avoir rien fait. NOTHUS.

En même tems Thraſybule, le plus dangereux ennemi qu'il eût dans ſon armée, partit du camp, & alla l'accuſer à Athénes. Pour enflammer encore davantage les ennemis qu'il avoit dans la ville, il dit au Peuple en pleine aſſemblée, » qu'Alcibiade avoit entiérement » ruiné les affaires, & perdu la marine » des Athéniens par la licence qu'il y » avoit introduite : qu'il s'étoit abſo- » lument livré à des * hommes décriés » par leurs débauches & leurs ivrogne- » ries, qui par là de ſimples matelots » étoient parvenus à avoir tout crédit » auprès de lui : qu'il leur abandonnoit » toute ſon autorité pour aller s'enri- » chir à ſon aiſe dans les provinces, & » pour s'y plonger dans la crapule & » dans toutes ſortes d'infamies qui des- » honoroient Athénes, pendant qu'il » laiſſoit ſa flote en préſence de celle » des ennemis. AN. M. 3598. AV. J.C. 406.

On tiroit un autre chef d'accuſation contre lui des forts qu'il avoit bâtis près de la ville de Byzance, pour ſe prépa-

* *Il veut déſigner par là Antiochus, homme de néant & fort déreglé, qui avoit gagné les bonnes graces d'Alcibiade en lui raportant une caille qu'il avoit laiſſé échaper.*

DARIUS

rer un asyle & une retraite, comme ne pouvant ou ne voulant plus vivre dans sa patrie. Les Athéniens, peuple léger & inconstant, ajoutérent foi à toutes ces accusations. La perte de la derniére bataille, & le peu de succès qu'il avoit eu depuis son départ d'Athénes, au lieu qu'on attendoit de lui des actions grandes & merveilleuses, le décriérent entiérement; & l'on peut dire que ce furent sa propre gloire & sa réputation qui le ruinérent. Car on le soupçonnoit de n'avoir pas voulu faire tout ce qu'il n'avoit pas fait, & l'on refusoit de croire qu'il ne l'eût pas pu, parce que l'on étoit fortement persuadé que rien de tout ce qu'il vouloit ne lui étoit impossible. Ils faisoient un crime à Alcibiade de ce que la rapidité de ses victoires ne répondoit point à celle de leur imagination, sans considérer que manquant d'argent il faisoit la guerre à des peuples qui avoient le grand Roi pour trésorier, & qu'il étoit très souvent obligé de quitter le camp pour aller chercher de quoi fournir à la paie & à la subsistance de ses troupes. Quoi qu'il en soit, Alcibiade fut déposé, & l'on nomma à sa place dix Généraux. Quand il en eut appris la

nouvelle, il ſe retira ſur ſa galére vers quelques châteaux qu'il avoit dans la Querſonnéſe de Thrace. NOTHUS.

Vers ce tems mourut Pliſtonax, l'un des rois de Lacédémone : il eut pour ſucceſſeur Pauſanias, qui régna quatorze ans. Ce dernier fit une belle réponſe à un homme qui lui demandoit pourquoi à Sparte il n'étoit point permis de rien changer des anciennes coutumes : [a] *C'eſt qu'à Sparte*, dit-il, *les loix commandent aux hommes, & non les hommes aux loix.* *Diod. p. 196.*

Lyſandre, qui ſongeoit à établir dans toutes les villes le gouvernement des Nobles, pour avoir toujours en ſa diſpoſition ces Gouverneurs qu'il auroit choiſis, & qu'il auroit affranchis de la dépendance de leurs peuples, fit venir à Ephéſe ceux d'entre les principaux des villes qu'il connoiſſoit plus hardis, plus entreprenans, plus ambitieux que les autres. Il les mettoit à la tête des affaires, les pouſſoit aux grands honneurs, les élevoit aux premiers emplois de l'armée, ſe rendant par là, dit Plutarque, le complice de toutes leurs injuſtices & de toutes leurs fautes, pour *Xenoph. Hellen. l. 1. p. 442-444. Plut. in Lyſ. p. 435. 436. Diod. p. 197. 198.*

a Ὅτι τοὺς νόμους τῶν ἀνδρῶν, οὐ τοὺς ἄνδρας τῶν νόμων κυρίους εἶναι δεῖ. *Plut. in Apophtheg. pag. 230.*

DARIUS

les avancer & pour les enrichir. Auſſi lui furent-ils toujours très attachés, & ils le regrettérent infiniment, lorſque Callicratidas vint pour lui ſuccéder, & pour prendre le commandement de la flote. Il ne le cédoit point à Lyſandre pour le courage & la ſcience militaire, mais l'emportoit infiniment ſur lui du côté des mœurs. Sévére à lui-même comme aux autres, inacceſſible à la flaterie & à la molleſſe, ennemi déclaré du luxe, il avoit conſervé la modeſtie, la tempérance, l'auſtérité des premiers Spartiates, vertus qui commençoient à ſe faire remarquer, parce qu'elles n'étoient plus ſi communes. C'étoit un homme d'une probité & d'une juſtice à l'épreuve de tout, d'une ſimplicité & d'une droiture ennemie de tout menſonge & de toute fraude, & en même tems d'une nobleſſe & d'une grandeur d'ame véritablement Spartaine. Les nobles & les puiſſans ne pouvoient s'empécher d'admirer ſa vertu, mais ils ſe ſeroient mieux accommodés de la facilité & de la condeſcendance de ſon prédéceſſeur, qui fermoit les yeux ſur toutes les injuſtices & les violences qu'ils commettoient.

Ce ne fut point ſans dépit & ſans jalouſie que Lyſandre le vit arriver à Ephéſe pour remplir ſa place ; & par une lâcheté & une trahiſon criminelle, aſſez ordinaire à ceux qui, peu touchés du bien public, n'écoutent que leur ambition, il lui rendit tous les mauvais ſervices qu'il put. Des dix mille Dariques que Cyrus lui avoit donnés pour l'augmentation de la paie des matelots, il renvoia à Sardes ce qu'il lui en reſtoit, diſant à Callicratidas qu'il pouvoit s'adreſſer au Roi pour lui demander cette ſomme, & que c'étoit à lui à chercher des moiens de faire ſubſiſter ſon armée. Cette réponſe le jetta dans un extrême embarras, & dans une fâcheuſe extrémité. Car il n'avoit point apporté d'argent de Lacédémone, & il ne pouvoit ſe réſoudre à forcer les villes à lui en donner, les trouvant déja trop foulées.

Dans ce preſſant beſoin un particulier lui aiant offert cinquante talens (c'eſt-à-dire, cinquante mille écus) pour obtenir de lui une grace injuſte, il les refuſa. » Je les accepterois, lui dit » Cléandre l'un de ſes Officiers, ſi j'é» tois à votre place. Et moi de même, » répliqua le Général, ſi j'étois à la » vôtre.

Plut. in Apophtheg. p. 222.

Il ne lui restoit donc d'autre ressource que d'aller à la porte des Généraux & des Lieutenans du Roi leur en demander, comme avoit fait Lysandre. Or c'est à quoi il étoit moins propre qu'aucun homme du monde. Nourri & élevé dans l'amour de la liberté, plein de grands & de nobles sentimens, infiniment éloigné de toute flaterie & de toute bassesse, il étoit convaincu dans le fond du cœur qu'il seroit moins triste & moins deshonorant pour les Grecs d'être battus par les Perses, que d'aller faire honteusement la Cour & mandier à la porte de ces barbares, qui n'avoient d'autre mérite que leur or & leur argent. En effet, toute la nation étoit flétrie & deshonorée par une si lâche prostitution.

Cicéron, dans ses Offices, peint deux caractéres bien différens de personnes emploiées dans le gouvernement, & en fait l'application aux deux Généraux dont nous parlons ici. Les [a] uns, dit-il, amateurs zélés de la vérité, & ennemis déclarés de

a Sunt his alii multum dispares, simplices & aperti; qui nihil ex occulto, nihil ex insidiis agendum putant; veritatis cultores, fraudis

toute fraude, se piquent de simplicité & de candeur, & ne croient pas qu'il convienne jamais à un homme de bien de tendre des piéges, ni d'user d'artifice. D'autres, préparés à tout faire, & à tout souffrir, ne rougissent pas des dernières bassesses, pourvû que, par ces moiens indignes, ils puissent espérer venir à bout de leurs desseins. Cicéron met dans le premier rang Callicratidas, & il range dans le second Lysandre, à qui il donne deux épithétes qui ne lui font pas beaucoup d'honneur, & qui ne conviennent guéres à un Spartiate, en l'appellant *très rusé & très patient*, ou plutôt *très complaisant*.

NOTHUS.

Cependant Callicratidas, forcé par la nécessité, alla en Lydie, se rendit d'abord au palais de Cyrus, & pria qu'on dît à ce Prince que l'Amiral de la flote des Grecs étoit venu pour lui parler. On lui dit que Cyrus étoit à table dans une partie * de plaisir. Il répondit d'un ton & d'un air modeste

inimici: itemque alii, qui quidvis perpetiantur, cuivis deserviant, dum, quod velint, consequantur. Quo in genere versutissimum & patientissimum Lacedæmonium Lysandrum accepimus, contraque Callicratidam. *Offic. lib.* 1. *n.* 109.

* *Le Grec, dit à la lettre* qu'il buvoit, πίνει. *Les*

DARIUS

qu'il n'étoit point preſſé, & qu'il attendroit que le Prince fût ſorti. Les Gardes ſe mirent à rire, admirant la ſimplicité de ce bon étranger qui avoit peu les airs du monde ; & il fut obligé de ſe retirer. Il y vint une ſeconde fois, & fut refuſé de même. Pour lors il s'en retourna à Ephéſe, chargeant d'imprécations & de malédictions ceux qui les premiers avoient fait la Cour aux Barbares, & qui par leurs flateries & leurs baſſeſſes leur avoient appris à tirer de leurs richeſſes un titre & un droit d'inſulter au reſte des hommes. Et s'adreſſant à ceux qui étoient auprès de lui, il jura que dès qu'il ſeroit de retour à Sparte, il mettroit tout en œuvre pour réconcilier les Grecs entre eux, afin que déſormais ils fuſſent eux-mêmes redoutables aux Barbares, & qu'ils n'euſſent plus beſoin de leur ſecours, pour s'attaquer & ſe ruiner les uns les autres. Mais ce généreux Spartiate, qui avoit des penſées ſi nobles & ſi dignes de Lacédémone, & qui par ſa juſtice, par ſa magnanimité, & par ſon courage, s'étoit rendu com-

Perſes ſe piquoient de boire beaucoup, & c'étoit chez eux une gloire, comme on le verra dans la lettre de Cyrus aux Lacédémoniens.

parable à tout ce que les Grecs avoient eu de plus excellent & de plus parfait, n'eut pas le bonheur de retourner dans sa patrie pour travailler à un si grand ouvrage, & si digne de lui.

§. V.

Callicratidas est défait par les Athéniens près des Arginuses. Les Athéniens condannent à mort plusieurs de leurs Généraux pour n'avoir pas enlevé les corps de ceux qui étoient morts dans le combat. Socrate seul a le courage de s'opposer à un jugement si injuste.

CALLICRATIDAS, après avoir remporté plusieurs victoires contre les Athéniens, avoit en dernier lieu poursuivi Conon, l'un de leurs Chefs, dans le port de Mityléne, & l'y tenoit bloqué. C'étoit la vingt-sixiéme année de la guerre du Péloponnése. Conon se voiant assiégé par terre & par mer, sans espérance de secours, & sans vivres, trouva le moien de faire savoir à Athénes l'extrême danger où il étoit. On fit des efforts extraordinaires pour le dégager, & en moins d'un mois on

Xenoph. Hellen. l. 1. p. 444-452. Diod. lib. 13. p. 198-201. & 217-222.

DARIUS

équipa une flote de cent dix galéres, où l'on embarqua tous ceux qui étoient en état de porter les armes, tant libres qu'efclaves, avec plufieurs cavaliers. Quand elle fut arrivée à Samos, quarante galéres des alliés s'y joignirent, & toutes enfemble firent route vers les îles Arginufes, fituées entre Mityléne & Cumes. Callicratidas l'aiant appris, laiffa Etéonice au fiége avec cinquante galéres, & fe mit en mer avec les fix-vingts autres pour faire face à l'ennemi, & empêcher le fecours. Du côté des Athéniens l'aile droite étoit commandée par Protomaque & Thrafybule, qui avoient chacun quinze galéres : ils étoient foutenus par une feconde ligne avec pareil nombre de vaiffeaux, conduits par Lyfias & Ariftogéne. L'aile gauche, pareille à la premiére, & rangée auffi fur deux lignes, étoit commandée par Ariftocrate & Diomédon, qui étoient foutenus par Erafinide & * Périclès. Le corps de bataille, compofé à peu près de trente galéres, parmi lefquelles étoient les trois Amirales Athéniennes, étoit rangé fur une feule ligne. Ils avoient foutenu chacune de leurs ailes par une feconde ligne pour les

* C'étoit le fils du grand Périclès.

fortifier, parce que leurs galéres n'étoient ni si vîtes ni si faciles à manier que celles des ennemis, de sorte qu'il y avoit à craindre qu'ils ne coulassent entre deux. Les Lacédémoniens & leurs alliés, qui se sentoient inférieurs en nombre, se contentérent de se ranger tous sur une même ligne pour égaler le front des ennemis, & pour se conserver une plus grande liberté de glisser entre les galéres des Athéniens, & de tourner légérement autour d'elles. Le Pilote de Callicratidas, effraié de cette inégalité, lui conseilloit de ne point hazarder le combat, & de se retirer : mais il lui répondit, qu'il ne pouvoit fuir sans honte, & que sa mort importoit peu à la République : *Sparte*, dit-il, *ne tient pas à un seul homme.* Il commandoit l'aile droite, & Thrasondas Thébain la gauche. NOTHUS.

C'étoit un grand & terrible spectacle, que de voir la mer couverte de trois cens galéres prêtes à s'entrechoquer. Jamais armées navales des Grecs plus nombreuses que celles-ci n'avoient combattu l'une contre l'autre. L'habileté, l'expérience, & le courage des Chefs qui commandoient les deux

DARIUS

flotes ne laiſſoient rien à déſirer. Ainſi l'on avoit tout lieu de croire que le combat qui alloit ſe donner décideroit du ſort des deux Peuples, & termineroit la guerre qui duroit depuis ſi lontems. Dès qu'on eut donné les ſignaux, les deux armées pouſſérent de grands cris, & le choc commença. Callicratidas, qui, ſur la réponſe des augures, s'attendoit à périr dans ce combat, fit des actions extraordinaires de valeur. Il attaqua les ennemis avec un courage & une hardieſſe incroiable, coula à fond pluſieurs de leurs vaiſſeaux, en mit beaucoup d'autres hors d'état de combattre en briſant leurs rames, & leur perçant le flanc avec le bec de ſa proue. Enfin il attaqua celui de Periclès, & le perça de mille coups : mais celui-ci l'aiant accroché avec un crampon de fer, il ne lui fut plus poſſible de ſe dégager, & il fut dans l'inſtant environné de pluſieurs vaiſſeaux Athéniens. Le ſien fut bientôt rempli d'ennemis, & après un horrible carnage il tomba mort, plutôt accablé par le nombre que vaincu. L'aile droite qu'il commandoit, aiant perdu ſon Amiral, fut miſe en déroute. La gauche, compoſée des Béotiens & de ceux de

l'Eubée, fit encore une longue & vigoureuſe réſiſtance par l'intérêt preſſant qu'ils avoient de ne pas tomber entre les mains des Athéniens contre qui ils s'étoient révoltés ; mais enfin elle fut obligée de plier, & de ſe retirer en déſordre. Les Athéniens ſe retirérent aux Arginuſes, & y dreſſérent un trophée. Ils perdirent dans ce combat vingt-cinq galéres, & les ennemis plus de ſoixante & dix, parmi leſquelles de dix qu'avoient fourni les Lacédémoniens il en périt neuf.

Plutarque égale Callicratidas, Général Lacédémonien, pour ſa juſtice, ſa magnanimité, & ſon courage, à tous ceux qui dans la Gréce s'étoient rendus les plus dignes d'admiration.

Plut. in Lyſ. p. 436.

Cependant il le blâme extrêmement d'avoir hazardé mal à propos aux Arginuſes le combat naval, & il montre que pour éviter le reproche d'avoir lâchement pris la fuite, il avoit, par ce point d'honneur mal entendu, manqué au devoir eſſentiel de ſa charge. En effet, dit Plutarque, ſi, pour me ſervir de la comparaiſon d'Iphicrate *, l'infanterie légére reſſemble aux mains, la cavalerie aux piés, le corps

Plut. in Pelop. pag. 278.

* *C'étoit un Général des Athéniens.*

DARIUS de bataille à la poitrine ; & si le Général tient lieu de la tête, ce Général, qui s'abandonne témérairement à l'impétuosité de son courage, n'expose & ne néglige pas tant sa vie, qu'il expose & néglige celle de tous ceux dont le salut est attaché au sien. Notre Commandant Lacédémonien avoit donc tort (c'est toujours Plutarque qui parle) de répondre au Pilote qui l'exhortoit à se retirer, *Sparte ne tient pas à un seul homme*. Car il est bien vrai que Callicratidas, combattant sous les ordres de quelqu'un sur terre ou sur mer, *n'étoit qu'un seul homme* : mais commandant une armée, il rassembloit en lui tous ceux qui lui obéissoient : & celui en la personne duquel tant de milliers d'hommes pouvoient périr, *n'étoit plus un seul homme*.[a] Cicéron, avant Plutarque, avoit porté le même jugement. Après avoir dit qu'il s'étoit trouvé bien des personnes prêtes à sacrifier à la patrie leur bien & même

a Inventi multi sunt, qui non modò pecuniam, sed vitam etiam profundere pro patria parati essent, iidem gloriæ jacturam ne minimam quidem facere vellent, ne republica quidem postulante : ut Callicratidas, qui, cùm Lacedæmoniorum dux fuisset Peloponnesiaco bello, multaque

leur vie, mais qui, par une fauſſe délicateſſe de gloire, n'auroient pas voulu pour elle hazarder le moins du monde leur réputation, il cite en exemple Callicratidas, qui répondit à ceux qui l'exhortoient à ſe retirer des Arginuſes, *Que Sparte pouvoit équiper une nouvelle flote ſi celle-ci périſſoit, mais que pour lui il ne pouvoit prendre la fuite ſans ſe couvrir de honte & d'infamie.*

Je reviens aux ſuites du combat livré près des Arginuſes. Les Généraux des Athéniens ordonnérent à Théraméne, à Thraſybule, & à quelques autres Officiers, de retourner avec environ cinquante galéres enlever les débris, & les corps morts, pour leur donner la ſépulture, tandis qu'on vogueroit avec le reſte contre Etéonice, qui tenoit Conon aſſiégé devant Mityléne. Mais une rude tempête qui ſurvint dans le moment, empécha d'exécuter cet ordre. Etéonice, averti de la défaite, & craignant que cette

fecifſet egregiè, vertit ad extremum omnia, cùm conſilio non patuit eorum, qui claſſem ab Arginuſis removendam, nec cum Athenienſibus dimicandum putabant. Quibus ille reſpondit; Lacedæmonios, claſſe illa amiſſa, aliam parare poſſe: ſe fugere ſine ſuo dedecore non poſſe. *Cic. de Offic. l. 1. n. 48.*

DARIUS

nouvelle ne jettât l'allarme & le découragement parmi ſes troupes, renvoia ceux qui l'avoient apportée, avec ordre de revenir couronnés de chapeaux de fleurs, & de crier que toute la flote d'Athénes avoit péri, & que Callicratidas avoit remporté la victoire. A leur retour, il fit des ſacrifices d'action de graces, & aiant fait prendre de la nourriture à ſes troupes, il fit partir promtement les galéres, parce que le vent étoit favorable, tandis qu'il gagna Méthymne avec l'armée de terre, après avoir brulé ſon camp. Conon, délivré ainſi du blocus, ſe joignit à la flote victorieuſe, qui regagna auſſitôt Samos.

Cependant, quand on eut appris à Athénes que les morts avoient été laiſſés ſans ſépulture, le Peuple entra dans une grande colére, & fit tomber tout le poids de ſon indignation ſur ceux qu'il croioit coupables de cette faute. C'en étoit une grande, dans l'eſprit des Anciens, que de ne pas procurer aux morts la ſépulture ; & nous voions qu'après toutes les batailles, les premiers ſoins des vaincus, malgré le ſentiment actuel de leurs maux, & la vive douleur d'une ſanglante défaite, étoient

de demander au vainqueur une ſuſpenſion d'armes, pour rendre à ceux qui étoient reſtés ſur le champ de bataille les derniers devoirs, d'où ils étoient perſuadés que dépendoit leur bonheur pour l'autre vie. Ils avoient peu d'idée de la réſurrection des corps. Mais cependant les Payens, par l'intérêt que l'ame prenoit au corps après le trépas, par le reſpect religieux qu'on lui portoit, par les honneurs ſolennels qu'on s'empreſſoit de lui rendre, marquoient qu'ils en avoient un ſentiment confus, qui ſubſiſtoit parmi toutes les nations, & qui venoit de la plus ancienne tradition, quoiqu'elles ne le démélaſſent pas bien clairement.

NOTHUS.

Voila ce qui mit en fureur le Peuple d'Athénes. Il nomma ſur le champ de nouveaux Généraux, ſans conſerver de tous les anciens que Conon, à qui l'on donna pour collégues Adimante & Philoclès. Des huit autres, deux s'étoient retirés, & ſix ſeulement étoient revenus à Athénes. Théraméne, le dixiéme des Généraux, qui avoit pris les devans, accuſa devant le Peuple les autres Chefs, les rendant reſponſables de n'avoir pas enlevé les morts après le combat; & pour ſa

DARIUS décharge, il lut la lettre qu'ils avoient écrite au Sénat & au Peuple, où ils s'excuſoient ſur la violence de la tempête, ſans charger perſonne. Il y avoit une noirceur déteſtable dans cette calomnie, d'abuſer contre eux du ménagement qu'ils avoient eu de ne le pas nommer dans leur lettre, & de ne pas rejetter ſur lui la faute dont il pouvoit paroitre plus coupable que tout autre. On ne reconnoit point ici le caractére de Théraméne, qui dans la ſuite fait paroitre beaucoup de probité & de zêle pour le bien public. Les Généraux, n'aiant pu, à leur retour, obtenir autant de tems qu'il en faloit pour ſe défendre, ſe contentérent de repréſenter en peu de mots comment la choſe s'étoit paſſée, & prirent à témoin de ce qu'ils diſoient les pilotes, & tous ceux qui étoient alors préſens. Le Peuple parut recevoir favorablement leurs excuſes, & pluſieurs particuliers s'offrirent pour cautions : mais on trouva à propos de remettre l'aſſemblée parce qu'il étoit nuit, & que le Peuple aiant accoutumé de donner ſon ſuffrage en levant la main, on ne pourroit reconnoitre quel avis l'emporteroit, outre que le

Conſeil devoit opiner auparavant ſur ce qu'on vouloit propoſer au Peuple.

La fête des Apaturies étant ſurvenue, où l'on a coutume de s'aſſembler par familles, les parens de Théraméne apoſtérent pluſieurs perſonnes vétues de deuil & raſées, qui ſe dirent alliées de ceux qui étoient morts au combat, & obligérent Callixéne à accuſer les Généraux dans le Sénat. Il fut ordonné que puiſqu'en la derniére aſſemblée on avoit oui l'accuſation & la défenſe, le Peuple, diſtingué par Tribus, porteroit ſon ſuffrage, & que ſi les accuſés étoient jugés coupables, ils ſeroient punis de mort, leurs biens confiſqués, & la dixiéme partie conſacrée à la * Déeſſe. Quelques Sénateurs s'oppoſérent à ce décret, comme injuſte & contraire aux loix. Mais comme le Peuple, excité par Callixéne, menaçoit d'enveloper les Oppoſans dans la même cauſe & dans le même crime que les Généraux, ils eurent la lâcheté de ſe déſiſter de leur oppoſition, & ils ſacrifiérent ces Généraux innocens à leur propre ſureté, en conſentant au Décret. Socrate, (c'eſt le célébre Philoſophe) ſeul d'entre les Sénateurs, demeura ferme, & s'oppoſa conſtam-

* *C'étoit Minerve.*

DARIUS

ment à un Décret ſi viſiblement injuſte, & ſi contraire à toutes les loix. Le Peuple s'aſſembla. L'Orateur, qui étoit monté ſur la Tribune pour prendre la défenſe des Généraux, » montra qu'ils n'avoient manqué en rien » à leur devoir, puiſqu'ils avoient ordonné qu'on enlevât les corps morts : » que ſi quelqu'un étoit coupable, c'étoit celui qui étant chargé de cet ordre, ne l'avoit pas exécuté : mais » qu'il n'accuſoit perſonne, & que la » tempête ſurvenue dans ce moment-là même, étoit une puiſſante apologie qui diſculpoit pleinement les accuſés. Il demanda qu'on leur accordât un jour entier pour ſe défendre, » grace qu'on ne refuſoit point même » aux plus criminels, & qu'on les jugeât ſéparément. Il repréſenta que » rien ne les obligeoit de hâter avec » tant de précipitation un jugement où » il s'agiſſoit de la vie des citoiens les » plus illuſtres : que c'étoit en quelque » ſorte s'attaquer aux dieux, que de » [a] rendre les hommes reſponſables » de la grande violence des vents & de la » tempête : qu'il y avoit une ingratitu-

a Quem adeò iniquum, ut ſceleri aſſignet, quod venti & fluctus deliquerint? *Tacit. Annal. l.* 14. *cap.* 3.

» de & une injuſtice criante à faire » mourir les vainqueurs que l'on au- » roit dû couronner, & à livrer les dé- » fenſeurs de la patrie à la rage de leurs » envieux : que s'ils le faiſoient, un » jugement ſi inique ſeroit ſuivi d'un » promt mais inutile repentir, qui leur » laiſſeroit dans le cœur une douleur » cuiſante, & les couvriroit d'une hon- » te éternelle. « Le Peuple d'abord avoit paru touché de ces raiſons : mais, animé par les accuſateurs, il prononça une ſentence de mort contre les huit Généraux, & ſix qui étoient préſens, furent arrêtés pour être conduits au ſupplice. L'un d'eux, c'étoit Diomédon, homme d'une grande réputation pour ſon courage & ſa probité, demanda d'être entendu. Quand on eut fait ſilence : » Athéniens, dit-il, je » ſouhaite que le jugement que vous » venez de prononcer contre nous, » ne tourne point à la perte de la Ré- » publique ; mais j'ai une grace à vous » demander pour mes Collégues & » pour moi, c'eſt de nous acquitter en- » vers les dieux des vœux que nous leur » avons faits pour vous & pour nous, » & que nous ſommes hors d'état d'ac- » complir ; car c'eſt à leur protection

» invoquée avant le combat, que nous » reconnoiſſons être redevables de la » victoire que nous avons remportée » ſur les ennemis. « Il n'y eut point de bon citoien qui ne fût attendri juſqu'aux larmes par un diſcours ſi plein de douceur & de religion, & qui n'admirât avec ſurpriſe la modération d'un citoien, qui ſe voiant condanné ſi injuſtement, ne laiſſoit pourtant échaper aucune parole d'aigreur ni même de plainte contre ſes Juges, mais étoit uniquement occupé, en faveur de l'ingrate patrie qui les faiſoit périr, de ce qu'elle & eux devoient aux dieux pour la victoire qu'on venoit de remporter.

A peine les ſix Généraux furent-ils exécutés, que le Peuple ouvrit les yeux, & ſentit toute l'horreur de ce jugement : mais ſon repentir ne pouvoit rendre la vie aux morts. Callixéne l'accuſateur fut mit en priſon, & on refuſa de l'écouter. Aiant trouvé le moien de ſe ſauver, il s'enfuit à Décélie vers les ennemis, d'où il revint quelque tems après à Athénes, & il y mourut de faim, haï & déteſté généralement de tout le monde ; comme le devroient être tous les calomniateurs.

Diodore

Diodore remarque que le Peuple lui-même porta la juste peine de son crime, les dieux l'aiant livré peu de tems après, non à un seul maître, mais à trente Tyrans, qui le traitérent avec la derniére cruauté.

On reconnoit au naturel, dans le récit que je viens de faire, ce que c'est qu'un peuple; & Platon, à l'occasion de ce même événement, en fait en peu de mots une peinture bien vive & bien ressemblante. Le [a] peuple, dit-il, est un animal inconstant, ingrat, cruel, jaloux, incapable de se laisser conduire par la raison. Et cela n'est pas étonnant, ajoute-t-il, puisque c'est comme la lie d'une ville, & un assemblage informe de tout ce qu'on y trouve de plus mauvais.

Plut. in Axioch. p. 368. 369.

Ce même récit nous fait connoitre ce que peut la crainte sur l'esprit des hommes, même de ceux qui passent pour les plus sages, & combien il y en a peu qui soient capables de soutenir la vûe d'un danger & d'une disgrace présente. Quoique dans le Sénat la justice de la cause des Généraux accusés fût clairement connue, du moins par le plus grand nombre; dès qu'on parle

[a] Δῆμος ἀψίκορον, ἀχάριστον, ὠμὸν, βάσκανον, ἀπαίδευτον.

DARIUS

de colére du peuple, & qu'on fait gronder de terribles menaces, ces graves Sénateurs, dont la plupart avoient commandé les armées, & qui tous s'étoient ſouvent expoſés aux plus grands périls de la guerre, ſe rangent dans le moment du côté de la calomnie prouvée & de l'injuſtice la plus criante qui fut jamais. Preuve éclatante qu'il y a un courage très-rare, & infiniment ſupérieur à celui qui porte tous les jours tant de milliers d'hommes à affronter dans les combats les plus terribles dangers!

Entre tous ces Juges, un ſeul, véritablement digne de ſa réputation, c'eſt le grand Socrate, dans cette trahiſon & cette perfidie générale, demeure ferme & inébranlable; & quoiqu'il ſache que ſon ſuffrage & ſa foible voix ne ſera d'aucun ſecours pour les accuſés, c'eſt un hommage qu'il croit devoir à l'innocence opprimée, & [a] il trouve qu'il eſt indigne d'un homme de bien de ſe livrer par crainte & lâcheté à la fureur d'un peuple aveugle & forcené. Voilà juſqu'où la juſtice peut être abandonnée. On juge bien qu'elle ne fut pas mieux défendue de-

[a] Οὐ γὰρ ἐφαίνετό μοι σεμνὸν δήμῳ μαινομένῳ συνεξάρχειν.

vant le peuple. De plus de trois mille citoiens qui composoient l'assemblée, deux seulement en prirent la défense, Euriptodemus & Axiochus : Platon nous en a conservé les noms, & il a donné celui du dernier au dialogue, d'où j'ai tiré une partie de mes réflexions.

NOTHUS.

La même année que se donna le combat des Arginuses, Denys s'empara de la tyrannie en Sicile. Je différe à en parler dans le Volume suivant, où je raporterai de suite l'histoire des Tyrans de Syracuse.

AN. M. 3598. AV. J.C. 406.

§. VI.

Lysandre commande la flote des Lacédémoniens. Cyrus est rappellé à la Cour par son pere. Lysandre remporte près d'Ægos-potamos une célébre victoire contre les Athéniens.

Année XXVII & derniére de la guerre du Péloponnése.

Xenoph. Hellen. lib. 1. p. 454. Plut. in Lys. p. 436. 437. Diod. lib. 13. p. 223.

AN. M. 3599. AV. J.C. 405.

APRÈS la défaite des Arginuses, les affaires des Péloponnésiens étant allées en décadence, les alliés, appuiés en cela du crédit de Cyrus, envoiérent une ambassade à Sparte pour demander qu'on donnât encore le comman-

DARIUS

dement de la flote à Lyſandre, avec promeſſe de ſervir avec plus d'affection & de courage s'il les commandoit. Comme il y avoit à Sparte une loi qui défendoit que le même homme fût deux fois Amiral, les Lacédémoniens, qui vouloient faire plaiſir aux alliés, donnérent le titre d'Amiral à un certain Aracus, & envoiérent avec lui Lyſandre, à qui ils ne donnérent en apparence que le titre de Vice-Amiral, mais qu'ils revétirent en effet de toute l'autorité de l'Amiral même.

Tous ceux qui dans les villes avoient le plus de part au gouvernement, & y étoient le plus en crédit, le virent arriver avec une extrême joie, ſe promettant tout de ſon autorité pour achever de détruire par-tout la Démocratie. Son caractére complaiſant pour ſes amis, & indulgent pour toutes leurs fautes, accommodoit bien mieux leurs vûes ambitieuſes & injuſtes, que l'auſtére équité de Callicratidas. Car Lyſandre étoit un homme profondément corrompu, & qui faiſoit gloire de n'avoir nul principe ſur la vertu & ſur les devoirs les plus ſacrés. Il ne faiſoit aucun ſcrupule d'emploier en tout la ruſe & la fourberie. Il n'eſtimoit la juſtice

NOTHUS.

qu'autant qu'elle pouvoit lui ſervir ; & quand elle ne favoriſoit point ſes intérêts, il lui préféroit ſans héſiter l'utile, qui chez lui étoit le ſeul beau & le ſeul honnête, perſuadé que la vérité n'avoit, par ſa nature, nul avantage ſur le menſonge, & qu'il faloit meſurer le prix de l'une & de l'autre au profit qui en revenoit. Et pour ceux qui lui repréſentoient que c'étoit une choſe indigne des deſcendans d'Hercule, d'emploier le dol & la fraude, il s'en moquoit ouvertement. *Car*, diſoit-il, *par tout où la peau du lion ne peut atteindre, il faut y coudre la peau du renard.*

On raporte de lui un mot, qui marque bien le peu de compte qu'il faiſoit de ſe parjurer. Il avoit coutume de dire * *qu'on amuſoit les enfans avec des oſſelets, & les hommes avec les ſermens*, montrant par une irréligion ſi déclarée qu'il faiſoit encore moins de cas des dieux que de ſes ennemis. Car celui qui trompe par un faux ſerment, dé-

* *Le texte grec peut recevoir un autre ſens, qui n'eſt peut-être pas moins bon.* Que les enfans pouvoient tromper, uſer de ſupercherie (*c'eſt ce qu'ils appellent* tricher) au jeu des oſſelets, & les hommes dans les ſermens. Ἐκέλευε τοὺς μὲν παῖδας ἀστραγάλοις, τοὺς δ' ἄνδρας ὅρκοις ἐξαπατᾶν.

DARIUS

clare ouvertement par là qu'il craint son ennemi, mais qu'il méprise Dieu.

Xenoph. Hellen. lib. 2. p. 454.

Ici finit la vingt-sixiéme année de la guerre du Péloponnése. C'est dans cette année que le jeune Cyrus, ébloui de l'éclat du commandement auquel il étoit peu accoutumé, & jaloux des moindres marques d'honneur qui pouvoient relever son rang & son autorité, découvrit par une action éclatante le secret de son cœur. Elevé dès l'enfance dans la maison régnante, nourri à l'ombre du trône parmi les soumissions & les prosternemens des gens de Cour, entretenu de longue main, par les discours d'une mere ambitieuse qui l'idolâtroit, dans le désir & l'espérance de la roiauté, il commençoit déja à en exercer les droits & à en exiger les respects avec une hauteur & une rigidité qui étonnent. Deux Perses de la famille roiale, ses cousins germains, & dont la mere étoit sœur de Darius son pere, avoient manqué de se couvrir les mains de leurs manches en sa présence, selon le cérémonial qui ne s'observoit qu'à l'égard des Rois de Perse. Cyrus, choqué de cette omission comme d'un crime capital, les condanna à mort, & les fit im-

pitoiablement exécuter à Sardes. Darius, aux piés duquel les parens vinrent ſe jetter pour lui demander juſtice, fut fort touché de la mort tragique de ſes deux neveux, & regarda cette action de ſon fils comme un attentat contre lui-même, à qui ſeul cet honneur étoit dû. Il prit la réſolution de lui ôter ſon gouvernement, & il le manda à la Cour ſous prétexte qu'étant malade il avoit envie de le voir. NOTHUS.

Avant que de partir pour s'y rendre, Cyrus fit venir Lyſandre à Sardes, & lui remit en main de groſſes ſommes d'argent pour paier ſa flote, lui en promettant encore davantage pour l'avenir. Et, par une oſtentation de jeune homme, pour lui faire voir combien il avoit envie de lui faire plaiſir, il l'aſſura que quand le Roi ſon pere ne lui fourniroit rien, il lui donneroit plutôt du ſien propre; & que ſi tout venoit à lui manquer, il feroit fondre ſon trône d'or & d'argent maſſif, ſur lequel il s'aſſeioit pour rendre la juſtice. Enfin, ſur le point de partir, il lui donna le pouvoir de recevoir les tributs & les revenus des villes, lui confia le gouvernement de

DARIUS ſes provinces, & l'embraſſant il le conjura de ne point donner de bataille en ſon abſence s'il n'étoit ſupérieur en force, parce que le Roi ni lui ne manquoient pas de pouvoir ni de volonté pour le rendre plus puiſſant que ſes ennemis; & il lui promit, avec les aſſurances les plus fortes de ſon affection, de lui amener grand nombre de vaiſſeaux de la Phénicie & de la Cilicie.

Xenoph. Hellen. lib. 2. pag. 455-458.
Plut. in Lyſ. p. 437-440.
Idem, in Alcib. pag. 212.
Diod. lib. 13. pag. 223-226.

Après le départ de ce Prince, Lyſandre tourna du côté de l'Helleſpont, & mit le ſiége par mer devant Lampſaque. Torax s'y étant rendu en même tems avec ſes troupes de terre, donna l'aſſaut de ſon côté. La ville fut emportée de force, & Lyſandre l'abandonna au pillage. Les Athéniens, qui le ſuivoient de près, mouillérent au port d'Eléonte dans la Querſonnéſe avec cent quatre-vingts galéres. Mais ſur la nouvelle de la priſe de Lampſaque, ils allérent promtement à Seſte, & après s'y être fournis de vivres, ils firent voile, en remontant le long de la côte, juſqu'à un lieu appellé * *Ægos-potamos*, où ils s'arrétérent vis-à-vis des ennemis qui étoient encore à l'ancre devant Lampſaque. L'Helleſpont n'a pas dans cet endroit deux mille pas de

* *La riviére de la chevre.*

largeur. Les deux armées ſe voiant ſi proche, toutes les troupes ne penſérent qu'à ſe repoſer ce jour-là, dans l'eſpérance que dès le lendemain on en viendroit à une bataille.

Mais Lyſandre rouloit un autre deſſein dans ſon eſprit. Il commanda à ſes matelots & à ſes pilotes de monter ſur les galéres, comme ſi effectivement on eût dû combattre le lendemain à la pointe du jour, de ſe tenir là, & d'y attendre ſes ordres dans un profond ſilence. Il commanda de même à ſon armée de terre de ſe tenir tranquillement en bataille ſur la côte en attendant le jour. Le lendemain dès que le ſoleil fut levé, les Athéniens commencérent à voguer contre eux avec toute leur flote ſur une ligne, & à les défier. Lyſandre, quoique ſes galéres fuſſent bien rangées en bataille les proues tournées contre l'ennemi, ſe tint en repos, & ne fit aucun mouvement. Sur le ſoir les Athéniens s'en étant retournés, il ne permit à ſes ſoldats de deſcendre à terre qu'après que deux ou trois galéres, qu'il avoit envoiées à la découverte, furent de retour, & qu'elles eurent raporté qu'elles avoient vû débarquer les ennemis. Le lende-

DARIUS main on fit la même manœuvre, le troiſiéme jour encore, & juſqu'au quatriéme. Cette conduite, qui montroit de la réſerve & de la timidité, augmenta extrêmement la confiance & l'audace des Athéniens, leur inſpira un grand mépris pour une armée, que la crainte, ſelon eux, empêchoit de paroitre & de rien tenter.

Sur ces entrefaites, Alcibiade, qui étoit près de là, montant à cheval, vint trouver les Généraux Athéniens, & leur repréſenta qu'ils ſe tenoient ſur une côte fort déſavantageuſe, où ils n'avoient ni ports ni villes voiſines; qu'ils étoient obligés de faire venir avec beaucoup de peine & de danger leurs proviſions de Seſte; & qu'ils avoient grand tort de ſouffrir que les gens de l'équipage, dès qu'ils étoient à terre, s'éloignaſſent & s'écartaſſent chacun de ſon côté, pendant qu'ils voioient vis-à-vis d'eux une flote ennemie, accoutumée à exécuter avec une promte obéiſſance & au plus léger ſignal les ordres du Général. Il offroit même de venir attaquer par terre les ennemis avec de nombreuſes troupes de Thraces, & de les forcer de combattre. Les Généraux, ſur-tout Tydée & Ménandre, jaloux du com-

mandement, ne se contentérent pas de refuser ses offres, dans la pensée que si le succès des armes étoit malheureux, tout le blâme en retomberoit sur eux, & que s'il étoit favorable, Alcibiade en auroit tout l'honneur: mais ils rejettérent encore avec insulte ces conseils si sages & si salutaires, comme si un homme disgracié perdoit le sens & l'esprit en perdant la faveur de sa République. Alcibiade se retira.

Le cinquiéme jour, les Athéniens se présentérent encore pour donner la bataille, & se retirérent le soir comme de coutume avec des airs encore plus insultans que les premiers jours. Lysandre détacha à l'ordinaire quelques galéres pour les observer, avec ordre de retourner en toute diligence dès qu'ils auroient vû les Athéniens descendus à terre, & d'élever sur chaque proue un bouclier d'airain quand ils seroient arrivés au milieu du canal. Lui cependant sur sa galére parcouroit toute la ligne, en exhortant les pilotes & les Officiers à tenir les matelots & les soldats prêts à voguer & à combattre au premier signal.

Dès que le bouclier fut élevé sur la

DARIUS proue, & que de la galére Amirale le son de la trompette eut donné le signal, toute la flote en belle ordonnance partit. En même tems l'armée de terre se hâta de monter sur le promontoire pour voir le combat. En cet endroit le canal qui sépare les deux continens, n'a de largeur qu'environ quinze stades, c'est-à-dire trois quarts de lieue. Cet espace fut bientôt franchi, par les efforts & par la diligence des rameurs. Conon, Général des Athéniens, fut le premier qui apperçut de terre cette flote qui venoit l'assaillir en grand appareil. Il se mit donc d'abord à crier qu'on s'embarquât. Saisi de douleur & de trouble, il appelle ceux-ci par leur nom, il conjure ceux-là, & il force les autres de monter sur leurs galéres : mais tous ces efforts & tout cet empressement furent inutiles, les soldats étant dispersés çà & là. Car ils n'étoient pas plutôt descendus sur le rivage, que les uns avoient couru aux vivandiers, les autres étoient allés se promener dans la campagne, ceux-ci s'étoient mis à dormir dans leurs tentes, & ceux-là avoient commencé à préparer leur souper. C'étoit l'effet du peu d'attention & du peu d'expérience

1875 *pas.*

de leurs Capitaines, qui ne ſoupçonnant pas le moindre danger, ſe tenoient en repos, & y laiſſoient leurs ſoldats. NOTHUS.

Déja les ennemis ſe portoient ſur eux avec de grands cris & un grand bruit de rames, lorſque Conon ſe dérobant avec neuf galéres, du nombre deſquelles étoit la galére ſacrée nommée la Paralienne, prit la route de Cypre, & s'y retira auprès d'Evagore. Les Péloponnéſiens tombant ſur les autres galéres, enlévent d'abord celles qui ſont vuides, choquent & briſent celles qui commencent à ſe remplir. Les ſoldats, qui accourent au ſecours ſans ordre & ſans armes, ſont tués au pié des galéres où ils veulent monter; ou, prenant la fuite dans les terres, ils ſont taillés en piéces par les ennemis deſcendus pour les pourſuivre. Lyſandre fit trois mille priſonniers, prit tous les Généraux, & ſe rendit maître de toute la flote. Après avoir pillé le camp, & attaché à la poupe de ſes galéres celles des ennemis, il s'en retourna à Lampſaque au ſon des flutes, & parmi les chants de triomphe. Il eut la gloire d'avoir exécuté avec très peu de perte un des plus grands exploits guerriers

DARIUS dont il ſoit parlé dans l'hiſtoire, & d'avoir terminé dans l'eſpace d'une heure une guerre qui avoit déja duré vingt-ſept ans, & qui peut-être, ſans lui, en auroit encore duré davantage. Lyſandre envoia auſſitôt porter cette agréable nouvelle à Lacédémone.

Les trois mille priſonniers qu'on avoit faits à cette bataille, aiant été condannés à mort par le Conſeil, Lyſandre appella Philoclès, l'un des Généraux Athéniens. C'étoit lui qui avoit fait précipiter du haut d'un rocher tous les priſonniers de deux galéres priſes ſur les ennemis, l'une d'Andros, l'autre de Corinthe ; & qui avoit autrefois perſuadé au peuple d'Athénes d'ordonner qu'on couperoit le pouce de la main droite à tous les priſonniers de guerre, afin qu'ils fuſſent hors d'état de manier la pique, & qu'ils ne puſſent ſervir qu'à la rame. Lyſandre le fit donc venir, & lui demanda à quoi il ſe condannoit lui-même, pour avoir porté ſes citoiens à donner le cruel Décret dont on vient de parler. Philoclès, ſans rien rabattre de ſa fierté, malgré l'extrémité du danger où il ſe trouvoit, lui répondit : » N'accuſe point des gens qui n'ont

» point de Juges ; & puiſque tu es » vainqueur, uſe de tes droits, & fais » contre nous ce que nous euſſions » fait contre toi, ſi nous t'avions vain- » cu. « En même tems il alla ſe mettre au bain, prit enſuite un manteau magnifique, & marcha le premier au ſupplice. Tous les priſonniers furent égorgés, à la réſerve d'Adimante, qui s'étoit oppoſé à ce Décret.

Après cette expédition, Lyſandre alla avec ſa flote par toutes les villes maritimes ; & il ordonnoit à tous les Athéniens qui s'y trouvoient, de ſe retirer au plutôt dans Athénes, ſans leur permettre de prendre une autre route, & en leur déclarant qu'après certain tems marqué il puniroit de mort tous ceux qu'il rencontreroit hors de la ville. Ce qu'il faiſoit en habile politique, pour affamer la ville plus promtement, & la mettre hors d'état de ſoutenir un long ſiége. Il s'appliqua enſuite à ruiner dans toutes les villes la Démocratie, & toutes les autres ſortes de gouvernement, & il laiſſa dans chacune un gouverneur Lacédémonien, appellé *Harmoſte*, & dix Archontes ou Magiſtrats, qu'il tiroit des ſociétés qu'il y avoit établies. Il

DARIUS s'assuroit par là en quelque sorte le gouvernement général & comme la principauté de toute la Gréce, ne mettant en place que des personnes qui lui étoient entiérement attachées.

§. VII.

Athénes, assiégée par Lysandre, capitule, & se rend. Lysandre y change la forme du gouvernement, & y établit trente Commandans. Il envoie devant lui à Sparte Gylippe, avec tout l'or & l'argent qu'il avoit pris sur les ennemis. Décret de Sparte sur l'usage qu'on en doit faire. Ainsi finit la guerre du Péloponnése. Mort de Darius Nothus.

AN. M. 3600. AV. J.C. 404. *Xenoph. Hellen. lib.* 2. *pag.* 458-462. *Plut. in Lys. p.* 440. 441.

QUAND on apprit à Athénes, par un vaisseau qui arriva de nuit dans le Pirée, la défaite entiére de l'armée, la consternation fut générale. On n'entendit qu'un cri de douleur & de désespoir dans toute la ville. Ils croioient déja voir l'ennemi aux portes. Ils se représentoient les maux d'un long siége & d'une cruelle famine, la ruine & l'incendie de la ville, les insultes d'un fier vainqueur, & la honteuse servitude où ils alloient être livrés, plus triste

pour eux & plus insupportable que les plus durs supplices & que la mort même. Le lendemain on convoqua l'assemblée, & il fut résolu qu'on boucheroit tous les ports excepté un seul, qu'on répareroit les bréches, & qu'on feroit la garde pour se préparer à un siége.

En effet, Agis & Pausanias, les deux rois de Lacédémone, s'approchérent d'Athénes avec toutes leurs troupes. Lysandre, bientôt après, aborda au port de Pirée avec cent cinquante voiles, & empécha qu'aucun navire n'y entrât & n'en sortît. Les Athéniens assiégés par terre & par mer, sans vivres, sans vaisseaux, sans espérance de secours, & sans aucune ressource, rétablirent tous ceux qui avoient été flétris par quelque Décret, sans parler néanmoins de capituler, quoique plusieurs mourussent déja de faim. Mais, quand on n'eut plus de blé, on députa vers Agis pour traiter avec Lacédémone, en conservant seulement la ville & le port, & abandonnant le reste. Il renvoia à Sparte les Députés, comme n'aiant pas le pouvoir de traiter. Lorsqu'ils furent arrivés à Sellasie sur la frontiére de Lacédémone, & qu'ils

DARIUS

eurent exposé leur commiſſion aux Ephores, ils eurent ordre de ſe retirer, & de revenir avec d'autres propoſitions s'ils vouloient avoir la paix. Les Ephores avoient demandé qu'on abbattît douze cens pas de muraille de part & d'autre du Pirée: mais un Athénien qui oſa le conſeiller, fut mis en priſon, & défenſe fut faite de propoſer déſormais rien de ſemblable.

Les choſes étant dans ce triſte état, Théraméne dit tout haut dans l'aſſemblée, que ſi on vouloit l'envoier vers Lyſandre, il ſauroit ſi la propoſition que faiſoient les Lacédémoniens de démanteler la ville, étoit pour la ruïner plus aiſément, ou pour l'empécher de ſe révolter. Les Athéniens l'aiant député, il fut plus de trois mois ſans revenir, apparemment pour les obliger par l'extrémité de la famine à accepter les conditions qu'on leur propoſeroit quelles qu'elles fuſſent. Il dit à ſon retour que Lyſandre l'avoit arrété tout ce tems-là, & qu'à la fin on lui avoit dit qu'il s'adreſsât aux Ephores. Il fut donc renvoié lui dixiéme à Lacédémone, avec plein pouvoir de traiter. Quand ils y furent arrivés, les Ephores leur donnérent audience dans

l'assemblée générale, où les Corinthiens, & plusieurs autres alliés, particuliérement ceux de Thébes, soutinrent qu'il faloit détruire absolument la ville, sans plus parler de traité. Mais les Lacédémoniens, préférant la gloire & la sureté de la Gréce à leur propre grandeur, répondirent qu'il ne leur seroit jamais reproché d'avoir détruit une ville qui avoit rendu à toute la Gréce de si grands services, dont le souvenir devoit faire sur l'esprit des alliés une plus forte impression, que le ressentiment des injures particuliéres qu'ils en avoient reçues. La paix fut donc faite à ces conditions : » Qu'on » démoliroit les fortifications du Pirée, » avec la longue muraille qui joignoit » le port à la ville ; que les Athéniens » livreroient toutes leurs galéres à la » réserve de douze : qu'ils abandonne- » roient toutes les villes dont ils s'é- » toient emparés, & se contenteroient » de leurs terres & de leur pays ; qu'ils » rappelleroient leurs bannis, & qu'ils » feroient ligue offensive & défensive » avec les Lacédémoniens, & les sui- » vroient par-tout où ils les voudroient » mener.

Les Députés étant de retour, fu-

DARIUS

rent environnés d'une foule innombrable de peuple, qui appréhendoit qu'on n'eût rien conclu : car on ne pouvoit plus tenir à cauſe de la multitude de ceux qui mouroient tous les jours de faim. Le lendemain ils rendirent compte de leur négociation : le traité fut ratifié malgré l'oppoſition de quelques particuliers, & Lyſandre, ſuivi des bannis, entra dans le port. C'étoit le jour même où les Athéniens avoient gagné autrefois la bataille navale de Salamine. Il fit démolir les murailles au ſon des flutes & des trompettes, avec toutes les marques extérieures d'une joie & d'une allégreſſe extraordinaire, comme ſi toute la Gréce eût recouvré ce jour-là ſa liberté. Ainſi fut terminée la guerre du Péloponnéſe, après avoir duré l'eſpace de vingt-ſept ans.

Lyſandre, ſans donner aux Athéniens le tems de ſe reconnoitre, changea toute la forme de leur gouvernement, établit dans la ville trente Archontes, ou plutôt trente Tyrans, mit une bonne garniſon dans la citadelle, & y laiſſa pour *Harmoſte* ou Gouverneur le Spartiate Callibius. Agis licentia ſon armée. Lyſandre, avant que

de congédier la ſienne, s'avança vers Samos, qu'il preſſa ſi vivement, qu'il l'obligea enfin de capituler. Après y avoir rétabli les anciens habitans, il ſongea à retourner à Sparte avec les galéres des Lacédémoniens, celles du Pirée, & les éperons des autres qu'il avoit priſes.

Il avoit envoié devant lui Gylippe, qui avoit commandé l'armée en Sicile, pour porter à Lacédémone l'argent & les dépouilles, qui étoient le fruit de ſes glorieuſes campagnes. L'argent, ſans compter les couronnes d'or ſans nombre que les villes lui avoient données, montoit à quinze cens talens, c'eſt-à-dire, à quinze cens mille écus. Gylippe, porteur d'une ſomme ſi conſidérable, ne put réſiſter à la tentation de s'en approprier quelque partie. Les ſacs étoient ſcellés d'un cachet, & ſembloient ne laiſſer aucun lieu au vol. Il les découſit par le fond; & après avoir tiré de chacun l'argent qu'il voulut, qui montoit à trois cens talens, il les recouſit fort proprement, & ſe crut bien en ſureté. Mais, quand il fut arrivé à Sparte, les bordereaux qu'on avoit mis dans chaque ſac le décélérent. Pour éviter le ſupplice, il

Trois cens mille écus.

DARIUS se bannit lui-même de Sparte, en portant par-tout la honte d'avoir terni par une si basse & si sordide avarice la gloire de toutes ses belles actions.

Sur ce fâcheux exemple, les plus sages & les plus sensés des Spartiates, craignant cette force impérieuse de l'argent qui subjuguoit, non seulement les hommes du commun, mais aussi les plus grands personnages, blâmérent extrêmement Lysandre de vouloir donner ainsi atteinte aux loix fondamentales de Sparte, & représentérent vivement aux Ephores qu'il étoit de leur devoir [a] de chasser de Sparte tout cet or & tout cet argent, & de le charger de malédictions & d'anathêmes, comme une peste fatale qui ravageoit tous les autres Etats, & qu'on vouloit introduire dans Sparte pour corrompre la saine constitution du gouvernement, qui depuis tant de siécles l'avoit heureusement maintenue dans un état de force & de vigueur. Les Ephores, sur le champ, firent un Décret pour proscrire cet or & cet argent, & ordonnérent que

a Ἀποδιοπομπεῖσθαι τὸ ἀργύριον, καὶ τὸ χρυσίον, ὥσπερ κῆρας ἐπαγωγίμους.

NOTHUS.

l'on continueroit à ne se servir que de la monnoie reçue, c'est-à-dire, de la monnoie de fer. Mais les amis de Lysandre s'étant opposés à ce Décret, & aiant mis tout en œuvre pour faire retenir cet or & cet argent à Sparte, l'affaire fut mise de nouveau en délibération. Il semble que naturellement il n'y avoit que deux partis à proposer, qui étoient de donner un libre cours aux espéces d'or & d'argent, ou de les décrier absolument & de les proscrire. Les prudens, les politiques, en trouvérent un troisiéme, qui, selon eux, concilioit les deux autres par un heureux tempérament, en prenant un sage milieu entre les deux excès vicieux de trop de sévérité, ou de trop de relâchement. Il fut donc ordonné que la nouvelle monnoie d'or & d'argent ne seroit emploiée que par le trésor public, qu'elle n'auroit cours que pour les seules affaires de l'Etat, & que tout particulier qui s'en trouveroit saisi, seroit mis à mort sur l'heure.

Etrange expédient, s'écrie Plutarque! Comme si Lycurgue avoit craint les espéces d'or & d'argent, & non pas l'avarice que ces espéces font

DARIUS naître : avarice que l'on éteignoit bien moins en défendant aux particuliers d'en avoir, qu'on ne l'enflammoit en permettant à la ville entiére d'en amasser & de s'en servir. Car il étoit impossible qu'en voiant cette monnoie en honneur & en estime dans le public, on la méprisât en particulier comme inutile, & que chacun regardât comme de nulle valeur pour ses affaires domestiques, ce que la ville estimoit & recherchoit si fort pour les siennes ; les mauvais usages autorisés par les mœurs publiques, étant mille fois plus dangereux pour les particuliers que les vices des particuliers ne le sont pour le public. Ainsi, dit encore Plutarque, les Lacédémoniens, en infligeant peine de mort contre ceux qui feroient usage en particulier de la nouvelle monnoie, furent assez imprudens & assez aveugles pour croire qu'il suffisoit de placer comme en sentinelle à la porte des maisons la loi & la crainte du supplice, pour empécher l'or & l'argent d'y entrer ; pendant qu'ils laissoient le cœur de leurs citoiens ouvert à l'admiration & au désir des richesses, & qu'ils

qu'ils y introduisoient eux-mêmes une violente passion d'en amasser, en faisant regarder comme une chose grande & honorable de devenir riche.

Ce fut vers la fin de la guerre du Péloponnése que mourut, après un régne de dix-neuf-ans, Darius Nothus Roi de Perse. Cyrus étoit arrivé à la Cour avant sa mort; & Parysatis sa mere, dont il étoit l'idole, non contente d'avoir fait sa paix malgré toutes les fautes qu'il avoit commises dans son Gouvernement, pressoit encore le vieux Roi de le déclarer son successeur, à l'exemple de Darius premier de ce nom, qui avoit donné la préférence à Xerxès sur tous ses freres, parce qu'il étoit né, comme celui-ci, depuis l'avénement de son pere à la couronne. Mais Darius ne poussa pas jusques-là sa complaisance pour elle. Il donna la couronne à Arsace son aîné, & fils aussi de Parysatis: il est appellé Arsicas dans Plutarque; & ne laissa à Cyrus que le gouvernement des provinces qu'il avoit déja.

AN. M. 3600.
AV. J.C. 404.



LIVRE NEUVIÉME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS,

Pendant les quinze premiéres années du régne d'Artaxerxe Mnémon.

CHAPITRE PREMIER.

ARTAXERXE MNÉMON.

CE CHAPITRE renferme les troubles domestiques de la Cour de Perse : la mort d'Alcibiade : le rétablissement de la liberté à Athénes : les secrets desseins de Lysandre pour se faire Roi.

§. I.

Sacre d'Artaxerxe Mnémon. Cyrus entreprend d'égorger son frere. Il est renvoié dans l'Asie Mineure. Cruelle vengeance de Statira femme d'Artaxerxe sur les auteurs & les complices du meurtre de son frere. Mort d'Alcibiade. Son caractére.

An. M. 3600. Av. J.C. 304.

ARSACE, en montant sur le trône, prit le nom d'Artaxerxe : c'est celui à

qui les Grecs, à cause de sa mémoire prodigieuse, ont donné le surnom de * MNÉMON. Etant auprès du lit de son pere malade, il lui demanda, un moment avant qu'il expirât, quelle avoit été la régle de sa conduite pendant un régne aussi long & aussi heureux que le sien, afin de pouvoir l'imiter. *C'a été*, lui répondit-il, *de faire toujours ce que la justice & la religion demandoient de moi.* Paroles mémorables, & qui méritent d'être gravées en lettres d'or dans le palais des Rois, pour les faire souvenir continuellement de ce qui doit régler toutes leurs actions. Il est assez ordinaire aux Princes de donner en mourant d'excellentes instructions à leurs enfans. Elles seroient plus efficaces, si l'exemple & la pratique les avoient précédées : sans cela elles sont aussi foibles que le malade qui les donne, & ne lui survivent de guéres.

ARTAXERXE MNÉMON.

* *Ce mot signifie en Grec un homme qui a une bonne mémoire.*

Athen. lib. 12. *p.* 548.

Peu de jours après la mort de Darius, le nouveau Roi partit de sa capitale, & alla à la ville de * Pasargades pour s'y faire sacrer, selon la coutume, par les Prêtres de Perse. Il y avoit dans cette ville un temple de la Déesse qui préside à la guerre, où se faisoit le sacre des Rois. Il étoit accompagné

Plut. in Artax. p. 1012.

* *Ville de Perse, bâtie par le grand Cyrus.*

ARTAXERXE

de cérémonies très singuliéres, qui sans doute ont un sens caché, mais Plutarque ne l'explique point. Le Prince qui devoit être sacré dépouilloit sa robe dans ce temple, & y prenoit celle que l'ancien Cyrus avoit portée avant que de devenir roi, laquelle y étoit gardée avec beaucoup de vénération. Ensuite, après avoir mangé une figue séche, il mâchoit des feuilles de térébinthe, & avaloit un breuvage composé de vinaigre & de lait. Cela signifieroit-il que les douceurs qu'on goûte dans la roiauté sont mêlées de beaucoup d'amertumes, & que si le trône est environné de plaisirs & d'honneurs, il ne l'est pas moins de peines & d'inquiétudes ? Il paroit assez clair qu'en revêtant le nouveau Roi de la robe de Cyrus, on vouloit lui faire entendre qu'il devoit aussi être revêtu de ses grandes qualités & de ses rares vertus.

Le jeune Cyrus, dévoré d'ambition, étoit au désespoir d'être frustré pour toujours de l'espérance du trône que sa mere lui avoit donnée, & de voir passer dans les mains de son frere un sceptre qu'il croioit lui être dû. Les crimes les plus noirs ne coutent rien à

un ambitieux. Celui-ci résolut d'égorger son frere dans le temple même, en présence de toute la Cour, dans le moment qu'il quitteroit sa robe pour prendre celle de Cyrus. Artaxerxe en eut avis par le Prêtre même qui avoit élevé son frere, & à qui ce jeune Prince avoit fait confidence de son dessein. Cyrus fut arrêté, & condanné à mort. Sa mere Parysatis étant accourue toute hors d'elle-même, le prit entre ses bras, le lia avec les tresses de ses cheveux, attacha son cou au sien, & fit tant par ses cris, par ses larmes, & par ses priéres, qu'elle obtint sa grace, & qu'elle le fit renvoier dans les provinces maritimes dont il avoit le gouvernement. Il y porta une ambition non moins ardente qu'auparavant, animée de plus par le dépit de l'affront qu'il avoit reçu, & par un vif desir de vengeance, & armée d'un pouvoir presque sans bornes. Artaxerxe, dans cette occasion, manqua contre les régles les plus communes de la politique, qui ne permettent pas de [a] nourrir & d'enflammer par des honneurs extraordi-

MNÉMON.

a Ne quis mobiles adolescentium animos præmaturis honoribus ad superbiam extolleret. *Tacit. Annal. lib.* 4. *cap.* 17.

naires la fierté d'un jeune Prince hardi & entreprenant comme étoit Cyrus, qui avoit porté la haine perſonnelle contre ſon frere juſqu'à vouloir l'aſſaſſiner de ſa main, & l'ambition de régner juſqu'à mettre en œuvre les moiens les plus criminels pour parvenir à ſon but.

Cteſ. cap. 51-55.

Artaxerxe avoit épouſé Statira. A peine ſon mari fut-il monté ſur le trône, qu'elle emploia l'empire que ſa beauté lui donnoit ſur lui, pour tirer vengeance de la mort de ſon frere Tériteuchme. C'eſt une des ſcénes les plus tragiques que fourniſſe l'hiſtoire, & une complication monſtrueuſe d'adultéres, d'inceſtes, & de meurtres, qui après avoir cauſé de grands déſordres dans la famille roiale, eurent enfin l'iſſue la plus tragique pour tous ceux qui y avoient eu part. Mais il faut reprendre les choſes de plus haut, pour mettre le Lecteur au fait.

Hidarne, pere de Statira, Perſe de fort grande qualité, étoit Gouverneur d'une des principales provinces de l'Empire. Statira étoit d'une rare beauté, & c'eſt ce qui engagea Artaxerxe à l'épouſer: il portoit alors le nom d'Arſace. Tériteuchme, frere de Statira,

épousa en même tems Hamestris sœur d'Arsace, une des filles de Darius & de Parysatis: &, en faveur de ce mariage, Tériteuchme, quand son pere fut mort, eut son Gouvernement. Il y avoit encore dans cette famille une autre sœur, nommée Roxane, qui n'étoit pas moins belle que Statira, & qui avec cela excelloit dans l'art de tirer de l'arc, & de lancer le dard. Tériteuchme son frere conçut pour elle une passion criminelle, & pour la satisfaire, il résolut de se mettre en liberté, & de tuer Hamestris qu'il avoit épousée. Darius aiant été informé de ce complot, engagea à force de présens & de promesses Udiaste, ami intime de Tériteuchme & son confident, à prévenir ce funeste dessein en l'assassinant. Il obéit, & eut pour récompense le Gouvernement de celui qu'il avoit assassiné de ses propres mains. MNÉMON.

Parmi les gardes de Tériteuchme il y avoit un fils d'Udiaste, nommé Mithridate, fort attaché à son Maître. Ce jeune Cavalier aiant appris que son pere avoit lui-même commis le meurtre, fit contre lui toutes sortes d'imprécations, & plein d'horreur pour cette lâche & noire action, il s'empara

ARTAXERXE

de la ville de Zaris, & ſe révoltant ouvertement, il voulut rétablir le fils de Tériteuchme. Mais ce jeune homme ne put pas tenir lontems contre Darius. On le renferma dans ſa place avec le fils de Tériteuchme qu'il avoit auprès de lui; & tout le reſte de la famille d'Hidarne fut mis en priſon, & livré à Paryſatis, pour en faire ce qu'il plairoit à cette mere irritée au dernier point du traitement qu'on avoit ou fait ou voulu faire à Hameſtris ſa fille. Cette cruelle Princeſſe commença par faire ſcier en deux Roxane, la cauſe de tout le mal; & ordonna de faire mourir tout le reſte, excepté Statira, qu'elle accorda aux larmes & aux ſollicitations les plus tendres & les plus fortes d'Arſace, à qui l'amour qu'il avoit pour ſa femme fit emploier tout pour la ſauver, quoique Darius ſon pere crût qu'il convenoit pour ſon bien même, de l'envelopper dans le ſort du reſte de ſa famille. Voilà l'état où étoient les choſes quand Darius vint à mourir.

Plut. in Artax. pag. 1012.

Statira, dès que ſon mari fut ſur le trône, ſe fit livrer Udiaſte. Elle lui fit arracher la langue, & le fit mourir dans les tourmens les plus cruels qu'elle put

inventer, pour punir la noire action qui avoit causé la ruine de sa famille ; & elle donna son Gouvernement à Mithridate pour récompense de l'attachement qu'il avoit eu aux intérêts de sa maison. Parysatis de son côté se vengea sur le fils de Tériteuchme. Elle le fit empoisonner ; & l'on verra bientôt venir le tour de Statira.

Voilà des exemples bien terribles de la vengeance des femmes, & en général des excès où se portent ceux qui se sentent au-dessus des loix, & qui n'ont d'autre régle de leurs actions que leur volonté & leurs passions.

CYRUS aiant résolu de détrôner son frere, se servit de Cléarque Général Lacédémonien pour faire lever un corps d'armée de troupes Grecques, sous prétexte d'une guerre que ce Lacédémonien prétendoit aller faire en Thrace. Je différe à parler de cette fameuse expédition, aussi bien que de la mort de Socrate qui arriva dans le même tems, aiant dessein de traiter ces deux grands événemens avec toute l'étendue qu'ils méritent. Ce fut sans doute dans la même vûe que Cyrus fit présent à Lysandre d'une galére de deux coudées de long, qui étoit d'i-

AN.M. 3601.
AV. J.C. 403.

ARTAXERXE

voire & d'or, pour le féliciter de la victoire navale qu'il avoit remportée. Cette galére fut consacrée dans le temple de Delphes. Lysandre, bientôt après, alla le trouver à Sardes, chargé pour lui de présens magnifiques de la part des alliés.

Plut. in Lys. p. 443.

Xenoph. Oecon. pag. 830.

C'est dans cette occasion que Cyrus eut avec Lysandre le célébre entretien dont Xénophon nous a laissé le récit, & que Cicéron après lui a tant fait valoir. Ce [a] jeune Prince, qui se piquoit encore plus d'honnêteté & de politesse que de noblesse & de grandeur, se fit un plaisir de conduire lui-même un hôte si illustre dans ses jardins, & de lui en faire remarquer les différentes beautés. Lysandre, frapé du premier coup d'œil, admiroit la belle distribution de toutes les parties du jardin:

a Narrat Socrates in eo libro Cyrum minorem, regem Persarum, præstantem ingenio atque imperii gloria, cùm Lysander Lacedæmonius, vir summæ virtutis, venisset ad eum Sardes, eique dona à sociis attulisset, & ceteris in rebus comem erga Lysandrum atque humanum fuisse, & ei quemdam conceptum agrum diligenter consitum ostendisse. Cùm autem admiraretur Lysander & proceritates arborum, & directos in quincuncem ordines, & humum subactam atque puram, & suavitatem odorum qui efflarentur è floribus, tum eum dixisse, mirari se non modò diligentiam, sed etiam solertiam ejus à quo essent

la hauteur des arbres, la propreté & la disposition des allées : la richesse des vergers plantés en quincunx, où l'on avoit sû joindre l'agréable à l'utile ; l'agrément des parterres ; l'éclatante variété des fleurs dont l'odeur les suivoit par-tout. Tout me charme & m'enleve ici, dit Lysandre en s'adressant à Cyrus ; mais ce qui m'occupe le plus, c'est le goût exquis & l'ingénieuse industrie de celui qui vous a tracé le plan de toutes ces parties, & qui leur a donné ce bel ordre, ce merveilleux arrangement, & cette heureuse symmétrie, que je ne me lasse point d'admirer. Cyrus, ravi de ce discours : c'est moi-même, dit-il, qui ai tracé ce plan, & qui en ai pris tous les alignemens ; & il y a plusieurs de ces arbres que vous voiez, que j'ai plantés de ma main. Quoi, reprit Lysandre en le considérant depuis la tête jusqu'aux piés, est-il possible qu'avec cette pourpre, ces

MNÉMON.

illa dimensa atque descripta. Et ei Cyrum respondisse : atqui ego ista sum dimensus, mei sunt ordines, mea descriptio, multæ etiam istarum arborum mea manu sunt satæ. Tum Lysandrum intuentem ejus purpuram, & nitorem corporis, ornatumque Persicum multo auro multisque gemmis, dixisse : Rectè verò te, Cyre, beatum ferunt, quoniam virtuti tuæ fortuna conjuncta est. *Cic. de Senect. n. 59.*

ARTAXERXE

précieux habillemens, ces coliers & ces braſſelets d'or, ces brodequins relevés d'une riche broderie, ces eſſences & ces parfums exquis, devenu jardinier vous ayiez emploié vos mains roiales à planter des arbres ! Cela vous étonne, répliqua Cyrus. Je jure par le dieu * Mithras que quand la ſanté me le permet, je ne me mets jamais à table ſans avoir pris de la fatigue juſqu'à ſuer, ſoit dans les exercices militaires, ſoit dans les travaux ruſtiques, ſoit dans quelque autre occupation pénible, à laquelle je me livre avec plaiſir & ſans ménagement. Lyſandre, hors de lui-même à un tel diſcours, & lui ſerrant la main : [a] Vous êtes, dit-il, Cyrus, bien digne de votre haute fortune : car en vous elle ſe trouve accompagnée de la vertu.

Alcibiade démêla ſans peine le ſecret des levées que faiſoit Cyrus. Il alla dans la province de Pharnabaze, pour ſe rendre de là à la Cour de Perſe, & pour donner avis à Artaxerxe de ce qui ſe tramoit contre lui. S'il eût pu

* *Les Perſès adoroient le ſoleil ſous ce nom, & c'étoit leur premier dieu.*

a Δικαίως, ὦ Κῦρε, εὐδαιμονεῖς· ἀγαθὸς γὰρ ὢν εὐδαιμονεῖς. *Cicéron a traduit ainſi ces mots :* Rectè verò te, Cyre, beatum ferunt, quoniam virtuti tuæ fortuna conjuncta eſt.

y arriver, une découverte de cette importance lui auroit immanquablement procuré la faveur d'Artaxerxe, & l'assistance dont il avoit besoin pour le rétablissement de sa patrie. Mais les partisans des Lacédémoniens à Athénes, c'est-à-dire les trente Tyrans, craignirent les intrigues d'un génie supérieur comme le sien, & avertirent leurs Maîtres que leurs affaires étoient perdues, si on ne trouvoit le moien de se défaire d'Alcibiade. Les Lacédémoniens en écrivirent à Pharnabaze, &, par une noire lâcheté qui ne peut s'excuser, & qui montre combien Sparte avoit dégénéré de ses anciennes mœurs, ils le pressérent de les délivrer, à quelque prix que ce fût, d'un ennemi si formidable. Le Satrape les servit à leur gré. Alcibiade étoit pour lors dans une bourgade de la Phrygie, où il vivoit avec sa concubine appellée * Timandre. Ceux qu'on envoia pour le tuer, n'aiant pas eu le courage d'entrer où il étoit, se contentérent d'environner la maison, & d'y mettre

MNÉMON.

*On prétend que Laïs, cette célèbre Courtisanne qu'on appelloit la Corinthienne, étoit fille de cette Timandre.

ARTAXERXE

le feu. Alcibiade étant ſorti à travers les flammes l'épée à la main, les barbares n'oſérent l'attendre, ni en venir aux mains avec lui; mais tous en fuiant & en reculant l'accablérent de dards & de fléches : il tomba mort ſur la place. Timandre alla ramaſſer ſon corps, & l'aiant envelopé & couvert des plus belles robes qu'elle eût, elle lui fit des funérailles auſſi magnifiques que l'éclat de ſa fortune préſente le permettoit.

Telle fut la fin d'Alcibiade, en qui de grandes vertus étoient étouſées par des vices encore plus grands; & [a] il n'eſt pas aiſé de dire leſquelles de ſes bonnes ou mauvaiſes qualités furent les plus pernicieuſes à ſa patrie : car par les unes il trompa ſes citoiens, & par les autres il les perdit. Il joignoit à une grande naiſſance une valeur diſtinguée. Il étoit beau, bienfait, éloquent, habile dans les affaires, inſinuant, & propre à charmer tout le monde. Il aimoit la gloire, mais ſans préjudice à ſon penchant pour les plai-

a Cujus neſcio utrum bona an vitia patriæ pernicioſiora fuerint; illis enim cives ſuos decepit, his afflixit. *Val. Max. lib.* 3, *cap.* 1.

ſirs : comme auſſi il n'aimoit pas les plaiſirs juſqu'au point d'oublier le ſoin de ſa gloire. Il ſavoit s'y livrer ou s'en arracher ſelon la ſituation où ſes affaires ſe trouvoient. Jamais ſoupleſſe d'eſprit ne fut égale à la ſienne. Il ſe traveſtiſſoit avec un facilité incroiable, comme un Protée, dans toutes les formes les plus contraires, & les ſoutenoit d'un air auſſi aiſé, que ſi chacune lui eût été naturelle.

Ces métamorphoſes, par leſquelles il paſſoit ſelon les occaſions, les coutumes des lieux, & ſes intérêts, montroient un cœur ſans principes ni pour la vérité, ni pour la juſtice. Il ne tenoit ni à la religion, ni à la vertu, ni aux loix, ni aux devoirs, ni à la patrie. Il n'avoit pour toute régle que ſon ambition, à laquelle il raportoit tout le reſte. Il cherchoit à plaire aux hommes, à les éblouir, à s'en faire aimer, mais c'étoit pour les aſſervir en les flatant. Il ne les ménageoit qu'autant qu'ils lui étoient utiles, & il faiſoit de la ſociété un trafic, dans lequel il vouloit attirer tout à lui.

Sa vie a été un mélange perpétuel de bien & de mal. Ses ſaillies pour la vertu étoient mal ſoutenues, &

ARTAXERXE

dégénéroient bientôt en vices & en crimes qui ont fait peu d'honneur aux inſtructions qu'un grand Philoſophe s'étoit efforcé de lui donner pour le rendre homme de bien. Ses actions ont eu de l'éclat, mais ſans régle. Son caractére avoit de l'élévation & du grand, mais ſans ſuite. Il fut ſucceſſivement l'appui & la terreur des Lacédémoniens & des Perſes. Il fit le malheur & la reſſource de ſa patrie, ſelon qu'il ſe déclara pour ou contre elle. Enfin il alluma une guerre funeſte dans toute la Gréce par la ſeule paſſion de dominer, en portant les Athéniens à aſſiéger Syracuſe, bien moins dans l'eſpérance de conquérir toute la Sicile, & enſuite l'Afrique, que dans le deſſein de tenir Athénes dans ſa dépendance; perſuadé qu'aiant à manier un peuple inconſtant, ſoupçonneux, ingrat, jaloux & ennemi de ceux qui le gouvernent, il faloit l'occuper ſans ceſſe de quelque grande affaire, afin que ſes ſervices lui fuſſent toujours néceſſaires, & qu'on n'eût pas le loiſir d'examiner, de cenſurer, de condanner ſa conduite.

Il eut le ſort que les perſonnes de ſon caractére éprouvent ordinaire-

ment, & dont ils ne peuvent ſe plaindre. Il n'aima jamais perſonne, raportant tout à lui ſeul; & il ne trouva point d'amis. Il ſe fit un mérite & une gloire de jouer tout le monde; & perſonne auſſi ne ſe fia & ne s'attacha à lui. Il n'avoit cherché qu'à vivre avec éclat, & à ſe rendre maître de tout; & il périt miſérablement dans un abandon général, réduit pour toute reſſource, aux foibles ſecours & au zéle impuiſſant d'une femme, qui ſeule prenoit ſoin de lui rendre les derniers devoirs. MNÉMON.

C'eſt environ dans ce tems-ci que mourut le philoſophe Démocrite. Il en ſera parlé ailleurs.

§. II.

Les Trente exercent d'affreuſes cruautés à Athénes. Ils font mourir Théraméne un de leurs Collégues. Socrate prend ſa défenſe. Thraſybule attaque les Tyrans, ſe rend maître d'Athénes, & y rétablit la liberté.

LE CONSEIL des Trente, que Lyſandre avoit établi à Athénes, y exerçoit d'horribles cruautés. Sous prétexte de contenir la multitude

Xenoph. Hiſtor. lib 2, p. 462-479. Diod. l. 14. p. 235-238.

dans le devoir, & d'arrêter les séditions, ils s'étoient fait donner des gardes, avoient armé trois mille d'entre les citoiens qui leur servoient de satellites, & en même tems avoient ôté les armes à tous les autres. Toute la ville étoit dans l'effroi & le tremblement. Quiconque s'opposoit à leur injustice & à leur violence, en devenoit la victime. Les richesses étoient un crime, & attiroient à leurs maîtres une condannation certaine, qui étoit toujours suivie de la mort, & de la confiscation des biens, que les trente Tyrans partageoient entre eux. Ils firent mourir, dit Xénophon, plus de gens en huit mois de paix, que les ennemis n'en avoient tué en trente ans de guerre.

Justin. l. 5. cap. 8-10.

Les deux plus considérables d'entre les Trente étoient Critias & Théraméne, qui d'abord avoient été fort unis ensemble, & avoient toujours agi de concert. Ce dernier paroissoit avoir de l'honneur, & aimer sa patrie. Quand il vit les violences & les cruautés où se portoient ses Collégues, il se déclara ouvertement contre eux, & par là s'attira leur haine. Critias

devint ſon plus mortel ennemi, & ſe porta pour ſon délateur devant le Sénat, l'accuſant de troubler l'Etat, & de vouloir renverſer le Gouvernement préſent. Comme il s'aperçut qu'on écoutoit avec ſilence & approbation la défenſe de Théraméne, il craignit que ſi on laiſſoit la choſe à la diſpoſition du Sénat, il ne le renvoiât abſous. Aiant donc fait approcher des barreaux la jeuneſſe qu'il avoit armée de poignards, il dit qu'il croioit que c'étoit le devoir d'un ſouverain Magiſtrat d'empécher que la Juſtice ne fût ſurpriſe, & qu'il le vouloit faire en cette rencontre. » Mais, continua-t-il, » puiſque la loi ne veut pas qu'on » faſſe mourir ceux qui ſont du nom- » bre des trois mille, autrement que » par l'avis du Sénat, j'efface Théra- » méne de ce nombre, & le condanne » à mort en vertu de mon autorité & » de celle de mes Collégues. « A ce mot Théraméne ſautant ſur l'autel, » Je demande, dit-il, Athéniens, que » mon procès me ſoit fait conformé- » ment à la loi, & l'on ne peut me » le refuſer ſans injuſtice. Ce n'eſt pas » que je ne voie aſſez que mon bon » droit ne me ſervira de rien, non

MNÉMON.

» plus que la franchiſe des autels :
» mais je veux montrer au moins que
» mes ennemis ne reſpectent ni les
» dieux ni les hommes. Je m'étonne
» ſeulement que des gens ſages comme
» vous ne voient point, qu'il n'eſt pas
» plus difficile d'effacer leur nom du
» rôle des citoiens, que celui de Thé-
» raméne. « Alors Critias ordonna aux Officiers de la Juſtice de l'arracher de l'autel. Tout étoit dans le ſilence & dans la crainte à la vûe des ſoldats armés qui environnoient le Sénat. De tous les Sénateurs, Socrate ſeul, dont Théraméne avoit reçu les leçons, prit ſa défenſe, & ſe mit en devoir de s'oppoſer aux Officiers de la Juſtice. Mais ſes foibles efforts ne purent délivrer Théraméne, & malgré lui il fut conduit au lieu du ſupplice à travers une foule de citoiens qui fondoient tous en larmes, & voioient dans le ſort d'un homme également conſidérable par ſon zêle pour la liberté & par ſes grands ſervices, ce qu'ils devoient craindre pour eux-mêmes. Quand on lui eut préſenté la ciguë, c'eſt-à-dire, le poiſon, (c'étoit la maniére dont on faiſoit mourir les citoiens à Athénes) il le prit d'un air intrépide, & après l'avoir

bû, il en jetta le reste sur la table de la façon qui s'observoit dans les repas de réjouissance, en disant : *Ceci est pour le beau Critias*. Xénophon raporte cette circonstance, peu considérable en elle-même, pour faire voir, dit-il, quelle étoit la tranquillité de Théraméne dans ce dernier moment. MNÉMON.

Les Tyrans, délivrés d'un Collégue, dont la présence seule étoit pour eux un reproche continuel, ne gardérent plus de mesures. Ce ne fut dans toute la ville qu'emprisonnemens & que meurtres. [a] Chacun craignoit pour soi-même ou pour les siens. Nulle ressource dans une désolation si générale, nulle espérance de recouvrer la liberté. Où trouver autant * d'Harmodius, qu'il y avoit alors de Tyrans ? Le découragement avoit saisi tous les es-

a Poterat-ne civitas illa conquiescere, in qua tot tyranni erant, quot satellites essent ? Ne spes quidem ulla recipiendæ libertatis animis poterat offerri, nec ulli remedio locus apparebat contra tantam vim malorum. Unde enim miseræ civitati tot Harmodios ? Socrates tamen in medio erat & lugentes patres consolabatur, & desperantes de Rep. exhortabatur... & imitari volentibus magnum circumferebat exemplar, cùm inter triginta dominos liber incederet. *Senec. de tranquill. anim. cap.* 3.

* *Harmodius étoit celui qui avoit formé une conspiration pour délivrer Athénes de la tyrannie des Pisistratides.*

prits. Tout le monde déploroit en secret la perte de la liberté, sans qu'il se trouvât dans la ville aucun citoien assez généreux pour tenter de rompre ses chaînes. Il sembloit que le peuple Athénien eût perdu ce courage qui jusques-là l'avoit toujours fait craindre & respecter par ses voisins, & par ses ennemis. Ils sembloient même avoir perdu jusqu'à l'usage de la voix, n'osant plus faire entendre les moindres plaintes, de peur qu'on ne leur en fît un crime. Socrate seul demeura intrépide. Il consoloit les Sénateurs affligés, il animoit les citoiens réduits au désespoir, & donnoit à tous un exemple admirable de courage & de fermeté, conservant sa liberté, & marchant tête levée au milieu de trente Tyrans, qui faisoient tout trembler, mais qui ne purent jamais par leurs menaces ébranler la constance de Socrate. Critias, qui avoit été son disciple, fut celui qui se déclara le plus ouvertement contre lui, choqué des discours libres & hardis qu'il tenoit contre le gouvernement des Trente. Il alla jusqu'à lui interdire l'instruction de la Jeunesse : mais Socrate, qui ne reconnoissoit

Xenoph. Memorab. l. 1. pag. 716. 717.

point ſon autorité, & qui n'en redoutoit point les ſuites violentes, n'eut aucun égard à une défenſe ſi injuſte. MNÉMON.

Tout ce qu'il y avoit alors à Athénes de citoiens un peu conſidérables, & qui conſervoient encore quelque amour de la liberté, ſortirent d'une ville réduite à une dure & honteuſe ſervitude, & allérent chercher ailleurs un aſyle & un lieu de retraite, où ils puſſent vivre en ſureté. Ils avoient à leur tête Thraſybule, citoien d'un rare mérite, & qui ſentoit avec une vive douleur les maux de ſa patrie. Les Lacédémoniens eurent l'inhumanité de vouloir ôter cette derniére reſſource à ces malheureux fugitifs. Ils défendirent aux villes de la Gréce, par un Edit public, de leur donner retraite; ordonnérent qu'on les livrât aux Trente Tyrans; & condannérent à une amende de cinq talens quiconque s'oppoſeroit à l'exécution de cet Edit. Deux villes ſeules mépriſérent une ordonnance ſi injuſte, Mégare & Thébes; & cette derniére fit un Edit pour punir quiconque voiant un Athénien attaqué par ſes ennemis, ne lui préteroit pas main forte. Lyſias, orateur de Syracuſe, que les Trente

Cinq mille écus.

ARTAXERXE

avoient exilé, a leva à ses dépens cinq cens soldats, & les envoia au secours de la patrie commune de l'éloquence.

Thrasybule ne perdit pas de tems. Après avoir pris Phylé petit fort de l'Attique, il marcha vers le Pirée, & s'en rendit maître. Les Trente y accoururent aussitôt avec leurs troupes. Il se donna un combat qui fut assez rude. Mais comme les soldats combattoient d'un côté avec force & vigueur pour leur propre liberté, & de l'autre avec mollesse & nonchalance pour la domination d'autrui, le succès ne fut pas douteux, & suivit la bonne cause. Les Tyrans furent vaincus. Critias demeura sur la place. Et comme le reste de l'armée prenoit la fuite : » Pourquoi, s'écria Thrasy- » bule, me fuiez-vous comme vain- » queur, plutôt que de m'aider com- » me vengeur de votre liberté ? Vous » voiez ici, non des ennemis, mais » des concitoiens. Ce n'est point à la » ville, mais aux Trente Tyrans, que » nous avons déclaré la guerre. « Il les

a Quingintos milites, stipendio suo instructos, in auxilium patriæ communis eloquentiæ misit. *Justin. lib. 5. cap. 9.*

les fit ſouvenir enſuite qu'ils avoient tous même origine, même patrie, mêmes loix, mêmes ſacrifices : il les exhorta à avoir compaſſion de leurs confréres exilés, à leur reſtituer leur patrie, & à rentrer eux-mêmes en poſſeſſion de leur liberté. Ce diſcours fit impreſſion ſur les eſprits. L'armée de retour à Athénes chaſſa les Trente, qui ſe retirérent à Eleuſis, & ſubſtitua en leur place dix hommes pour gouverner, qui ne ſe conduiſirent pas mieux que les Trente.

Il eſt étonnant qu'une conſpiration contre le bien public ſi ſubite, ſi univerſelle, ſi perſévérante, ſi uniforme, s'empare toujours de ces compagnies qu'on établit pour le gouvernement. On l'a vû dans les Quatre-cens choiſis ci-devant à Athénes : on l'a vû dans les Trente : on le voit dans les Dix. Ce qui augmente l'étonnement, c'eſt que cette paſſion tyrannique ſaiſiſſe ſi promtement même des Républicains, nés dans le ſein de la liberté, accoutumés à vivre dans l'égalité qui en eſt le fondement, & nourris dans la haine de tout aſſujettiſſement & de toute dépendance. Il faut que d'un côté, il y ait dans le

Vi dominationis convulſus. Tacit.

commandement & dans la domination une force bien violente, pour entraîner ainsi tant de personnes, dont plusieurs ne manquoient pas sans doute de sentimens de vertu & d'honneur, & pour les arracher tout d'un coup aux principes & aux mœurs qui faisoient leur caractére naturel : & que de l'autre il y ait dans l'homme un penchant bien furieux à s'assujettir ses égaux, & à les dominer avec empire, pour le porter aux derniers excès de violence & de cruauté, & pour lui faire oublier en même tems toutes les loix & de la nature, & de la religion.

Les Trente déchus de leur pouvoir & de leurs espérances, députérent à Lacédémone pour demander du secours. Il ne tint pas à Lysandre qui y fut envoié avec des troupes, que les Tyrans ne fussent rétablis. Mais le roi Pausanias, qui marcha aussi contre Athénes, touché de compassion pour l'état pitoiable où étoit réduite cette ville autrefois si florissante, eut la générosité d'en favoriser secrettement les citoiens, & enfin leur procura la paix. Elle fut scellée par le sang des Tyrans, qui aiant pris les armes pour

ſe rétablir dans leur domination, & en étant venus à un pourparler, furent tous égorgés, & laiſſérent Athénes dans une pleine liberté. Tous les exilés y furent rappellés. Thraſybule alors propoſa cette célébre amniſtie, par laquelle les citoiens s'engagérent avec ſerment à oublier tout le paſſé. On rétablit le gouvernement tel qu'il étoit auparavant, on remit en vigueur les loix anciennes, & l'on nomma des Magiſtrats ſelon la forme ordinaire.

Je ne puis m'empécher de faire remarquer ici la ſageſſe & la modération de Thraſybule, ſi ſalutaire & ſi néceſſaire après de longs troubles domeſtiques. C'eſt un des beaux événemens de l'antiquité, digne de la douceur des Athéniens, & qui a ſervi de modéle aux ſiécles ſuivans dans les bons gouvernemens.

Jamais tyrannie n'avoit été plus cruelle ni plus ſanglante que celle dont Athénes venoit de ſortir. Chaque maiſon étoit en deuil, chaque famille pleuroit la perte de quelque parent. C'avoit été un brigandage public, où la licence & l'impunité avoient fait régner tous les crimes.

ARTAXERXE

Les particuliers sembloient avoir droit de demander le sang de tous les complices d'une si criante oppression ; & l'intérêt même de l'Etat paroissoit autoriser leurs desirs, pour arréter à jamais, par l'exemple d'une sévére punition, de pareils attentats. Mais Thrasybule, s'élevant au-dessus de tous ces sentimens par une supériorité d'esprit plus étendu, & par les vûes d'une politique plus éclairée & plus profonde, comprit que de songer à punir les coupables, ce seroit laisser des semences éternelles de division & de haine, affoiblir par ces dissensions domestiques les forces de la République qu'elle avoit intérêt de réunir contre l'ennemi commun, & faire perdre à l'Etat un grand nombre de citoiens qui pouvoient lui rendre d'importans services dans la vûe même de réparer leurs premiéres fautes.

Cette conduite, après de grands troubles, a toujours paru aux plus habiles politiques le moien le plus sûr & le plus promt de rétablir la paix & la tranquillité. a Cicéron, voiant Rome partagée en deux factions à

a In ædem Telluris convocati sumus, in quo templo, quantum in me fuit, jeci fundamenta

l'occasion de la mort de Jule César qui avoit été tué par les Conjurés, rappella le souvenir de cette célébre amnistie, & proposa d'ensevelir, à l'exemple des Athéniens, dans un éternel oubli tout ce qui s'étoit passé. Le Cardinal Mazarin faisoit remarquer à Don Louis de Haro premier Ministre d'Espagne que c'étoit cette conduite de bonté & de douceur qui faisoit qu'en France les troubles & les révoltes n'avoient point de suites funestes, *& que jusques-là elles n'avoient pas encore fait perdre un pouce de terre au Roi;* au lieu que la sévérité inflexible des Espagnols *faisoit que les sujets, qui avoient une fois levé le masque, ne retournoient jamais à l'obéissance que par la force, ainsi qu'il paroit assez,* dit-il, *par l'exemple des Hollandois qui sont paisibles possesseurs de plusieurs provinces, qui étoient le patrimoine du Roi*

Lettre XV. du Cardinal Mazarin.

pacis, Atheniensiumque renovavi vetus exemplum, Græcum etiam verbum * usurpavi, quod tum in sedandis discordiis usurpaverat civitas illa, atque omnem memoriam discordiarum oblivione sempiterna delendam censui. *Philip.* I. *n.* I.

* *Quelques-uns croient que ce mot est ἀμνηστία: mais comme il ne se trouve point dans les Historiens qui ont raporté ce fait, il y a plus de vraisemblance que c'est μὴ μνησικακήσειν, qui a le même sens, & dont ils se sont tous servi.*

ARTAXERXE

d'Espagne il n'y a pas encore un siécle.

Diodore de Sicile, à l'occasion des trente Tyrans d'Athénes dont l'ambition effrénée se porta aux derniers excès contre leurs propres citoiens, fait observer quel malheur [a] c'est pour ceux qui sont dans les premiéres places, d'être peu sensibles à l'honneur, & de faire peu de cas soit de ce qu'on pense actuellement d'eux, soit du jugement qu'en doit porter la postérité: car, du mépris de la réputation, on passe ordinairement à celui de la vertu même. Ils peuvent bien peut-être, par la terreur de leur puissance, étoufer pendant quelque tems la voix publique, & lui imposer un silence forcé. Mais plus elle a été contrainte pendant leur vie, plus après leur mort elle éclate librement en plaintes & en reproches, & plus elle les couvre de honte & d'opprobre. Le pouvoir des Trente, dit-il, a été d'une fort courte durée, mais leur infamie sera éternelle: leur mémoire

Diod. lib. 14. p. 234.

a Cetera principibus statim adesse: unum insatiabiliter parandum, prosperam sui memoriam, nam contemtâ famâ, contemni virtutes.. Quo magis socordiam eorum inridere libet, qui præsenti potentia credunt extingui posse etiam sequentis ævi memoriam ..... suum cuique decus posteritas rependit. *Tacit. Annal. lib. 4. cap. 30. & 35.*

fera en exécration à tous les ſiécles, & l'hiſtoire ne parlera d'eux que pour rendre leur nom odieux, & pour faire déteſter leurs crimes. Il applique le même principe aux Lacédémoniens, leſquels, après s'être rendu les maîtres de la Gréce par une conduite ſage & modérée, ſont déchus de cette gloire par la dureté, la hauteur, l'injuſtice avec laquelle ils traitoient leurs alliés. Il n'y a point de Lecteur ſans doute que leur baſſe & cruelle jalouſie à l'égard d'Athénes ſoumiſe & humiliée n'ait révolté, & l'on ne reconnoit point ici la grandeur d'ame ni la noble généroſité de l'ancienne Sparte, tant le deſir de la domination & de la proſpérité ont de pouvoir pour corrompre les hommes même vertueux! Diodore finit ſa réflexion par une maxime qui eſt bien vraie, mais bien peu connue. » La grandeur & la ma- » jeſté des Princes, dit-il, (& il en faut dire autant de toutes les perſonnes conſtituées en dignité) » ne peut ſe » ſoutenir que par la bonté & la juſtice » à l'égard des ſujets : comme au con- » traire elle ſe ruine & ſe détruit par » un gouvernement dur & injuſte qui » leur attire la haine des peuples.

MNÉMON.

§. III.

Lysandre abuse étrangement de son pouvoir. Sur les plaintes de Pharnabaze il est rappellé à Sparte.

Plut. in Lys. p. 443-445.

LYSANDRE avoit eu la plus grande part aux célébres exploits qui avoient si fort relevé la gloire des Lacédémoniens. Aussi étoit-il parvenu à un degré d'autorité & de puissance dont on n'avoit point encore vû d'exemple : mais il se laissa emporter à une présomption & à une vanité plus grandes encore que sa puissance. Il souffrit que les villes Grecques lui consacrassent des autels comme à un dieu, qu'elles lui fissent des sacrifices, & qu'on chantât des hymnes & des cantiques en son honneur. Les Samiens ordonnérent par un décret public que les fêtes qu'ils célébroient en l'honneur de Junon, & qui portoient le nom de cette déesse, seroient appellées *les fêtes de Lysandre*. Il avoit toujours autour de lui une foule de poétes, nation vendue souvent à la flaterie, lesquels chantoient à l'envi ses grands exploits, & en étoient richement paiés. La louan-

ge eſt dûe aux belles actions, mais elle en ternit l'éclat quand elle eſt ou exceſſive, ou mendiée. MNÉMON.

Cette ſorte d'ambition & de vanité, s'il en étoit demeuré là, n'auroit nui qu'à lui ſeul, en l'expoſant à l'envie & au mépris: mais, ce qui en étoit une ſuite naturelle, l'arrogance & la hauteur s'y étant jointes par les flateries continuelles de ceux qui l'obſédoient, il pouſſa l'eſprit de domination à un excès inſupportable, & ne garda plus de meſures ni dans les récompenſes ni dans les punitions. Les gouvernemens abſolus des villes avec un pouvoir tyrannique, étoient le fruit de l'amitié ou des liaiſons d'hoſpitalité qu'on avoit avec lui; & la mort ſeule de ceux qu'il haïſſoit, étoit la fin de ſon reſſentiment & de ſa colére, ſans qu'il fût poſſible de ſe dérober à ſa vengeance. On auroit pu mettre ſur ſon tombeau ce que Sylla fit mettre ſur le ſien: Que jamais perſonne ne l'avoit ſurpaſſé ni à faire du bien à ſes amis, ni à faire du mal à ſes ennemis.

La perfidie & le parjure ne lui coutoient rien pour venir à bout de ſes deſſeins, & il n'étoit pas moins cruel

que vindicatif. Ce qu'il fit à Milet, en eſt une preuve. Craignant que ceux qui étoient à la tête du peuple ne lui échapaſſent, & voulant faire ſortir de leur aſyle ceux qui s'étoient cachés, il jura qu'il ne leur feroit aucun mal. Ces malheureux ſe fiérent à ce ſerment & ſe montrérent : mais ſur le champ il les donna à égorger aux Nobles, qui les firent tous mourir, quoiqu'ils ne fuſſent pas moins de huit cens. Le nombre de ceux du parti du peuple qu'il mit à mort dans les autres villes eſt incroiable : car il ne tuoit pas ſeulement pour ſatisfaire ſes reſſentimens particuliers, il ſervoit encore l'inimitié, la haine, & l'avarice des amis qu'il avoit dans toutes les villes, & leur aidoit à les aſſouvir par la mort de leurs ennemis.

Il n'y avoit point d'injuſtice & de violence que les peuples ne ſouffriſſent ſous le gouvernement de Lyſandre, ſans que les Lacédémoniens, qui en étoient ſuffiſamment informés, ſe miſſent en devoir d'y remédier. Il eſt aſſez ordinaire à ceux qui ſont en place, d'être peu touchés des vexations des perſonnes foibles & ſans crédit, & de ſe rendre ſourds à leurs

plaintes, quoique l'autorité leur ait été confiée principalement pour la défense des pauvres, qui n'ont point d'autres protecteurs. Mais si ces plaintes viennent de la part d'un Grand, d'un puissant, d'un riche, de qui l'on peut avoir à craindre ou à espérer, cette même autorité qui étoit lente & endormie, devient tout-à-coup vive & agissante; preuve certaine que ce n'est pas l'amour de la justice qui la met en mouvement. C'est ce qui paroit ici dans la conduite des Magistrats de Lacédémone. Pharnabaze, las d'essuier les injustices de Lysandre qui pilloit & ravageoit les provinces où il commandoit, aiant envoié à Sparte des ambassadeurs pour se plaindre des torts qu'il avoit reçus, les Ephores le rappellérent. Lysandre étoit alors dans l'Hellespont. La lettre des Ephores le jetta dans une grande consternation. Comme il craignoit sur-tout les plaintes & les accusations de Pharnabaze, il se hâta de s'expliquer avec lui, dans l'espérance qu'il l'adouciroit, & feroit sa paix. Il alla donc le trouver, & le pria d'écrire aux Ephores une autre lettre, où il marqueroit qu'il étoit content de lui. Mais Ly-

ARTAXERXE

ſandre, dit Plutarque, en s'adreſſant ainſi à Pharnabaze, ignoroit ce * proverbe, *A fourbe fourbe & demi.* Le Satrape lui promit tout ce qu'il voulut. En effet il écrivit devant Lyſandre une lettre telle qu'il la pouvoit déſirer, mais il en avoit préparé une autre toute contraire. Et quand il falut la cacheter, comme ces deux lettres étoient de même grandeur & de même figure, il mit adroitement à la place de la premiére celle qu'il avoit écrite en ſecret qu'il cacheta, & qu'il lui donna.

Lyſandre partit bien content, & étant arrivé à Lacédémone, il alla deſcendre au palais où le Sénat étoit aſſemblé, & rendit aux Ephores la lettre de Pharnabaze. Mais il fut étrangement ſurpris, quand il en entendit le contenu, & ſe retira fort troublé. Peu de jours après il revint au Sénat, & dit aux Ephores qu'il étoit obligé d'aller au temple d'Ammon pour s'acquitter des ſacrifices qu'il avoit voués à ce dieu avant ſes combats. Ce pélerinage n'étoit qu'un prétexte, qui

* *Le proverbe grec eſt* Crétois contre Crétois : *fondé ſur ce que les Crétois paſſoient pour les plus grands fourbes & les plus grands menteurs du monde.*

couvroit la peine qu'il avoit de vivre en ſimple particulier à Sparte, & d'y ſubir le joug de l'obéiſſance, lui qui juſques-là avoit toujours commandé. Accoutumé depuis lontems au commandement des armées, & aux diſtinctions flateuſes d'une eſpéce de ſouveraineté qu'il avoit exercée dans l'Aſie, il ne pouvoit ſouffrir cette égalité humiliante qui le confondoit dans la multitude, ni ſe réduire à la ſimplicité d'une vie privée. Aiant obtenu ſon congé après beaucoup de difficultés, il s'embarqua.

Dès qu'il fut parti, les Rois aiant fait réflexion qu'il tenoit dans ſa dépendance toutes les villes par le moien des Gouverneurs & des Magiſtrats qu'il y avoit établis, & auſquels il avoit donné toute autorité, & que par-là il étoit véritablement ſeigneur & maître de toute la Gréce, travaillérent à y rétablir le gouvernement du peuple, & à en chaſſer toutes ſes créatures & tous ſes amis. Ce changement excita d'abord un grand tumulte. C'eſt dans ce tems que Lyſandre, averti que Thraſybule ſongeoit à rétablir la liberté dans ſa patrie, revint en toute diligence à Sparte, & perſuada aux

Lacédémoniens de ſoutenir dans Athénes le parti des Nobles. Nous avons marqué ci-devant comment Pauſanias, rempli d'un eſprit plus équitable & plus généreux, rendit la paix aux Athéniens, & coupa par ce moien, dit Plutarque, les ailes à l'ambition de Lyſandre.

CHAPITRE SECOND.

Le jeune Cyrus, ſoutenu des troupes Grecques, entreprend de détrôner ſon frere Artaxerxe. Il eſt tué dans le combat. Fameuſe retraite des Dix-mille.

L'ANTIQUITÉ ne préſente guéres d'événemens plus mémorables que ceux dont j'entreprends ici de faire le récit. On voit d'une part un jeune Prince, rempli d'ailleurs d'excellentes qualités, mais dévoré d'ambition, porter au loin la guerre contre ſon frere & ſon ſouverain, & l'aller attaquer preſque dans ſon propre palais, pour lui arracher en même tems le ſceptre & la vie : on le voit, dis-je, tomber mort dans le combat aux piés de ce même frere, & terminer

par une fin si funeste une entreprise égalément éclatante & criminelle. De l'autre côté [a] les Grecs qui l'ont suivi, destitués de tout secours après la perte de leurs chefs, sans alliés, sans vivres, sans argent, sans cavalerie ni gens de trait, réduits à moins de dix mille hommes, ne trouvant de ressource qu'en eux-mêmes & dans leur courage, soutenus uniquement par le vif désir de conserver leur liberté & de revoir leur patrie : ces Grecs, avec une fiére & intrépide assurance, font leur retraite devant une armée d'un million d'hommes, & victorieuse; traversent cinq ou six cens lieues, malgré les plus grosses riviéres & des défilés sans nombre ; & arrivent enfin dans leur pays à travers mille nations féroces & barbares, vainqueurs de tous les obstacles qu'ils ont rencontrés sur leur route, & de tous les périls que la perfidie cachée ou la force ouverte leur ont fait essuier.

MNÉMON.

a Post mortem Cyri, neque armis à tanto exercitu, neque dolo capi potuerunt; revertentesque inter tot indomitas nationes & barbaras gentes, per tanta itineris spatia virtute se usque terminos patriæ defenderunt. *Justin. lib.* 5. *cap.* 11.

Cette retraite, ſelon les bons connoiſſeurs & les gens du métier, eſt l'entrepriſe la plus hardie & la plus ſagement conduite que nous fourniſſe l'hiſtoire ancienne, & on l'a regardée comme un modéle parfait dans ce genre. Heureuſement pour nous elle eſt décrite dans le dernier détail par un Hiſtorien, non ſeulement témoin oculaire des faits qu'il raporte, mais qui a été le principal mobile & l'ame de cette grande entrepriſe. Je ne ferai que l'abréger, & comme en cueillir la fleur : mais je ne puis m'empécher d'exhorter les jeunes gens deſtinés à la profeſſion des armes à conſulter eux-mêmes l'original, dont nous avons une bonne traduction, quoique bien éloignée de la beauté du texte primitif. Il eſt difficile qu'ils rencontrent un maître plus habile que Xénophon pour le métier de la guerre ; & je puis bien
Iliad. 1. lui appliquer ici ce qu'Homére dit de
v. 443. Phenix Gouverneur d'Achille, Qu'il étoit également en état de former ſon Diſciple & pour la parole & pour l'action.

Μύθων τε ῥητῆρ' ἔμεναι, πρηκτῆρά τε ἔργων.

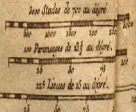
CARTE
POUR L'EXPÉDITION DE CYRUS LE JEUNE ET LA RETRAITE DES DIX-MIL GRECS.

PONT EUXIN ou MER NOIRE

MER CASPIENNE

THRACE
Salmydessus
Delta
Byzantium
Chrysopolis
Perinthus
Propon
BITHYNIE
Calpé
Heraclea
Harmene
Sinope
Trapezus
Cerasus
Cotyora
Jasonium Pr.
COLCHIDE
CHALIBES
Retour des Grecs
TAOCHI
Phasis Fl.
TIBARENI
Thermodon Fl.
PAPHLAGONIE
IBERIE ou GÉORGIE
Troja
Thebe
Apollonia
Adramyttium
Pergamus
Parthenium où finit l'expédition
ASIE MINEURE ou NATOLIE
CAPPADOCE
ARMENIE
Source de l'Euphrate
Araxes Fl.
Cyrus Fl.
Sardes
Peltæ
Ceramon
Caystri Campus
Thymbrium
Tyriæum
Iconium
Colosse
Celænæ
Ephesus
Mæander
Miletus
PISIDIE
Marche de Cyrus
Tyane
CILICIE
Tarsus
Issus
Myriandrus
ASIE SUPERIEURE
Regia
Fons Tigris
CARDUCHI
MESOPOTAMIE ou DIARBEK
Mardus Fl.
Zabatus Fl.
Mespila
Larissa
Rages
Porte Caspienne
Echatane
MEDIE
Halep
Beleris Regia
Tapsacus
Araxes Fl.
Pylæ
MER MEDITERRANÉE
CYPRE
SYRIE
Palmyra
Corsote
Opis
Bagdad
Ctesiphon
Cunaxa
Sittace
Damas
ARABIE DÉSERTE
Tyr
PHÉNICIE
TERRE Ste.
Jerusalem
BABYLONIE
Babylon
Tygre Fl.
Euphrates Fl.
Ispahan
Suse
Charax
PERSE
G. PERSIQUE
ARABIE PETRÉE

ECHELLES



Bourgoin Sculp.

§. I.

Cyrus leve ſecrettement des troupes contre Artaxerxe ſon frere. Treize mille Grecs ſe joignent à lui. Il part de Sardes. Après une marche de plus de ſix mois, il arrive dans la Babylonie.

NOUS avons déja dit que Cyrus le jeune, fils de Darius Nothus & de Paryſatis, voioit avec peine ſur le trône Artaxerxe ſon frere aîné; & que dans le moment même que celui-ci étoit près d'en prendre poſſeſſion, il avoit entrepris de lui ôter en même tems le ſceptre & la vie. Artaxerxe ſentit bien ce qu'il avoit à craindre d'un frere hardi, entreprenant, ambitieux: mais il ne put refuſer ſa grace aux priéres & aux larmes de Paryſatis ſa mere, qui aimoit paſſionnément ce cadet. Il le renvoia donc en Aſie dans ſon Gouvernement, en lui confiant, contre toutes les régles de la politique, une autorité abſolue ſur les provinces que le Roi lui avoit laiſſées par ſon teſtament.

AN. M. 3600. AV. J.C. 404. *Diod. lib.* 14. *p.* 243. & 249-252. *Juſtin. lib.* 5. *cap.* 11. *Xenoph. de Expedit. Cyri, lib.* 1. *p.* 243-248.

Dès qu'il y fut arrivé, il ſongea ſérieuſement à ſe venger de l'affront

AN. M. 3601. AV. J.C. 403.

ARTAXERXE

qu'il prétendoit avoir reçu de ſon frere, & à le détrôner. Il recevoit avec bonté & affabilité tous ceux qui venoient de la Cour de ſon frere, pour les détacher inſenſiblement du ſervice du Roi, & ſe les attacher. Il gagnoit auſſi le cœur des barbares qui étoient ſous ſa conduite, ſe familiariſant avec eux, & ſe mêlant avec le ſimple ſoldat, mais ſans que la dignité de Commandant en ſouffrît ; & il les formoit par différens exercices au métier de la guerre. Il s'appliqua ſur-tout à lever ſecrettement en divers endroits ſous différens prétextes des troupes Grecques, ſur leſquelles il comptoit beaucoup plus que ſur celles des barbares. Cléarque ſe retira auprès de lui après avoir été banni de Lacédémone, & lui fut d'un grand ſecours : c'étoit un Capitaine habile, expérimenté, & plein
AN.M.3602. de courage. Dans le même tems plu-
AV. J.C. 402. ſieurs villes du Gouvernement de Tiſſapherne s'étant ſouſtraites à ſon obéiſſance, ſe donnérent à Cyrus. Cet incident, qui ne fut point un effet du hazard, mais des intrigues ſecrettes de Cyrus, alluma la guerre entre eux. Cyrus, ſous prétexte d'armer contre Tiſſapherne, aſſembla plus ouverte-

ment des troupes ; & pour mieux éblouir la Cour il y envoia de grandes plaintes au Roi contre ce Gouverneur, & lui demandoit de la maniére la plus humble ſa protection & du ſecours. Artaxerxe y fut trompé. Il crut que tous les préparatifs de Cyrus ne regardoient que Tiſſapherne, & perſuadé qu'il n'avoit rien à craindre pour lui-même, il demeura tranquille.

MNÉMON.

Cyrus ſut bien profiter de l'imprudente ſécurité & de la molle nonchalance de ſon frere, laquelle étoit regardée par pluſieurs comme une marque de douceur & d'humanité. En effet, au commencement de ſon régne, il parut imiter la bonté du premier Artaxerxe dont il portoit le nom. Car il ſe montroit doux & affable à ceux qui l'approchoient : il honoroit & récompenſoit magnifiquement tous ceux qui l'avoient mérité par leurs ſervices : quand il ordonnoit des punitions, il en retranchoit toujours l'outrage & l'inſulte ; & quand il faiſoit des préſens, c'étoit toujours avec un air gracieux & des maniéres obligeantes, qui en relevoient infiniment le prix, & qui montroient qu'il n'étoit jamais plus content, que quand il

Plut. in Artax. pag. 1013.

pouvoit faire du bien à ſes ſujets. A toutes ces rares qualités il auroit dû en ajouter une qui n'eſt pas moins roiale, & qui l'auroit mis en garde contre les entrepriſes d'un frere dont il devoit connoitre le caractére : je veux dire une ſage prévoiance qui pénétre dans l'avenir, & qui rend un Prince attentif à prévenir ou à diſſiper tout ce qui peut troubler le repos de l'Etat.

Les émiſſaires que Cyrus avoit à la Cour ne ceſſoient de répandre dans le public des diſcours, qui préparoient les eſprits au changement & à la révolte. Ils diſoient que les affaires demandoient un Roi tel que Cyrus, magnifique & libéral, qui aimât la guerre, & qui comblât de biens ſes ſerviteurs; & que la grandeur de l'Empire avoit beſoin d'un Roi plein d'ambition & de courage, pour en ſoutenir & en augmenter l'éclat.

An. M. 3603. Av. J.C. 401. Ce jeune Prince de ſon côté ne perdoit point de tems, & il ſe hâtoit de mettre en exécution ſon grand deſſein. Il n'avoit alors que vingt-trois ans tout au plus. Après les ſervices importans qu'il avoit rendus aux Lacédémoniens, ſervices ſans leſquels ils n'auroient jamais pu gagner les victoires qui les

avoient rendu maîtres de la Gréce, il crut pouvoir s'ouvrir à eux. Il leur fit donc part de l'état présent de ses affaires, & de ses vûes, persuadé que cette ouverture même les disposeroit encore davantage à le servir. MNÉMON.

Dans la lettre qu'il leur écrivit, il parloit de lui-même en termes magnifiques. Il disoit qu'il avoit le cœur plus grand & plus roial que son frere, qu'il étoit plus exercé dans la philosophie & mieux instruit dans la * magie; & qu'il pouvoit boire & porter plus de vin que lui, qualité qui étoit d'un grand mérite parmi les barbares, mais qui ne devoit pas le relever beaucoup dans l'esprit de ceux à qui il écrivoit. Les Lacédémoniens envoiérent ordre à leur flote de joindre incessamment celle de ce Prince, & d'obéir en tout à Tamus son Amiral: mais ce fut sans rien dire d'Artaxerxe, & sans qu'il parût en aucune sorte qu'ils fussent du secret. Cette précaution leur parut [a] nécessaire pour se justifier au-

* *Par la magie chez les Perses on entendoit la science de la religion, & celle du gouvernement.*

a Quærentes apud Cyrum gratiam, & apud Artaxerxem, si vicisset, veniæ patrocinia, cùm nihil adversùs eum apertè decrevissent. *Justin. lib. 5. cap. 11.*

ARTAXERXE

près d'Artaxerxe en cas que les choſes vinſſent à tourner à ſon avantage.

Voici à quoi montoit l'armée de Cyrus, ſelon la revûe qui en fut faite dans la ſuite. Il avoit treize mille Grecs, qui faiſoient l'élite & la principale force de ſon armée, & cent mille hommes d'autres troupes réglées de nations barbares. Cléarque de Lacédémone commandoit les troupes du Péloponnéſe, excepté les Achéens. Ceux-ci avoient pour Chef Socrate d'Achaïe. Les Béotiens étoient ſous Proxéne de Thébes, & les Theſſaliens ſous Ménon. Les Barbares avoient pour Commandans des Perſes, à la tête deſquels étoit Ariée. La flote étoit compoſée de trente-cinq vaiſſeaux commandés par Pythagore Lacédémonien, & de vingt-cinq commandés par Tamus Egyptien, Amiral de toute la flote. Elle ſuivoit l'armée de terre, en cotoiant les bords de la mer.

Lib. 1. p. 252.

Cyrus ne s'étoit ouvert de ſon deſſein qu'à Cléarque ſeul parmi les Grecs, prévoiant bien que la vûe d'une ſi longue & ſi hardie entrepriſe ne manqueroit pas d'effraier & de rebuter les Officiers auſſi bien que les ſoldats.

Il s'appliqua ſeulement à les gagner pendant la marche en les traitant avec bonté & humanité, en ſe familiariſant avec eux, & donnant de bons ordres afin qu'ils ne manquaſſent de rien. Proxéne, dont la famille étoit amie de celle de Xénophon, préſenta ce jeune Athénien à Cyrus qui le reçut très favorablement, & lui donna de l'emploi dans ſon armée parmi les Grecs. Enfin il partit de Sardes, & marcha vers les hautes provinces de l'Aſie. Les troupes ne ſavoient ni quel étoit le ſujet de la guerre, ni en quel pays on les conduiſoit : Cyrus avoit fait entendre ſeulement qu'il portoit les armes contre les Piſidiens, qui par leurs courſes infeſtoient ſa province.

MNÉMON.

Xenoph. lib. 3. pag. 294.

Tiſſapherne, jugeant bien que tous ces préparatifs étoient trop grands pour une auſſi petite entrepriſe que celle de la Piſidie, étoit parti en poſte de Milet, pour en donner avis au Roi. Cette nouvelle jetta la Cour dans un grand trouble. Paryſatis, mere d'Artaxerxe & de Cyrus, fut regardée comme la principale cauſe de cette guerre : tous ceux qui étoient attachés à ſon ſervice & à ſes intérêts, furent ſoupçonnés d'entretenir des intelligen-

Plut. in Artax. pag. 1014.

ARTAXERXE

ces avec Cyrus. Statira ſur-tout, qui étoit la Reine régnante, ne ceſſoit de lui faire de violens reproches. » Qu'eſt » devenue, lui diſoit-elle, la foi que » vous avez ſi ſouvent donnée en vous » rendant caution pour votre fils ? » Que ſont devenues les ardentes prié» res dont vous vous êtes ſervie pour » arracher à la mort celui qui avoit » conjuré contre le Roi ſon frere ? » C'eſt par cette malheureuſe tendreſſe » que vous avez allumé cette guerre, » & que vous nous avez précipités » dans cet abyme de maux. « L'antipathie & la haine étoit déja grande entre les deux Reines. De ſi vifs reproches l'allumérent encore plus fortement. Nous verrons quelles en furent les ſuites. Artaxerxe prépara une armée nombreuſe pour recevoir ſon frere.

Xenoph. lib. 1. pag. 248-261.

Cyrus s'avançoit toujours à grandes journées. Ce qui l'inquiéta le plus dans ſa marche, fut le pas de la Cilicie. C'étoit un défilé très étroit entre des montagnes fort hautes & fort eſcarpées qui ne laiſſoient qu'autant d'eſpace qu'il en faut pour un chariot. Syenneſis Roi du pays ſe diſpoſoit à lui en diſputer le paſſage; & il y auroit infailliblement

infailliblement réussi sans la diversion que fit Tamus avec sa flote jointe à celle des Lacédémoniens. Pour défendre la côte que cette flote menaçoit, Syennésis abandonna ce poste important, où un très petit corps de troupes étoit capable d'arréter la plus grosse armée. MNÉMON.

Quand on fut arrivé à Tarse, les Grecs refusérent de passer outre, se doutant bien qu'on les menoit contre le Roi, & criant hautement qu'ils ne s'étoient point enrollés à cette condition. Cléarque qui les commandoit eut besoin de toute son adresse & de toute son habileté pour étouffer ce mouvement dans sa naissance. Il avoit d'abord voulu emploier la voie de l'autorité & de la force, qui lui avoit fort mal réussi. Il cessa de s'opposer de front à leur dessein : il parut même entrer dans leurs vûes & les appuier de son approbation & de son crédit. Il déclara ouvertement qu'il ne se sépareroit point d'eux, & leur conseilla de députer vers le Prince, pour savoir de lui-même contre qui il prétendoit les mener, afin de le suivre volontairement si le parti leur plaisoit, sinon de lui demander la permission de se

retirer. Par ce détour adroit il appaisa le tumulte, & ramena les esprits. Il fut député lui-même avec quelques Officiers. Cyrus, qu'il avoit averti de tout secrettement, répondit qu'il vouloit aller combattre * Abrocomas son ennemi, qui étoit à douze journées de là sur l'Euphrate. Quand on leur eut raporté cette réponse, quoiqu'ils vissent bien où on les menoit, ils résolurent de marcher, & demandérent seulement qu'on augmentât leur paie. Cyrus, au lieu d'un * Darique qu'il donnoit par mois à chaque soldat, leur en promit un & demi.

Le Darique valoit dix livres.

Quelque tems après on vint dire à Cyrus que deux des principaux Officiers, par une querelle particuliére qu'ils avoient eue avec Cléarque, s'étoient sauvés sur un vaisseau marchand avec une partie de leur équipage. Plusieurs étoient d'avis qu'on envoiât après eux quelques galéres, ce qui étoit fort facile, & qu'après les avoir ramenés, on en fît un exemple, en les punissant de mort à la vûe de toute l'armée. Cyrus, persuadé que les bien-

* *Il n'est point marqué où il commandoit. Il paroit que c'étoit vers l'Euphrate. Il marchoit avec trois cens mille hommes pour se joindre à l'armée du Roi, mais il n'arriva qu'après la bataille.*

faits [a] étoient la voie la plus sûre pour gagner les cœurs, & que les punitions, non plus que les remédes violens, ne devoient être emploiés que dans l'extrême néceſſité, déclara publiquement qu'il ne ſouffriroit pas qu'on pût dire qu'il eût retenu quelqu'un par force à ſon ſervice, & il ajouta qu'il leur renvoieroit leurs femmes & leurs enfans qu'ils lui avoient laiſſés en otage. Une réponſe ſi ſage & ſi généreuſe fit un effet merveilleux ſur les eſprits, & attacha auprès de lui pour toujours ceux mêmes qui auparavant avoient eu quelque envie de ſe retirer. C'eſt ici une grande leçon pour ceux qui gouvernent. Il y a dans les hommes un fonds de générosité naturelle, qu'il faut connoitre & ménager. Les menaces les aigriſſent & les châtimens les révoltent, quand on veut les porter à leur devoir malgré eux. Ils déſirent qu'on s'en fie à eux juſqu'à un certain point, qu'on leur laiſſe la gloire de s'en acquitter par leur choix ; & ſouvent un moien sûr de les rendre

MNÉMON.

a Beneficiis potiùs quàm remediis ingenia experiri placuit. *Plin. in Traj.*

b Neſcio an plus moribus conferat Princeps, qui bonos eſſe patitur, quàm qui cogit. *Plin. ibid.*

Plerumque habita fides ipſam obligat fidem. *Liv.*

ARTAXERXE

fidéles, est de montrer qu'on les suppose tels.

Cyrus leur déclara pour lors qu'il marchoit contre Artaxerxe. A cette parole il s'éleva d'abord quelque murmure, mais qui fit bientôt place aux marques de joie & d'allégresse sur les magnifiques promesses que leur fit le Prince.

Plut. in Artax. pag. 1014. Xenoph. lib. 1. pag. 261-266.

Comme Cyrus s'avançoit à grandes journées, il lui vint des avis de toutes parts que le Roi ne songeoit point à combattre sitôt, mais qu'il avoit résolu d'attendre dans le fond de la Perse que toutes ses forces fussent assemblées; & que pour arréter les ennemis il avoit fait dans une plaine de la Babylonie un fossé qui avoit cinq toises de large sur trois de profondeur, & qui s'étendoit par l'espace de douze * parasanges ou douze lieues, depuis l'Euphrate jusqu'au mur de la Médie. Entre l'Euphrate & le fossé on avoit laissé un chemin de vingt piés de large; &

* *La parasange est une mesure itinéraire propre aux Perses. Elle étoit ordinairement de trente stades, qui font une lieue & demie de France. Il y en avoit depuis vingt jusqu'à soixante stades. Dans la marche de l'armée de Cyrus, je suppose que la parasange n'est que de vingt stades, c'est-à-dire d'une lieue : j'en marquerai dans la suite la raison.*

ce fut par là que Cyrus paſſa avec toute ſon armée, dont il avoit fait la revûe le jour précédent. Le Rōi avoit négligé de lui diſputer ce paſſage, & le laiſſoit toujours approcher de Babylone. Ce fut Tiribaſe qui le détermina à ne point fuir ainſi devant un ennemi ſur lequel il avoit des avantages infinis & par le nombre de ſes troupes, & par la valeur de ſes Chefs. Il ſe détermina donc à aller à la rencontre de l'ennemi.

§. II.

La bataille ſe donne à Cunaxa. Les Grecs remportent la victoire de leur côté, Artaxerxe du ſien. Cyrus eſt tué.

LE LIEU où ſe donna la bataille s'appelloit Cunaxa, & étoit à vingt-cinq lieues environ de Babylone. L'armée de Cyrus étoit compoſée de treize mille Grecs, de cent mille Barbares, & de vingt chariots armés de faulx. Celle des ennemis, tant d'infanterie que de cavalerie, devoit monter à douze cens mille hommes ſous quatre Généraux, Tiſſapherne, Gobryas, Arbace, & Abrocomas, ſans

Xenoph. in Expedit. Cyr. lib. 1. p. 263-266. Diod. lib. 14. p. 253. 254. Plut pag. 1014-1017.

* *Cinq cens ſtades.*

compter les ſix mille chevaux d'élite qui combattoient devant le Roi, & ne le quittoient point. Mais Abrocomas, qui avoit avec lui trois cens mille hommes, n'arriva que cinq jours après la bataille. Il ne s'y trouva que cent cinquante chariots armés de faulx.

Cyrus voiant que l'ennemi n'avoit point défendu le paſſage du foſſé, crut qu'il n'y auroit point de combat: ainſi le lendemain on marcha avec beaucoup de négligence. Mais le troiſiéme jour, Cyrus étant ſur ſon char avec peu de ſoldats rangés devant lui, & les autres marchant confuſément, ou faiſant porter leurs armes, tout-à-coup ſur les neuf heures du matin, un cavalier accourut à toute bride, criant par tout où il paſſoit que l'ennemi approchoit prêt à combattre. Alors le déſordre fut grand, dans la crainte qu'on n'eût pas le loiſir de ſe ranger en bataille. Cyrus, ſautant en bas de ſon char, s'arma en diligence, & monta à cheval ſes javelots à la main, criant à chacun qu'il reprît ſes armes & ſon rang; ce qui fut auſſitôt exécuté avec tant de promtitude, que les troupes n'eurent pas le tems de prendre leur repas.

Cyrus plaça à la droite mille chevaux Paphlagoniens appuiés à l'Euphrate, avec l'infanterie légére des Grecs : enſuite Cléarque, Proxéne, & les autres Colonels, juſqu'à Ménon, chacun avec leurs troupes. L'aile gauche, compoſée de Lydiens, de Phrygiens, & d'autres peuples d'Aſie, étoit commandée par Ariée, qui avoit auſſi mille chevaux. Cyrus ſe mit au centre, où étoit l'élite des Perſes & des autres Barbares. Il étoit environné de ſix cens Cavaliers armés de toutes piéces, & leurs chevaux de chamfreins & de poitrail. Le Prince avoit la tête nue, auſſi bien que tous les autres Perſes, car c'eſt leur coutume d'aller ainſi au combat : tous ſes gens avoient des cotes-d'armes rouges, au lieu que ceux d'Artaxerxe en avoient de blanches.

Un peu avant le combat, Cléarque conſeilla à Cyrus de ne point s'engager dans la mélée, & de mettre ſa perſonne en ſûreté derriére les bataillons des Grecs. *Que me-dis tu là*, répliqua Cyrus ? *Quoi, tu veux que dans le tems même que je cherche à me faire Roi, je me montre indigne de l'être !* Cette ſage & généreuſe réponſe fait voir qu'il ſavoit quel eſt le devoir d'un Général

d'armée, ſur-tout dans un jour de bataille. S'il s'étoit retiré, lorſque ſa préſence étoit le plus néceſſaire, il auroit témoigné peu de cœur, & l'auroit ôté aux autres. Il faut, en gardant toujours la différence qui doit être entre le Commandant & les ſoldats, que le péril ſoit commun, & que perſonne ne s'en exemte, ſi l'on veut que les troupes n'en ſoient pas allarmées. Le courage, dans une armée, dépend de l'exemple, du deſir d'être remarqué, de la crainte de ſe deshonorer, de l'impuiſſance de faire autrement que les autres, & de l'égalité du danger. La retraite de Cyrus auroit ruiné ou affoibli tous ces puiſſans motifs, en décourageant les Officiers auſſi bien que les ſoldats. Il crut qu'étant leur Général, il en devoit faire les fonctions, & ſe montrer digne d'être l'ame & le chef de tant de gens de cœur, prêts à répandre leur ſang pour lui.

Il étoit déja midi, & l'ennemi ne paroiſſoit point encore. Mais ſur les trois heures, il s'éleva une grande pouſſiére comme une nuée blanche, ſuivie quelque tems après d'une noirceur qui couvrit toute la plaine : après quoi l'on vit briller les armes, les lan-

ces, & les étendarts. Tiſſapherne commandoit la gauche, qui étoit composée de la cavalerie armée de cuiraſſes blanches, & de l'infanterie légére : au centre étoit l'infanterie peſamment armée, dont une grande partie avoit des boucliers de bois qui couvroient le ſoldat tout entier, (c'étoient des Egyptiens.) Le reſte de l'infanterie légére & de la cavalerie formoit l'aile droite. Toute l'infanterie étoit rangée par nations, avec autant de profondeur que de front, & formoit ainſi des bataillons quarrés. Le Roi s'étoit mis au corps de bataille avec l'élite de toutes ſes troupes, & il avoit autour de lui ſix mille chevaux, commandés par Artagerſe. Quoiqu'il fût au centre, il débordoit l'aile gauche de Cyrus, tant le front de ſon armée ſurpaſſoit en étendue celui de l'armée ennemie. On avoit placé cent cinquante chariots armés de faulx à la tête de l'armée à quelque diſtance les uns des autres. Les faulx étoient attachées à l'eſſieu tant en bas que de travers, pour couper & renverſer tout ce qu'ils trouveroient à leur rencontre.

Comme Cyrus comptoit beaucoup ſur la valeur & l'expérience des Grecs,

il dit à Cléarque, qu'après qu'il auroit battu les ennemis qui étoient devant lui, il eût soin de se rabattre sur sa gauche pour tomber sur le centre où étoit le Roi, parce que de là dépendoit tout le succès de la bataille. Mais Cléarque, trouvant beaucoup de difficulté à pouvoir percer un si gros corps de troupes, lui répondit qu'il ne se mît en peine de rien, & qu'il auroit soin de faire ce qu'il faudroit.

Cependant l'armée ennemie s'avançoit au petit pas en bon ordre. Cyrus marchoit entre les deux corps de bataille, quoique plus près du sien, & les considéroit attentivement l'un après l'autre. Xénophon l'appercevant piqua droit à lui pour savoir s'il n'avoit point quelque ordre à lui donner. Il lui cria que les sacrifices étoient favorables, & qu'il en informât les troupes. Aussitôt il se mit à parcourir les rangs pour donner ses ordres, & il se montra aux soldats avec une joie sur le visage & une sérénité qui inspiroient le courage, & en même tems avec un air de bonté & de familiarité qui excitoient leur affection & leur zêle. On ne sauroit comprendre ce que peut sur les esprits une parole, un air de bonté,

un regard du Général, dans un jour d'action; & avec quelle ardeur un homme ordinaire court au péril, quand il croit n'être pas inconnu à son Général, & qu'il pense qu'il lui saura gré de son courage. MNÉMON.

Artaxerxe approchoit toujours, quoique lentement, sans bruit & sans confusion. Cette belle ordonnance & cette exacte discipline surprirent extrêmement les Grecs, qui s'attendoient à voir beaucoup de désordre & de tumulte dans une si grande multitude, & à entendre des cris confus, comme Cyrus le leur avoit annoncé.

Les armées n'étoient éloignées que de quatre à cinq cens pas, lorsque les Grecs commencérent à chanter l'hymne du combat, & à marcher, lentement d'abord & en silence. Quand ils furent près de l'ennemi, ils jettérent de grands cris, frapant de leurs javelots contre leurs boucliers pour épouvanter les chevaux; & s'ébranlant tous ensemble, ils coururent de toutes leurs forces contre les Barbares, qui ne les attendirent pas, mais lâchérent le pié, & s'enfuirent tous, à l'exception de Tissapherne qui demeura avec une petite partie de ses troupes.

ARTAXERXE

Cyrus voioit avec plaiſir la déroute des ennemis cauſée par les Grecs, & ceux qui étoient autour de lui le proclamérent Roi. Mais il ne ſe livra pas à une vaine joie, & ne ſe compta point encore vainqueur. Il s'apperçut qu'Artaxerxe faiſoit faire un mouvement à ſa droite pour le prendre en flanc : il marche droit à lui avec ſes ſix cens chevaux, tue de ſa main Artagerſe Commandant des ſix mille chevaux qui environnoient le Roi, & les met tous en fuite. Découvrant ſon frere, il s'écrie, les yeux étincelans de feu, *je le voi*, & pique vers lui, accompagné ſeulement de ſes principaux Officiers : car ſes troupes s'étoient débandées en pourſuivant les fuyards, ce qui fut une faute eſſentielle.

Diod. lib. 14. p. 254.

Alors le combat devint comme ſingulier entre Artaxerxe & Cyrus ; & l'on vit, dit un Hiſtorien, ces deux freres, tranſportés de fureur & acharnés l'un contre l'autre, chercher, comme autrefois Etéocle & Polynice, à enfoncer chacun le fer dans le ſein de ſon rival, & à s'aſſurer du trône par ſa mort.

Cyrus aiant écarté ceux qui étoient en bataille devant Artaxerxe, le joint,

tue ſon cheval ſous lui, & le fait tomber par terre. Celui-ci s'étant relevé, & aiant monté ſur un autre cheval, Cyrus pouſſe encore à lui, le bleſſe du ſecond coup, & ſe prépare à lui en porter un troiſiéme, qu'il eſpére devoir être le dernier. Le Roi, comme un lion bleſſé par les chaſſeurs qui n'en devient que plus furieux, s'élance avec impétuoſité & pouſſe ſon cheval contre Cyrus, qui, tête baiſſée, & ſans aucun ménagement, ſe jettoit au travers d'une grêle de traits qu'on lui lançoit de toutes parts, & le frapa de ſa javeline dans le même tems que tous les autres tiroient auſſi ſur lui. Cyrus tombe mort. Les uns diſent que ce fut du coup que le Roi lui donna : les autres aſſurent qu'il fut tué par un ſoldat Carien. Mithridate, jeune Seigneur Perſan, prétendoit lui avoir porté le coup mortel, en lui enfonçant ſa javeline près de l'œil dans la temple avec tant de roideur, qu'il lui perça la tête de part en part. Les plus Grands de ſa Cour, ne pouvant ſe réſoudre de ſurvivre à un ſi bon maître, ſe firent tous tuer auprès de ſon corps ; preuve certaine, dit Xénophon, qu'il ſavoit bien choiſir ſes amis, & qu'il en étoit

véritablement aimé. Ariée, qui auroit dû lui être plus attaché que tout autre, s'enfuit avec ſa gauche ſitôt qu'il eut appris ſa mort.

Artaxerxe, après avoir fait couper la tête & la main droite de ſon frere par l'Eunuque Méſabate, pourſuivit les ennemis juſques dans leur camp. Ariée ne s'y étoit pas arrêté; mais l'aiant traverſé, il continua ſa retraite juſqu'au lieu où l'armée avoit campé le jour précédent, qui étoit éloigné d'environ quatre lieues.

Quatre paraſanges.

Tiſſapherne, après la défaite de la plus grande partie de ſa gauche par les Grecs, mena le reſte contre l'ennemi, & donna le long du fleuve à travers l'infanterie légére des Grecs, qui s'ouvrit pour lui faire paſſage, & fit ſa décharge ſur lui en paſſant ſans perdre un ſeul homme. Elle étoit commandée par Epiſthéne d'Amphipolis, qui paſſoit pour un habile Capitaine. Tiſſapherne paſſa outre ſans retourner à la charge, parce qu'il ſe ſentoit trop foible, & il s'avança juſqu'au camp de Cyrus, où il trouva le Roi qui le pilloit, mais qui n'avoit pu forcer l'endroit défendu par les Grecs qu'on y avoit laiſſés pour la garde, & qui ſauvérent leur bagage.

Les Grecs de leur côté, & Artaxerxe de l'autre, qui ne ſavoient point ce qui ſe paſſoit ailleurs, comptoient chacun avoir remporté la victoire : les premiers, parce qu'ils avoient mis en fuite & pourſuivi les ennemis; le Roi, parce qu'il avoit tué ſon frere, battu les troupes qui s'étoient préſentées devant lui, & pillé leur camp. Leur ſort fut bientôt éclairci de part & d'autre. Tiſſapherne, en arrivant au camp, apprit au Roi que les Grecs avoient renverſé ſon aile gauche, & la pourſuivoient vivement : & les Grecs de leur côté, apprirent que le Roi, en pourſuivant la gauche de Cyrus, avoit percé juſqu'au camp. Sur ces avis, le Roi rallia ſes troupes, & ſe mit en marche pour aller chercher l'ennemi ; & Cléarque, de ſon côté, revenant de la pourſuite des Perſes, s'avança pour aller au ſecours du camp.

Les deux armées ſe trouvérent bientôt aſſez près l'une de l'autre. Il parut, par un mouvement que fit le Roi, qu'il avoit deſſein d'attaquer les Grecs par la gauche. Ceux-ci craignant d'être envelopés de toutes parts, firent un quart de converſion, & mirent le fleuve à leur dos, pour n'être point pris par

derriére. Ce que le Roi aiant vû, il fit changer de forme aussi à sa bataille, se vint ranger devant eux, & marcha pour les attaquer. Dès que les Grecs virent qu'ils s'approchoient, ils entonnérent l'hymne du combat, & marchérent à l'ennemi avec plus d'ardeur encore qu'à la premiére action.

Les Barbares aussi lâchérent le pié comme la premiére fois, & encore de plus loin, & furent poursuivis jusqu'à un village qui étoit au pié d'une colline, sur laquelle leur cavalerie fit alte. On y remarqua l'étendard du Roi, qui étoit un Aigle d'or au bout d'une pique, les ailes déploiées. Les Grecs se préparant à les y poursuivre, ils abandonnérent aussi la colline, prirent la fuite précipitamment, & toutes les troupes se débandérent. Cléarque, après avoir rangé ses troupes au pié de la colline, y fit monter Lycie de Syracuse avec un autre pour voir ce qui se passoit dans la campagne. Ils raportérent que les ennemis fuioient de tous côtés, & que toute l'armée étoit en déroute.

Comme il étoit presque nuit, les Grecs mirent bas les armes pour se reposer, bien étonnés de ce que Cyrus ne paroissoit point, ni personne de sa

part, & s'imaginant qu'il s'étoit engagé à la pourſuite des ennemis, ou qu'il ſe hâtoit de ſe rendre maître de quelque place importante, car ils ne ſavoient pas encore ſa mort, ni la défaite du reſte de ſon armée. Ils ſe déterminent à retourner dans leur camp, où ils arrivent à nuit fermée, & trouvent la plupart du bagage pris, avec tous les vivres, & quatre cens chariots chargés de farine & de vin, que Cyrus faiſoit toujours mener pour les Grecs en cas de beſoin & de quelque néceſſité preſſante. Ils paſſérent la nuit dans le camp, la plupart ſans avoir encore pris de nourriture, comptant que Cyrus étoit vivant, & qu'il avoit remporté la victoire.

Le ſuccès du combat que je viens de décrire, montre ce que peuvent la bravoure & la ſcience militaire contre le grand nombre. Le petit corps d'armée des Grecs ne montoit qu'à douze ou treize mille hommes : mais c'étoient des troupes aguerries, diſciplinées, endurcies à la fatigue, accoutumées à affronter les dangers, ſenſibles à la gloire & à la réputation, & qui pendant la longue guerre du Péloponnéſe avoient eu le tems & les moiens de

s'instruire & de se perfectionner dans l'art de combattre. Du côté d'Artaxerxe on comptoit près d'un million d'hommes : mais ce n'étoient point des soldats, ils n'en avoient que le nom ; sans force, sans courage, sans discipline, sans expérience, sans aucun sentiment d'honneur. Aussi, dès que les Grecs paroissoient, la fraieur & le désordre se mettoient parmi les ennemis; &, dans la seconde action, Artaxerxe lui-même n'osa pas les attendre, & prit honteusement la fuite.

Plutarque ici blâme fort Cléarque Commandant des Grecs, & lui impute à lâcheté de n'avoir pas suivi l'ordre de Cyrus, qui lui avoit recommandé sur-tout de donner du côté où étoit Artaxerxe. Ce reproche paroit sans fondement. Il n'est pas aisé de comprendre comment ce Capitaine, qui étoit placé à l'aile droite, pouvoit attaquer d'abord Artaxerxe, qui étant au centre débordoit, comme on l'a dit, toute l'armée ennemie. Il semble que Cyrus, comptant comme il faisoit, & avec beaucoup de raison, sur le courage des Grecs, & désirant qu'ils attaquassent l'endroit où étoit Artaxerxe, auroit dû les placer à l'aile

gauche, qui répondoit directement MNÉMON.
à cet endroit, c'est-à-dire, au corps de bataille, & non pas à la droite qui en étoit fort éloignée.

Le reproche qu'on pourroit faire à Cléarque, c'est d'avoir poussé trop vivement & trop lontems les fuiards. Si, après avoir mis en désordre l'aile gauche qui lui étoit opposée, il eût pris le reste des ennemis en flanc, & eût pénétré jusqu'au centre où étoit Artaxerxe, il y a très-grande apparence qu'il auroit remporté une victoire complette, & qu'il auroit placé Cyrus sur le trône. Les six cens Cavaliers de ce Prince firent la même faute, & poursuivant avec trop de chaleur le corps de cavalerie qu'ils avoient mis en fuite, ils laissérent leur Maître presque seul, & l'abandonnérent à la merci des ennemis, sans penser qu'ils étoient choisis sur toute l'armée pour veiller à la garde du Prince, & pour mettre sa personne en sureté. Trop d'ardeur nuit souvent dans un combat : il est du devoir & de l'habileté d'un Chef de savoir la modérer & la conduire.

Cyrus lui-même s'y abandonna trop, & se laissa emporter à un desir

ARTAXERXE

aveugle de gloire & de vengeance. Allant tête baiſſée attaquer ſon frere, il oublia qu'il y a une extrême différence entre un Général & un ſimple ſoldat. Il ne devoit s'expoſer que comme il convient à un Prince; comme la tête, & non comme la main; comme celui qui doit donner les ordres, & non comme ceux qui doivent les exécuter.

Je ne parle ainſi qu'après les gens du métier, & je ne m'ingére pas d'interpoſer mon jugement propre ſur des matiéres qui ne ſont pas de ma compétence.

§. III.

Eloge de Cyrus.

De Expedit. Cyr. lib. 1. pag. 266-269.

XENOPHON fait un éloge magnifique de Cyrus; & ce n'eſt point ſimplement ſur le raport d'autrui qu'il en parle, mais ſur ce qu'il en avoit vû & connu par lui-même. C'étoit, dit-il, au jugement de tous ceux qui l'ont connu, le Prince, après le Grand Cyrus, le plus digne de commander, & qui avoit l'ame la plus noble & la plus roiale. Dès ſon enfance, il ſur-

paſſoit tous ceux de ſon âge en toute ſorte d'exercice, ſoit qu'il fallût manier un cheval, ou tirer de l'arc, ou lancer un javelot, ou ſe diſtinguer à la chaſſe, juſques-là qu'un jour il ſoutint l'attaque d'un ours, & le terraſſa. Ces avantages étoient ſoutenus en lui par un air noble, par une phyſionomie prévenante, & par toutes ces graces de la nature qui ſervent comme de recommandation au mérite. MNÉMON.

Quand ſon pere l'eut fait Satrape de la Lydie & des provinces voiſines, ſon grand ſoin fut de bien faire entendre aux peuples qu'il n'avoit rien tant à cœur que de tenir inviolablement ſa parole ſoit pour les traités publics, ſoit même pour de ſimples promeſſes : qualité bien rare dans les Princes, & qui eſt néanmoins la baſe de tout bon gouvernement, & la ſource du bonheur des Rois & des peuples. Non ſeulement les villes ſoumiſes à ſon autorité, mais les ennemis même prenoient en lui une pleine confiance. *La grande Phrygie & la Cappadoce.*

Soit qu'on lui fît du mal ou du bien, il le vouloit rendre au double, & ne ſouhaitoit de vivre, diſoit-il, que juſqu'à ce qu'il eût ſurmonté en bienfaits

ARTAXERXE

ou en vengeance ſes amis & ſes ennemis. (Il y auroit eu plus de gloire à vaincre ceux-ci même à force de bienfaits.) Auſſi n'y eut-il jamais de Prince que l'on craignît davantage d'offenſer, ni pour qui l'on fût plus prêt à expoſer ſes biens, ſa fortune, & ſa vie.

Moins occupé du ſoin de ſe faire craindre que de celui de ſe faire aimer, il s'étudioit à ne montrer ſa grandeur que par le côté qui la faiſoit paroitre utile & avantageuſe, & à éteindre tous les autres ſentimens par celui de la reconnoiſſance & de l'amour. Il étoit attentif à toutes les occaſions de faire du bien, de placer à propos une grace, de montrer qu'il ne ſe croioit puiſſant, riche, heureux, qu'autant qu'il pouvoit le faire ſentir aux autres par ſes bienfaits. Mais il évitoit d'en tarir la ſource par une profuſion indiſcrette. Il [a] ne prodiguoit pas les graces, il les diſtribuoit. Il vouloit que ſes libéralités fuſſent des récompenſes, & non de pures faveurs; & qu'elles ſerviſſent à aider

a Habebit ſinum facilem, non perforatum, ex quo multa exeant, nihil excidat. *Senec. de beat. vit. cap.* 23.

la vertu, & non pas à entretenir la molle oisiveté du vice.

Il aimoit sur-tout à faire du bien aux vaillans hommes : les gouvernemens & les récompenses n'étoient que pour ceux qui s'étoient distingués dans l'occasion. Il n'accordoit jamais les honneurs & les dignités à la brigue ni à la faveur, mais au mérite seul, ce qui fait, non seulement la gloire, mais le succès du gouvernement. Par là il mit bientôt la vertu en honneur, & rendit le vice méprisable. Les provinces, animées d'une noble émulation, lui fournirent en peu de tems un nombre considérable d'excellens sujets en tout genre, qui, sous un autre gouvernement, seroient demeurés inconnus & inutiles.

Personne n'a jamais su obliger de meilleure grace, ni mieux posséder l'art de gagner par des maniéres prévenantes le cœur de ceux qui pouvoient lui rendre service. Comme il sentoit bien qu'il avoit besoin du secours des autres pour exécuter ses desseins, il jugeoit que l'équité & la reconnoissance demandoient qu'il rendît à ceux qui s'attachoient à sa per-

ſonne tous les ſervices qui dépendoient de lui. Tous les préſens qu'on lui faiſoit ſoit d'armes éclatantes, ſoit de riches étofes, il les diſtribuoit à ſes amis, conſultant le goût ou le beſoin de chacun d'eux; & il avoit coutume de dire que le plus bel ornement & la plus grande richeſſe d'un Prince, étoit d'orner & d'enrichir ceux qui le ſervoient bien. En effet, dit Xénophon, de faire du bien à ſes amis, & de les vaincre en libéralité, je ne trouve pas que ce ſoit une choſe ſi admirable dans une ſi haute fortune: mais de les vaincre par bonté du cœur, & par les ſentimens d'affection & d'amitié, & de trouver plus de plaiſir à les obliger qu'eux à recevoir des graces; c'eſt en quoi je trouve Cyrus véritablement digne d'eſtime & d'admiration. Le premier de ces avantages, il le tire de ſon rang, & l'autre de ſon propre fonds.

C'eſt par ces rares qualités qu'il s'acquit généralement l'eſtime & l'amour tant des Grecs que des Barbares. Une grande preuve de ce que dit ici Xénophon, c'eſt qu'on ne quitta jamais le ſervice de Cyrus pour celui du Roi; au lieu qu'il en paſſoit tous les jours

jours une infinité du parti du Roi au sien depuis que la guerre fut déclarée, & même de ceux qui avoient le plus de crédit à la Cour, parce qu'ils étoient tous persuadés que Cyrus sauroit mieux reconnoitre leurs services.

On ne peut pas douter certainement que le jeune Cyrus n'eût de grandes vertus, & un mérite supérieur : mais je suis surpris que Xénophon, en traçant son portrait, n'emploie que des traits brillans & propres à le faire admirer, & ne dise pas un seul mot de ses défauts, & surtout de cette ambition démesurée, qui fut l'ame de toutes ses actions ; & qui enfin lui mit les armes à la main contre son frere aîné, & contre son Roi. Est-il permis à un Historien, dont le principal devoir est de peindre les vertus & les vices avec les couleurs qui leur conviennent, de décrire fort au long une telle entreprise, sans laisser entrevoir aucune marque d'improbation ? Mais chez les Payens, l'ambition, loin d'être regardée comme un vice, passoit souvent pour une vertu.



§. IV.

Le Roi veut contraindre les Grecs à livrer leurs armes. Ils prennent la résolution de mourir plutôt que de se rendre. On fait un traité avec eux. Tissapherne se charge de les conduire jusques dans leur patrie. Il arréte par trahison Cléarque & quatre autres Généraux, qui sont tous mis à mort.

Xenoph. in Expedit. Cyr. lib. 2. p. 272-292. Diod. lib. 14. pag. 255-257.

LES GRECS aiant appris le lendemain de la bataille que Cyrus étoit mort, députérent vers Ariée Général des Barbares, qui s'étoit retiré avec ses troupes au lieu d'où ils étoient partis la veille de l'action, pour lui offrir, comme vainqueurs, la couronne de Perse à la place de Cyrus. Dans le même tems arrivérent des Hérauts d'armes Persans de la part du Roi pour les sommer de rendre les armes. Ils répondirent fiérement qu'on ne parloit point ainsi à des vainqueurs. Que, si le Roi souhaitoit avoir leurs armes, il vînt lui-même les leur arracher: mais qu'ils mourroient plutôt que de les livrer. Que s'il vouloit les recevoir au nombre de ses alliés, ils le

ſerviroient avec fidélité & courage : mais, [a] s'il ſongeoit à les réduire en eſclavage comme vaincus, qu'il ſût qu'ils avoient en main de quoi ſe défendre, & qu'ils étoient déterminés à perdre la vie plutôt que la liberté. Les Hérauts ajoutérent qu'ils avoient ordre de leur dire, que s'ils demeuroient au lieu où ils les avoient trouvés, il y auroit ſuſpenſion d'armes ; que s'ils avançoient ou reculoient, ils ſeroient traités comme ennemis. Les Grecs y conſentirent. Mais lequel dirai-je, reprit le Héraut ? Paix en demeurant, & guerre en marchant, repliqua Cléarque, ſans s'expliquer davantage, pour tenir toujours le Roi en incertitude. MNÉMON.

La réponſe d'Ariée aux députés des Grecs fut, qu'il y avoit pluſieurs autres Perſes plus conſidérables que lui qui ne le ſouffriroient pas ſur le trône, & qu'il partiroit le lendemain de grand matin pour retourner en Ionie : que s'ils vouloient être de la partie, ils arrivaſſent dans la nuit. Cléarque, aiant pris l'avis des Officiers, ſe pré-

a Sin ut victis ſervitium indiceretur, eſſe ſibi ferrum & juventutem, & promptum libertati aut ad mortem animum. *Tacit. Ann. lib.* 4. *c.* 46.

para au départ. Il commanda toujours depuis, comme étant le ſeul capable de le faire; car du reſte il n'avoit point été élu.

La nuit venue, Milthocyte Thracien, qui commandoit quarante chevaux & environ trois cens ſoldats de ſon pays, s'alla rendre au Roi; & le reſte des Grecs partit ſous la conduite de Cléarque, & arriva ſur le minuit au camp d'Ariée. Après qu'ils ſe furent mis en bataille, les Officiers l'allérent trouver dans ſa tente, où ils jurérent alliance; & les Barbares ajoutérent qu'ils conduiroient l'armée ſans fraude. Pour confirmation du traité, on égorgea un loup, un bélier, un ſanglier, & un taureau : les Grecs trempoient leurs épées dans le ſang des victimes, & les Barbares la pointe de leurs javelots.

Ariée ne jugea pas à propos de retourner par le chemin par où ils étoient venus, parce que n'y aiant rien trouvé pour leur ſubſiſtance les dix-ſept derniers jours de marche, ils auroient eu beaucoup plus à y ſouffrir à leur retour. Il prit donc une autre route. Il les exhorta ſeulement à faire d'abord de grandes journées, pour

MNÉMON.

éviter la pourſuite du Roi : mais ils n'y purent réuſſir. Vers le ſoir, lorſqu'ils étoient près de certains villages où ils devoient s'arrêter, des coureurs raportérent qu'on voioit quelques équipages, ce qui fit juger que l'ennemi n'étoit pas loin. On l'attendit de pié ferme. Le lendemain au point du jour l'armée ſe rangea dans le même ordre qu'elle étoit lors de la bataille. Une contenance ſi hardie épouvanta le Roi. Il envoia des Hérauts, non plus pour demander, comme auparavant, qu'on livrât les armes, mais pour parler de paix & de traité. Cléarque, qu'on avertit de leur arrivée, & qui étoit occupé à ranger ſes troupes, leur fit dire d'attendre, & qu'il n'avoit pas encore le loiſir de leur parler. Il affectoit exprès un air de fierté & de grandeur, pour marquer ſon intrépidité ; & d'ailleurs il étoit bien aiſe de faire paroitre ſa phalange en bon état. Quand il ſe fut avancé avec ce qu'il avoit de plus leſte parmi ſes Officiers, & qu'il eut entendu la propoſition que lui faiſoient les Hérauts, il répondit qu'il faloit commencer par ſe battre, parce que l'armée manquant de vivres ne

ARTAXERXE pouvoit pas attendre plus lontems. Les Hérauts étant retournés pour porter cette parole à leur Maître, revinrent fort peu de tems après, ce qui fit connoitre que le Roi, ou celui qui parloit en ſon nom, n'étoit pas éloigné. Ils dirent qu'ils avoient ordre de les conduire dans les villages, où ils trouveroient des vivres en abondance ; & ils les y conduiſirent effectivement.

L'armée y ſéjourna trois jours, pendant leſquels Tiſſapherne y arriva de la part du Roi, avec le frere de la Reine, & trois autres Grands de Perſe ſuivis d'un grand nombre d'Officiers & de domeſtiques. Après avoir ſalué les Généraux qui s'avancérent pour le recevoir, il leur dit, par l'entremiſe de ſon truchement, qu'étant voiſin de la Gréce, & les aiant vû engagés dans des périls d'où ils auroient peine à ſe tirer, il avoit interpoſé ſes bons offices auprès du Roi pour obtenir qu'il lui fût permis de les remener dans leur pays, perſuadé que lorſqu'ils y ſeroient arrivés, ni eux ni leurs villes ne perdroient le ſouvenir d'une telle faveur. Que le Roi, ſans s'expliquer encore poſitivement, l'a-

voit chargé de venir ſavoir d'eux pourquoi ils avoient pris les armes contre lui ; & il leur conſeilla de répondre au Roi d'une maniére qui ne lui déplût point, & qui le mît, lui Tiſſapherne, en état de leur rendre ſervice. » Les dieux nous ſont témoins, reprit Cléarque » que nous ne nous » ſommes point enrôlés pour faire la » guerre au Roi, ni pour marcher » contre lui. Cyrus, couvrant ſa mar- » che de divers prétextes, nous a ame- » nés preſque juſqu'ici ſans s'expli- » quer, afin d'être plus en état de » vous ſurprendre. Et lorſque nous » l'avons vû engagé dans les dangers, » nous avons eu honte de l'abandon- » ner après les faveurs que nous en » avions reçues. Mais puiſqu'il eſt » mort, nous ſommes quittes de no- » tre parole, & nous ne déſirons ni » conteſter la couronne à Artaxerxe, » ni ravager ſon pays, ni lui faire au- » cun déplaiſir, pourvû qu'il ne s'op- » poſe point à notre retour. Que ſi » quelqu'un nous attaque, nous tâ- » cherons, avec l'aide des dieux, de » nous bien défendre ; & ne ſerons » point ingrats auſſi à l'égard de ceux » qui nous auront rendu quelque ſer-

MNÉMON.

ARTAXERXE

» vice. « Tiſſapherne répondit qu'il porteroit cette parole au Roi, & qu'il leur raporteroit ſa réponſe. Il ne revint pas le lendemain, ce qui mit les Grecs en inquiétude, mais il arriva le troiſiéme jour, & dit qu'il avoit enfin obtenu leur grace après beaucoup de contradictions. Car on avoit repréſenté au Roi qu'il ne devoit pas laiſſer retourner impunément en leur pays des gens qui avoient eu l'inſolence de lui venir faire la guerre. » Enfin, » dit-il, vous pouvez vous aſſurer » maintenant qu'on n'apportera au- » cun obſtacle à votre retour, & qu'on » vous fournira des vivres, ou qu'on » vous en laiſſera prendre en paiant; » & vous jurerez auſſi que vous paſſe- » rez ſans faire aucun déſordre, & » que vous prendrez ſeulement ce qui » vous ſera néceſſaire, ſi on ne vous » le fournit pas. « Ces conditions furent jurées de part & d'autre. Tiſſapherne & le frere de la Reine donnérent la main aux Colonels & aux Capitaines, & reçurent la leur. Enſuite Tiſſapherne ſe retira pour aller donner ordre à ſes affaires, avec promeſſe de revenir au plus tôt pour s'en retourner avec eux dans ſon Gouvernement,

Les Grecs l'attendirent plus de vingt jours, demeurant campés près d'Ariée, qui étoit visité souvent par ses freres & par ses autres parens, & les Officiers de son armée par d'autres Perses, qui les assuroient de la part du Roi qu'il ne se souviendroit plus du passé; de sorte qu'on voioit l'amitié d'Ariée envers les Grecs se refroidir de jour en jour. Ce changement leur donnoit de l'inquiétude. Plusieurs des Officiers vinrent trouver Cléarque & les autres Capitaines, & leur dirent : » Que faisons-nous ici plus » lontems ? Ne savons-nous pas que » le Roi nous voudroit voir tous périr, » pour inspirer de la terreur aux au» tres ? Peutêtre qu'il nous arréte en » attendant qu'il ait rassemblé ses for» ces dispersées, ou envoié saisir les » passages qui sont sur notre route : car » il ne souffrira jamais que nous retour» nions en Gréce pour y publier notre » gloire & sa honte. « Cléarque répondoit à ceux qui lui tenoient ces discours, que de partir ainsi sans le congé du Roi, c'étoit rompre avec lui, & lui déclarer la guerre en violant le traité ; qu'on demeureroit sans conducteur dans un pays étranger, où

personne ne voudroit fournir des vivres; qu'Ariée les quitteroit, & que leurs amis même deviendroient leurs ennemis: qu'il ne savoit pas s'il y avoit encore quelque autre fleuve à passer, mais que quand il n'y auroit que l'Euphrate, on ne le pouvoit traverser pour peu qu'on leur disputât le passage: Que s'il faloit combattre, on se trouvoit sans cavalerie contre les ennemis qui en avoient une très nombreuse & très excellente: de sorte que si l'on remportoit la victoire, on n'en tireroit pas grand avantage; & si l'on étoit vaincu, on périroit sans ressource. » D'ailleurs, pourquoi » le Roi, qui avoit tant d'autres moiens » de nous perdre, nous auroit-il don- » né sa parole pour la violer, afin de » se rendre exécrable devant les dieux » & devant les hommes?

Cependant Tissapherne arriva avec ses troupes, pour retourner en son Gouvernement. Ils partirent donc tous ensemble sous la conduite de Tissapherne qui leur faisoit fournir des vivres. Ariée & ses gens campoient avec les Barbares, & les Grecs séparément à quelque distance d'eux, ce qui entretenoit toujours les défian-

ces. D'ailleurs il ſurvenoit des querelles pour le bois ou le fourage, qui aliénoient de plus en plus les eſprits. Après trois jours de marche on arriva au mur de la Médie, qui a cent piés de haut, vingt de large, & vingt lieues d'étendue; tout bâti de briques liées enſemble avec du bitume comme les murs de Babylone, dont, par une de ſes extrémités, il n'étoit pas fort éloigné. Lorſqu'on l'eut paſſé, on fit huit lieues en deux jours, & l'on vint au fleuve du Tigre, après avoir traverſé deux de ſes canaux, faits de main d'homme pour arroſer le pays. On paſſa enſuite * le Tigre ſur un pont de vingt-ſept bateaux près de Sitace, ville fort grande & fort peuplée. Après quatre jours de marche, ils arrivérent à une autre ville, fort puiſſante auſſi, nommée Opis. Ils y rencontrérent un frere bâtard d'Artaxerxe, qui amenoit de Suſe & d'Ecbatane à ſon ſecours un corps de trou-

MNÉMON.

20 paraſanges.

* *La marche des Grecs & du reſte de l'armée depuis le lendemain de la bataille juſqu'au paſſage du Tigre, eſt remplie dans le texte de Xénophon de très-grandes obſcurités qui demanderoient, pour être pleinement éclaircies, une longue diſſertation. Mon plan ne me permet pas d'entrer dans ces ſortes de diſcuſſions: j'en laiſſe le ſoin à des perſonnes plus habiles que moi.*

ARTAXERXE

pes fort conſidérable. Il admira la belle diſpoſition de celles des Grecs. De là, aiant paſſé par les déſerts de la Médie, ils vinrent après ſix jours de marche, à un endroit appellé les villages de Paryſatis, dont les revenus appartenoient à cette Princeſſe. Tiſſapherne, pour inſulter à la mémoire de Cyrus qui étoit ſon cher fils, en abandonna le pillage aux Grecs. Avançant toujours dans le déſert le long du Tigre qu'ils avoient à gauche, ils arrivérent à Cœnæ, ville très grande & très riche, ſituée au de-là du Tigre, & de-là au fleuve Zabate.

Les ſujets de défiance augmentoient tous les jours entre les Grecs & les Barbares. Cléarque crut devoir s'éclaircir une bonne fois avec Tiſſapherne. Il commença par lui faire valoir la ſainteté inviolable des traités qui les lioient enſemble. » Un homme, lui » dit-il, qui ſe ſentiroit coupable » d'un parjure, pourroit-il vivre tran» quille ? Comment éviteroit-il la » colére des dieux témoins des trai» tés, & comment ſe déroberoit-il à » leur vengeance, puiſque leur pou» voir s'étend par-tout ? » Il ajouta enſuite, & montra par bien des preu-

ves, que les Grecs étoient obligés par leur propre intérêt à lui demeurer fidéles ; & que pour renoncer à ſon amitié, il faudroit qu'ils euſſent renoncé auparavant, non ſeulement à la religion, mais au bon ſens & à toute raiſon. Tiſſapherne ſembla goûter ſon diſcours, & lui parla avec toutes les apparences d'une parfaite ſincérité, lui inſinuant que quelques perſonnes lui rendoient de mauvais offices. Si vous voulez amener ici vos Officiers, lui dit-il, je déclarerai ceux qui vous calomnient. Il le retint à ſouper, & lui témoigna plus d'amitié que jamais.

Le lendemain Cléarque propoſa dans l'Aſſemblée de mener chez Tiſſapherne tous les Commandans des Corps. Il ſoupçonnoit en particulier Ménon, qu'il ſavoit avoir eu un entretien ſecret avec le Satrape en préſence d'Ariée ; & d'ailleurs ils avoient déja eu quelques différends enſemble. Quelques-uns repréſentérent qu'il n'étoit pas à propos que tous les Chefs allaſſent chez Tiſſapherne, & que la prudence demandoit qu'on ne ſe fiât pas aveuglément aux paroles d'un Barbare, Mais Cléarque inſiſta tou-

jours, jusqu'à ce qu'il eût obtenu qu'on envoieroit avec lui les quatre autres Colonels & vingt Capitaines, qu'on fit accompagner d'environ deux cens soldats, sous prétexte d'aller acheter des vivres dans le camp des Perses, où il y avoit un marché. Quand ils furent arrivés à la tente de Tissapherne, on fit entrer les cinq Colonels, qui étoient Cléarque, Ménon, Proxéne, Agias, & Socrate, mais les Capitaines demeurérent à la porte. Aussitôt, à un certain signal dont on étoit convenu, ceux de dedans furent arrétés, & les autres massacrés. Quelques Cavaliers Persans coururent ensuite par la campagne, & tuérent tous les Grecs qu'ils rencontrérent, soit libres ou esclaves. Cléarque fut mené avec les autres vers le Roi, qui lui fit trancher la tête. Xénophon marque assez au long le caractére de ces Officiers.

Cléarque étoit brave, hardi, intrépide, & propre à former de grandes entreprises. En lui le courage n'étoit point téméraire, mais conduit par la prudence, & au milieu du plus grand danger il conservoit tout son sang froid. Il aimoit les troupes, & ne

les laiſſoit manquer de rien. Il ſavoit ſe faire obéir mais par la crainte. Il avoit la mine ſévére, la parole dure, le châtiment promt & rigoureux : il s'abandonnoit quelquefois à la colére, mais revenoit bientôt à lui : il puniſſoit toujours avec juſtice. Sa grande maxime étoit qu'on ne ſauroit rien faire d'une armée ſans une ſévére diſcipline ; & c'eſt de lui qu'on tient ce mot, qu'un ſoldat doit plus craindre ſon Général que les ennemis. Les [a] ſoldats eſtimoient ſon courage, & rendoient juſtice à ſon mérite, mais ils redoutoient ſon humeur, & n'aimoient point à ſervir ſous lui. En un mot, dit Xénophon, les troupes le craignoient, comme des écoliers craignent un ſévére pédagogue. On pourroit dire de lui ce que dit Tacite, que par une ſévérité outrée il gâtoit même ce qu'il faiſoit de bien d'ailleurs : *Cupidine ſeveritatis, in his etiam, quæ rite faceret, acerbus.*

Tacit. Annal. lib. 1. *cap.* 75.

Proxéne étoit de Béotie. Dès ſa jeuneſſe il aſpira aux grandes choſes, & tâcha de s'en rendre capable. Il n'épargna rien pour ſe faire inſtruire, &

a Manebat admiratio viri & fama, ſed oderant. *Tacit. Hiſtor. lib.* 2. *cap.* 68.

ARTAXERXE

prit les leçons de Gorgias le Léontin ; célébre Rhéteur, qui les vendoit fort cher. Lorſqu'il ſe vit en état de pouvoir commander, & de faire du bien à ſes amis auſſi bien que d'en recevoir, il ſe mit au ſervice de Cyrus, dans l'eſpérance de s'y avancer. Il ne manquoit pas d'ambition, mais il ne vouloit point aller à la gloire par un autre chemin que par celui de la vertu. C'eût été un Capitaine parfait, s'il n'eût eu affaire qu'à des hommes braves & diſciplinés, & s'il n'eût falu que ſe faire aimer. Il craignoit plus d'être mal avec ſes ſoldats, que ſes ſoldats d'être mal avec lui. Il croioit qu'il ſuffiſoit, pour commander, de louer les bonnes actions, ſans châtier les mauvaiſes : c'eſt pourquoi il étoit aimé des honnêtes gens, mais les autres abuſoient de ſa facilité. Il mourut à l'âge de trente ans.

Des deux hommes que nous venons de peindre d'après Xénophon, ſi [a] on eût pu les fondre enſemble, on en eût fait quelque choſe de parfait, en leur ôtant à chacun leurs défauts,

[a] Egregium Principatus temperamentum, ſi, demptis utriuſque vitiis, ſolæ virtutes miſcerentur. *Tacit. Hiſtor. lib. 2. cap. 5.*

& ne leur laissant que leurs vertus. MNÉMON.
Mais il est bien rare qu'un même homme, [a] comme Tacite le dit d'Agricola, se montre, selon l'occurrence des affaires & des tems, tantôt doux, tantôt sévére, sans que ni la douceur diminue rien de l'autorité, ni la sévérité de l'amour qu'on a pour lui.

Ménon étoit de Thessalie, homme avare & ambitieux, mais qui ne se livroit à l'ambition que pour contenter son avarice, & qui ne cherchoit de l'honneur & de l'estime que pour avoir de l'argent. Il briguoit l'amitié des Grands & de ceux qui étoient en crédit pour être en état de commettre plus impunément des injustices. Pour arriver à ses fins, le mensonge, la fraude, le parjure ne lui coutoient rien : la sincérité & la droiture de cœur n'étoient, selon lui, que foiblesse & bétise. Il n'aimoit personne, & s'il témoignoit de l'amitié, ce n'étoit que pour tromper. Comme on fait gloire de religion, de probité, d'honneur; il faisoit vanité d'injustice, de fourberie, de trahison. Il gagnoit l'amitié

a Pro variis temporibus ac negotiis severus & comis.... nec illi, quod est rarissimum, aut facilitas autoritatem, aut severitas amorem deminuit. *Tacit. in Agric. cap.* 9.

ARTAXERXE

des Grands par les faux raports & les calomnies, & celle des ſoldats par la licence & l'impunité. Enfin il cherchoit à ſe rendre terrible par le mal qu'il pouvoit faire, & il l'imputoit comme une faveur à ceux à qui il n'en faiſoit point.

J'avois ſongé à retrancher ces portraits qui rompent le fil de l'hiſtoire. Mais comme les hommes, dans tous les tems, ſont toujours les mêmes, j'ai cru que ces portraits pourroient ne pas déplaire aux Lecteurs.

§. V.

Retraite des dix mille Grecs depuis la province de Babylonie juſqu'à Trébiſonde.

Xenoph. in Expedit. Cyri, l. 3, & 4.

LES GÉNÉRAUX des Grecs aiant été arrétés & ceux qui les avoient ſuivis maſſacrés, les Grecs furent dans une grande conſternation. Ils étoient à cinq ou ſix cens lieues de la Gréce, environnés de grands fleuves & de nations ennemies, ſans guide ni conducteur, & ſans que perſonne leur fournît des vivres. Dans l'abbatement général où l'on étoit, on ne ſongeoit point à prendre ni nourriture,

ni repos. Vers le milieu de la nuit, Xénophon, jeune Athénien, mais ſenſé & prudent au-deſſus de ſon âge, va trouver quelques Officiers, & leur repréſente, qu'il n'y a point de tems à perdre; qu'il eſt de la derniére conſéquence de prévenir les mauvais deſſeins de leurs ennemis; qu'en quelque petit nombre qu'ils ſoient, ils ſe rendront terribles s'ils montrent de la hardieſſe; que c'eſt le courage, & non la multitude, qui décide de la victoire; qu'avant tout il faut nommer des Commandans, parce qu'une armée ſans Chef, eſt un corps ſans ame. Sur le champ on tient Conſeil, où ſe trouvent plus de cent Officiers. Xénophon étant prié d'y parler, déduit fort au long les raiſons qu'il n'avoit d'abord touchées que légérement, & ſur ſon avis on nomme des Commandans: ſavoir Timaſion, à la place de Cléarque; pour Socrate, Xanticle; au lieu d'Agias, Cléanor; Philéſie, pour Ménon; & Xénophon, pour Proxéne.

Avant la pointe du jour on aſſembla l'armée. Les Chefs parlérent pour animer les ttoupes, & entre autres Xénophon. » Camarades, dit-il, il

ARTAXERXE

» eſt bien triſte pour nous d'avoir per- » du tant de braves gens par une lâ- » che trahiſon, & de nous voir aban- » donnés de nos amis. Mais il ne faut » point ſuccomber à notre malheur ; » & , ſi nous ne pouvons vaincre , » choiſiſſons plutôt de périr glorieuſe- » ment que de tomber ſous la puiſ- » ſance des Barbares qui nous fe- » roient ſouffrir les maux les plus » extrêmes. Souvenons-nous des cé- » lébres journées de Platée, des Ther- » mopyles , de Salamine , & de tant » d'autres , où nos ancêtres , quoi- » qu'en petit nombre , ont terraſſé & » vaincu des armées innombrables » des Perſes , & leur ont rendu pour » toujours formidable le nom ſeul des » Grecs. C'eſt à leur courage invinci- » ble que nous ſommes redevables de » l'honneur que nous avons de ne re- » connoitre ſur la terre d'autres maî- » tres que les dieux, ni d'autre bon- » heur que la liberté. Ils nous ſeront » favorables ces dieux , vengeurs du » parjure , & témoins de la perfidie de » nos ennemis ; & comme c'eſt à eux » qu'on s'attaque en violant les trai- » tés , & qu'ils ſe plaiſent à abbaiſſer » les grands , & à élever les petits ,

» c'eſt eux auſſi qui combattront avec » nous & pour nous. Au reſte, cama- » rades, comme nous n'avons de reſ- » ſource que dans la victoire, qui » nous tiendra lieu de tout, & nous » dédommagera avec uſure de tout » ce que nous aurons pu perdre ; je » croirois, ſi c'eſt votre avis, que pour » faire une retraite plus promte & » moins embarraſſée, il ſeroit à pro- » pos de nous défaire de tout le ba- » gage inutile, & de ne garder que ce- » lui dont on ne peut ſe paſſer abſolu- » ment. » Tous les ſoldats dans le moment levérent les mains pour marque d'approbation & de conſentement à tout ce qu'on venoit de dire, & ſans perdre de tems allérent brûler leurs tentes & leurs chariots : ceux qui avoient trop d'équipage en donnérent aux autres, & le reſte fut conſumé.

La réſolution de l'armée étoit de marcher ſans tumulte & ſans violence, ſi l'on ne s'oppoſoit point à ſon retour ; ſinon, de ſe faire un paſſage l'épée à la main à travers les ennemis. Elle ſe mit donc en marche en formant un grand bataillon quarré, le bagage au milieu. Chiriſophe Lacédé-

monien étoit à l'avant-garde : deux des plus vieux Colonels commandoient la droite & la gauche du bataillon quarré : Timaſion & Xénophon, comme les plus jeunes, étoient chargés de l'arriére-garde. La premiére journée fut rude, parce que n'aiant ni cavalerie ni frondeurs, ils furent extrémement harcelés par un détachement qu'on avoit envoié contre eux. On pourvut à cet inconvénient, en ſuivant le conſeil de Xénophon. Parmi les Rhodiens qui étoient dans le camp, on en choiſit deux cens, qu'on arma de frondes, & on augmenta leur paie pour les encourager. Ils tiroient une fois plus loin que les Perſes, parce qu'ils ſe ſervoient de bales de plomb, au lieu que les autres n'uſoient que de gros cailloux. On équipa cinquante cavaliers, en leur donnant des chevaux deſtinés à porter le bagage, à la place deſquels on ſubſtitua des bêtes de ſomme. Moiennant ce ſeçours, un ſecond détachement que firent les ennemis, fut fort maltraité.

Après quelques jours de marche Tiſſapherne parut avec toutes ſes forces. Il ſe contenta d'abord de harceler

les Grecs, qui avançoient toujours. MNÉMON. Ceux-ci s'étant aperçus, que, lorſqu'on veut ſe retirer en préſence de l'ennemi, un bataillon quarré eſt très incommode, par l'inégalité du terrain, les haies, & les autres obſtacles qui peuvent obliger à le rompre, en changérent la forme, en marchant ſur deux colonnes, & plaçant dans l'intervalle le peu de bagage qu'ils avoient. Ils formérent un corps de réſerve de ſix cens hommes d'élite, dont ils firent ſix compagnies, diviſées par cinquantaines & par dixaines, pour pouvoir les remuer plus aiſément. Quand ces colonnes venoient à ſe reſſerrer, ils demeuroient à la queue, ou filoient ſur les flancs de part & d'autre pour éviter l'embarras; & lorſqu'elles s'ouvroient, ils rempliſſoient à l'arriére-garde le vuide entre les deux colonnes. Si l'on avoit beſoin de ſecours en quelque endroit, ils y couroient auſſitôt. Les Grecs eſſuiérent pluſieurs attaques, mais peu conſidérables, & ſans beaucoup de perte.

On arriva au fleuve du Tigre. Comme on ne pouvoit le repaſſer à cauſe de ſa profondeur faute de bateaux,

on fut contraint de traverſer les montagnes des Carduques, parce qu'il n'y avoit point d'autre chemin, & que les priſonniers raportoient qu'on entreroit de-là dans l'Arménie, où l'on paſſeroit le Tigre à ſa ſource, & enſuite l'Euphrate qui n'en eſt pas fort éloigné. Pour gagner ces défilés avant que l'ennemi s'en pût ſaiſir, on trouva à propos de partir de nuit, afin d'arriver au point du jour au pié des montagnes, comme on fit. Chiriſophe menoit toujours l'avant-garde avec les gens de trait outre ſes troupes ordinaires, & Xénophon l'arriére-garde, ſans avoir avec lui que des ſoldats peſamment armés, parce qu'alors elle n'avoit rien à craindre. Les habitans du pays s'étoient emparé de pluſieurs hauteurs dont il falut les chaſſer, ce qui ne put ſe faire ſans beaucoup de peine & de danger.

Les Officiers aiant tenu un Conſeil de guerre furent d'avis de laiſſer toutes les bêtes de charge qui n'étoient pas abſolument néceſſaires, avec tous les eſclaves qu'on avoit pris nouvellement, parce que les uns & les autres retarderoient trop la marche dans les grands défilés qu'on avoit

à paſſer,

à paſſer ; outre qu'il faloit plus de provisions, & que ceux qui avoient ſoin de ces animaux étoient inutiles pour le combat. Ce réglement fut exécuté ſans délai. On continua la marche tantôt en combattant, tantôt en faiſant alte. Le paſſage des montagnes, qui dura ſept jours, fatigua beaucoup les troupes, & on y fit quelque perte. Enfin on arriva à des villages où l'on trouva des vivres en abondance, & où l'armée ſe repoſa quelques jours pour ſe refaire des rudes fatigues qu'elle avoit eſſuiées, en comparaiſon deſquelles tout ce qu'elle avoit ſouffert dans la Perſe n'étoit rien.

Mais ils ſe virent bientôt expoſés à un nouveau danger. Preſque au pié des montagnes ſe trouva une riviére nommée Centritès, large de deux cens piés, qui arréta leur marche. Ils avoient à ſe défendre & des ennemis qui les pourſuivoient par derriére, & des Arméniens, ſoldats du pays, qui bordoient l'autre côté de la riviére. Ils en tentérent inutilement le paſſage par un endroit où ils avoient de l'eau juſques ſous les bras, & étoient emportés par la rapidité du courant, à laquelle la peſanteur de leurs armes ne

ARTAXERXE

leur permettoit pas de résister. Heureusement ils découvrirent un autre endroit moins profond, par où quelques soldats avoient vû passer des gens du pays. Il falut emploier beaucoup d'adresse, de diligence, & de courage, pour écarter les ennemis de part & d'autre. Enfin l'armée passa la riviére sans beaucoup de perte.

Elle marcha ensuite plus tranquillement, passa les sources du Tigre, & arriva à la petite riviére de Téléboé, qui est fort belle, & a plusieurs villages sur ses bords. C'est là que commence l'Arménie occidentale : elle étoit sous le commandement de Tiribaze, Satrape fort aimé du Roi, & qui avoit l'honneur de le * placer sur son cheval quand il se trouvoit auprès de lui. Il offrit de livrer passage à l'armée, & de laisser prendre aux soldats tout ce dont ils auroient besoin, pourvû qu'on ne fît aucun dégât en passant, ce qui fut accepté & exécuté de part & d'autre. Tiribaze cotoioit toujours l'armée à une petite distance. Il tomba une grande quantité de neige, qui in-

* *Le Traducteur françois a mis* qui lui tenoit l'étrier lorsqu'il montoit à cheval, *sans faire attention que les Anciens ne se servoient point d'étriers.*

commoda un peu les troupes. On ap- MNÉMON.
prit par un prisonnier que Tiribaze avoit dessein d'attaquer les Grecs au passage des montagnes dans un défilé par où il faloit nécessairement passer. Ils le prévinrent, & s'en emparérent, après avoir mis l'ennemi en fuite. Après quelques jours de marche au travers des déserts, on passa l'Euphrate vers sa source, n'aiant pas de l'eau jusqu'à la ceinture.

On eut ensuite beaucoup à souffrir d'un vent de bise qui souffloit dans le visage, & empéchoit la respiration : de sorte qu'on crut devoir sacrifier au vent, & il parut s'appaiser. On marchoit dans la neige haute de cinq à six piés, ce qui fit mourir plusieurs valets, & plusieurs bêtes de somme, avec trente soldats. On fit du feu toute la nuit, car on trouvoit quantité de bois. Le lendemain on marcha encore tout le jour à travers la neige, où plusieurs, accablés d'une grande faim, suivie de langueur & de défaillance, demeuroient couchés dans les chemins sans force & sans vigueur. Quand on leur eut donné à manger, ils reçurent du soulagement, & continuérent leur marche.

Ils étoient toujours poursuivis par l'ennemi. Plusieurs, surpris par la nuit, demeuroient dans les chemins sans feu & sans vivres ; de sorte qu'il en mourut quelques-uns, & les ennemis qui les suivoient enlevérent du bagage. Il y demeura aussi des soldats, dont les uns avoient perdu la vûe à cause de la neige, les autres les doigts des piés. Contre le premier mal, il étoit bon de porter quelque chose de noir devant les yeux ; &, contre l'autre, de remuer toujours les jambes, & de se déchausser la nuit. Etant arrivés dans un lieu plus commode, ils se répandirent dans les villages voisins pour s'y rafraîchir & s'y reposer. Les maisons étoient bâties sous terre, avec une ouverture en haut comme un puits, par où l'on y descendoit avec une échelle; mais il y avoit une autre descente pour les bêtes. On y trouva des brebis, des vaches, des chévres, & des poules, avec du froment, de l'orge, & des légumes ; & pour breuvage de la biére, qui étoit bien forte quand on n'y mettoit point d'eau, mais sembloit douce à ceux qui y étoient accoutumés. On buvoit avec un chalumeau dans les vaisseaux mêmes où étoit la biére, sur

laquelle on voioit nager l'orge. L'Hôte, chez qui logeoit Xénophon, le reçut fort bien, & lui découvrit même un endroit où il y avoit du vin caché ; & il lui fit présent de quelques chevaux. Il lui enseigna aussi à leur attacher aux piés des espéces de raquettes, & à en faire autant aux bêtes de somme, pour les empécher d'enfoncer dans la neige, sans quoi ils en auroient eu jusqu'aux sangles. L'armée, après avoir reposé dans ces villages pendant sept jours, se remit en chemin.

Après une marche de sept jours, elle arriva au fleuve d'Araxe, appellé aussi le Phase, qui a environ cent piés de large. Deux jours après ils apperçurent les Phasiens, les Calybes, & les Taoques, qui tenoient le passage des montagnes pour les empécher de descendre dans la plaine. On vit bien qu'il faudroit nécessairement en venir à un combat, & l'on résolut de le donner dès le jour même. Xénophon, qui avoit observé que les ennemis ne gardoient que le passage ordinaire, & que la montagne avoit trois lieues d'étendue, proposa d'envoier un détachement pour se saisir des hauteurs

qui dominoient ſur l'ennemi, ce qui ſeroit facile en lui dérobant tout ſoupçon de leur deſſein par une marche de nuit, & faiſant une fauſſe attaque par le grand chemin pour amuſer les barbares. La choſe fut exécutée de la ſorte: ceux-ci furent mis en fuite, & laiſſérent le paſſage libre.

On traverſa le pays des Calybes, qui ſont les plus vaillans des barbares de ces quartiers-là. Quand ils avoient tué quelqu'un, ils lui coupoient la tête, & en faiſoient montre en chantant & danſant. Ils ſe tenoient enfermés dans leurs villes, & lorſque l'armée marchoit, ils venoient fondre ſur l'arriére-garde, après avoir mis tout le bien de la campagne à couvert. Après douze ou quinze jours de marche on arriva à une montagne fort haute, nommée Tecque, d'où l'on voioit la mer. Les premiers qui l'aperçurent jettérent de grands cris de joie pendant un aſſez long tems, ce qui fit croire à Xénophon que l'avant-garde étoit attaquée. Il accourut auſſitôt pour la ſoutenir. Quand on fut plus près, on entendit diſtinctement crier, *Mer*, *Mer*, & alors l'allarme ſe changea en joie & en allégreſſe; &

quand on fut arrivé au haut, ce ne fut plus qu'un bruit confus de toute l'armée, tous les soldats criant ensemble, *Mer, Mer*, & ne pouvant s'empêcher de pleurer, & d'embrasser leurs Colonels & leurs Capitaines. Alors, sans en avoir reçu l'ordre, ils amassérent des pierres, & dressérent un trophée de boucliers rompus & d'armes brisées.

De là ils s'avancérent vers les montagnes de la Colchide. Il y en avoit une plus haute que les autres, que ceux du pays avoient occupée. Les Grecs se mirent en bataille au pié pour monter, car elle n'étoit pas d'un accès impraticable. Xénophon ne jugea pas qu'il fût à propos de marcher en bataille, mais à la file, parce que les soldats ne pourroient garder leur rang à cause de l'inégalité du terrain, facile à grimper dans un endroit, & difficile en un autre, ce qui leur feroit perdre courage. Cet avis fut approuvé, & l'on rangea l'armée de la sorte. Il se trouva quatre-vingts files de soldats pesamment armés, chacune de cent hommes ou environ; avec dix-huit cens soldats armés à la légére, & partagés en trois corps, dont il y en avoit un à

ARTA-XERXE

la droite, l'autre à la gauche, & le troisiéme dans le centre. Après qu'il eut encouragé ses troupes en leur représentant que c'étoit là le dernier obstacle qui leur restoit à surmonter, & qu'il eut imploré l'aide des dieux, chacun se mit à monter. Les ennemis ne purent soutenir leur choc, & se dissipérent. Descendus de la montagne, ils vinrent camper dans les villages, où ils trouvérent des vivres en abondance.

Là il leur arriva un accident fort étrange, & qui causa une grande consternation. Car, comme il y avoit plusieurs ruches d'abeilles, les soldats s'étant mis à manger du miel, il leur prit un dévoiement par haut & par bas, suivi de rêves : les moins malades ressembloient à des hommes enivrés, & les autres à des personnes furieuses ou moribondes. On voioit la terre jonchée de corps comme après une défaite. Personne néanmoins n'en mourut, & le mal cessa le lendemain environ l'heure qu'il avoit pris. Les soldats se levérent le troisiéme ou le quatriéme jour, mais en l'état où l'on est après une forte médecine.

Deux jours après l'armée arriva près

de Trébisonde, qui est une colonie Grecque de Sinopiens, située sur le Pont-Euxin, ou Mer Noire, dans la Colchide. Elle demeura campée en cet endroit-là pendant l'espace de trente jours. On s'y acquitta des vœux qu'on avoit faits à Jupiter, à Hercule, & aux autres dieux, pour obtenir un heureux retour dans la patrie. On y célébra aussi des Jeux de la course à pié & à cheval, de la lutte, du pugilat, du pancrace; & le tout se passa avec beaucoup de joie & de solennité.

MNÉMON.

§. VI.

Les Grecs, après avoir essuié beaucoup de fatigues, & surmonté beaucoup de dangers, arrivent au bord de la mer vis-à-vis de Byzance. Aiant passé le détroit, ils s'engagent au service de Seuthe Prince de Thrace. Enfin Xénophon, aiant repassé la mer avec ses troupes, s'avance jusqu'à Pergame, & se joint à Thimbron Général des Lacédémoniens, qui marchoit contre Tissapherne & Pharnabaze.

APRÈS qu'on eut offert des sacrifices à différentes divinités, & qu'on *Xenoph. lib. 5.*

eut célébré les Jeux, on délibéra ſur le parti qu'il y avoit à prendre pour le retour. Il fut conclu qu'on retourneroit en Gréce par mer ; & pour cet effet, Chiriſophe s'offrit d'aller trouver Anaxibie l'Amiral de Sparte qui étoit de ſes amis, ſe promettant d'obtenir de lui des vaiſſeaux. Il partit ſur le champ. Cependant Xénophon régla l'ordre qu'il faloit faire garder, & les précautions qu'il faloit prendre pour la ſureté du camp, pour les vivres, pour les fourages. Il jugea à propos auſſi de s'aſſurer de quelques vaiſſeaux, indépendamment de ceux qu'on attendoit. Il ſe fit quelques expéditions contre les peuples voiſins.

Comme on vit que Chiriſophe ne revenoit pas auſſitôt qu'on avoit penſé, & que les vivres commençoient à manquer, on réſolut de s'en retourner par terre, parce qu'on n'avoit pas aſſez de vaiſſeaux pour embarquer toute l'armée ; & l'on chargea ſur ceux que la prévoiance de Xénophon avoit procurés, les femmes, les vieillards, & les infirmes, avec tout le bagage inutile. L'armée continua ſa marche. Elle ſéjourna dix

jours à * Cérasonte. On y fit la revûe générale des troupes, qui se trouvérent monter à huit mille six cens hommes, restés d'environ dix mille, les autres étant morts dans la retraite de fatigue, de maladie, ou de leurs blessures. MNÉMON.

Dans le peu de tems que les Grecs demeurérent sur cette côte, il y eut divers mouvemens, tant de la part des habitans du pays, que de celle de quelques Officiers, qui étoient jaloux de l'autorité de Xénophon, & qui tâchérent de le rendre odieux aux troupes. Celui-ci, par sa sagesse & sa modération, arréta tous ces mouvemens, aiant fait entendre aux soldats que leur salut dépendoit de l'union & de la bonne intelligence qu'ils garderoient entr'eux, & de l'obéissance qu'ils rendroient à leurs Chefs.

De Cérasonte ils arrivérent à Cotyore, qui n'en étoit pas éloignée. Là ils délibérérent de nouveau sur le parti qu'il faloit prendre pour le retour. Les habitans du pays représentérent qu'il y auroit par terre des diffi-

* *La ville de Cérasonte est devenue célébre par les cerisiers que Luculle en remporta le premier en Italie, & qui de là se sont répandus dans tout l'Occident.* Plut. in vit. Lucull.

ARTAXERXE

cultés presque insurmontables à cause des défilés & des fleuves qu'il faudroit passer. Ils offroient de fournir aux Grecs des vaisseaux. Ce parti parut le plus sûr : ainsi l'armée s'embarqua. On arriva le lendemain à Sinope, ville de la Paphlagonie, & colonie des Milésiens. Chirisophe s'y rendit avec des galéres, mais sans argent, quoique les soldats s'attendissent à en recevoir. Il assura qu'on paieroit l'armée lorsqu'elle seroit hors du Pont-Euxin, & que leur retraite étoit célébrée partout, & faisoit le sujet des discours & de l'admiration de toute la Gréce.

Xenoph. lib. 6. pag. 372. &c.

Les soldats se voiant assez près de la Gréce, souhaitoient faire quelque butin avant que d'y arriver ; & dans cette vûe ils résolurent de se nommer un Général qui auroit une pleine autorité, au lieu que jusques-là toutes les affaires se décidoient dans le Conseil de guerre à la pluralité des voix. Ils jettérent les yeux sur Xénophon, & le firent prier de vouloir accepter cette charge. Il n'étoit pas insensible à l'honneur de commander en chef, mais il en prévoioit les suites : il demanda du tems pour délibérer. Après avoir marqué la vive reconnoissance dont il étoit

pénétré pour l'offre avantageuſe qu'on lui faiſoit, il repréſenta que, pour éviter la jalouſie & la diviſion, le bien des affaires & l'intérêt de l'armée ſembloient demander qu'ils choisîſſent un Général de Lacédémone, qui ſe trouvoit actuellement maîtreſſe de la Gréce, & qui, en conſidération de ce choix, ſeroit plus diſpoſée à les ſoutenir. Cette raiſon ne fut point goûtée. Ils ſe récriérent qu'ils ne prétendoient point dépendre ſervilement de Sparte, ni s'aſſujettir à ſe régler dans leurs entrepriſes ſur ce qui pourroit lui plaire ou non, & ils le preſſérent encore plus d'accepter le commandement. Alors, forcé de s'expliquer nettement & ſans détour, il déclara qu'aiant conſulté les dieux par la voie des ſacrifices ſur l'offre qu'on lui faiſoit, leur volonté s'étoit manifeſtée par des ſignes non douteux, & qu'ils avoient paru ne point approuver ce choix. Il eſt étonnant de voir quelle impreſſion le ſeul nom des dieux faiſoit ſur des ſoldats pleins de paſſions d'ailleurs, & peu touchés ordinairement des motifs de religion. Le vif empreſſement des Grecs s'amortit tout-à-coup. On ne répliqua rien, & Chiriſophe, quoique

ARTAXERXE

Lacédémonien, fut choisi pour Général.

Son autorité ne fut pas de longue durée. La discorde, comme Xénophon l'avoit prévu, se mit parmi les troupes, qui étoient fâchées que le Général les empêchât de piller les villes Grecques par où ils passoient. Ce trouble fut excité principalement par ceux du Péloponnése, qui faisoient la moitié de l'armée, & qui voioient avec peine Xénophon Athénien en place. On proposa différens partis. Comme on ne convenoit de rien, les troupes se partagérent en trois corps, dont ceux d'Achaie & d'Arcadie, c'est à-dire les Péloponnésiens, faisoient le principal, au nombre de plus de quatre mille cinq cens hommes d'infanterie pesamment armés, qui avoient pour Chef Lycon & Callimaque. Chirisophe en commanda un autre d'environ quatorze cens, avec sept cens soldats d'infanterie légére. Xénophon eut le troisiéme de presque pareil nombre, dont il y en avoit trois cens légérement armés, & environ quarante chevaux, qui étoit toute la cavalerie de l'armée. Les premiers aiant obtenu des vaisseaux de ceux * d'Héraclée, à qui ils en avoient

* *Ville du Pont.*

envoié demander, partirent devant les autres pour faire quelque butin, & descendirent au port de Calpé. Chirisophe, qui étoit malade, marcha par terre, mais sans quitter les côtes. Xénophon aborda avec ses vaisseaux à Héraclée, & entra dans le milieu du pays. MNÉMON.

Il se fit divers mouvemens. L'imprudence des soldats & des Chefs les engagea dans de mauvais pas, où il en demeura plusieurs, & d'où l'habileté de Xénophon les tira plus d'une fois. S'étant tous réunis de nouveau après différens succès, ils arrivérent par terre à Chrysopolis de Calcédoine qui étoit vis-à-vis de Byzance, où ils se rendirent peu de jours après, aiant passé le petit bras de mer qui sépare les deux continens. Ils étoient prêts de piller cette ville riche & puissante pour venger une tromperie & une injure qu'on leur avoit faite, & dans l'espérance de s'y enrichir pour toujours. Xénophon y accourut aussitôt. Il convint que leur vengeance étoit juste, mais il leur fit sentir combien les suites en seroient funestes. » Après le sac de la » ville, leur dit-il, & le meurtre des » Lacédémoniens qui y sont établis, » vous deviendrez ennemis mortels de

ARTAXERXE

» leur République, & de tous leurs
» alliés. Athénes ma patrie, qui avoit
» quatre cens galéres en mer ou dans
» ses arsenaux lorsqu'elle prit les armes
» contre eux, beaucoup d'argent dans
» son Epargne, plus de mille talens
» de revenu; & qui étoit maitresse de
» toutes les îles de la Gréce, & de plu-
» sieurs villes de l'Asie & de l'Europe,
» dont celle-ci étoit une, a pourtant
» été obligée de leur céder, & de
» se soumettre à leur empire. Espé-
» rez-vous, une petite poignée de gens
» comme vous êtes, sans Chefs, sans
» vivres, sans argent, sans alliés, sans
» aucune ressource ni de la part de
» Tissapherne qui vous a trahis, ni
» de celle du Roi des Perses que vous
» avez voulu détrôner; espérez-vous,
» dis-je, pouvoir en cet état tenir
» tête aux Lacédémoniens? Deman-
» dons qu'on nous fasse satisfaction,
» & ne vengeons pas la faute des By-
» zantins par un crime encore plus
» grand, & qui nous attirera une ruine
» certaine. « On le crut, & l'affaire
s'accommoda.

Xenoph. lib. 7. De là il les mena à Salmydesse au service de Seuthe Prince de Thrace, qui l'avoit déja sollicité auparavant

MNÉMON.

par ſes envoiés de lui amener des troupes, & qui ſongeoit à ſe rétablir dans les Etats de ſon pere que ſes ennemis lui avoient enlevés. Il avoit fait de grandes promeſſes à Xénophon pour lui & pour ſes troupes : mais quand il en eut tiré le ſervice dont il avoit beſoin, loin de tenir ſa parole, il ne leur donna pas la paie dont il étoit convenu. Xénophon lui en fit de grands reproches, rejettant cette perfidie ſur Héraclide ſon Miniſtre, qui croioit faire ſa cour à ſon Maître en lui épargnant quelques ſommes d'argent aux dépens de la droiture & de la bonne foi, qualités qui doivent être les plus chéres à un Prince, & qui contribuent le plus à ſa réputation, auſſi bien qu'au ſuccès des affaires & à la ſureté de l'Etat. Mais ce Miniſtre perfide, perſuadé que l'honneur, la probité, la juſtice ne ſont qu'une chimére, & que ce qu'il y a de réel c'eſt d'avoir bien de l'argent, ne ſongeoit en effet qu'à s'enrichir par quelque voie que ce fût, & pilloit impunément ſon Maître tout le premier, & avec lui tous ſes ſujets. » Cependant, » continue Xénophon, tout homme » ſage, ſur-tout s'il eſt en place & qu'il

ARTAXERXE

» commande, doit regarder la juſtice, » la probité, la bonne foi, comme le » plus précieux tréſor qu'il puiſſe poſ- » ſéder, & comme une reſſource aſ- » ſurée & un appui inébranlable dans » tous les événemens de la vie. « Héraclide avoit d'autant plus de tort d'en uſer ainſi à l'égard des troupes, qu'il étoit Grec de nation, & non pas Thrace : mais l'avarice avoit étoufé en lui tout ſentiment d'honneur.

Dans le moment même que la diſpute entre Seuthe & Xénophon éclatoit le plus vivement, arrivérent Charmine & Polynice Ambaſſadeurs de Lacédémone, qui dirent que la République avoit déclaré la guerre à Tiſſapherne & à Pharnabaze, que Thimbron s'étoit déja embarqué avec des troupes, & qu'il promettoit un Darique par mois à chaque ſoldat, deux aux Capitaines, & quatre aux Colonels, s'ils vouloient s'engager à ſon ſervice. Xénophon accepta cette offre, & aiant tiré de Seuthe, par l'entremiſe des Ambaſſadeurs, une partie de la paie qui lui étoit dûe, il ſe rendit par mer à Lampſaque avec l'armée, qui montoit alors à peu près à ſix mille hom-

mes. De là il avança jusqu'à Pergame ville de la Troade. Aiant rencontré près de Parthénie qui fut le terme de l'expédition des Grecs, un grand Seigneur qui retournoit en Perse, il le prit, lui, sa femme, ses enfans, & tout son équipage; & par là se vit en état de faire des libéralités à ses soldats, & de les dédommager avantageusement de toutes les pertes qu'ils avoient souffertes. Ensuite Thimbron arriva, qui prit la conduite des troupes; & les aiant jointes aux siennes, il marcha contre Tissapherne & Pharnabaze. MNÉMON.

Tel fut le succès de l'entreprise de Cyrus. Xénophon compte depuis le départ de l'armée de ce Prince de la ville d'Ephése jusqu'à son arrivée au lieu de la bataille, cinq cens trente-cinq parasanges ou lieues, & quatre-vingts treize jours de marche. Il compte, pour le retour, depuis le lieu de la bataille jusqu'à Cotyore ville située sur le bord du Pont-Euxin, ou Mer Noire, six cens vingt parasanges ou lieues, & cent vingt-deux jours de marche. Enfin reprenant le tout ensemble, il dit que le chemin, tant à aller qu'à revenir, fut de onze cens

Xenoph. de Exped. Cyri, lib. 2. pag. 276.

Id. lib. 5. pag. 355.

Id. lib. 7. pag. 427.

cinquante-cinq * parasanges ou lieues; & de deux cens quinze jours de marche : & que le tems que mit l'armée à faire tout ce chemin, en y comptant les séjours, fut de quinze mois.

Il paroit par ce calcul que les jours de marche de l'armée de Cyrus étoient en allant, l'un portant l'autre, à peu près de six ** parasanges ou six lieues, & dans le retour de cinq seulement. Il étoit naturel que Cyrus, qui vouloit surprendre son frere, fît le plus de diligence qu'il lui étoit possible.

Cette retraite des dix mille Grecs a toujours passé parmi les connoisseurs,

* *J'ajoute ces cinq qui manquent dans le texte, pour faire quadrer le total avec les deux parties.*

** *La parasange est une mesure itinéraire propre aux Perses, & qui est composée de trente stades. Le stade, mesure propre aux Grecs, est composé, selon la plus commune opinion, de* 125 *pas géométriques : par conséquent il en faut* 20 *pour faire la lieue commune de France, qui est de* 2500 *pas. C'est le sentiment que j'ai toujours suivi jusqu'ici, selon lequel la parasange est d'une lieue & demie.*

Or j'y vois ici une grande difficulté. Dans cette supposition, il se trouveroit que les marches ordinaires de Cyrus avec une armée de plus de cent mille hommes, auroient été pendant un si long espace de neuf lieues chaque jour l'un portant l'autre, ce qui est, selon les gens du métier, absolument insoutenable. C'est ce qui m'a déterminé à ne compter ici la parasange que pour une lieue. Plusieurs Auteurs ont remarqué, & la chose n'est pas douteuse, que le stade, & toutes les autres mesures itinéraires des Anciens, ont beaucoup varié selon les tems & les lieux, & il en est encore de même des nôtres.

comme je l'ai déja remarqué, pour un modéle parfait dans ce genre, & qui n'a jamais eu rien de pareil. En effet on ne peut pas voir une entreprise ni formée avec plus de hardiesse & de courage, ni conduite avec plus de prudence, ni exécutée avec plus de bonheur. Dix mille hommes, éloignés de leur patrie de cinq ou six cens lieues, qui ont perdu leur Général & leurs meilleurs Capitaines, qui se trouvent dans le cœur du pays ennemi, entreprennent, à la vûe d'un ennemi victorieux & de ses nombreuses armées, de se retirer du fond de son empire, &, pour ainsi dire, des portes de son palais, & de traverser une vaste étendue de pays inconnus & presque tous ennemis, sans être effraiés par la vûe des obstacles & des dangers sans nombre qui pouvoient les arréter à chaque moment: passages de riviéres, de montagnes, de défilés; attaques ouvertes, ou embuches cachées, à essuier de la part des peuples sur leur route; la famine presque assurée dans des régions vastes & désertes; plus que tout cela, trahison à craindre de la part des troupes qui sembloient leur devoir servir d'escorte,

mais qui en effet avoient ordre de les faire périr. Car Artaxerxe, qui sentoit combien le retour de ces Grecs dans leur pays étoit capable de le couvrir de honte, & de décrier dans l'esprit des peuples la majesté de l'empire, n'avoit rien omis pour l'empécher; & il desiroit leur perte, dit Plutarque, avec plus de passion qu'il n'avoit desiré de vaincre Cyrus lui-même, & de conserver ses Etats. Cependant ces dix mille hommes, malgré tant d'obstacles, viennent à bout de leur dessein, & à travers mille dangers arrivent victorieux & triomphans dans leur patrie. Lontems après, Antoine poursuivi par les Parthes à peu près dans le même pays, & se trouvant dans un pareil danger, s'écria plein d'admiration pour un courage si invincible, *O retraite des Dix-mille!*

Plut. in Anton. pag. 937.

Ὦ μύριοι.

Aussi fut-ce l'heureux succès de cette fameuse retraite qui remplit de mépris pour Artaxerxe les peuples de la Gréce, en leur montrant que l'or, l'argent, le luxe, les délices, un nombreux serrail de femmes, faisoient tout le mérite du grand Roi, mais que du reste toute son opulence & toute sa puissance si vantée n'étoient

que faste & vaine ostentation. C'est ce préjugé, répandu plus que jamais dans toute la Gréce depuis cette célébre expédition, qui donna lieu à ces hardies entreprises des Grecs dont nous parlerons bientôt, qui firent trembler Artaxerxe jusques sur son trône, & qui mirent l'empire des Perses à deux doits de sa perte.

MNÉMON.

§. VII.

Suite qu'eut la mort de Cyrus à la Cour d'Artaxerxe. Cruauté & jalousie de Parysatis. Empoisonnement de Statira.

Je reviens à ce qui se passa après la bataille de Cunaxa à la Cour d'Artaxerxe. Comme il croioit avoir tué Cyrus de sa main, & qu'il regardoit cette action comme la plus glorieuse de sa vie, il vouloit que tout le monde en pensât de même, & c'étoit le blesser par l'endroit le plus délicat que de lui disputer cet honneur, ou de le vouloir partager avec lui. Le soldat Carien dont nous avons parlé, non content des riches présens dont le Roi l'avoit comblé sous un autre pré-

Plut. in Artax. pag. 1018 - 1021.

ARTAXERXE

texte, ne cessoit de déclarer à quiconque vouloit l'entendre que nul autre que lui n'avoit tué Cyrus, & que le Roi lui faisoit une grande injustice de le priver de la gloire qui lui étoit dûe. Le Prince, quand on l'eut informé de cette insolence, aiant conçu une jalousie aussi basse que cruelle, eut la foiblesse de le livrer à Parysatis, qui avoit juré la perte de tous ceux qui avoient eu part à la mort de son fils. Animée d'une barbare vengeance, elle commanda aux Exécuteurs de prendre ce malheureux, de lui faire souffrir les plus vives douleurs pendant dix jours; ensuite après qu'ils lui auroient arraché les yeux, de lui verser dans les oreilles de l'airain fondu, jusqu'à ce qu'il expirât dans ce cruel supplice: ce qui fut exécuté.

Mithridate de même s'étant vanté dans un repas, où il avoit la tête échaufée par le vin, que c'étoit lui qui avoit porté le coup mortel à Cyrus, paia bien cher cette sotte & imprudente vanité. Il fut condanné au supplice des * auges, l'un des plus

* *Voiez la description de ce supplice dans le troisiéme Volume de cette histoire.* pag. 327.

cruels

cruels qui aient jamais été inventés ; & après avoir langui dans les tourmens pendant dix-ſept jours, il mourut enfin avec beaucoup de peine. MNÉMON.

Il ne reſtoit à Paryſatis, pour exécuter tout ſon projet & aſſouvir pleinement ſa vengeance, que de punir l'Eunuque du Roi, nommé Méſabate, qui par l'ordre de ſon Maître avoit coupé la tête & la main de Cyrus. Mais, comme il ne donnoit aucune priſe ſur lui, voici le piége que lui tendit Paryſatis. C'étoit une femme fort adroite, qui avoit beaucoup d'eſprit, & qui excelloit à un certain jeu des dés. Depuis la guerre elle s'étoit racommodée avec le Roi, jouoit ſouvent avec lui, étoit de toutes ſes parties, avoit pour lui une complaiſance ſans bornes, & loin de le contredire en quoi que ce fût, alloit elle-même au devant de ſes deſirs, & ne rougiſſoit point de favoriſer ſes paſſions, & de lui en fournir la matiére. Mais ſur-tout elle ne le perdoit point de vûe, & ne laiſſoit Statira ſeule avec lui que le moins de tems qu'elle pouvoit, voulant ſe rendre abſolument maitreſſe de l'eſprit de ſon fils.

Un jour, voiant que le Roi étoit

ARTAXERXE

ſans affaires, & qu'il ne penſoit qu'à ſe divertir, elle lui propoſa de jouer aux dés mille * Dariques. Il accepta volontiers la propoſition. Elle ſe laiſſa perdre, & paia les mille Dariques comptant. Mais faiſant ſemblant d'avoir du chagrin & d'être piquée, elle le preſſa de recommencer, & de vouloir bien jouer un Eunuque. Le Roi, qui ne ſe doutoit de rien, y conſentit. Ils convinrent que chacun d'eux excepteroit de ſon côté cinq de ſes Eunuques les plus chéris & les plus conſidérés, que celui qui gagneroit en prendroit un parmi les autres à ſon choix, & que le perdant ſeroit tenu de le livrer. Ces conditions faites, ils ſe mettent à jouer. La Reine apporte à ce jeu toute ſon application, y emploie tout ce qu'elle a de ſcience & d'adreſſe; & favoriſée d'ailleurs par le dé, elle gagne, & choiſit Méſabate, car il n'étoit pas du nombre des exceptés. Dès qu'elle l'eut entre ſes mains, avant que le Roi pût entrer dans aucun ſoupçon de la vengeance qu'elle méditoit, elle le livra aux Exécuteurs, & leur commanda de l'écorcher tout vif, de le coucher enſuite tout de travers ſur * trois croix,

* *Le Darique valoit dix francs.*

* *Plutarque n'explique pas davantage cette circonſtance.*

& d'étendre ſa peau à part ſur des pieux dreſſés tout auprès ; ce qui fut exécuté. Quand le Roi le ſut, il en fut très-fâché, & entra dans une furieuſe colére contre ſa mere. Mais elle, ſans s'en mettre autrement en peine, lui dit en riant & en plaiſantant : » Vrai-» ment, vous faites bien l'enchéri, & » vous êtes bien délicat, de vous fâ-» cher pour un méchant décrépit d'Eu-» nuque ; & moi, qui ai perdu mille » bons Dariques que j'ai paiés ſur le » champ, je n'en dis mot, & je ſuis » contente.

Toutes ces cruautés n'étoient, ce ſemble, que des eſſais & des préparatifs d'un autre crime que méditoit Paryſatis. Elle conſervoit depuis lontems dans ſon cœur une haine violente contre la Reine Statira, & l'avoit fait éclater en pluſieurs occaſions. Elle ſentoit bien que le crédit qu'elle avoit auprès du Roi ſon fils, n'étoit que l'effet du reſpect & de la conſidération qu'il avoit pour elle comme pour ſa mere, au lieu que celui de Statira étoit fondé ſur l'amour & ſur la confiance qui rendoient ce crédit bien plus ſûr. De quoi n'eſt point capable la jalouſie d'une femme ambi-

ARTAXERXE

tieuſe ! Celle-ci réſolut de ſe défaire, à quelque prix que ce fût, d'une rivale ſi redoutable.

Pour parvenir plus ſurement à ſes fins, elle feignit de ſe réconcilier avec ſa belle-fille, & lui donna toutes les marques extérieures d'une ſincére amitié & d'une vraie confiance. Les deux Reines paroiſſant donc avoir oublié leurs anciens ſoupçons & leurs anciennes querelles, vivoient bien enſemble, ſe voioient comme auparavant, & mangeoient l'une chez l'autre. Mais, comme elles connoiſſoient toutes deux le fond qu'il faut faire ſur les amitiés & les careſſes de la Cour, ſurtout parmi les femmes, elles n'étoient point dupes de part ni d'autre; & les mêmes craintes ſubſiſtant toujours, elles ſe tenoient ſur leurs gardes, & ne mangeoient que des mêmes viandes & des mêmes morceaux. Croiroit-on qu'il fût poſſible de tromper une vigilance ſi attentive & ſi précautionnée ? Paryſatis, un jour qu'elle donnoit à manger à ſa belle-fille, prit ſur la table un oiſeau fort rare qu'on y avoit ſervi, le partagea par le milieu, en donna la moitié à Statira, & mangea l'autre. Statira, bientôt après ſen-

tit de vives douleurs, & étant sortie de table, mourut dans des convulsions horribles, après avoir inspiré au Roi de violens soupçons contre sa mere, dont il connoissoit d'ailleurs la cruauté & l'esprit implacable & vindicatif. Il fit une exacte recherche du crime. Tous les domestiques & les Officiers de sa mere furent arrêtés, & appliqués à la question. Gigis, femme de chambre de Parysatis, & la confidente de tous ses secrets, avoua tout. Elle avoit fait frotter de poison un côté du couteau. Ainsi Parysatis aiant coupé l'oiseau en deux parts, mit promtement le côté sain dans sa bouche, & donna à Statira le côté empoisonné. Gigis fut mise à mort. Voici le supplice auquel la loi des Perses condanne les empoisonneurs. Il y a une grande pierre fort large, sur laquelle on leur fait mettre la tête; & avec une autre pierre on frappe dessus, jusqu'à ce que la tête soit toute écrasée, & qu'il n'en reste pas la moindre figure. Pour Parysatis, le Roi se contenta de la confiner à Babylone où elle demanda de se retirer, & lui dit que tant qu'elle y seroit il n'y mettroit jamais le pié.

CHAPITRE TROISIÉME.

Ce Chapitre renferme principalement les entreprises des Lacédémoniens dans l'Asie Mineure; leur défaite près de Cnidos; le rétablissement des murailles & de la puissance d'Athénes; la fameuse paix d'Antalcide prescrite aux Grecs par Artaxerxe Mnémon; les guerres de ce Prince contre Evagore roi de Cypre & contre les Caduſiens. Les personnages qui y paroissent le plus, sont Lysandre & Agésilas du côté des Lacédémoniens, & Conon de celui des Athéniens.

§. I.

Les villes Grecques d'Ionie implorent le secours des Lacédémoniens contre Artaxerxe. Rare prudence d'une Dame conservée dans le Gouvernement de son mari après sa mort. Agésilas est élu Roi à Sparte. Son caractére.

Xenoph. hist. Græc. lib. 3. pag. 479-487.

Les villes d'Ionie qui avoient suivi le parti de Cyrus, craignant le

reſſentiment de Tiſſapherne, avoient eu recours aux Lacédémoniens comme aux libérateurs de la Gréce, pour les prier de les maintenir dans la poſſeſſion où elles étoient de leur liberté, & d'empécher qu'on ne ravageât leur pays. Nous avons déja dit qu'ils y envoiérent Thimbron, aux troupes duquel Xénophon joignit les ſiennes au retour de la Perſe. Thimbron fut bientôt rappellé pour quelque mécontentement, & on lui donna pour ſucceſſeur Dercyllidas, ſurnommé Siſyphe à cauſe de ſon induſtrie à trouver des reſſources, & de ſon habileté à inventer des machines de guerre, & à en faire uſage. Il prit le commandement de l'armée à Ephéſe. Quand il y fut arrivé, il apprit qu'il y avoit de la diviſion entre les deux Satrapes qui commandoient dans le pays.

An. M. 3605.
Av. J.C. 399.

Les provinces de la Monarchie Perſanne, dont pluſieurs, ſituées à l'extrémité de l'Empire, demandoient trop de ſoins pour être gouvernées immédiatement par le Prince, étoient confiées à de grands Seigneurs, appellés communément Satrapes. Ils avoient chacun dans leur département une autorité preſque ſouverai-

ne, & étoient, à proprement parler, comme des Vicerois, tels que nous en voions de nos jours dans quelques Etats voisins. On leur fournissoit un nombre de troupes suffisant pour la défense du pays. Ils en nommoient tous les Officiers. Ils donnoient les gouvernemens des places. Ils étoient chargés de faire paier les tributs, & de les envoier au Prince. Ils avoient pouvoir de faire de nouvelles levées, de traiter avec les Etats voisins, & même avec les Généraux des ennemis; en un mot, de faire tout ce qu'ils jugeoient nécessaire pour entretenir le bon ordre & la tranquillité dans leur gouvernement. Ils étoient indépendans les uns des autres; & quoiqu'ils servissent un même maître, & qu'ils dussent concourir à la même fin, néanmoins, plus touchés chacun en particulier de l'avantage de leur province, que du bien général de l'Empire, ils avoient souvent des disputes ensemble, formoient des desseins tout différens, refusoient de secourir leurs collégues dans le besoin, & quelquefois même leur étoient entiérement opposés. L'éloignement de la Cour, & l'absence du Prince, donnoient lieu

à ces diſſenſions, & peut-être qu'une politique ſecrette contribuoit à les entretenir, pour diſſiper ou prévenir les conſpirations qu'une trop grande intelligence entre les Gouverneurs auroit pu exciter. MNÉMON.

Dercyllidas aiant donc appris que Tiſſapherne & Pharnabaze n'étoient pas bien enſemble, il fit tréve avec le premier, pour ne les avoir pas tous deux en même tems ſur les bras, entra dans la province de Pharnabaze, & s'avança juſques dans l'Eolie.

Zénis Dardanien avoit gouverné cette province ſous l'autorité de ce Satrape ; & comme après ſa mort on la vouloit donner à un autre, Mania ſa veuve vint trouver Pharnabaze avec des troupes & des préſens, & lui dit qu'étant veuve d'un homme qui lui avoit rendu de grands ſervices, elle le prioit de ne lui point ôter les récompenſes de ſon mari ; Qu'elle le ſerviroit avec le même zêle & la même obéiſſance, & que ſi elle y manquoit il lui ſeroit toujours libre de lui ôter ſon gouvernement. Elle le conſerva donc, & s'y conduiſit avec toute la ſageſſe & toute l'habileté qu'on auroit pu attendre de l'homme le plus con-

ſommé dans l'art de commander. Aux tributs ordinaires qu'avoit paié ſon mari, elle ajoutoit des préſens d'une magnificence extraordinaire; & lorſque Pharnabaze venoit dans ſa province, elle le traitoit plus ſplendidement que ne faiſoient tous les autres Gouverneurs. Elle ne ſe contenta pas de conſerver les places qu'on avoit commiſes à ſa garde, elle en conquit de nouvelles, & prit ſur la côte Lariſſe, Amaxite, & Colone.

Sur les Myſiens & les Piſidiens.

On voit ici que la prudence, le bon eſprit, & le courage ſont de tout ſexe. Elle ſe trouvoit préſente à tout, montoit ſur un char, & ordonnoit elle-même des peines & des récompenſes. Il n'y avoit point dans les provinces voiſines de plus belles armées que la ſienne, & elle y tenoit à ſa ſolde un grand nombre de ſoldats Grecs. Elle accompagnoit même Pharnabaze dans toutes ſes entrepriſes, & ne lui étoit pas d'un médiocre ſecours. Auſſi ce Satrape, qui connoiſſoit tout le prix d'un ſi rare mérite, faiſoit à cette Dame plus d'honneur qu'à tous les autres Gouverneurs, juſqu'à lui donner entrée dans ſon Conſeil; & il la traitoit avec une diſtinction qui auroit été

capable d'exciter la jalousie, si la modestie & la douceur de cette Dame n'en eussent prévenu les tristes effets, en jettant pour ainsi dire un voile sur toutes ses vertus qui en amortissoit l'éclat, & ne les laissoit entrevoir que pour les faire admirer. MNÉMON.

Elle ne trouva d'ennemis que dans sa propre famille. Midias son gendre, piqué des reproches qu'on lui faisoit de laisser commander une femme en sa place, & abusant de l'entiére confiance qu'elle avoit en lui, & qui lui laissoit les entrées libres en tout tems, l'étrangla avec son fils. Après sa mort, il se saisit de deux places fortes où elle avoit renfermé ses trésors : les autres villes se déclarérent contre lui. Il ne jouit pas lontems du fruit de son crime. Dercyllidas arriva heureusement dans cette conjoncture. Toutes les places de l'Eolie, soit de gré, soit de force, se rendirent à lui, & Midias fut dépouillé des biens qu'il avoit si injustement acquis. Le Général Lacédémonien, aiant accordé un tréve à Pharnabaze, alla prendre ses quartiers d'hiver dans la Bithynie pour n'être point à charge aux alliés.

AN.M.3606.
AV.J.C.398.

L'année suivante, le commande-

ARTAXERXE

Xenoph. p. 487. 488.

ment lui aiant été continué, il passa en Thrace, & arriva dans la Quersonnése. Il savoit que les Députés du pays avoient été à Sparte pour représenter le besoin qu'il y auroit de fermer l'Isthme d'un bon mur contre les incursions fréquentes des barbares qui empéchoient de cultiver les terres. Aiant pris la mesure de cet espace qui a plus d'une lieue de largeur, il distribua l'ouvrage entre ses soldats, & le mur fut achevé l'automne de la même année. Dans cet espace étoient renfermées onze villes, plusieurs ports, grand nombre de terres labourables, & de vergers, & toutes sortes de paturages. L'ouvrage étant achevé il repassa en Asie; & faisant la revûe des villes, il y trouva tout en bon état.

Plut. in Artax. pag. 1021.

Conon Athénien, depuis la bataille qu'il avoit perdue à Ægos-potamos, s'étant condanné lui-même à un exil volontaire, se tenoit dans l'île de Cypre chez le roi Evagore, non seulement pour y être en sureté de sa personne, mais aussi pour y attendre un changement dans les affaires, comme un homme, dit Plutarque, attend le retour de la marée pour s'embarquer. Il avoit toujours en vûe de rétablir la

puiſſance d'Athénes, à laquelle ſa défaite avoit porté un coup mortel ; & toujours plein de fidélité & de zêle pour ſa patrie, quoiqu'elle lui fût peu favorable, il cherchoit tous les moiens de relever ſes ruines, & de lui rendre ſon ancienne ſplendeur.

Ce Général Athénien, voiant que les deſſeins qu'il méditoit avoient beſoin, pour réuſſir, d'une grande puiſſance, écrivit à Artaxerxe pour lui expliquer ſes projets, & chargea le porteur de la lettre de s'adreſſer à Ctéſias qui la donneroit au Roi en main propre. Elle fut remiſe en effet à ce Médecin, & l'on dit, quoiqu'il n'en convint pas, qu'à ce que Conon avoit écrit, il ajouta, *qu'il prioit le Roi de lui envoier Ctéſias comme un homme très-utile à ſon ſervice, ſur-tout pour les affaires de la marine.* Pharnabaze, de concert avec Conon, étoit allé en Cour pour décrier la conduite de Tiſſapherne comme trop déclaré en faveur des Lacédémoniens. Sur les vives inſtances de Pharnabaze, le Roi lui fit compter cinq cens talens pour équiper la flote, avec ordre d'en donner le commandement à Conon. Il envoia auſſi Ctéſias en Gréce, qui

Diod. lib. 14. pag. 267. Juſtin. lib. 6. cap. 1.

Cinq cens mille écus.

passa à Sparte après avoir visité Cnide sa patrie.

Ce Ctésias avoit d'abord été à Cyrus, & l'avoit suivi dans son expédition. Il fut fait prisonnier à la bataille où Cyrus fut tué. On se servit de lui pour panser quelques blessures qu'Artaxerxe y avoit reçues; & il s'en acquitta si bien, que le Roi le retint à son service, & le fit son premier médecin. Il passa plusieurs années à sa Cour en cette qualité. Pendant qu'il y fut, les Grecs, dans toutes les affaires qu'ils y avoient, s'adressoient à lui, comme fit Conon dans celle-ci. Le long séjour qu'il fit en Perse à la Cour, lui donna tout le tems & tous les moiens nécessaires pour s'instruire de l'histoire du pays. Il l'écrivit en vingt-trois livres. Les six premiers contenoient l'histoire de l'Empire des Assyriens & des Babyloniens, depuis Ninus & Sémiramis jusqu'à Cyrus. Les dix-sept derniers traitoient des affaires de Perse depuis le commencement du régne de Cyrus jusqu'à la troisiéme année de la XCV^e^ Olympiade qui tombe sur la CCCXCVIII^e^ avant JESUS-CHRIST. Il avoit aussi écrit une histoire de l'Inde, Photius a don-

Strab. lib. 14. p. 656. Plut. in Artax. pag. 1014-1017-1020. Diod. l. 14. pag. 273. Aristot. de hist. Animal. lib. 8. c. 28. Phot. Cod. LXII.

né des extraits de ces deux hiſtoires ; MNÉMON.
& ces extraits ſont tout ce qui nous reſte de Ctéſias. Il contredit ſouvent Hérodote, & ſe trouve auſſi quelquefois en oppoſition avec Xénophon. Les anciens ne l'eſtimoient pas beaucoup ; & ils en parlent comme d'un homme fort vain, ſur la bonne foi de qui l'on ne peut pas compter, & qui a mêlé dans ſon hiſtoire des fables, & quelquefois même des menſonges.

Tiſſapherne & Pharnabaze, quoique ſecrettement ennemis l'un de l'autre, avoient, ſur les ordres du Roi, réuni leurs troupes pour s'oppoſer aux entrepriſes de Dercyllidas, qui étoit paſſé en Carie. Ils le pouſſérent dans un terrain ſi déſavantageux, qu'il y auroit infailliblement péri, s'ils l'euſſent chargé dans le moment ſans lui laiſſer le tems de ſe reconnoitre. C'étoit l'avis de Pharnabaze : mais Tiſſapherne redoutant la valeur des Grecs qui avoient ſuivi Cyrus, dont il avoit fait épreuve, & auſquels il croioit que tous les autres reſſembloient, propoſa une entrevue, qui fut acceptée. Dercyllidas aiant demandé que les villes Grecques demeuraſſent libres, & Tiſſapherne que l'armée & les Généraux

AN. M. 3607. AV. J.C. 397. *Xenoph. hiſt. Græc. lib. 3. pag. 489. 490. Diod. lib. 14. pag. 267.*

ARTAXERXE

de Lacédémone se retirassent, ils firent tréve jusqu'à ce qu'ils pussent avoir réponse de leurs maîtres.

Xenoph. ibid. p. 491. 492.

Tandis que ces choses se passoient en Asie, les Lacédémoniens résolurent de châtier l'insolence des habitans de l'Elide, qui, non contens de s'être alliés avec leurs ennemis dans la guerre du Péloponnése, les empéchoient de disputer le prix aux Jeux Olympiques. Sous prétexte d'une amende que Sparte n'avoit pas paiée, ils avoient fait un affront à un de leurs citoiens pendant les Jeux, & empéché Agis de sacrifier au temple de Jupiter Olympien. Ce Roi fut chargé de cette expédition, qui ne fut terminée que la troisiéme année après. Il auroit pu prendre Olympie leur ville qui n'étoit point fermée de murailles, il se contenta de saccager les fauxbourgs & les lieux des exercices qui étoient fort beaux. Ils demandérent la paix, qui leur fut accordée. On leur laissa l'intendance du temple de Jupiter Olympien, où ils n'avoient pas beaucoup de droit : mais ceux qui le leur contestoient, n'étoient pas dignes de cet honneur.

Agis, à ſon retour, tomba malade, & mourut en arrivant à Sparte. On lui rendit des honneurs plus qu'humains, & après avoir laiſſé paſſer quelques jours, ſelon la coutume, Léotychide & Agéſilas, l'un fils & l'autre frere du défunt, ſe diſputérent la Couronne. Celui-ci ſoutenoit que ſon concurrent n'étoit point fils d'Agis, & appuioit ſa prétention ſur le témoignage même de la Reine qui le ſavoit mieux que perſonne, & qui l'avoit avoué pluſieurs fois auſſi bien que ſon mari. En effet, le bruit commun étoit que ſa femme l'avoit eu d'Alcibiade, comme je l'ai raporté dans ſon tems, & que cet Athénien l'avoit corrompue en lui faiſant préſent de mille * Dariques. Agis, en mourant, protesta du contraire. Léotychide étant venu ſe jetter à ſes piés tout fondant en larmes, il ne put lui refuſer la grace qu'il demandoit, & le reconnut pour ſon fils devant tous ceux qui étoient préſens.

Xenoph. pag. 493. Plut. in Lyſ. p. 445. In Ageſil. pag. 597.

Athen. l. 12. p. 534.

* *Mille piſtoles.*

La plupart des Spartiates, charmés de la vertu & du mérite d'Agéſilas, & comptant pour un très-grand avantage d'avoir pour Roi un homme nourri avec eux, & qui avoit eſſuié

ARTAXERXE

comme eux toute la rigueur de l'éducation Lacédémonienne, l'aidérent de tout leur pouvoir. On faisoit valoir contre lui un ancien Oracle, qui avertissoit Sparte d'éviter avec soin *un régne boiteux*. Lysandre ne fit qu'en plaisanter, & en détourna le sens contre Léotychide même, prétendant que comme bâtard il étoit ce roi boiteux dont l'Oracle commandoit de se donner de garde. Agésilas, & par ses grandes qualités, & par la puissante protection de Lysandre, l'emporta sur son Neveu, & fut déclaré Roi.

Comme par les loix le roiaume appartenoit à Agis, son frere Agésilas, qui paroissoit devoir passer sa vie dans l'état de simple particulier, avoit été élevé comme les autres enfans dans la discipline de Lacédémone, qui étoit très rude pour la maniére de vivre, & pleine d'exercices laborieux, mais aussi qui enseignoit * parfaitement aux enfans à

* *De là vient que le poéte Simonide appelloit Sparte* la domteuse d'hommes, δαμασίμβροτον, *comme celle de toutes les villes qui par l'habitude rendoit ses citoiens les plus souples de tous les hommes, & les plus soumis aux loix.* ὡς μάλιστα διὰ τῶν ἐθῶν τοὺς πολίτας τοῖς νόμοις πειθηνίους καὶ χειροήθεις ποιοῦσαν.

obéir. La Loi ne dispensoit de cette nécessité que les enfans qui étoient élevés pour le trône. Ainsi Agésilas eut cela de particulier, qu'il ne parvint pas à commander sans avoir auparavant parfaitement appris à obéir. De-là vint que de tous les Rois de Sparte il fut celui qui sut le mieux se faire estimer & aimer de ses sujets, parce que [a] ce Prince, aux qualités que lui avoit donné la nature pour le commandement & la roiauté, avoit ajouté par l'éducation l'avantage d'être humain & populaire.

MNÉMON.

Il est étonnant que Sparte, cette ville si renommée en matiére d'éducation & de politique, ait cru devoir relâcher quelque chose de la sévérité de sa discipline en faveur des Princes qui devoient régner, au lieu que c'étoient eux qui avoient plus besoin que les autres d'être soumis de bonne heure au joug de l'obéissance, pour être dans la suite en état de mieux commander.

Plutarque observe que dès l'enfance on voioit réunies dans Agésilas des qualités qui sont pour l'ordinaire incompatibles : une vivacité d'esprit,

In Agesil. p. 596.

a Τῷ φύσει ἡγεμονικῷ καὶ βασιλικῷ προσκτησάμενος ἀπὸ τῆς ἀγωγῆς τὸ δημοτικὸν καὶ φιλάνθρωπον.

ARTAXERXE

une véhémence, une fermeté insurmontable en apparence, un desir violent de primer & de l'emporter sur tous les autres, avec une douceur, une soumission, une docilité, qui cédoit au premier mot, & qui le rendoit infiniment sensible aux plus légéres réprimandes, de sorte qu'on obtenoit tout de lui par des motifs d'honneur, & rien par la crainte ni par la violence.

Il étoit boiteux, mais ce défaut étoit couvert par la grace de sa personne, & encore plus par la gaieté avec laquelle il le supportoit, & en railloit le premier. On peut dire même que ce vice du corps mettoit dans un plus grand jour son courage & son ardeur pour la gloire, n'y aiant aucun travail, aucune entreprise, quelque difficile qu'elle fût, qu'il refusât à cause de son incommodité.

Plut. in Moral. pag. 55.

Les louanges qui n'avoient point un air de vérité & de sincérité le blessoient, loin de lui faire plaisir : & elles n'avoient pour lui ce caractére que quand elles sortoient de la bouche de ceux, qui, dans d'autres occasions, lui avoient représenté ses défauts avec liberté. Il ne souffrit point,

de ſon vivant, qu'on tirât ſon portrait : & en mourant même il défendit très expreſſément qu'on fît de lui aucune image, ſoit en plate peinture, ſoit en relief. Sa raiſon étoit que ſes belles actions, s'il en avoit faites, lui tiendroient lieu de monumens ; ſans quoi, toutes les ſtatues du monde ne pourroient lui faire aucun honneur. On ſait ſeulement qu'il étoit de petite taille, ce que les Lacédémoniens n'aimoient pas dans leurs Rois ; & Théophraſte aſſure que les Ephores condannérent à une amende leur roi Archidamus, pere de celui dont nous parlons, parce qu'il avoit épouſé une femme fort petite. [a] Car, diſoient-ils, *elle ne nous donnera pas des rois, mais des roitelets.*

Ib. p. 191.

On a remarqué qu'Agéſilas, dans ſa maniére de vivre avec les autres citoiens, ſe gouverna mieux envers ſes ennemis, qu'envers ſes amis : car il ne fit jamais à ſes ennemis la moindre injuſtice, & il viola ſouvent la juſtice en faveur de ſes amis. Il auroit

Plut. in Ageſil. pag. 598.

a Οὐ γὰρ βασιλεῖς, ἔφασαν, ἄμμιν, ἀλλὰ βασιλείδια γεννασεῖ.

ARTAXERXE

eu honte de ne pas honorer & récompenser ses ennemis quand ils avoient bien fait, & il n'avoit pas la force de reprendre ses amis quand ils avoient fait des fautes. Il alloit même jusqu'à les soutenir, quoiqu'ils eussent tort, & regardoit en ces occasions le zêle pour la justice comme un vain prétexte dont on couvroit le refus de les servir. Et à ce propos l'on rapporte un petit billet qu'il écrivit à un Juge en ces termes, en lui recommandant son ami : *Si Nicias n'est pas coupable, déchargez-le de l'accusation à cause de son innocence ; s'il l'est, déchargez-le à ma considération ; de quelque manière que ce soit, déchargez-le.*

Ibid. pag. 503.

C'est bien mal connoître les droits & les priviléges de l'amitié, que de vouloir ainsi la rendre complice des crimes, & protectrice des actions injustes. La loi fondamentale de l'amitié, dit Cicéron, c'est de ne jamais rien demander à ses amis, & de ne leur jamais rien accorder, qui soit contraire à la justice ou à l'honnêteté : *Hæc prima lex in amicitia sanciatur, ut neque rogamus res turpes, nec faciamus rogati.*

De Amicit. n. 40.

Agéſilas ne ſe montra pas ſi délicat ſur ce point, du moins dans les commencemens, & il ne négligeoit aucune occaſion de faire plaiſir à ſes amis, & même à ſes ennemis. Par ces maniéres officieuſes & obligeantes, ſoutenues d'ailleurs d'un grand mérite, il ſe fit un grand crédit, & acquit dans la ville un pouvoir preſque abſolu, qui alla juſqu'à le rendre ſuſpect à ſa patrie. Les Ephores, pour en prévenir les ſuites, & pour amortir ſon ambition, le condannérent à une amende, alléguant pour toute raiſon a qu'il s'attachoit à lui ſeul les cœurs de tous les citoiens, qui appartenoient à la République, & ne devoient être poſſédés qu'en commun.

Plut. pag. 598.

Quand il eut été déclaré Roi, il fut mis en poſſeſſion de tous les biens de ſon frere Agis, dont Léotychide fut privé comme bâtard. Mais, voiant que les parens de ce Prince du côté de ſa mere Lampito, tous gens de bien, étoient très pauvres, il partagea avec eux tous les biens dont il avoit hérité; & par cette généroſité il acquit une

a Ὅτι τοὺς κοινούς πολίτας, ἰδίους κτᾶται.

ARTAXERXE

grande réputation, & gagna la bienveillance de tout le monde, au lieu de l'envie & de la haine qu'il se seroit attiré par cette succession. Il est beau, mais rare, de faire de ces sortes de sacrifices, & l'on n'en connoit point assez le prix.

Jamais Roi à Sparte ne fut si puissant qu'Agésilas, & ce ne fut, dit Xénophon, qu'en obéissant en tout à sa patrie qu'il s'acquit une si grande autorité, ce qui paroit une espéce de paradoxe, dont Plutarque donne l'explication. La plus grande puissance étoit alors entre les mains des Ephores & du Sénat. Les Ephores n'étoient en charge qu'un an; ils avoient été établis pour modérer le pouvoir trop absolu des Rois, & pour y servir de barriére, comme nous l'avons marqué ailleurs. C'est pourquoi, dès les premiers tems, les Rois de Sparte eurent toujours pour eux une haine comme héréditaire, & leur furent toujours opposés. Agésilas prit un chemin tout contraire. Au lieu de leur faire une guerre continuelle, & de heurter en toutes occasions leurs volontés, il prit à tâche de les ménager.

nager, eut toujours pour eux beaucoup de conſidération & de déférence, ne fit jamais la moindre entrepriſe ſans la leur avoir communiquée; & quand il étoit mandé par eux il quittoit tout, & ſe rendoit au Sénat avec une extrême promtitude. Toutes les fois qu'il étoit aſſis ſur ſon trône pour rendre la juſtice, quand les Ephores entroient, il ne manquoit jamais de ſe lever pour leur faire honneur. Par toutes ces déférences il paroiſſoit augmenter la dignité de leurs charges, mais il augmentoit en effet ſa propre puiſſance ſans qu'on s'en aperçût, & ajoutoit à la roiauté une grandeur d'autant plus ſolide & plus ferme, qu'elle étoit le fruit de la bienveillance qu'on lui portoit. Les plus grands Empereurs Romains, comme Auguſte, Trajan, Marc Antonin, étoient perſuadés que tout ce qu'un Prince peut faire pour honorer & pour augmenter la dignité des premiers Magiſtrats, reléve d'autant ſa puiſſance & affermit ſon autorité, qui ne doit & ne peut être fondée que ſur la juſtice.

Tel fut Agéſilas, dont il ſera beaucoup parlé dans la ſuite, & dont,

par cette raiſon il étoit important de faire connoitre par avance le caractére.

§. II.

Agéſilas part pour l'Aſie. Lyſandre ſe brouille avec lui : il retourne à Sparte. Ses deſſeins ambitieux pour changer la ſucceſſion au trône.

An.M. 3608. Av. J C. 396. Xenoph. hiſt. Græc. lib. 3. pag. 495. 496. Id. de Ageſil. p. 652. Plut. in Ageſil. pag. 598. & in Lyſ. p. 446.

A PEINE Agéſilas étoit-il monté ſur le trône, que des gens qui revenoient d'Aſie raportérent que le Roi de Perſe faiſoit équiper en Phénicie une nombreuſe flote, pour venir ôter aux Lacédémoniens l'empire de la mer. Les lettres de Conon, appuiées des remontrances de Pharnabaze, qui tous deux de concert avoient repréſenté à Artaxerxe la puiſſance de Sparte comme formidable, avoient fait une forte impreſſion ſur l'eſprit de ce Prince. Depuis ce tems il ſongea ſérieuſement à humilier cette fiére République, en travaillant à relever ſa rivale, & à rétablir par ce moien entre elles l'ancien équilibre, qui ſeul pouvoit faire ſa ſûreté, en les tenant occupées l'une contre l'autre, & les empéchant de réunir leurs forces contre lui.

Lyſandre, qui ſouhaitoit d'être en-

voié en Asie pour rétablir dans le commandement des places ses créatures & ses amis que Sparte en avoit écartés, porta fortement Agésilas à se charger de cette guerre, & à prévenir le Roi barbare, en allant l'attaquer fort loin de la Gréce avant qu'il eût achevé ses préparatifs. La République lui aiant fait cette proposition, il ne put s'y refuser, & se chargea de l'expédition contre Artaxerxe, à condition qu'on lui donneroit trente Capitaines Spartiates pour l'assister & pour composer son conseil, deux mille nouveaux citoiens d'élite tirés des Ilotes à qui l'on avoit donné le droit de bourgeoisie, & six mille hommes de troupes des alliés : ce qui lui fut accordé sur le champ. Lysandre fut mis à la tête des trente Spartiates, non seulement à cause de sa grande réputation & de la grande autorité qu'il s'étoit acquise, mais encore à cause de l'amitié particuliére qu'avoit pour lui Agésilas, qui lui étoit redevable & du trône & de l'honneur qu'on venoit de lui faire en le nommant Généralissime.

Le retour glorieux des Grecs atta-

ARTAXERXE

chés à Cyrus, que toute la puiſſance des Perſes n'avoit pu empécher de revenir dans leur patrie, avoit inſpiré à la Gréce une merveilleuſe confiance en ſes forces, & un ſouverain mépris pour les barbares. Dans cette diſpoſition des eſprits, les Lacédémoniens trouvérent qu'il leur ſeroit honteux de ne pas profiter d'une conjonćture ſi favorable pour délivrer de la ſervitude de ces barbares les Grecs d'Aſie, & pour faire ceſſer les outrages & les violences dont ils les accabloient continuellement. Ils l'avoient déja tenté par le moien de leur Capitaine Thimbron, puis de Dercyllidas. Tous leurs efforts juſques-là aiant été inutiles, enfin ils remirent la conduite de cette guerre entre les mains d'Agéſilas. Il leur promit, ou de conclure une paix glorieuſe avec les Perſes, ou de leur ſuſciter tant d'affaires, qu'ils n'auroient ni le tems ni l'envie de porter leurs armes dans la Gréce. Ce Roi avoit de grandes vûes, & il ne ſongeoit à rien moins qu'à aller attaquer Artaxerxe dans la Perſe même.

Quand il fut arrivé à Ephéſe, Tiſſapherne lui fit demander quel étoit le ſujet qui l'avoit attiré en Aſie, & qui

lui avoit fait prendre les armes. Il répondit que c'étoit pour secourir les Grecs qui y habitoient, & pour les rétablir dans leur ancienne liberté. Le Satrape, qui n'étoit pas encore prêt, substitua l'artifice à la force, & lui donna parole que son Maître laisseroit aux villes Grecques de l'Asie leur liberté, pourvû qu'il ne fît aucun acte d'hostilité jusqu'au retour des couriers. Agésilas y consentit, & la tréve fut jurée de part & d'autre. Tissapherne, qui ne faisoit pas grand cas du serment, profita de ce délai pour assembler des troupes de tous côtés. Le Général Lacédémonien en fut averti : mais il n'en garda pas moins sa parole, persuadé que, dans les affaires d'Etat, la mauvaise foi ne peut avoir qu'un succès court & passager ; au lieu qu'une réputation bien affermie d'une fidélité inviolable à garder ses engagemens, sans que la perfidie même de l'autre partie contractante puisse l'altérer, établit une confiance également utile & glorieuse. En effet, Xénophon remarque que cette religieuse observation des traités lui acquit l'estime & la confiance des peuples, & qu'une conduite opposée dé-

Xenoph. pag. 496 & 652.

ARTAXERXE

cria entiérement Tiſſapherne dans leur eſprit.

AN M. 3609. AV. J.C. 395.

Agéſilas mit cet intervalle à profit, en s'occupant à prendre une exacte connoiſſance des villes, & à en régler l'intérieur. Il y trouva tout dans un grand déſordre, le gouvernement n'y étant ni démocratique comme ſous les Athéniens, ni ariſtocratique comme Lyſandre l'y avoit établi. Les gens du pays n'avoient nulle habitude avec Agéſilas, & ne l'avoient jamais connu : c'eſt pourquoi ils lui faiſoient peu leur cour, comptant qu'il n'avoit que le titre de Général pour la forme ſeulement, & regardant Lyſandre comme celui en qui ſeul réſidoit tout le pouvoir. Comme jamais Gouverneur n'avoit fait ni tant de bien à ſes amis ni tant de mal à ſes ennemis, il n'eſt pas étonnant qu'il fût tant aimé des uns, & tant redouté des autres. Tous donc s'empreſſoient à lui rendre leurs hommages, ſe trouvoient tous les jours en foule à ſa porte, lui faiſoient un nombreux cortége lorſqu'il ſortoit, pendant qu'Agéſilas demeuroit preſque ſeul. Une telle conduite ne pouvoit pas ne point bleſſer un Général & un

Plut. in Ageſil. pag. 599. 600. In Lyſ. p. 446. 447.

Roi extrêmement ſenſible & délicat ſur ce qui regardoit ſon autorité, quoique d'ailleurs il ne fût point jaloux du mérite d'autrui, & qu'au contraire il aimât à le faire valoir. Il ne diſſimula pas ſon mécontentement. Il n'eut plus aucun égard aux recommandations de Lyſandre, & ceſſa de l'employer lui-même. Lyſandre s'apperçut bientôt du changement arrivé à ſon égard. Il ceſſa de s'employer auprès du Roi pour ſes amis, & les pria de ne plus venir le viſiter, & de ne plus s'attacher à lui; mais de s'adreſſer directement au Roi, & de rechercher les bonnes graces de ceux qui dans le tems préſent avoient le pouvoir de ſervir & d'avancer leurs créatures. La plupart ceſſérent de l'importuner de leurs affaires, mais ils ne ceſſérent pas de lui faire leur cour. Au contraire, ils ne furent que plus aſſidus auprès de ſa perſonne: ils l'accompagnoient en foule à toutes ſes promenades, & aſſiſtoient réguliérement à tous ſes exercices. Lyſandre, naturellement vain, & accoutumé depuis lontems aux reſpects & aux ſoumiſſions qui accompagnent le pouvoir abſolu, n'eut pas aſſez de ſoin

d'écarter de sa personne la foule empressée de ceux qui continuoient à lui rendre leurs hommages avec plus d'assiduité que jamais.

Cette ridicule affectation d'autorité & de grandeur aigrissoit de plus en plus Agésilas, comme si on eût pris à tâche de le braver. Il porta le dépit si loin, qu'aiant donné à de simples Officiers des commandemens considérables, & les plus beaux Gouvernemens, il nomma Lysandre Commissaire des vivres & distributeur des viandes; & pour insulter ensuite les Ioniens, & se moquer d'eux, il dit: *Qu'ils aillent présentement faire la cour à mon maître Boucher.*

Lysandre alors crut devoir lui parler, & en venir avec lui à un éclaircissement. Leur conversation fut courte & laconique. *Certes*, dit Lysandre, *vous savez bien, Seigneur, rabaisser vos amis. Oui, quand ils veulent s'élever au-dessus de moi: mais quand ils travaillent à relever ma grandeur, je sai leur en faire part. Mais peutêtre, Seigneur*, répliqua Lysandre, *vous a-t-on fait de faux raports en m'imputant ce que je n'ai point fait. Je vous prie donc, surtout à cause des étrangers qui tous ont les*

yeux ſur nous, de me donner dans votre armée un emploi où vous croirez que je pourrai vous déplaire le moins, & vous ſervir le plus utilement. MNÉMON.

Le fruit de cette converſation fut la Lieutenance de l'Helleſpont qu'Agéſilas lui donna. Dans cet emploi il conſerva toujours ſon reſſentiment contre lui, ſans pourtant rien négliger de ce qui étoit de ſon devoir, & de ce qui alloit au bien des affaires. Peu de tems après il s'en retourna à Sparte ſans aucune marque d'honneur ni de diſtinction, extrêmement piqué contre Agéſilas, & ſe promettant bien de le lui faire ſentir.

Il faut avouer que la conduite de Lyſandre, telle que nous venons de la repréſenter, montre de ſa part une vanité & une petiteſſe d'eſprit bien indignes de ſa réputation. Peutêtre qu'Agéſilas porta trop loin la ſenſibilité & la délicateſſe ſur le point d'honneur, & qu'il ne ménagea pas aſſez un bienfaiteur & un ami, que des avertiſſemens ſecrets, accompagnés d'ouverture de cœur & de marques de bonté, auroient pu rappeller à ſon devoir. Mais quelque éclatant que fût le mérite de Lyſandre, quel-

que considérables que fussent les services qu'il avoit rendus à Agésilas, tout cela ne le mettoit pas en droit, non seulement de s'égaler à son Général & à son Roi, mais de vouloir même l'emporter sur lui, & en quelque sorte l'effacer. Il devoit se souvenir qu'il n'est jamais permis à un inférieur de s'oublier, ni de sortir des bornes d'une juste subordination.

Plut. in Lys. p. 447. 448. Diod. lib. 14. p. 244. 245.

Quand il fut de retour à Sparte, il songea réellement à exécuter un projet qu'il rouloit dans son esprit depuis plusieurs années. Il n'y avoit à Sparte que deux familles, ou plutôt deux branches de la postérité d'Hercule, qui eussent le droit de régner. Quand Lysandre fut parvenu à ce haut degré de puissance que lui avoient acquis ses grandes actions, il commença à voir avec peine qu'une ville, dont il avoit relevé l'éclat par ses grands exploits, fût soumise à des Princes ausquels il ne cédoit ni pour le courage, ni pour la naissance, car il descendoit comme eux d'Hercule. Il chercha donc les moiens d'ôter à ces deux Maisons le droit de succéder seules au roiaume, pour l'étendre à toutes les autres branches des Héra-

clides, & même, ſelon quelques-uns, à tous les naturels de Sparte, ſe flatant qu'aucun Spartiate, s'il venoit à bout de ſon deſſein, ne pourroit lui diſputer cet honneur, & qu'il auroit la préférence ſur tous.

Ce projet ambitieux de Lyſandre fait voir que les plus grands Capitaines ſont ſouvent ceux dont on a le plus à craindre dans un Etat Républicain. Ces courages ſi fiers, accoutumés dans les armées à un pouvoir abſolu, raportent avec la victoire un eſprit de hauteur toujours à craindre dans un Etat libre. Sparte, en donnant un pouvoir ſans bornes à Lyſandre, & en le lui laiſſant pendant tant d'années, ne fit pas aſſez réflexion que rien n'eſt plus dangereux que de confier à des hommes d'un mérite ſupérieur des emplois dont l'autorité ſuprême les expoſe à la tentation de ſe rendre les maîtres. Lyſandre y ſuccomba, & entreprit de s'ouvrir un chemin au trône.

L'entrepriſe étoit hardie, & demandoit de longs préparatifs. Il ne crut pas pouvoir y réuſſir, ſi auparavant, par la crainte de la divinité & par les fraieurs de la ſuperſtition, il

L vj

n'étonnoit & ne ſubjuguoit ſes citoiens, pour les amener plus facilement à ce qu'il vouloit leur faire entendre : car il ſavoit qu'à Sparte, comme dans toute la Gréce, on ne faiſoit rien, pour peu qu'il fût important, ſans conſulter les Oracles. Il tenta à force de préſens, la fidélité des Prêtres ou Prêtreſſes de Delphes, de Dodone, d'Ammon, mais ce fut inutilement pour lors : ces derniers même envoiérent des Ambaſſadeurs à Sparte pour l'accuſer d'impiété & de ſacrilége, mais il ſe tira de cette mauvaiſe affaire par ſon adreſſe & par ſon crédit.

Il falut mettre en œuvre d'autres machines. Une femme, dans le roiaume de Pont, ſe diſant groſſe d'Apollon, étoit accouchée depuis quelques années d'un enfant, à qui l'on donna le nom de Siléne ; & les plus puiſſans du roiaume demandérent avec empreſſement l'honneur de le faire nourrir, & de l'élever. Lyſandre prenant cette naiſſance pour en faire le commencement & comme le fond de la piéce qu'il méditoit, ſupplée le reſte de lui-même en emploiant bon nombre de gens, & de

gens même considérables qui débitoient, comme le prologue de la pièce, cette naissance miraculeuse de l'enfant ; & qui, sans qu'il parût aucune affectation, disposoient par-là les esprits à la croire. Cela fait, ils apportérent de Delphes à Sparte certains discours, qu'ils semoient & repandoient par-tout : Que les Prêtres du temple gardoient dans quelques Livres tenus fort secrets des oracles très anciens, dont il n'étoit permis ni à eux, ni à qui que ce fût, de prendre connoissance, mais seulement à un fils d'Apollon qui viendroit dans la suite des tems, & qui, après avoir donné des preuves certaines de sa naissance à ceux qui gardoient les Livres où étoient contenus ces oracles, les prendroit & les emporteroit.

Tout cela étant bien préparé, Siléne devoit venir se présenter aux Prêtres, & demander ces oracles en qualité de fils d'Apollon ; & les Prêtres, qui étoient du complot, comme acteurs bien dressés & bien instruits, devoient de leur côté approfondir bien exactement toutes choses, & faire en apparence bien des difficultés & bien

des queſtions ſur cette naiſſance pour l'éclaircir. Enfin, comme perſuadés & convaincus que ce Siléne étoit le véritable fils d'Apollon, ils devoient lui montrer & lui remettre ces livres; & alors ce fils du dieu liroit en préſence de tout le monde toutes ces prophéties, & particuliérement celle pour laquelle ſeule étoit ourdie toute cette trame. Elle portoit : *Qu'il étoit plus expédient & plus utile aux Spartiates de n'élire deſormais pour leurs rois que les plus vertueux de leurs citoiens.* En conſéquence Lyſandre devoit monter ſur la tribune pour haranguer le peuple, & pour le porter à faire un changement. Cléon d'Halicarnaſſe, célébre Rhéteur, lui avoit compoſé ſur ce ſujet un diſcours fort éloquent, qu'il avoit appris par cœur.

Siléne devenu grand, s'étant rendu en Gréce pour jouer ſon rôle, Lyſandre eut le déplaiſir de voir manquer ſa piéce par la timidité & la déſertion de l'un de ſes principaux acteurs, lequel, dans le moment précis de l'exécution, manqua de parole, & diſparut. Quoique cette intrigue eût été menée depuis un fort long tems, elle fut conduite avec tant de ſecret juſqu'au tems

même où elle devoit éclore, qu'on n'en sut rien pendant la vie de Lysandre. Ce ne fut qu'après sa mort qu'elle fut découverte, comme nous le dirons bientôt. Mais il faut revenir à Tissapherne.

§. III.

Expéditions d'Agésilas dans l'Asie. Disgrace & mort de Tissapherne. Sparte donne à Agésilas le commandement des troupes de terre & de mer. Il commet Pisandre à sa place sur la flote. Entrevûe d'Agésilas & de Pharnabaze.

QUAND Tissapherne eut reçu les troupes que le Roi lui envoioit, & qu'il eut réuni toutes ses forces, il envoia commander à Agésilas de se retirer de l'Asie, & lui déclara la guerre en cas de refus. Tous ses Officiers en furent allarmés, ne croiant pas être en état de résister aux grandes forces du Roi de Perse. Pour lui il écouta les hérauts de Tissapherne avec un visage gai & tranquille, & leur ordonna de dire à leur Maître qu'il lui avoit une très grande obligation *de ce que par son parjure il avoit rendu les dieux ennemis des Perses, & favorables*

Xenophon Hist. Græc. lib. 3. pag. 497-502.
Idem, de Agesil. pag. 652-656.
Plut. in Agesil. pag. 600.

ARTAXERXE

aux Grecs. Il ſe promettoit de grandes choſes de cette expédition, & auroit regardé comme un très grand affront pour lui, que dix mille Grecs ſous la conduite de Xénophon, fuſſent venus du fond de l'Aſie juſqu'à la mer de Gréce, qu'ils euſſent battu le Roi de Perſe autant de fois qu'il s'étoit préſenté; & que lui, qui commandoit les Lacédémoniens dont l'empire s'étendoit ſur la terre & ſur la mer, ne pût faire voir aux Grecs aucun exploit éclatant & digne de mémoire.

D'abord donc, pour ſe venger de la perfidie de Tiſſapherne par une tromperie juſte & permiſe, il fit ſemblant de mener ſon armée vers la Carie, lieu de la réſidence du Satrape; & dès que le Barbare eut fait marcher toutes ſes troupes de ce côté-là, il tourna tout court, & ſe jetta dans la Phrygie, où il prit pluſieurs villes, & amaſſa d'immenſes richeſſes qu'il diſtribuoit aux Officiers & aux ſoldats: faiſant voir à ſes amis, dit Plutarque, que de manquer à un traité & violer un ſerment, c'eſt mépriſer les dieux mêmes; & qu'au contraire, à tromper ſes ennemis par des ruſes de guerre, il y a de la juſtice,

de la gloire, & un plaiſir ſenſible accompagné d'un très grand profit.

Le printems venu, il raſſembla toutes ſes forces à Ephéſe; &, pour exercer ſes ſoldats, il propoſa des prix tant à la cavalerie qu'à l'infanterie. Ce léger attrait mit tout en mouvement. Le lieu des exercices étoit toujours plein de troupes de toute ſorte, & la ville d'Ephéſe paroiſſoit n'être qu'une place d'armes, & une école de guerre. Tout le marché étoit rempli d'armes & de chevaux, & les boutiques de diverſes ſortes d'équipages. On voioit revenir Agéſilas des exercices, ſuivi d'une foule d'Officiers & de ſoldats, tous aiant ſur leurs têtes des guirlandes qu'ils alloient poſer dans le temple de Diane, ce qui donnoit de l'admiration & de la joie à tout le monde. Car, dit Xénophon, où l'on voit fleurir la piété & la diſcipline, on ne doit concevoir que de belles eſpérances.

Pour redoubler la valeur des ſoldats par le mépris des ennemis, voici ce qu'il imagina. Un jour il commanda aux Commiſſaires qu'il avoit chargés de la garde du butin, de dé-

ARTAXERXE

pouiller les priſonniers, & de les vendre. Il ſe préſentoit beaucoup de gens pour acheter leurs habits; mais pour les corps, on les trouvoit ſi délicats, ſi tendres, & ſi blancs, parce qu'ils avoient toujours été nourris & élevés à l'ombre, qu'on s'en moquoit, les regardant comme de nul ſervice & de nul prix. Alors Agéſilas s'approchant, dit à ſes ſoldats, en leur montrant les hommes : *Voilà contre qui vous combattez*; & en leur montrant leurs riches dépouilles, *Voilà pour quoi vous combattez*.

Quand le tems de ſe remettre en campagne fut venu, Agéſilas dit tout haut qu'il marcheroit en Lydie. Tiſſapherne, qui n'avoit pas oublié la première ruſe dont il avoit uſé à ſon égard, & qui ne vouloit pas qu'on le trompât une ſeconde fois, fit marcher promtement ſes troupes vers la Carie, ne doutant point que pour cette fois Agéſilas ne tournât ſes forces de ce côté là, d'autant plus qu'il étoit naturel que manquant de cavalerie il s'établît dans un pays rude & difficile, qui rendoit inutile celle des ennemis. Il fut lui-même ſa dupe. Agéſilas entra en Lydie, & s'appro-

cha de Sardes. Tiſſapherne accourut avec ſa cavalerie, & hâta ſa marche, pour venir au ſecours de cette place. Agéſilas, ſachant que ſon infanterie ne pouvoit pas encore être arrivée, crut devoir profiter de cette occaſion favorable pour lui livrer bataille avant qu'il eût raſſemblé toutes ſes troupes. Il rangea ſon armée ſur deux lignes. Il forma la premiére de ſes eſcadrons, dont il remplit les intervalles par des pelotons de gens de pié armés à la légére; & il leur ordonna de commencer la charge, pendant qu'il les ſuivroit avec la ſeconde ligne compoſée de ſon infanterie peſamment armée. Les barbares ne ſoutinrent pas le premier choc, & prirent d'abord la fuite. Les Grecs les pourſuivirent, ſe rendirent maîtres de leur camp, & y firent un grand carnage, & un plus grand butin encore.

MNÉMON.

Depuis ce combat les troupes d'Agéſilas eurent une entiére liberté de ravager & de piller tout le pays du Roi, & en même tems la ſatisfaction de voir la punition exemplaire que ce Prince fit de Tiſſapherne qui étoit un très méchant homme, & le plus dan-

Xenophon pag. 501. & 657. Plut. in Artax. pag. 1022. & in Ageſil. pag. 601. Diod. lib. 14. p. 299.

ARTAXERXE

Polien. Stratag. lib. 7.

gereux ennemi des Grecs. Le Roi avoit déja reçu beaucoup de plaintes de sa conduite. Ici il fut accusé de trahison, comme n'aiant pas fait son devoir dans le combat dont on vient de parler. La Reine Parysatis, toujours animée de haine & de vengeance contre tous ceux qui avoient eu quelque part à la mort de son fils Cyrus, ne contribua pas peu à la mort de Tissapherne, en aggravant par son crédit les charges qui étoient contre lui; car elle étoit rentrée entiérement dans les bonnes graces du Roi son fils.

Comme Tissapherne avoit une grande autorité dans l'Asie, le Roi n'osa pas l'attaquer ouvertement, mais crut devoir prendre de justes précautions pour s'assurer d'un Officier si puissant, & qui pouvoit devenir un ennemi dangereux. Il chargea Tithrauste de cette importante commission. Il étoit porteur de deux lettres. La premiére étoit pour Tissapherne, où le Roi lui donnoit ses ordres sur la guerre contre les Grecs, & lui laissoit un plein pouvoir. La seconde étoit adressée à Ariée Gouverneur de Larissa, par laquelle le

Roi lui ordonnoit d'aider de ſon conſeil & de toutes ſes forces Tithrauſte pour arrêter Tiſſapherne. Il ne perdit point de tems. Il pria Tiſſapherne de vouloir bien le venir trouver, pour conférer enſemble ſur les expéditions de la campagne prochaine. Tiſſapherne, qui ne ſe doutoit de rien, ſe rendit chez lui, eſcorté ſeulement de trois cens hommes. Pendant qu'il étoit dans le bain, ſans ſabre & ſans armes, il fut arrêté, & remis entre les mains de Tithrauſte, qui lui fit couper la tête, laquelle il envoia ſur le champ en Perſe. Le Roi la remit entre les mains de Paryſatis, ſpectacle agréable pour une Princeſſe emportée & vindicative. Quoique la conduite d'Artaxerxe parût ici peu digne d'un Roi, perſonne ne plaignit le ſort de ce Satrape, qui n'avoit nul reſpect pour les dieux, nul égard pour les hommes; qui comptoit pour rien la probité & l'honneur; pour qui les ſermens les plus ſacrés étoient un jeu, & qui faiſoit conſiſter toute l'habileté & toute la politique d'un homme d'Etat à ſavoir tromper les autres par l'hypocriſie, le menſonge, la perfidie, & le parjure.

ARTAXERXE

Xenoph. Hist. Gr. lib. 3. pag. 501. Plut. in Agesil. pag. 601.

Tithraufte étoit chargé d'une troifiéme lettre du Roi, qui lui donnoit le commandement des armées à la place de Tiffapherne. Après avoir exécuté fa commiffion, il envoia de grands préfens à Agéfilas pour le faire entrer plus facilement dans fes vûes & dans fes intérêts, & lui fit dire, que la caufe de la guerre étant ôtée, & l'auteur de tous ces troubles mis à mort, rien n'empêchoit plus l'accommodement: que le Roi de Perfe confentoit que les villes d'Afie jouïffent de leur liberté en lui paiant le tribut ordinaire, pourvû qu'il retirât fes troupes, & retournât dans la Gréce. Agéfilas répondit qu'il ne pouvoit rien conclure fans l'ordre de Sparte, de qui feule dépendoit la paix: que pour lui, il étoit plus aife d'enrichir fes foldats, que de s'enrichir lui-même: que d'ailleurs les Grecs trouvoient qu'il étoit beau & honorable, non de recevoir des préfens, mais de prendre les dépouilles de leurs ennemis. Cependant, voulant faire en quelque forte plaifir à Tithraufte en déchargeant fa province, & lui témoigner fa reconnoiffance de ce qu'il avoit puni l'ennemi

commun des Grecs, il mena ſon armée en Phrygie qui étoit le département de Pharnabaze. Tithrauſte lui-même le lui avoit propoſé, & il lui compta trente talens pour les frais de ſon voiage. MNÉMON. *Trente mille écus.*

En chemin il reçut une lettre des Magiſtrats de Sparte, qui lui ordonnoient de prendre le commandement de l'armée navale, avec pouvoir de mettre en ſa place qui il lui plairoit. Par ce nouveau pouvoir il ſe vit maître abſolu de toutes les troupes de terre & de mer que cet Etat avoit en Aſie. On prit ce parti là, afin que toutes les opérations étant dirigées par une ſeule tête, & les deux armées agiſſant de concert, le plan qu'on formeroit s'exécutât avec plus d'uniformité, & que tout conſpirât au même but. Jamais Sparte, juſques-là, n'avoit fait cet honneur à aucun de ſes Généraux, de lui confier en même tems le commandement des armées de terre & de mer. Auſſi tout le monde tomboit d'accord que c'étoit le plus grand perſonnage de ſon tems, & qui ſoutenoit le mieux la haute réputation dont il jouiſſoit. Mais il étoit homme, & il avoit des foibleſſes.

ARTA-XERXE

La premiére chose qu'il fit, ce fut d'établir sur la flote Pisandre pour son Lieutenant. En quoi il parut avoir fait une faute considérable, parce qu'aiant auprès de lui plusieurs autres Capitaines plus âgés & plus expérimentés, cependant sans aucun égard à ce qui pouvoit être utile à son pays, & pour honorer un allié, & faire plaisir à sa femme qui étoit sœur de ce Pisandre, il lui avoit confié le commandement de la flote, emploi qui étoit beaucoup au-dessus de ses forces, quoiqu'il ne fût point sans mérite.

C'est la tentation ordinaire de ceux qui sont en place, mais qui croient n'y être que pour eux, & pour leur famille : comme si l'avantage de leur appartenir devenoit un titre pour remplir dignement des postes qui demandent de grands talens. Ils ne considérent pas que non seulement ils s'exposent à ruiner les affaires d'un Etat par des vûes particuliéres, mais qu'ils sacrifient encore les intérêts de leur propre gloire, qui ne peut se soutenir que par des succès qu'ils ne doivent pas attendre des instrumens qu'ils ont si mal choisis.

Agésilas établit son armée en Phrygie dans les terres du Gouvernement de Pharnabaze, où il fut dans l'abondance de toutes choses, & amassa de grosses sommes d'argent. De-là, s'avançant jusqu'à la Paphlagonie, il fit alliance avec le Roi Cotys, qui souhaita passionnément son amitié à cause de sa bonne foi & de sa vertu. Les mêmes motifs avoient déja obligé, quelque tems auparavant, Spithridate, un des principaux Officiers du Roi, à quitter le service de Pharnabaze, & à s'aller rendre à Agésilas; & depuis ce tems-là, il lui avoit rendu de grands services, car il avoit beaucoup de troupes & étoit fort brave. Cet Officier étant entré dans la Phrygie, avoit fait le dégât dans tout le pays de Pharnabaze, qui n'osa jamais l'attendre, ni se confier même à ses forteresses: mais emportant ce qu'il avoit de plus précieux & de plus cher, il fuioit toujours devant lui, & se retiroit d'un lieu dans un autre, changeant tous les jours de camp. Enfin Spithridate, prenant avec lui le Spartiate Hérippidas avec quelques troupes, (c'étoit le chef du nouveau Conseil des trente que les Spartiates

MNÉMON.

AN. M. 3610.
AV. J.C. 394.
Xenoph. hist. Græc. lib. 4. pag. 507-510.

avoient envoié la ſeconde année à Agéſilas) l'obſerva un jour de ſi près, & l'attaqua ſi à propos, qu'il ſe rendit maître de ſon camp, & de toutes les richeſſes dont il étoit plein. Mais Hérippidas s'érigeant mal à propos en controlleur inexorable de tout ce qui avoit été ſouſtrait du butin, força les ſoldats mêmes de Spithridate à rendre ce qu'ils avoient pris ; & en les viſitant, & en faiſant ſes recherches avec une exactitude & une ſévérité hors de ſaiſon, il irrita Spithridate au point qu'il ſe retira ſur le champ à Sardes avec ſes Paphlagoniens.

On dit que dans toute cette expédition il n'arriva rien à Agéſilas qui lui fût ſi ſenſible que cette retraite de Spithridate. Car, outre qu'il étoit très-fâché d'avoir perdu un ſi bon Officier & de ſi bonnes troupes, il avoit honte du reproche qu'on pouvoit lui faire d'une baſſe & ſordide avarice, défaut également deshonorant pour lui & pour ſa patrie, & dont il avoit travaillé pendant toute ſa vie à éloigner de lui juſqu'au plus léger ſoupçon. Il ne croioit pas que le devoir de ſa place lui permît de fermer les yeux, par une molle & aveugle

indolence, ſur toutes les malverſations qui ſe commettoient ſous lui : mais il ſavoit auſſi qu'il y a une exactitude & une ſévérité, qui, pour être pouſſée trop loin, dégénére en petiteſſe & en vétillerie, & qui, par trop d'affectation de vertu, devient un vice réel & dangereux.

Quelque tems après, Pharnabaze, qui voioit tout ſon pays ravagé, demanda à avoir une conférence avec Agéſilas. Un ami commun ménagea cette entrevûe. Agéſilas arriva le premier au rendez-vous avec ſes amis, & en attendant Pharnabaze, il s'aſſit à l'ombre d'un arbre ſur du gazon qui s'y rencontra. Dès que Pharnabaze fut arrivé, ſes gens étendirent à terre des peaux très-douces & à long poil, de riches tapis de diverſes couleurs, & de magnifiques couſſins. Mais voiant Agéſilas aſſis tout ſimplement à terre ſans appareil, il eut honte de ſa molleſſe, & s'aſſit comme lui ſur l'herbe nue. Ainſi l'on vit, dans cette occaſion, tout le faſte Perſan venir faire hommage à la ſimplicité & à la modeſtie Spartaine.

Xenoph. hiſt. Græc. lib. 4. pag. 510-512.

Plut. in Ageſil. pag. 602.

Quand ils ſe furent ſalués, Pharnabaze prit la parole, & dit : Qu'il

ARTAXERXE

avoit ſervi de bonne foi les Lacédémoniens dans la guerre du Péloponnéſe, combattu pour eux diverſes fois, & entretenu leur armée navale, ſans qu'on pût lui reprocher ni trahiſon ni ſupercherie comme à Tiſſapherne. Qu'il s'étonnoit qu'ils fuſſent venus l'attaquer dans ſon Gouvernement, bruler ſes maiſons, couper ſes arbres, & ravager ſon pays ſans ménagement. Que ſi c'étoit la coutume des Grecs qui faiſoient profeſſion d'honneur & de vertu, de traiter ainſi leurs amis & leurs bienfaiteurs, il ne ſavoit plus ce qu'on devoit appeller juſte & équitable. Ces plaintes n'étoient point tout-à-fait ſans fondement: il les faiſoit d'un air & d'un ton modeſte, mais touchant: les Spartiates qui accompagnoient Agéſilas ne voiant point ce qu'on y pouvoit répondre, tenoient les yeux baiſſés, & gardoient un profond ſilence. Agéſilas, qui s'en aperçut, répondit à peu près en ces termes: » Seigneur Pharnabaze, vous n'ignorez pas que la » guerre arme quelquefois les meilleurs amis les uns contre les autres » pour la défenſe de leur patrie. Pendant que nous l'avons été du Roi

» votre maître, nous l'avons traité en » ami : maintenant que nous ſommes » devenus ſes ennemis, nous lui faiſons une guerre ouverte, comme » cela eſt juſte, & nous cherchons » à lui nuire en vous faiſant du mal. » Mais dès le jour même que, ſecouant le joug honteux de la ſervitude, vous vous jugerez digne d'être appellé plutôt l'ami & l'allié » des Grecs, que l'eſclave du Roi des » Perſes, comptez que toutes ces » troupes que vous voiez devant vos » yeux, que toutes ces armes ; tous » ces vaiſſeaux, & nous-mêmes tous » tant que nous ſommes, que tout » cela n'eſt ici que pour garder vos » biens, & pour aſſurer votre liberté, » qui eſt de tous les biens le plus » précieux & le plus deſirable.

Pharnabaze repartit, que ſi le Roi envoioit un autre Général à ſa place, & qu'il le ſoumît à un nouveau venu, il prendroit volontiers le parti qu'on lui offroit : qu'autrement il ne ſe départiroit point de la fidélité qu'il lui avoit jurée, & ne quitteroit point ſon ſervice. Alors Agéſilas, le prenant par la main, & ſe levant avec lui : » Plaiſe aux dieux, Seigneur

ARTAXERXE

» Pharnabaze, lui dit-il, qu'avec de » si nobles sentimens vous soiez plu» tôt notre ami que notre ennemi. « Il promit de sortir de son Gouvernement, & de n'y point rentrer tant qu'il pourroit subsister ailleurs.

§. IV.

Ligue contre les Lacédémoniens. Agésilas, rappellé par les Ephores au secours de sa patrie, obéit sur le champ. Mort de Lysandre. Victoire des Lacédémoniens près de Némée. Leur flote est battue par Conon près de Cnidos. Bataille gagnée par les Lacédémoniens à Coronée.

An. M. 3610. Av. J.C. 394. *Plut in Agesil. pag.* 603. 604. *Xenoph. in Agesil. p.* 657.

IL Y AVOIT deux ans qu'Agésilas étoit à la tête de l'armée, & déja son nom faisoit trembler les provinces de la haute Asie : tout y retentissoit du bruit de sa grande sagesse, de son désintéressement, de sa modération, de son courage intrépide dans les plus grands dangers, & de son invincible patience pour supporter les plus rudes fatigues. De tant de milliers de soldats qu'il commandoit, il n'y en avoit pas un seul qui eût une paillasse plus méchante & plus dure que celle sur laquelle il couchoit. Il étoit si indif-

férent ſur le froid & ſur le chaud, [a] qu'il paroiſſoit ſeul fait à ſupporter les ſaiſons les plus rigoureuſes, & telles qu'il plaiſoit à Dieu de les donner: ce ſont les termes mêmes de Plutarque.

MNÉMON.

Le plus agréable de tous les ſpectacles pour les Grecs établis en Aſie, c'étoit de voir les Lieutenans du grand Roi, ſes Satrapes & autres grands Seigneurs, qui étoient autrefois ſi fiers & ſi intraitables, radoucir leur ton devant un homme couvert d'une méchante cape, & à une ſeule de ſes paroles, très courte & très laconique, changer de langage & de conduite, & ſe transformer, pour ainſi dire, en d'autres hommes. Il lui arrivoit de tous côtés des Députés, que les peuples lui envoioient pour faire amitié avec lui, & ſon armée groſſiſſoit tous les jours par les troupes des barbares qui venoient s'y joindre.

Toute l'Aſie étoit déja émue, & la plupart des Provinces prêtes à ſe révolter. Agéſilas avoit remis l'ordre & le calme dans toutes les villes, leur

a Ὥσπερ μόνος ἀεὶ χρῆσθαι ταῖς ὑπὸ θεοῦ κεκραμέναις ὥραις πεφυκώς.

ARTAXERXE

avoit rendu leur franchiſe & leur liberté avec les modifications raiſonnables, non ſeulement ſans verſer de ſang, mais ſans bannir même un ſeul homme. Non content de tels progrès, il ſongeoit à aller attaquer le Roi de Perſe dans le cœur de ſes Etats, à le faire craindre pour ſa propre perſonne & pour la tranquillité dont il jouiſſoit dans les villes d'Ecbatane & de Suſe, & à l'embarraſſer de tant d'affaires qu'il ne pût plus, du fond de ſon cabinet, troubler toute la Gréce, en corrompant par ſes préſens les Orateurs, & ceux qui avoient le plus d'autorité dans les villes.

Xenoph. Hiſt. Græc. lib 3. pag. 502-507. Plut. in Lyſ. p. 449. 451.

Tithrauſte, qui commandoit pour le Roi dans l'Aſie, voiant où alloient les deſſeins d'Agéſilas, & voulant en prévenir l'effet, avoit envoié dans la Gréce Timocrates de Rhodes avec de groſſes ſommes, pour corrompre les principaux des villes, & y exciter par leur moien des ſoulévemens contre Sparte. Il ſavoit que la fierté des Lacédémoniens, (car tous leurs Commandans ne reſſembloient point à Agéſilas) & les maniéres impérieuſes qu'ils emploioient à l'égard de leurs alliés & de leurs voiſins, ſur-tout

depuis qu'ils se regardoient comme les maîtres de la Gréce, avoient généralement indisposé les esprits, & excité contre eux une jalousie qui n'attendoit qu'une occasion pour éclater. Cette dureté de gouvernement avoit une cause naturelle dans leur éducation. Accoutumés dès l'enfance à obéir sans délai & sans réplique, premiérement aux maîtres, ensuite aux Magistrats, ils exigeoient une pareille obéissance des villes qui dépendoient d'eux, s'irritoient aisément des moindres résistances, & par cette exactitude & cette sévérité outrée se rendoient insupportables.

Tithrauste n'eut donc pas de peine à détacher les alliés de leur parti. Thébes, Argos, Corinthe entrérent dans ses vûes : le Député ne se présenta point à Athénes. Ces trois villes, animées par ceux qui les gouvernoient, font ligue contre Lacédémone, qui de son côté se prépare fortement à la guerre. Ceux de Thébes en même tems députent vers les Athéniens, pour implorer leur secours, & les faire entrer dans la ligue. Les Députés, après avoir passé légérement sur leurs anciennes divi-

ſions, inſiſtent avec force ſur les ſervices conſidérables qu'ils ont rendus à Athénes, en refuſant de ſe joindre à ſes ennemis dans le tems qu'ils vouloient la ruiner de fond en comble. Ils leur repréſentent l'occaſion favorable qu'ils ont de ſe rétablir dans leur ancien pouvoir, & d'enlever aux Lacédémoniens l'empire de la Gréce. Que tous les alliés de Sparte, ſoit au-dedans, ſoit au-dehors de la Gréce, ennuiés de leur dure & injuſte domination, n'attendoient qu'un ſignal pour ſe révolter. Qu'au moment que les Athéniens ſe ſeroient déclarés, toutes les villes ſe réveilleroient au bruit de leurs armes; & que le Roi de Perſe, qui avoit juré la ruine de Sparte, les aideroit de toutes ſes forces, tant par terre que par mer.

Thraſybule, à qui les Thébains avoient fourni des armes & de l'argent lorſqu'il entreprit de rétablir la liberté à Athénes, appuia fortement leur demande, & le ſecours fut accordé d'une commune voix. Les Lacédémoniens, de leur côté, ſe mirent en campagne ſans perdre de tems, & entrérent dans la Phocide. Lyſandre

écrivit à Pausanias, qui commandoit l'une des deux armées, pour l'avertir de se rendre le lendemain de bonne heure devant Haliarte qu'il vouloit assiéger, & que pour lui il s'y rendroit au point du jour. La lettre fut interceptée. Lysandre l'aiant attendu fort lontems, fut obligé de donner le combat, & il y fut tué. Pausanias apprit cette triste nouvelle en chemin. Il ne laissa pas de continuer sa marche vers Haliarte. On délibéra si l'on donneroit un nouveau combat. Il ne crut pas qu'il fût de la prudence de le hazarder, & se contenta de faire une tréve pour enlever les corps de ceux qui étoient restés sur la place. A son retour à Sparte, il fut cité pour rendre compte de sa conduite : & sur ce qu'il refusa de comparoitre, il fut condanné à mort. Mais il se déroba au supplice par la fuite, & se retira à Tégée, où il passa le reste de ses jours sous la sauve-garde & la protection de Minerve, dont il s'étoit rendu le suppliant; & il y mourut de maladie.

La pauvreté de Lysandre aiant été reconnue après sa mort, fit beaucoup d'honneur à sa mémoire, quand on

ARTAXERXE

vit que de tant d'or & d'argent qui lui avoit paſſé par les mains, d'une puiſſance ſi grande qu'il avoit eue, de tant de villes qui lui avoient été ſoumiſes & qui lui avoient fait la cour, en un mot de cette eſpéce de roiauté & de ſouveraineté qu'il avoit toujours exercée, il n'en avoit profité en rien pour avancer & pour enrichir ſa maiſon.

Quelques jours avant ſa mort, deux des principaux citoiens de Sparte avoient fiancé ſes deux filles : mais quand ils ſurent l'état où Lyſandre avoit laiſſé ſes affaires, ils refuſérent de les épouſer. La République ne laiſſa point impunie une telle baſſeſſe d'ame, & ne put ſouffrir que la pauvreté de Lyſandre, qui étoit la plus grande preuve de ſa juſtice & de ſa vertu, fût regardée comme un obſtacle qui dût empêcher de s'allier dans ſa famille. Ils furent condannés à une amende, couverts de honte, & expoſés au mépris de tous les gens de bien. Car à Sparte il y avoit des peines établies, non ſeulement contre ceux qui refuſoient de ſe marier, ou qui ſe marioient trop tard, mais auſſi contre ceux qui ſe marioient mal. Et

l'on rangeoit dans ce nombre ceux ſurtout qui, au lieu de s'allier dans les maiſons de vertu & de leur parenté, ne cherchoient que les maiſons des riches. Loi admirable, qui ſerviroit à perpétuer dans les familles la probité & l'honneur, qu'un ſang impur vient bientôt à bout d'y altérer!

Il faut avouer qu'un généreux déſintéreſſement, au milieu de tout ce qui peut irriter la cupidité, eſt bien rare, & bien digne d'admiration: mais il étoit accompagné dans Lyſandre de grands défauts qui en terniſſoient tout l'éclat. Sans parler de l'imprudence qu'il eut de faire entrer dans Sparte l'or & l'argent qu'il mépriſoit lui-même, mais qu'il rendit eſtimable à ſes citoiens, ce qui cauſa leur perte : quel cas peut-on faire d'un homme, brave à la vérité, propre à manier les eſprits, intelligent dans les affaires, & habile dans l'art de gouverner & dans ce qu'on appelle politique, mais qui ne compte pour rien la probité & la juſtice; à qui le menſonge, la fourberie, la perfidie paroiſſent des moiens légitimes pour parvenir à ſes fins; qui ne craint point, pour avancer ſes amis & ſe faire des créatures,

ARTAXERXE

de commettre les injuſtices & les violences les plus criantes ; enfin qui ne rougit pas de profaner ce que la religion a de plus ſacré, juſqu'à corrompre les Prêtres & ſuppoſer des oracles, pour ſatisfaire la folle ambition qu'il avoit de s'égaler au Roi, & de monter ſur le trône ?

Xenoph. Hiſt. Græc. lib. 4. pag. 513. Idem in Ageſil. pag. 657. Plut. in Ageſil. pag. 603. 604.

Dans le tems même qu'Agéſilas ſe préparoit à mener ſes troupes dans la Perſe, arrive le Spartiate Epicydidas, qui lui annonce que Sparte eſt menacée d'une furieuſe guerre, que les Ephores le rappellent, & lui ordonnent de venir au ſecours de ſon pays. Agéſilas ne délibéra pas d'un moment, & fit ſur le champ aux Ephores cette réponſe, que Plutarque nous a conſervée. *Agéſilas aux Ephores, ſalut. Nous avons ſoumis une partie de l'Aſie, mis en déroute les barbares, & fait dans l'Ionie de grands préparatifs de guerre. Mais, puiſque vous m'ordonnez de retourner, je ſuis de près votre lettre, & je la préviendrois s'il m'étoit poſſible. J'ai reçu le commandement, non pour moi, mais pour ma ville & pour les alliés. Je ſai qu'un commandant ne mérite & ne remplit véritablement ce nom, que lorſqu'il ſe laiſſe conduire par les Loix*

Plut. in Apophtheg. Lacon. pag. 211.

& par les Ephores, & qu'il obéit aux Magiſtrats. MNÉMON.

On a fort admiré & fait valoir cette promte obéiſſance d'Agéſilas ; & ce n'eſt point ſans raiſon. Annibal, déja accablé de malheurs, chaſſé de preſque toute l'Italie, eut beaucoup de peine à obéir à ſes citoiens qui le rappelloient pour délivrer Carthage du malheur dont elle étoit menacée. Ici c'eſt un Roi vainqueur, prêt à entrer dans le pays ennemi & à aller attaquer le Roi des Perſes juſques ſur ſon trône, preſque sûr de l'heureux ſuccès de ſes armes, qui, au premier ordre des Ephores, renonce à de ſi flateuſes & de ſi magnifiques eſpérances. Il montre bien la vérité de ce qu'on diſoit, *qu'à Sparte c'étoient les loix qui commandoient aux hommes, & non les hommes aux loix.*

En partant il dit, *que trente mille Archers du Roi le chaſſoient d'Aſie*, déſignant par ces mots une monnoie de Perſe qui avoit d'un côté la figure d'un Archer, parce qu'on avoit répandu dans la Gréce trente mille piéces de cette monnoie pour corrompre les Orateurs, & ceux qui avoient le plus de pouvoir dans les villes.

ARTAXERXE

Xenoph. Græc. Gr. l. 4. pag. 513.

Xenoph. de Exped. Cyr. lib. 5. p. 350.

Agésilas, en quittant l'Asie, où il fut regretté comme le pere commun des peuples, y établit Euxéne pour son Lieutenant, & lui donna quatre mille hommes pour la défense du pays. Xénophon partit avec lui. Il laissa à Ephése chez Mégabyze, qui prenoit soin du temple de Diane, la moitié de l'or qu'il avoit raporté de son expédition en Perse avec Cyrus, pour le lui garder comme un dépôt; &, en cas de mort, pour le consacrer à Diane.

Xenoph. p. 514-517.

Cependant les Lacédémoniens avoient levé une armée, & l'avoient mise sous le commandement d'Aristodéme, tuteur du Roi Agésipolis encore enfant. Leurs ennemis s'assemblérent pour délibérer comment ils devoient faire la guerre. Timolaüs de Corinthe dit, que les Lacédémoniens ressembloient à un fleuve qui grossit à mesure qu'il s'éloigne de sa source, ou à un essaim d'abeilles qu'on peut bruler aisément dans sa ruche, mais qui se répand bien loin à sa sortie, & se rend redoutable par ses piqûres. Il étoit donc d'avis qu'on les allât attaquer chez eux, &, s'il se pouvoit, jusques dans leur capitale: ce qui fut

approuvé & résolu. Mais les Lacédémoniens ne leur en laissérent pas le tems. Ils se mirent en campagne, & trouvérent l'ennemi près de Némée, ville assez voisine de Corinthe. Il s'y donna un combat fort rude. Les Lacédémoniens eurent l'avantage, qui fut très-considérable. Agésilas aiant reçu cette nouvelle à Amphipolis, comme il accouroit au secours de sa patrie, la manda aussitôt aux villes d'Asie pour leur donner du courage, & leur fit espérer qu'elles le reverroient bientôt si les affaires tournoient bien.

Plut. in Agesil. pag. 605.

Quand on sut à Sparte qu'Agésilas approchoit, les Lacédémoniens qui étoient restés dans la ville, voulant lui faire honneur à cause de sa promte obéissance à leurs ordres, firent publier à son de trompe que tous les jeunes gens, qui voudroient aller au secours de leur Roi, n'avoient qu'à venir s'enrôler. Il n'y en eut pas un seul qui ne vînt se présenter avec joie, & donner son nom. Mais les Ephores en choisirent seulement cinquante des plus braves & des plus robustes qu'ils lui envoiérent, & le firent prier de se rendre le plutôt qu'il pourroit en

Xenoph. Hist. Græc. lib. 4 pag. 518. Diod. lib. 14. p. 302. Justin. lib. 6. cap. 2. & 3.

Béotie, ce qu'il éxécuta ſans délai.

Dans ce même tems les deux flotes ennemies ſe rencontrérent près de Cnidos ville de Carie. Celle des Lacédémoniens étoit commandée par Piſandre, beau-frere d'Agéſilas, celle des Perſes par Pharnabaze & Conon Athénien. Ce dernier voiant que les ſecours du Roi de Perſe venoient lentement, & faiſoient manquer bien des occaſions, avoit pris le parti d'aller lui-même en Cour ſolliciter en perſonne l'aſſiſtance du Roi. Comme il ne voulut point ſe proſterner devant lui ſelon la coutume ordinaire, il ne put s'ouvrir & s'expliquer que par des entremetteurs. Il lui repréſenta avec une force & une vivacité qu'on pardonne rarement à ceux qui parlent aux Princes, qu'il étoit bien étonnant & bien honteux, que ſes Miniſtres, contre ſon intention, laiſſaſſent manquer & dépérir ſes affaires par une indigne épargne; que le plus opulent Roi de la terre le cédât à ſes ennemis par l'endroit même où il leur étoit infiniment ſupérieur, c'eſt-à-dire, par les richeſſes, & que faute d'envoier à ſes Généraux l'argent néceſſaire, il fit avorter tous leurs deſſeins.

Ces remontrances étoient libres, mais ſenſées & ſolides. Le Roi les reçut parfaitement bien, & il montra par ſon exemple que ſouvent on pourroit dire la vérité aux Princes avec ſuccès, ſi on en avoit le courage. Conon obtint tout ce qu'il demanda, & le Roi le fit Amiral de ſa flote. MNÉMON.

Elle étoit compoſée de plus de quatre-vingt dix galéres : celle des ennemis étoit un peu inférieure en nombre. Elles vinrent à la vûe l'une de l'autre près de Cnidos ville maritime de l'Aſie Mineure. Conon, qui avoit été cauſe en quelque ſorte de la priſe d'Athénes par la perte du combat naval près d'Ægos-potamos, fit ici des efforts extraordinaires pour réparer ſon malheur, & pour effacer par une victoire éclatante la honte de ſa premiére défaite. a Il avoit cet avantage, que dans le combat qu'il alloit donner, les Perſes en faiſoient tous les frais, & en devoient porter ſeuls toute la perte ; au lieu que tout le fruit de la victoire ſeroit pour les

a Eo ſpecioſiùs, quòd ne ipſorum quidem Athenienſium, ſed alieni imperii viribus dimicet, pugnaturus periculo regis, victurus præmio patriæ. *Juſtin.*

ARTAXERXE

Athéniens ſans qu'ils y hazardaſſent rien du leur. Piſandre avoit auſſi de grands motifs de montrer du courage dans cette occaſion, pour ne pas dégénérer de la gloire de ſon beau-frere, & pour juſtifier le choix qu'il avoit fait de lui en le nommant Amiral de la flote. En effet il fit paroitre beaucoup de valeur, & eut d'abord quelque avantage : mais le combat s'étant échauffé, & les alliés de Sparte aiant pris la fuite, il ne put ſe réſoudre à les ſuivre, & mourut les armes à la main. Conon prit cinquante galéres : le reſte ſe ſauva à Cnidos. La ſuite de cette victoire fut la révolte preſque générale des alliés de Sparte, dont pluſieurs ſe déclarérent pour les Athéniens, & les autres ſe rétablirent dans leur ancienne liberté. Depuis cette bataille, les affaires des Lacédémoniens allérent toujours en déclinant. Toutes leurs actions en Aſie ne furent plus que les foibles efforts d'un pouvoir mourant ; juſqu'à ce que les défaites de Leuctres & de Mantinée achevérent de les accabler.

Iſoc. in Orat. Areopag. pag. 278-280.

Iſocrate fait une réflexion bien ſenſée au ſujet des révolutions de Sparte & d'Athénes, qui ont toujours eu

leur cauſe & leur ſource dans la proſpérité orgueilleuſe de ces deux Républiques. En effet les Lacédémoniens, qui d'abord étoient inconteſtablement reconnus pour les maîtres de la Gréce, ne déchurent de leur autorité que par l'abus énorme qu'ils en firent. Les Athéniens ſuccédérent à leur puiſſance, & en même tems à leur fierté ; & nous avons vû dans quel abyme de maux elle les précipita. Sparte, aiant encore repris le deſſus par la défaite des Athéniens en Sicile, & par la priſe de leur ville, ſembloit devoir profiter de la double expérience du paſſé, tant de la ſienne propre, que de celle de ſa rivale qui étoit encore toute récente : mais il eſt rare que les exemples & les événemens les plus frapans faſſent changer de conduite. Sparte devint auſſi fiére & auſſi intraitable qu'auparavant : auſſi éprouva-t-elle encore le même ſort.

C'étoit pour faire éviter ce malheur aux Athéniens, qu'Iſocrate leur rappelloit le ſouvenir du paſſé, leur parlant dans un tems où tout leur réuſſiſſoit. » Vous croiez, leur dit-il, » que munis d'une flote nombreuſe,

ARTAXERXE

» maîtres abſolus de la mer, ſoutenus
» par de puiſſans alliés toujours prêts
» à vous ſecourir, vous n'avez rien à
» craindre, & que vous pouvez jouir
» en repos & en tranquillité du fruit
» de vos victoires. Et moi, ſouffrez
» que je vous parle avec franchiſe &
» vérité, je penſe tout autrement. Ce
» qui fait le ſujet de ma crainte, c'eſt
» que je voi que la décadence des plus
» grandes villes a toujours commencé
» dans le tems qu'elles ſe croioient
» les plus puiſſantes, & que c'eſt leur
» ſécurité même qui a creuſé le pré-
» cipice où elles ſont tombées. Et la
» raiſon en eſt bien claire. La proſ-
» périté & l'adverſité ne marchent ja-
» mais ſeules; mais elles ont chacune
» leur cortége qui produit des effets
» bien différens. La premiére eſt ac-
» compagnée de faſte, d'orgueil, d'in-
» ſolence, qui aveuglent, & inſpirent
» des projets téméraires & inſenſés:
» au contraire l'adverſité a pour com-
» pagnes la modeſtie, la défiance de
» ſoi-même, la circonſpection, dont
» l'effet naturel eſt de rendre les hom-
» mes prudens, & de leur faire ti-
» rer avantage de leurs propres fau-
» tes. De ſorte que l'on ne ſait lequel

» de ces deux états l'on doit ſouhai- » ter à une ville : puiſque celui qui » paroit malheureux, eſt un achemi- » nement preſque ſûr à la proſpéri- » té ; & que celui qui eſt plus flateur & » ſi brillant, conduit pour l'ordinai- » re aux plus grands malheurs. « L'échec reçu par les Lacédémoniens à la journée de Cnidos, en fut une triſte preuve. MNÉMON.

Agéſilas étoit en Béotie prêt à donner la bataille, quand il apprit cette fâcheuſe nouvelle. Dans la crainte qu'elle ne décourageât & n'effraiât ſes troupes qui ſe préparoient au combat, il fit courir le bruit dans l'armée que les Lacédémoniens avoient remporté ſur mer une victoire conſidérable, & lui-même paroiſſant en public couronné d'un chapeau de fleurs, fit un ſacrifice d'action de graces pour cette bonne nouvelle, & envoia aux Officiers des portions du ſacrifice. Les deux armées, à peu près égales en forces, ſe trouvérent en préſence dans les plaines de Coronée, & ſe mirent en bataille. Agéſilas donna aux Orchoméniens l'aile gauche, & prit pour lui la droite. De l'autre côté, les Thébains étoient à la droite,

Plut. in Ageſil. pag. 605.

Plut. in Ageſil. pag. 605. Xenoph. Hiſt. Græc. p. 518-520. & in Ageſil. p. 659. 660.

& les Argiens à la gauche. Xénophon écrit que ce fut la plus furieuſe de toutes les batailles qui euſſent été données de ſon tems ; & il doit en être cru, car il y étoit, & il combattoit auprès d'Agéſilas, avec lequel il étoit revenu d'Aſie.

La premiére charge ne fut pas fort opiniâtre, & ne dura pas lontems. Les Thébains mirent d'abord en fuite les Orchoméniens, & Agéſilas renverſa & mit en déroute les Argiens. Mais les uns & les autres aiant ſu que leur aile gauche étoit fort maltraitée & qu'elle fuioit, ils tournérent incontinent, Agéſilas pour s'oppoſer aux Thébains, & pour leur ravir la victoire ; & les Thébains, pour ſuivre leur aile gauche qui s'étoit retirée vers l'Hélicon. Dans ce moment Agéſilas pouvoit remporter une victoire ſûre, s'il avoit voulu laiſſer paſſer les Thébains pour les charger enſuite en queue : mais emporté par l'ardeur de ſon courage il voulut s'oppoſer à leur paſſage, & les attaquer de front, pour les renverſer de vive force. En quoi, dit Xénophon, il montra plus de valeur que de prudence.

Les

Les Thébains, voiant qu'Agésilas marchoit contr'eux, réunirent dans l'instant toute leur infanterie en un seul corps, en formérent un bataillon quarré, & reçurent l'ennemi sans s'étonner. La mélée fut âpre & sanglante dans tous les endroits, mais plus encore dans celui où Agésilas combattoit au milieu des cinquante jeunes Spartiates que la ville lui avoit envoiés. La valeur & l'émulation de ces jeunes gens furent d'un grand secours pour Agésilas, & l'on peut dire qu'ils lui sauvérent la vie, combattant autour de lui avec beaucoup d'ardeur, & s'exposant les premiers pour mettre sa personne en sûreté. Ils ne purent pas néanmoins l'empécher d'être blessé, & il reçut au travers de ses armes plusieurs coups de pique & d'épée. Mais, après de grands efforts, ils l'arrachérent encore vivant aux ennemis, & lui faisant un rempart de leurs corps, ils lui immolérent grand nombre de Thébains, & plusieurs de ces jeunes gens demeurérent aussi sur la place. Enfin, voiant que c'étoit une affaire trop difficile que de renverser de front les Thébains, ils furent forcés d'en venir à ce qu'ils avoient refusé de faire d'abord. Ils ouvrirent leur

phalange pour leur donner paſſage, & après qu'ils furent paſſés, comme ils marchoient avec plus de déſordre, ils tombérent ſur eux, & les attaquérent par les flancs & par la queue. Ils ne purent pourtant jamais les rompre, ni les mettre en fuite. Ces braves Thébains firent leur retraite en combattant toujours, & gagnérent l'Hélicon, bien fiers du ſuccès de ce combat, où de leur côté ils s'étoient toujours maintenu invincibles.

Agéſilas, quoique très-affoibli par le grand nombre de ſes bleſſures, & par la quantité de ſang qu'il avoit perdu, ne voulut point ſe retirer dans ſa tente, qu'il ne ſe fût fait porter au lieu où étoit ſa phalange, & qu'il n'eût vû emporter devant lui tous les morts ſur leurs armes mêmes. Là, on vint lui dire que pluſieurs des ennemis s'étoient réfugiés dans le temple de Minerve Itonienne qui étoit près du lieu où s'étoit donné le combat, & on lui demanda ce qu'il vouloit qu'on en fît. Comme il étoit plein de reſpect pour les dieux, il ordonna qu'on les laiſſât aller, & leur donna même une eſcorte, pour les conduire en ſûreté où ils voudroient.

Le lendemain matin, Agéſilas vou-

lant éprouver ſi les Thébains auroient le courage de recommencer le combat, commanda à ſes troupes de ſe couronner de chapeaux de fleurs, & à ſes fluteurs de jouer de la flute pendant qu'il feroit dreſſer & orner un trophée pour monument de ſa victoire. Dans ce même moment, les ennemis lui envoiérent des Hérauts pour demander la permiſſion d'enterrer les morts. Il la leur accorda avec une tréve, & aiant confirmé ſa victoire par cette action de vainqueur, il ſe fit porter à Delphes, où l'on célébroit les Jeux Pythiques. Il y fit une proceſſion ſolennelle, qui fut ſuivie d'un ſacrifice, & il conſacra au dieu la dixme du butin qu'il avoit fait en Aſie, qui montoit à cent talens. Ces grands hommes, encore plus religieux que braves, ne manquoient jamais de marquer aux dieux par des préſens leur reconnoiſſance pour les victoires qu'ils avoient remportées, déclarant par cet hommage public qu'ils s'en croioient redevables à leur protection.

MNÉMON.

Cent mille écus.



ARTAXERXE

§. V.

Agésilas victorieux retourne à Sparte. Il se conserve toujours dans sa simplicité & dans ses mœurs anciennes. Conon rétablit les murailles d'Athénes. Paix honteuse aux Grecs, conclue par Antalcide Lacédémonien.

Plut. in Agesil. pag. 606.

APRÈS la fête, Agésilas s'en retourna par mer à Sparte. Ses citoiens le reçurent avec toutes les marques d'une véritable joie, & le regardérent avec admiration, voiant ses mœurs simples, & sa vie pleine de frugalité & de tempérance. A son retour des pays étrangers où dominoient le faste, la mollesse, l'amour des délices, on ne le vit point infecté des mœurs barbares, comme l'avoient été la plupart des autres Généraux. Il ne changea rien ni à ses repas, ni à ses bains, ni à l'équipage de sa femme, ni aux ornemens de ses armes, ni aux meubles de sa maison. Au milieu d'une réputation si brillante & des applaudissemens universels, toujours le même, & plus modeste encore qu'auparavant, il ne se distinguoit des autres citoiens que par une

plus grande ſoumiſſion aux loix, & un plus inviolable attachement aux coutumes de ſa patrie, perſuadé qu'il n'étoit Roi que pour en donner l'exemple aux autres.

Plin. de ſui laude, pag. 545.

Il ne faiſoit conſiſter la grandeur que dans la vertu. Un jour qu'on parloit en termes magnifiques du Grand Roi, (c'eſt ainſi que les Rois de Perſe ſe faiſoient appeller) & qu'on relevoit extrêmement ſa puiſſance : » Je [a] ne » comprends pas, dit-il, comment il » eſt plus grand que moi, s'il n'eſt pas » plus vertueux.

Il y avoit à Sparte quelques citoiens, qui, gâtés par le goût dominant de la Gréce, ſe faiſoient un mérite & une gloire d'entretenir beaucoup de chevaux pour les courſes. Il perſuada à ſa ſœur, appellée Cyniſca, de diſputer le prix aux Jeux Olympiques, pour faire voir aux Grecs que la victoire qu'on y remportoit, & dont on faiſoit tant de cas, n'étoit pas le fruit du courage & de la valeur, mais des richeſſes & de la dépenſe. Elle fut la premiére des perſonnes de ſon ſexe qui eut part à cet honneur. Il ne portoit pas le même

a Τί δ' ἐμοῦ γε μείζων ἐκεῖνος, εἰ μὴ καὶ δικαιότερος.

ARTAXERXE

jugement des exercices qui contribuent à rendre le corps plus robuste, & qui l'endurcissent aux travaux & à la fatigue ; & pour les mettre plus en honneur, il les honoroit souvent de sa présence.

Plut. in Agesil. pag. 606.

Quelque tems après la mort de Lysandre, il découvrit le complot qu'il avoit formé contre les deux Rois, dont jusques-là on n'avoit point entendu parler, & dont on n'eut connoissance que par une espéce de hazard. Voici ce qui donna lieu à cette découverte. Sur quelques affaires qui regardoient le gouvernement, on eut besoin d'aller consulter les Mémoires que Lysandre avoit laissés, & Agésilas se transporta dans sa maison. En parcourant ses papiers, il tomba sur le cahier où étoit écrite tout du long la harangue de Cléon, qu'il avoit préparée sur la nouvelle maniére de procéder à l'élection des Rois. Frapé de cette lecture, il quitta tout, & sortit brusquement pour aller communiquer cette harangue à ses citoiens, & leur faire voir quel homme c'étoit que Lysandre, & combien on s'étoit trompé à son égard. Mais Lacratidas, homme sage & prudent, & qui étoit le Président des

Ephores, le retint en lui disant: » Qu'il » ne faloit pas déterrer Lysandre, mais » au contraire qu'il faloit enterrer avec » lui sa harangue, comme une piéce » très-dangereuse par le grand art avec » lequel elle étoit composée, & par la » force de persuasion qui régnoit par- » tout, & à laquelle il seroit difficile » de résister. « Agésilas le crut, & la harangue demeura ensevelie dans le silence & l'oubli, ce qui étoit le meilleur usage qu'on en pût faire. MNÉMON.

Comme il avoit beaucoup de crédit dans la ville, il fit déclarer Amiral de la flote Téleutias, son frere utérin. Il seroit à souhaiter que l'histoire, pour justifier ce choix, marquât dans ce Commandant d'autres qualités, que celle de proche parent du Roi. Bientôt après Agésilas partit avec son armée de terre, alla mettre le siége devant Corinthe, & prit ce que l'on appelloit les longues murailles, pendant que son frere Téleutias l'assiégeoit par mer. Il fit plusieurs autres exploits particuliers contre les peuples de la Gréce ennemis de Sparte, qui marquent toujours à la vérité beaucoup de valeur & d'expérience de la part de ce Chef, mais qui ne sont pas fort importans ni dé-

Plut. in Agesil. pag. 607.

ARTAXERXE

AN. M. 3611.
AV. J.C. 393.
Xenoph. Hist. Græc. l. 4. p. 534-537.
Diod. lib. 14. pag. 303.
Justin. l. 6. cap. 5.

cisifs, & que j'ai cru par cette raison pouvoir omettre.

Dans le même tems, Pharnabaze & Conon, avec la flote du Roi, s'étant rendu maîtres de la mer, ravageoient toute la côte de la Laconie. Ce Satrape, retournant dans son Gouvernement de Phrygie, laissa à Conon le commandement de l'armée navale, avec des sommes fort considérables pour travailler au rétablissement d'Athénes. Conon victorieux & couvert de gloire s'y rendit, & y fut reçu avec un applaudissement général. Le triste spectacle d'une ville, autrefois si florissante, & alors réduite à un triste état, lui causa plus de douleur, qu'il ne ressentit de joie de revoir sa chére patrie après tant d'années. Il ne perdit point de tems, & commença aussitôt l'ouvrage, y emploiant, outre les maçons & les ouvriers ordinaires, les soldats, les matelots, les citoiens, les alliés, en un mot tous ceux qui étoient bien intentionnés pour Athénes, la Providence voulant que cette ville, brulée anciennement par les Perses, fût alors rebâtie de leurs propres mains; & qu'aiant été démantelée & démolie par les Lacédémoniens,

elle fût rétablie de leurs propres deniers, & des dépouilles qu'on avoit prises sur eux. Quelle vicissitude, quel changement! Athénes avoit alors pour alliés, ceux qui avoient été autrefois ses plus cruels ennemis; & pour ennemis, ceux avec qui elle avoit contracté, dans ces premiers tems, une si étroite & si intime alliance. Conon, secondé par le zéle des Thébains, releva en peu de tems les murs d'Athénes, rétablit cette ville dans son ancien éclat, & la rendit plus formidable que jamais à ses ennemis. Après avoir offert aux dieux une véritable hécatombe, c'est-à-dire un sacrifice de cent beufs, en action de graces pour l'heureux rétablissement d'Athénes, il fit un festin à toute la ville, & tous les citoiens généralement y furent invités.

Athen. l. 1. pag. 3.

Sparte ne put voir sans une extrême douleur un rétablissement si glorieux. Elle regardoit la grandeur & la puissance d'une ville anciennement rivale, & presque toujours ennemie, comme sa propre ruine. C'est ce qui fit prendre aux Lacédémoniens la lâche résolution de se venger en même tems & d'Athénes, & de Conon son restau-

Xenoph. Hist. Græc. l. 4. p. 537. 538. Plut. in Agesil. pag. 608.

rateur, en faiſant la paix avec le Roi de Perſe. Dans cette vûe ils envoient Antalcide à Téribaze. Sa commiſſion renfermoit deux articles principaux. Le premier étoit d'accuſer Conon devant le Satrape d'avoir volé au Roi l'argent qu'il avoit emploié au rétabliſſement d'Athénes, & d'avoir formé le deſſein d'enlever aux Perſes l'Eolide & l'Ionie, pour les aſſujettir de nouveau à la République d'Athénes, de qui elles avoient autrefois dépendu. Par le ſecond, il avoit ordre de faire à Téribaze les propoſitions les plus avantageuſes que ſon Maître pût ſouhaiter. Sans ſe mettre aucunement en peine de ce qui regardoit l'Aſie, il ſtipuloit ſeulement que toutes les îles & les autres villes jouiroient de leur liberté & de leurs loix. Ainſi les Lacédémoniens livroient au Roi avec la derniére injuſtice, & avec une extrême lâcheté, tous les Grecs établis en Aſie, pour la liberté deſquels Agéſilas avoit ſi lontems combattu. Il eſt vrai que celui-ci n'eut aucune part à une ſi indigne négociation. Toute la honte en doit tomber ſur Antalcide, qui étant l'ennemi juré de ce Roi de Sparte, hâtoit cette paix par toutes ſortes de voies,

parce que la guerre augmentoit l'autorité, la gloire, & la réputation d'Agésilas.

MNÉMON.

Les plus considérables villes de la Gréce avoient envoié en même tems des Députés à Téribaze, & Conon étoit à la tête de ceux d'Athénes. Tous, d'un commun accord, rejettérent de telles propositions. Sans parler de l'intérêt des Grecs d'Asie, qui les touchoit vivement, ils se voioient exposés par ce Traité, les Athéniens à perdre les îles de Lemnos, d'Imbros, & de Sciros; les Thébains à abandonner les villes de Béotie dont ils étoient maîtres, & qui voudroient rentrer dans leur liberté; les Argiens à renoncer à Corinthe, dont la perte entraîneroit bientôt celle d'Argos même. Ainsi les Députés se retirérent, sans avoir rien conclu.

Téribaze arréta Conon, & le fit mettre en prison. N'osant pas se déclarer ouvertement pour les Lacédémoniens, sans en avoir reçu un ordre exprès, il se contenta de leur fournir sous main des sommes considérables pour l'équipement d'une flote, afin que les autres villes de la Gréce ne fussent point en état de leur

ARTAXERXE

résister. Après avoir pris ces précautions, il partit sur le champ pour la Cour, & alla rendre compte au Roi de l'état de sa négociation. Le Prince en fut fort content, & le pressa fort d'y mettre la dernière main. Téribaze lui fit aussi le raport des accusations des Lacédémoniens contre Conon. Quelques Auteurs, selon le témoignage de Cornélius Népos, ont écrit qu'il fut conduit à Suse, & qu'il y fut exécuté par ordre du Roi. Le silence que Xénophon, qui lui étoit contemporain, garde sur sa mort, laisse en doute s'il se sauva de la prison, ou s'il subit le dernier supplice.

Dans l'intervalle, jusqu'à la conclusion du Traité, il se passa quelques actions peu considérables entre les Athéniens & les Lacédémoniens. Ce fut aussi pour lors qu'Evagore poussa ses conquêtes dans l'île de Cypre: nous en parlerons bientôt.

AN. M. 3617. AV. J.C. 387. *Xenoph. l. 5. p. 348-351.*

Enfin Téribaze étant de retour, manda les Députés des villes de Gréce pour leur faire la lecture du Traité. Il portoit que toutes les villes Grecques de l'Asie demeureroient soumises au Roi, & que toutes les autres,

tant petites que grandes, conſerveroient leur liberté. Le Roi retenoit, outre cela, la poſſeſſion des îles de Cypre & de Clazoméne, & laiſſoit celles de Sciros, de Lemnos, & d'Imbros aux Athéniens, à qui elles appartenoient depuis lontems. Par ce même Traité il promettoit de ſe joindre aux peuples qui l'accepteroient, pour faire la guerre par terre & par mer à ceux qui refuſeroient d'y entrer. Nous avons déja dit que c'étoit Sparte même qui avoit propoſé de telles conditions.

Toutes les autres villes de la Gréce, ou du moins le plus grand nombre, rejettoient avec horreur un Traité ſi infâme. Cependant, comme ces peuples étoient affoiblis par les diviſions domeſtiques qui les avoient épuiſés, & qu'ils étoient hors d'état de ſoutenir la guerre contre un Prince ſi puiſſant qui menaçoit de tomber avec toutes ſes forces contre quiconque refuſeroit d'entrer dans cet accord, ils furent contraints malgré eux d'y conſentir, excepté les Thébains qui eurent le courage de s'y oppoſer d'abord ouvertement, mais qui furent enfin obligés de l'accepter comme les autres,

ARTAXERXE

de qui ils se voioient généralement abandonnés.

Voila quel fut le fruit de la jalousie & des dissensions qui armérent les villes Grecques les unes contre les autres; & quel avoit été le but que s'étoit proposé la politique d'Artaxerxe, en répandant des sommes considérables parmi des peuples, invincibles au fer & aux armes, mais non à l'or & aux présens des Perses, bien éloignés en cela du caractére des anciens Grecs.

Pour bien comprendre combien Sparte & Athénes, dans les tems dont nous parlons, étoient différentes de ce qu'elles avoient été autrefois, il ne faut que comparer les deux Traités de paix conclus entre les Perses & les Grecs, le premier par Cimon Athénien sous Artaxerxe Longue-main plus de soixante ans auparavant, & le dernier par Antalcide Lacédémonien sous Artaxerxe Mnémon. Dans le premier, la Gréce victorieuse & triomphante assure la liberté des Grecs d'Asie, donne la loi aux Perses, leur impose telles conditions qu'il lui plait, leur prescrit des bornes & des limites, en leur défendant de faire approcher de la

Diod. lib. 12. pag. 74. 75.

mer leurs troupes de terre plus près qu'à la diſtance de trois journées de chemin, & de paroitre avec de longs vaiſſeaux dans l'étendue des mers qui ſont depuis les îles Cyanées juſqu'aux Chélidoniennes, c'eſt-à-dire depuis le Pont Euxin juſqu'aux côtes de la Pamphylie. Dans le ſecond au contraire, la Perſe devenue fiére & impérieuſe, ſe plait à humilier ſes vainqueurs, en leur enlevant d'un ſeul trait de plume l'empire qu'ils avoient ſur l'Aſie Mineure, en les forçant d'abandonner lâchement tous les Grecs établis dans ces riches provinces, & de ſouſcrire à leur ſervitude; enfin en les reſſerrant eux-mêmes à ſon tour dans les bornes étroites de la Gréce.

D'où peut venir un ſi étrange changement? Ne ſont-ce pas de part & d'autre les mêmes villes, les mêmes peuples, les mêmes forces, les mêmes intérêts? Oui ſans doute: mais ce ne ſont plus les mêmes hommes, ou plutôt ce ne ſont plus les mêmes principes de gouvernement. Rappellons-nous ces beaux tems de la Gréce, ſi glorieux pour Athénes & pour Sparte, où la Perſe vint fondre ſur ce petit pays avec toutes les forces de l'Orient.

Qu'eſt-ce qui rendit ces deux villes invincibles & ſupérieures à des armées ſi nombreuſes & ſi formidables ? Leur union & leur bonne intelligence. Nulle diſſenſion entre ces deux peuples, nulle jalouſie de commandement, nulle vûe particuliére d'intérêt, enfin nul autre combat entr'eux que d'honneur, que de gloire, que d'amour de la patrie.

A cette union ſi louable ſe joignit une haine irréconciliable contre les Perſes, qui devint comme naturelle aux Grecs, & qui étoit le caractére le plus marqué de la nation. C'étoit un crime capital, & puni de mort, que de faire mention de paix avec eux, & de propoſer aucun accommodement ; & l'on vit une mere Athénienne jetter la premiére pierre contre ſon fils qui avoit oſé le faire, & donner aux autres l'exemple de le lapider.

Iſocrat. in panegyr. p. 143.

Cette ferme union des deux peuples, & cette haine déclarée contre l'ennemi commun, furent lontems comme deux fortes barriéres, qui firent leur ſureté, & les rendirent invincibles ; & l'on peut dire qu'elles furent la ſource & le principe de tous ces glorieux ſuccès qui ont élevé la

Gréce à un ſi haut point de réputation. Mais, par un malheur ordinaire aux Etats les plus floriſſans, ces ſuccès mêmes devinrent la cauſe de ſa perte, & fraiérent le chemin aux diſgraces qui lui arrivérent dans la ſuite.

Ibid. pag. 132-137. in Panathen. p. 524. 525.

Ces deux peuples, qui auroient pu porter leurs armes victorieuſes juſques dans le fond de la Perſe, & aller à leur tour attaquer le grand Roi juſques ſur ſon trône même; au lieu de former de concert une telle entrepriſe qui les auroit comblés en même tems & de gloire & de richeſſes, ont la folie de laiſſer en repos l'ennemi commun, de ſe brouiller enſemble pour des pointilleries d'honneur & pour des intérêts de peu d'importance, & de conſumer inutilement contr'eux-mêmes des forces qui ne devoient être emploiées que contre les barbares, qui n'auroient pu y réſiſter. Car il eſt remarquable que jamais les Perſes n'ont remporté aucun avantage contre les Athéniens ni contre les Lacédémoniens, tant qu'ils ont été unis enſemble, & que ce n'eſt que par leur diviſion qu'ils ont trouvé le moien de les vaincre alternativement, & toujours les uns par les autres.

Ces diviſions les conduiſirent à des

ARTAXERXE

démarches, dont Sparte & Athénes n'auroient jamais paru capables. On les vit l'un & l'autre se deshonorer par leurs lâches & basses flateries à l'égard non seulement du Roi de Perse, mais même de ses Satrapes; leur faire la cour, rechercher leurs bonnes graces, ramper devant eux, essuier leur mauvaise humeur, & cela pour obtenir quelques secours de troupes ou d'argent; oubliant que les Perses, fiers & insolens quand on paroissoit les craindre, devenoient eux-mêmes timides & petits à l'égard de ceux qui avoient le courage de les mépriser. Mais enfin que gagnérent-ils par toutes ces bassesses? le Traité qui a donné lieu à ces réflexions, & qui sera à jamais l'opprobre de Sparte & d'Athénes.



§. VI.

Guerre d'Artaxerxe contre Evagore Roi de Salamine. Eloge & caractére de ce Prince. Téribaze accusé faussement : son accusateur puni.

CE QUE JE VIENS de dire sur la facilité avec laquelle les Grecs auroient pu se rendre redoutables à leurs ennemis, devient encore plus sensible, quand on jette les yeux, d'un côté sur la diversité des peuples & l'étendue des contrées qui composoient le vaste empire des Perses, & de l'autre sur la foiblesse du gouvernement, incapable d'animer une si grande masse, & de soutenir le poids de tant d'affaires & de soins. A la Cour tout se conduisoit par les intrigues des femmes, & par les cabales des favoris, dont souvent tout le mérite consistoit à flater le Prince, & à l'entretenir dans ses passions. C'étoit par leur crédit que se faisoit le choix des Officiers, & que se donnoient les premiéres dignités : c'étoit sur leurs avis qu'on jugeoit des services des Généraux d'armée, & qu'on décidoit de leur récompense.

ARTAXERXE

La ſuite fera voir que c'étoit là la ſource du mouvement des provinces, de la défiance de la plupart des Gouverneurs, du mécontentement & enſuite de la révolte des meilleurs Officiers, & du mauvais ſuccès de preſque toutes les entrepriſes que l'on formoit.

Artaxerxe, délivré des ſoins & de l'embarras que lui cauſoit la guerre contre les Grecs, ſongea à terminer celle de Cypre qui duroit depuis quelques années, mais qui étoit pouſſée foiblement, & il tourna le gros de ſes forces de ce côté-là.

Iſocrat. in Evagor. p. 380.

Evagore régnoit alors dans Salamine, ville capitale de l'île de Cypre. Il deſcendoit de Teucer le * Salaminien, qui au retour de la guerre de Troie avoit bâti cette ville, & lui avoit donné le nom de ſa patrie. Ses deſcendans y avoient toujours régné depuis : mais un étranger, venu de Phénicie, aiant dépoſſédé le Roi légitime, avoit pris ſa place ; & pour ſe maintenir dans ſon uſurpation, il avoit rempli la ville de barbares, & ſoumis

* *Ce Teucer étoit de Salamine, petite île près d'Athénes, devenue ſi célébre par le combat naval qui s'y donna ſous Xerxès.*

toute l'île à la domination du Roi des Perſes.

C'eſt ſous ce Tyran qu'Evagore vint au monde. On prit grand ſoin de ſon éducation. Il ſe diſtingua parmi les jeunes gens par la beauté de ſon viſage, par la force de ſon corps, & encore plus par un air de modeſtie & de pudeur, qui fait le plus grand ornement de cet âge. A meſure qu'il avançoit, on voioit briller en lui les plus grandes vertus, le courage, la ſageſſe, la juſtice. Il porta dès lors ces vertus à un degré éminent, juſqu'à donner de la jalouſie à ceux qui gouvernoient, qui ſentoient bien qu'un mérite ſi éclatant ne pouvoit pas demeurer dans l'obſcurité d'une condition privée : mais ſa modeſtie, ſa probité, ſa droiture les raſſurérent, & ils eurent en lui une pleine confiance, à laquelle il répondit toujours par une fidélité inviolable, ſans jamais ſonger à les chaſſer du trône par la violence ni par la trahiſon.

Et qui ornat ætatem pudor. *Cic.*

Une voie plus honnête l'y conduiſit, & ce fut la Providence, dit Iſocrate, qui la lui ménagea. Un des principaux citoiens de la ville égorgea celui qui étoit ſur le trône, & ſongea à arréter Evagore, & à ſe défaire de lui pour

ARTAXERXE

s'aſſurer le ſceptre : mais celui-ci s'étant dérobé à ſes pourſuites ſe retira à Solos ville de Cilicie. Son exil, loin de lui abattre le courage, lui donna de nouvelles forces. Accompagné ſeulement de cinquante hommes, déterminés comme lui à vaincre ou à mourir, il revint à Salamine, & chaſſa du trône celui qui s'en étoit emparé, & qui étoit ſoutenu par le crédit & la protection du Roi des Perſes. Rétabli dans Salamine, il rendit bientôt ſon petit roiaume très-floriſſant par ſon application à ſoulager ſes ſujets & à les protéger en toute maniére, à les gouverner avec juſtice & bonté : à les rendre actifs & laborieux, à leur inſpirer du goût pour la culture des terres, la nourriture des troupeaux, le commerce, la marine. Il les forma auſſi à la guerre, & en fit d'excellens ſoldats.

AN. M. 3599.
Av. J. C. 405.
Iſocrat. in Evag. pag. 393-395.

Il étoit déja fort puiſſant, & s'étoit acquis une grande réputation, lorſque Conon Général Athénien, après ſa défaite près d'Ægos-potamos, ſe retira chez lui, ne croiant point pouvoir trouver ailleurs ni d'aſyle plus ſûr pour lui-même, ni de protection plus puiſſante pour ſa patrie. La reſſem-

blance des caractéres & des sentimens lia bientôt entre eux une étroite amitié, qui dura toujours depuis, & leur fut également utile à l'un & à l'autre. Conon avoit beaucoup de crédit à la Cour du Roi de Perse : il s'emploia auprès de ce Prince, par le moien de Ctésias son médecin, pour le réconcilier avec Evagore son hôte, & il en vint à bout.

AN. M. 3605.
AV. J.C. 399.

Evagore & Conon, occupés du grand dessein d'abattre ou du moins d'affoiblir la puissance de Sparte, qui s'étoit rendu formidable à toute la Gréce, concertoient ensemble les moiens de parvenir à leur fin. Ils étoient tous deux citoiens d'Athénes : le dernier par sa naissance, l'autre par le droit d'adoption que ses grands services & son zéle pour la République lui avoient mérité. Les Satrapes d'Asie voioient avec peine leur pays ravagé par les Lacédémoniens, & se trouvoient dans un grand embarras parce qu'ils n'étoient pas en état de leur tenir tête. Evagore leur remontra que ce n'étoit point par terre qu'il faloit les attaquer, mais par mer, & il ne contribua pas peu, par le crédit qu'il avoit encore auprès du Roi de Perse, à faire nommer Co-

AN. M. 3606.
AV. J.C. 398.

ARTAXERXE

AN. M. 3610.
AV. J.C. 394

non Général de sa flote. La célébre victoire remportée près de Cnidos sur les Lacédémoniens en fut la suite, & porta à cette République un coup mortel.

Pausan. l. 1. pag. 5.

Les Athéniens, pour reconnoitre le service important qu'Evagore & Conon leur avoient rendu auprès d'Artaxerxe, leur érigérent des statues à Athénes.

Diod. lib. 14. p. 311.

Evagore de son côté, poussant ses conquêtes de ville en ville, travailloit à se rendre maître de l'île entiére. Les Cypriotes eurent recours au Roi de Perse. Ce Prince, allarmé des progrès rapides d'Evagore dont il craignoit les suites, & comprenant de quelle importance il étoit pour lui de ne point laisser tomber en des mains ennemies une île, dont la situation étoit si favorable pour tenir en bride l'Asie Mineure, leur promit un promt & puissant secours, sans se déclarer encore ouvertement contre Evagore.

AN. M. 3614.
AV. J.C. 390.
Isocrat. in Paneg. pag. 135. 136.

Occupé ailleurs par des soins plus importans, il ne put pas leur tenir parole aussi promtement qu'il l'avoit espéré & promis. Cette guerre de Cypre duroit depuis six ans, & le succès avec lequel Evagore la soutenoit

noit contre le grand Roi, devoit dissiper dans l'esprit des Grecs la terreur du nom Persan, & les réunir tous contre l'ennemi commun. Il est vrai que les secours qu'Artaxerxe avoit envoiés jusques-là étoient peu considérables, & il en fut de même des deux années suivantes. Pendant tout ce tems ce fut moins une guerre véritable, que des préparatifs à la guerre. Mais quand il fut libre du côté des Grecs, il y donna une sérieuse application, & attaqua Evagore avec toutes ses forces.

MNÉMON.

AN. M. 3618.
AV. J.C. 386.

L'armée de terre, commandée par Oronte son gendre, étoit composée de trois cens mille hommes; & la flote de trois cens galéres: elle avoit pour Amiral Téribaze, Persan d'une grande noblesse & d'une grande réputation. Gaos son gendre commandoit sous lui. Evagore de son côté rassembla le plus de troupes & de vaisseaux qu'il lui fut possible, mais c'étoit peu de chose en comparaison du formidable appareil des Perses. Sa flote n'étoit que de quatre-vingts dix galéres, & son armée ne montoit à guéres plus de vingt mille hommes. Comme il avoit beaucoup de frégates légéres,

Diod. lib. 15. p. 328-333.

ARTAXERXE

il tendit des piéges à celles qui portoient des vivres à l'armée ennemie, en coula à fond un grand nombre, en prit plusieurs, & empécha les autres d'approcher : ce qui mit la famine parmi les Perses, & y excita de violentes séditions, qu'on ne put appaiser qu'en faisant venir de Cilicie de nouveaux convois. Evagore fortifia sa flote de soixante galéres qu'il fit construire ; & de cinquante qu'Achoris roi d'Egypte lui envoia, avec tout l'argent & tout le blé dont il pouvoit avoir besoin.

Evagore avec ses troupes de terre attaqua d'abord une partie de l'armée ennemie qui étoit séparée du reste, & la mit entiérement en déroute. Cette premiére action fut suivie de près du combat naval, où les Perses eurent encore du dessous dans le commencement : mais animés par les reproches & les vives remontrances de l'Amiral de la flote, ils reprirent courage, & remportérent une pleine victoire. Salamine aussitôt fut assiégée par terre & par mer. Evagore, aiant laissé la défense de la ville à son fils nommé Pythagore, en sortit de nuit avec dix galéres, & fit voile vers l'E-

gypte pour engager le Roi à la ſoutenir fortement contre l'ennemi commun. Il n'en tira pas tous les ſecours qu'il avoit eſpérés. A ſon retour, il trouva la ville extrêmement preſſée. Se voiant ſans reſſource & ſans eſpérance, il fut contraint de capituler. Les conditions qu'on lui propoſa furent, qu'il abandonneroit toutes les villes de Cypre, excepté Salamine où il ſe contenteroit de régner, qu'il paieroit au Roi un tribut annuel, & qu'il lui demeureroit ſoumis comme un ſerviteur à ſon maître. L'extrémité où il étoit réduit l'obligea d'accepter les autres conditions quelque dures qu'elles fuſſent : mais il ne put jamais ſe réſoudre de conſentir à la derniére, & perſiſta toujours à déclarer qu'il ne pouvoit traiter que de Roi à Roi. Téribaze, qui avoit la conduite du ſiége, ne rabatit rien de ſes prétentions.

Oronte, l'autre Général, jaloux de la gloire de ſon Collégue, avoit écrit ſecrettement contre lui en Cour, l'accuſant, outre pluſieurs autres chefs, de former des deſſeins contre le Roi ; & il apportoit pour preuves de cette accuſation l'intelligence ſecrette qu'il

conservoit avec les Lacédémoniens, & l'attention marquée qu'il avoit à s'attacher les Chefs de l'armée, & à les gagner par des présens, des promesses, & des maniéres engageantes qui ne lui étoient pas naturelles. Artaxerxe, sur ces lettres, jugea qu'il n'y avoit pas de tems à perdre, pour étoufer promtement une conspiration prête à éclater. Il expédie un ordre, & charge Oronte d'arréter Téribaze, & de le faire conduire en Cour piés & mains liés : l'ordre est exécuté sur le champ. Téribaze étant arrivé, demande qu'on lui fasse son procès dans les formes, qu'on lui communique les chefs d'accusation, & qu'on produise les preuves & les témoins. Le Roi, occupé d'autres soins, n'eut pas le tems de prendre alors connoissance de cette affaire.

Cependant Oronte voiant que les assiégés se défendoient vigoureusement, & que les soldats de l'armée, mécontens du départ de Téribaze, se débandoient, & refusoient de lui obéir, craignit que les choses ne tournassent mal pour lui. Il fait parler sous main à Evagore : on reprend la négociation : les offres que ce dernier avoit

faites d'abord sont acceptées, & l'on retranche la condition humiliante qui avoit empéché la conclusion du traité. Ainsi le siége est levé : Evagore demeure Roi de Salamine seulement, & s'engage à paier tous les ans un certain tribut.

MNÉMON.

AN. M. 3619. AV. J. C. 385.

Il paroit que ce Prince vécut encore douze ou treize ans depuis la conclusion de ce Traité : car on ne place sa mort qu'à l'an du monde 3632. Il eut une vieillesse heureuse & tranquille, & qui ne fut jamais troublée par aucune maladie, suite ordinaire d'une vie sobre & tempérante. Nicoclès, son fils ainé, lui succéda, & hérita de ses vertus aussi bien que de son sceptre. Il lui fit de magnifiques funérailles. Le discours intitulé *Evagore*, qu'Isocrate composa pour animer le jeune Roi à marcher sur les traces de son pere, & dont j'ai tiré l'éloge qui suit, lui tint lieu d'Oraison funébre. Il adressa encore à Nicoclès un autre Traité, qui porte son nom, où il lui donne d'admirables préceptes pour bien régner. J'aurai peutêtre lieu d'en parler dans le volume suivant.

Eloge & caractére d'Evagore.

QUOIQU'EVAGORE ne fût Roi

Isocrat. in Evagora.

que d'un petit Etat, Isocrate, qui se connoissoit bien en vertu & en mérite, le compare aux plus puissans Monarques, & le propose comme un modéle parfait d'un bon Roi, persuadé que ce n'est pas l'étendue des provinces, mais l'étendue d'esprit & la grandeur d'ame qui fait les grands Princes. En effet, il nous montre en lui plusieurs qualités véritablement roiales, & qui doivent nous en donner une grande idée.

Evagore n'étoit pas du nombre de ces Princes qui croient que pour régner, il suffit d'être de la famille roiale, & que la naissance qui donne droit à la Couronne, donne aussi le mérite & les talens nécessaires pour la soutenir avec honneur. Il ne concevoit pas qu'on pût s'imaginer, que tout autre état, toute autre condition exigeant nécessairement une espéce d'apprentissage pour y réussir, l'art de régner, le plus difficile & le plus important de tous, n'eût besoin d'aucun travail ni d'aucune préparation. Il avoit apporté en naissant d'heureuses dispositions: un grand fonds de génie, une conception aisée, une pénétration vive & promte à laquelle

rien n'échapoit, une ſolidité de jugement qui ſaiſiſſoit tout d'un coup le parti qu'il faloit prendre ; qualités qui ſembloient pouvoir le diſpenſer de toute étude & de toute application : & cependant, comme s'il fût né ſans talens, & qu'il ſe fût vû obligé de ſuppléer par l'étude à ce qui pouvoit lui manquer du côté de la nature, il ne négligea rien de ce qui pouvoit ſervir à lui orner l'eſprit, & [a] il donna un tems conſidérable à s'inſtruire, à réfléchir, à méditer, à conſulter les gens habiles.

Quand il fut monté ſur le trône, ſon grand ſoin, ſa grande application, fut de connoitre les hommes, en quoi conſiſte principalement la ſcience d'un Prince, & de ceux qui ſont à la tête des affaires. Il s'y étoit ſans doute préparé par l'étude de l'hiſtoire, qui donne une prudence anticipée, tient lieu de l'expérience, & apprend ce que ſont les hommes avec qui l'on a à vivre par ce qu'ont été ceux des autres ſiécles. Mais on étudie tout autrement les hommes en eux-mêmes, dans leur caractére, dans leur conduite, dans leurs démarches. L'a-

[a] Ἐν τῷ ζητεῖν, καὶ φροντίζειν, καὶ βουλεύεσθαι, τὸν πλεῖστον χρόνον διέτριβεν.

ARTAXERXE

mour de la république le rendit attentif à tous ceux qui étoient capables de la ſervir ou de lui nuire. Il s'appliqua à entrer dans leurs plus ſecrettes inclinations, à découvrir les plus ſecrets reſſorts qui les faiſoient agir, à connoitre leurs différens talens & leurs divers degrés de capacité, afin de marquer à chaque perſonne ſa place, de donner de l'autorité à proportion du mérite, & de faire concourir le bien particulier avec le bien public. Ce n'étoit point ſur le raport d'autrui, dit Iſocrate, qu'il récompenſoit ni qu'il puniſſoit ſes ſujets, mais ſur ce qu'il en connoiſſoit par lui-même ; & ni la vertu des gens de bien, ni les mauvais deſſeins des méchans, n'échapoient à ſa lumiére & à ſes recherches.

Il avoit une qualité bien rare dans ceux qui occupent les premiéres places, ſur-tout lorſqu'ils ſe croient capables de gouverner par eux-mêmes ; je veux dire une docilité merveilleuſe, qui naiſſoit de la défiance où il étoit de ſes propres lumiéres. Eclairé comme il étoit, il n'avoit pas, ce ſemble, beſoin d'avoir recours au conſeil des autres ; & cependant il ne

prenoit aucune résolution, & ne formoit aucune entreprise, sans avoir consulté les personnes sages qui étoient à sa Cour : au lieu que l'orgueil, qui est le venin secret de la souveraine puissance, porte la plupart de ceux qui sont arrivés au trône, à ne plus demander conseil, ou à ne le plus suivre.

Attentif à étudier dans chaque forme de gouvernement & dans chaque condition particuliére ce qu'elles avoient de plus excellent, il se proposoit d'en réunir en lui toutes les bonnes qualités & tous les avantages : affable & populaire, comme dans un Etat Républicain ; grave & sérieux, comme dans un Conseil de Vieillards & de Sénateurs ; après avoir pris avec maturité un parti, ferme & décidé, comme dans une Monarchie ; profond politique, par l'étendue & la justesse de ses vûes ; homme de guerre accompli, par un courage intrépide dans les combats, conduit par une sage modération ; bon pere, bon parent, bon ami ; & ce qui met le comble à son éloge, [a] en

[a] Τυράννικ☉ δὲ τῷ πᾶσι τούτοις διαφέρειν.

tout cela toujours grand, & toujours Roi.

Il ſoutenoit ſa dignité & ſon rang non par un air de fierté & de hauteur, mais par une ſérénité de viſage & une majeſté douce que donne la vertu & le témoignage d'une bonne conſcience. Il gagnoit ſes amis par ſes libéralités, & ſoumettoit les autres par une grandeur d'ame à laquelle ils ne pouvoient refuſer leur eſtime & leur admiration.

Mais ce qu'il y avoit de plus roial en lui, & qui lui attiroit pleinement la confiance de ſes ſujets, de ſes voiſins, & même de ſes ennemis, c'eſt ſa ſincérité, ſa bonne foi, ſon reſpect pour les engagemens qu'il avoit pris, ſa haine, ou plutôt la déteſtation qu'il témoignoit pour tout déguiſement, tout menſonge, toute fourberie. Une ſimple parole de ſa part étoit regardée comme un ſerment ſacré, & l'on ſavoit que rien n'étoit capable de le porter à y donner la plus légére atteinte.

C'eſt par toutes ces excellentes qualités qu'il vint à bout de réformer la ville de Salamine, & d'en changer entiérement la face en aſſez

peu de tems. Il la trouva grossiére, féroce, barbare, ennemie des savans & des sciences, sans goût ni pour les lettres, ni pour le commerce, ni pour les armes. Que ne peut point un Prince qui aime son peuple, & qui en est aimé; qui ne se croit grand & puissant que pour le rendre heureux; & qui sait mettre en honneur le travail, l'industrie, le mérite, de quelque genre qu'il soit! Assez peu d'années après qu'il fut monté sur le trône, on vit fleurir à Salamine les arts, les sciences, le commerce, la marine, la guerre; ensorte que cette ville ne le cédoit à aucune des plus opulentes de la Gréce.

Isocrate répéte bien des fois que dans les louanges qu'il donne à Evagore, dont je n'ai raporté qu'une partie, loin de rien exagérer, il demeure toujours au-dessous de la vérité. A quoi peut-on attribuer un régne si sage, si juste, si modéré, si constamment emploié à y rendre les sujets heureux, & à procurer le bien public? Il me semble que l'état où s'étoit trouvé Evagore avant que de régner y contribua beaucoup. C'est un grand obstacle à la connoissance

ARTAXERXE

& à la pratique des devoirs d'un Prince, que d'être né tel, & que de n'avoir jamais éprouvé d'autre situation que celle de maître & de souverain. Evagore, qui étoit né sous un Tyran, avoit lontems obéi avant que de commander. Il avoit senti dans une vie privée & dépendante le joug d'une puissance absolue & despotique. Il s'étoit vû exposé à l'envie & à la calomnie, & avoit été en péril à cause de son mérite & de sa vertu. Il ne faloit dire à un tel Prince, quand il monta sur le trône, que ce qu'on disoit à un grand * Empereur. » [a] Vous n'avez pas toujours été ce » que vous êtes devenu. L'adversi» té vous a préparé à user bien de » la souveraine puissance. Vous avez » lontems vécu parmi nous, & com» me nous. Vous avez été en péril » sous de mauvais Princes. Vous avez » tremblé : vous avez sû par votre » expérience comment on traitoit l'in» nocence & la vertu. « Ce qu'il avoit souffert, ce qu'il avoit craint pour lui-même ou pour les autres, ce qu'il avoit

* *Trajan.*

a Quàm utile est ad usum secundorum per adversa venisse! Vixisti nobiscum, periclitatus es, timuisti. Quæ tunc erat innocentium vita scis, & expertus es. *Plin. in Panegyr.*

vû d'injuste & de déraisonnable dans la conduite de ses prédécesseurs, lui avoit ouvert les yeux sur toutes ses obligations. Il suffisoit de lui dire ce que l'Empereur Galba disoit à Pison en l'adoptant pour l'associer à l'empire : [a] » Souvenez-vous de ce que » vous avez condanné ou loué dans » les Princes lorsque vous étiez par» ticulier. Il ne faut que consulter le » jugement que vous en avez porté » alors, & le suivre, pour être instruit » & pour bien régner.

Jugement de Téribaze.

NOUS avons dit que Téribaze, accusé par Oronte de former une conspiration contre Artaxerxe, avoit été conduit en Cour piés & mains liés. Gaos, Amiral de la flote, qui avoit épousé sa fille, craignant que le Roi ne l'enveloppât dans l'affaire de son beau-pere, & ne le fît mourir sur un simple soupçon, ne crut pouvoir trouver de sûreté pour lui que dans une révolte ouverte. Il étoit fort aimé

Diod. lib. 15. p. 334. 335.

a Utilissimus quidem ac brevissimus bonarum malarumque rerum delectus, cogitare quid aut nolueris sub alio principe, aut volueris. *Tacit. Hist. lib. 1. cap. 16.*

ARTAXERXE

des soldats, & tous les Officiers de la flote lui étoient particuliérement attachés. Sans perdre de tems il envoie des Députés au roi d'Egypte Achoris, & conclut avec lui une ligue contre le roi de Perse. D'un autre côté, il sollicite vivement les Lacédémoniens à entrer dans cette ligue, avec assurance de les rendre maîtres de toute la Gréce, & d'y établir partout leur maniére de gouverner, à quoi il paroit qu'ils aspiroient depuis lontems. Ils écoutérent favorablement cette proposition, & saisirent avec joie cette occasion de prendre les armes contre Artaxerxe, d'autant plus que la paix qu'ils avoient conclue depuis peu avec lui, par laquelle ils lui abandonnoient tous les Grecs de l'Asie, les avoit couverts de honte.

Aussitôt qu'Artaxerxe eut terminé la guerre de * Cypre, il songea à finir aussi l'affaire de Téribaze. Il a l'équité de lui donner pour Commissaires trois des plus grands Seigneurs de Perse d'une probité reconnue,

* *Diodore remet la décision de cette affaire après la guerre des Cadusiens dont nous parlerons bientôt, ce qui paroit peu vraisemblable.*

& d'une réputation qui les rendoit respectables à toute la Cour. L'affaire est donc examinée, & l'on écoute de part & d'autre les parties. Pour un crime aussi considérable que celui d'avoir conspiré contre la personne du Roi, on ne produisoit d'autres preuves que la lettre d'Oronte, c'est-à-dire, d'un ennemi déclaré qui cherchoit à supplanter son rival. Oronte avoit espéré de son crédit à la Cour, que l'affaire ne seroit point discutée selon les formes ordinaires, & que sur les Mémoires qu'il avoit envoiés, l'accusé, sans autre examen, seroit condanné. Mais on n'en usoit pas ainsi chez les Perses. Une régle anciennement établie parmi eux, & qui fait partie du droit naturel, étoit de ne condanner jamais personne sans l'avoir entendu, & sans lui avoir confronté ses accusateurs. Téribaze fut donc écouté. Il répond à tous les articles de la lettre. Quant à sa connivence avec Evagore, le traité même conclu par Oronte fait son apologie, puisqu'il est absolument le même que celui qu'il avoit offert, excepté une condition qui auroit fait honneur à son Maître. Pour son ami-

tié avec les Lacédémoniens, le traité glorieux qu'il leur avoit fait ſigner, doit faire connoitre ſi elle avoit pour but ſes propres intérêts, ou ceux du Roi. Il ne déſavoue pas le crédit qu'il a dans l'armée : mais depuis quand eſt-ce un crime d'être venu à bout de ſe faire aimer des Officiers & des ſoldats ? Enfin il termine ſa défenſe en rappellant le ſouvenir des longs ſervices qu'il a rendus au Roi avec une fidélité qui ne s'eſt jamais démentie, & ſur-tout du bonheur qu'il a eu de lui ſauver la vie dans une chaſſe où deux lions étoient près de le dévorer. Les trois Commiſſaires, d'un commun ſuffrage, déclarérent innocent Téribaze. Le Roi lui rendit ſon ancienne amitié, & juſtement irrité du noir complot d'Oronte, il fit tomber ſur lui tout le poids de ſon indignation. Un ſeul exemple de cette ſorte contre les délateurs convaincus de fauſſeté, fermeroit pour toujours la porte à la calomnie. Que d'innocens opprimés, faute de garder cette régle, que des payens même ont regardée comme la baſe de toute juſtice, & la gardienne du repos public !

§. VII.

Expédition d'Artaxerxe contre les Caduſiens. Hiſtoire de Datame Carien.

QUAND Artaxerxe eut terminé la guerre de Cypre, il en commença une nouvelle contre les Caduſiens, qui s'étoient apparemment révoltés, & avoient refuſé de paier le tribut ordinaire; car les Auteurs ne diſent rien du ſujet de cette guerre. Ces peuples habitoient une partie des montagnes ſituées entre le Pont-Euxin & la mer Caſpienne, au Nord de la Médie. Le terroir y eſt fort ingrat, & ſi peu propre au labourage, qu'on n'y ſemoit point de blé. Les habitans n'avoient preſque pour toute nourriture que des pommes, des poires, & quelques autres fruits de cette eſpéce. Accoutumés de bonne heure à une vie dure & laborieuſe, ils comptoient pour rien les fatigues & les dangers, & par cette raiſon étoient fort propres au métier de la guerre. Le Roi marcha en perſonne contre eux à la tête d'une armée de trois cens mille hommes d'infanterie & de dix mille

Plut. in Artax. pag. 1023. 1024.

ARTAXERXE

chevaux. Téribaze le ſuivit dans cette expédition.

A peine Artaxerxe fut-il un peu avancé dans le pays, que ſon armée ſouffrit une diſette affreuſe. Les troupes ne trouvoient rien pour ſubſiſter, & il étoit impoſſible de faire venir des vivres d'ailleurs à cauſe des chemins difficiles & impraticables. Tout le camp ne vivoit donc que de bêtes de ſommes qu'on tuoit ; & elles devinrent bientôt ſi rares, que la tête d'un âne y valoit ſoixante dragmes, & on avoit encore bien de la peine à en trouver. La table du Roi même vint à manquer, & il ne reſtoit que peu de chevaux, tous les autres aiant été conſommés.

Trente livres.

Dans cette fâcheuſe conjoncture, Téribaze ſauva le Roi & l'armée par un ſtratagême dont il s'aviſa. Il y avoit deux Rois des Caduſiens, tous deux campés ſéparément avec leurs troupes. Téribaze, qui s'informoit de tout, avoit appris qu'ils n'étoient pas en bonne intelligence, & que la jalouſie les empéchoit d'agir de concert comme ils devoient. Après avoir communiqué ſon deſſein à Artaxerxe, il s'en va trouver l'un de

ces deux Rois, & envoie ſon fils à l'autre. Chacun d'eux fit entendre à celui à qui il parloit que l'autre Roi envoioit à ſon inſû des Ambaſſadeurs à Artaxerxe pour traiter avec ce Prince, & lui conſeilla de prendre les devans afin de rendre ſes conditions meilleures, promettant de l'aider de tout ſon crédit. La fraude réuſſit. Les [a] payens la croioient permiſe à l'égard des ennemis. Les Ambaſſadeurs partirent chacun de leur côté, les uns avec Téribaze, les autres avec ſon fils.

Comme cette double négociation dura un peu de tems, Artaxerxe commença à entrer en ſoupçon contre Téribaze, & ſes ennemis, profitant de cette occaſion, n'oubliérent rien pour le calomnier, & pour le perdre dans l'eſprit du Roi. Déja même ce Prince ſe repentoit de s'être fié à lui; & par là il donnoit lieu à ſes envieux de répandre leurs calomnies. A quoi tient la fortune des plus fidéles ſujets auprès d'un Prince ſoupçonneux & crédule? Sur ces entrefaites arrivent Téribaze de ſon côté, & ſon fils de l'autre, chacun avec les Ambaſſadeurs des Caduſiens. Le traité aiant été

a Dolus, an virtus, quis in hoſte requirat? *Virgil.*

ARTAXERXE

conclu avec les uns & les autres, & la paix faite, Téribaze devint plus puiſſant que jamais dans l'eſprit de ſon Maître, & partit avec lui.

Le Roi, dans cette marche, ſe fit beaucoup admirer. Ni l'or dont il étoit couvert, ni ſa robe de pourpre, ni les pierreries qui brilloient ſur ſa perſonne, & qui montoient à la ſomme de trente-ſix millions, ne l'empêchoient point de ſe livrer à la fatigue comme le moindre ſoldat. On le voioit, le carquois ſur l'épaule, & le bras chargé de ſon bouclier, laiſſer ſon cheval, & marcher le premier dans ces chemins raboteux & difficiles. Les ſoldats, voiant ſa patience & ſon courage, animés par ſon exemple, devenoient ſi légers, qu'il ſembloit qu'ils euſſent des ailes. Enfin il arriva à une de ſes maiſons roiales, où il y avoit des jardins parfaitement bien tenus, & un parc d'une grande étendue, & d'autant plus merveilleux que toute la campagne des environs étoit nue & ſans aucun arbre. Comme on étoit au cœur de l'hiver, & qu'il faiſoit un froid exceſſif, il permit à ſes ſoldats de couper du bois dans ſon parc, ſans épargner ſes plus beaux ar-

Douze mille talens.

bres, ni ſes pins, ni ſes ciprès. Mais les ſoldats ne pouvant ſe réſoudre à abbattre des arbres dont ils admiroient la beauté & la grandeur, le Roi prit la coignée lui-même, & commença à couper l'arbre qui lui parut le plus beau & le plus grand ; après quoi les ſoldats ne ménagérent plus rien, coupérent tout le bois qui leur étoit néceſſaire, & allumérent tant de feux, qu'ils paſſérent la nuit ſans aucune incommodité. Quand on fait réflexion combien les grands Seigneurs tiennent à leurs jardins & à leurs maiſons de plaiſance, on doit ſavoir gré à Artaxerxe du généreux ſacrifice qu'il fait ici, qui marquoit en lui un bon cœur, ſenſible à la peine & aux ſouffrances de ſes ſoldats. Mais il ne ſoutint pas toujours ce caractére.

Le Roi avoit perdu dans ce voiage un grand nombre de braves gens, & preſque tous ſes chevaux. Et comme il s'imagina qu'on le mépriſoit à cauſe de ſes grandes pertes, & du mauvais ſuccès de ſon expédition, il devint de mauvaiſe humeur contre les Grands de ſa Cour, & en fit mourir un grand nombre dans des emportemens de colére, & un plus grand nombre par défiance, & par

ARTAXERXE

crainte qu'ils n'entrepriſſent quelque choſe contre lui. Car la crainte, dans un Prince ombrageux, eſt une paſſion très-meurtriére & très-ſanguinaire : au lieu que le véritable courage eſt doux, humain, & éloigné de tout ſoupçon.

Cornel. Nep. in vit. Datamis.

Un des principaux Officiers qui périrent dans l'expédition contre les Caduſiens, fut Camiſare, Carien de nation, Gouverneur de la Leuco-Syrie, province enclavée entre la Cilicie & la Cappadoce. Son fils Datame lui ſuccéda dans ce gouvernement qui lui fut donné en récompenſe des bons ſervices qu'il avoit auſſi rendus au Roi dans cette même expédition. C'étoit le plus grand Capitaine de ſon tems, & Cornelius Népos qui nous a donné ſa vie, ne met au-deſſus de lui parmi les barbares qu'Amilcar & Annibal. Il paroit par cette vie que perſonne ne l'a jamais ſurpaſſé en hardieſſe, en valeur, en habileté à inventer des ruſes & des ſtratagêmes, en activité pour pouſſer vivement ſes deſſeins, en préſence d'eſprit pour prendre ſon parti ſur le champ & pour trouver des reſſources dans les occaſions les plus déſeſpérées, en un mot dans tout ce qui

regarde la ſcience de la guerre. Il ſemble que pour avoir un nom plus illuſtre, il ne lui a manqué qu'un plus grand théatre, & peut-être un Hiſtorien qui nous eût marqué ſes actions dans un plus grand détail : car Cornelius Népos, ſelon ſon plan général, n'a pu les raporter que d'une maniére fort ſuccincte.

Il commença à ſe diſtinguer particuliérement dans une commiſſion qui lui fut donnée de réduire Thyus, Prince très-puiſſant, & Gouverneur de Paphlagonie, qui s'étoit révolté contre le Roi. Comme il étoit ſon proche parent, il crut devoir emploier d'abord les voies de douceur & de conciliation, qui penſérent lui couter la vie par les embuches que lui dreſſa le perfide Thyus. Echapé d'un ſi grand péril, il l'attaqua à force ouverte, quoiqu'il ſe vît abandonné par Ariobarzane Satrape de la Lydie, de l'Ionie, & de toute la Phrygie, que la jalouſie empécha de le ſecourir. Il ſe ſaiſit de ſon ennemi, & le prit vif avec ſa femme & ſes enfans. Il ſavoit quelle joie cette nouvelle cauſeroit au Roi, & il chercha à la lui rendre encore plus ſenſible par le

plaiſir de la ſurpriſe. Il partit avec ſon illuſtre priſonnier ſans en donner avis à la Cour, & marcha à grandes journées pour prévenir le bruit que la renommée pourroit en répandre. Quand il y fut arrivé, il équipa Thyus d'une maniére fort ſinguliére. C'étoit un grand homme, d'une haute taille, d'un viſage hàgard & terrible : il avoit le teint noir, les cheveux fort longs, & la barbe de même. Il le revétit d'un habit magnifique, lui mit au col & au bras un collier & des braſſelets d'or, & lui donna tout l'équipage d'un Roi ; & il l'étoit en effet. Pour lui, couvert d'un habit groſſier de payſan, & vétu comme un chaſſeur, la main droite armée d'une maſſue, il conduiſoit de la gauche Thyus en leſſe, comme on méne une bête qu'on a priſe. La nouveauté du ſpectacle attira toute la ville. Mais perſonne ne fut plus ſurpris ni plus content que le Roi, quand il les vit paroitre l'un & l'autre devant lui dans ce plaiſant appareil. La rébellion de ce Prince très-puiſſant dans ſon pays, lui avoit cauſé de grandes & de juſtes allarmes. Il ne s'attendoit pas à le voir ſitôt livré entre ſes mains. Une ſi promte

promte & ſi heureuſe exécution lui fit mieux connoitre que jamais tout le mérite de Datame.

Pour marquer le cas qu'il en faiſoit, il voulut qu'il partageât avec Pharnabaze & Tithrauſte, les deux premiers hommes de l'Etat, le commandement de l'armée qu'on deſtinoit contre l'Egypte ; & même il l'en chargea en chef, quand il eut rappellé Pharnabaze.

Comme il étoit près de partir pour cette expédition, Artaxerxe lui ordonna de marcher promtement contre Aſpis, qui avoit fait révolter le pays où il commandoit dans le voiſinage de la Cappadoce. La commiſſion étoit peu importante pour un Officier qu'on venoit de nommer Général, & d'ailleurs fort périlleuſe, parce qu'il faloit aller chercher l'ennemi dans un pays fort éloigné. Le Roi s'aperçut bientôt qu'il avoit fait une faute, & le contremanda. Mais Datame étoit parti ſur le champ avec une poignée de gens, & il avoit marché jour & nuit, comptant que pour ſurprendre & vaincre l'ennemi il n'avoit beſoin que de diligence, & non d'un grand nombre de

troupes. Il le ſurprit en effet, & les couriers que le Roi lui avoit dépêchés rencontrérent en chemin Aſpis qu'on menoit à Suſes piés & mains liés.

Il n'étoit parlé en Cour que de Datame. On ne ſavoit ce qu'on devoit le plus admirer, ou de ſa promte obéiſſance, ou de ſa courageuſe & ſage hardieſſe, ou de ſon rare bonheur. Une gloire ſi brillante bleſſa ceux des Courtiſans qui gouvernoient. Ennemis en ſecret les uns des autres, & ſéparés par la contrariété d'intérêts & le concours des mêmes prétentions, ils ſe réunirent contre un mérite ſupérieur qui les effaçoit tous, & qui dès là étoit un crime à leur égard. Ils conſpirérent enſemble pour le ruiner dans l'eſprit du Roi, & ils n'y réuſſirent que trop. Comme ils l'obſédoient ſans ceſſe, & qu'il n'étoit point en garde contre des perſonnes qui paroiſſoient affectionnées à ſon ſervice, ils lui inſpirérent de la jalouſie & du ſoupçon contre le plus zélé & le plus fidéle de ſes ſerviteurs.

Un ami intime que Datame avoit à la Cour, & qui étoit dans une des premiéres places, lui donna avis de

ce qui s'y passoit, & de la conspiration qu'on avoit formée contre lui, qui avoit déja indisposé le Roi à son égard. [a] Il lui représentoit que si l'expédition d'Egypte dont on l'avoit chargé venoit à tourner mal, il se trouveroit exposé à un grand danger. Que la coutume des Rois étoit de s'attribuer à eux seuls & à leur bonheur les heureux succès, & d'imputer les mauvais à la faute de leurs Généraux, & de les en rendre respectables au péril de leur tête. Qu'il couroit d'autant plus de risque, que tous ceux qui environnoient le Roi, & qui s'étoient rendu maîtres de son esprit, étoient ses ennemis déclarés, & avoient juré sa perte.

Sur ces avis, Datame se détermine à quitter le service du Roi, sans pourtant rien faire encore qui fût contraire à la fidélité qu'il lui devoit. Il laisse le commandement de l'armée à Man-

a Docet eum magno fore in periculo, si quid illo imperante in Egypto adversi accidisset. Namque eam esse consuetudinem regum, ut casus adversos hominibus tribuant, secundos fortunæ suæ : quo facilè fieri, ut impellantur ad eorum perniciem, quorum ductu res malè gestæ nuncientur. Illum hoc majore fore in discrimine, quòd, quibus res maximè obediat, eos habeat inimicissimos. *Cornel. Nepos.*

ARTAXERXE

drocle de Magnésie, part avec ses troupes particuliéres pour la Cappadoce, s'empare de la Paphlagonie qui en étoit voisine, s'unit sous main avec Ariobarzane, assemble des troupes, s'assure des places, & y met bonne garnison. Il apprit que ceux de Pisidie armoient contre lui. Il ne les attendit pas, & y fit marcher son armée commandée par son fils puîné, qui eut le malheur d'être tué dans un combat. De quelque vive douleur que fût pénétré ce pere, il céla sa mort, de peur qu'une si fâcheuse nouvelle ne jettât le découragement dans ses troupes. Quand il fut arrivé près de l'ennemi, son premier soin fut d'occuper un poste avantageux. Mithrobarzane son beau-pere, qui commandoit la cavalerie, croiant son gendre absolument perdu, se détermina à passer du côté des ennemis. Datame, sans se troubler ni se déconcerter, fit courir le bruit dans l'armée que c'étoit une feinte concertée entre son beau-pere & lui, & le suivit de près, comme pour se mettre en état d'attaquer en même tems l'ennemi des deux côtés. La ruse eut tout le succès qu'il en attendoit. Quand on

Diod. lib. 15. pag. 399.

en vint aux mains, Mithrobarzane fut traité de part & d'autre comme ennemi, & taillé en piéces avec les ſiens. L'armée des Piſidiens prit la fuite, & laiſſa Datame maître du champ de bataille, & de tout le riche butin qui ſe trouva dans le camp des vaincus.

Juſques-là Datame ne s'étoit point encore déclaré ouvertement contre le Roi, les actions dont nous avons parlé n'étant que contre des Gouverneurs avec qui il pouvoit avoir des querelles particuliéres, comme nous avons remarqué ailleurs que cela étoit aſſez ordinaire. Son propre fils aîné (il s'appelloit Sciſmas) ſe rendit ſon accuſateur auprès du Roi, & lui découvrit tous ſes deſſeins. Artaxerxe en fut vraiment effraié. Il connoiſſoit tout le mérite de ce nouvel ennemis. Il ſavoit qu'il ne s'engageoit point dans une entrepriſe ſans en avoir murement peſé toutes les ſuites, & ſans avoir pris toutes les meſures néceſſaires pour la faire réuſſir; & que juſques-là l'exécution avoit toujours répondu à tous ſes projets. Il envoia contre lui en Cappadoce une armée de près de deux cens mille hommes,

ARTAXERXE

dont il y en avoit vingt mille de cavalerie, le tout ſous la conduite d'Autophradate. Les troupes de Datame n'égaloient pas la vingtiéme partie de celles du Roi. Ainſi toute ſa reſſource étoit en lui-même, dans le courage de ſes ſoldats, & dans l'heureuſe ſituation du poſte qu'il avoit choiſi. Car c'étoit là ſa grande ſcience, & jamais Capitaine ne ſut mieux que lui prendre ſes avantages, ni mieux profiter du terrain, quand il s'agiſſoit de ranger une armée en bataille.

La ſienne, comme je l'ai déja dit, étoit infiniment inférieure à celle des ennemis. Il s'étoit poſté de telle ſorte qu'ils ne pouvoient pas l'enveloper; qu'au moindre mouvement qu'ils faiſoient, il leur tomboit ſur les bras, & les incommodoit conſidérablement; & que s'ils prenoient la réſolution d'en venir aux mains, leur grand nombre leur devenoit abſolument inutile. Autophradate ſentoit bien que ſelon toutes les régles de la guerre il ne faloit point, dans une telle conjoncture, hazarder la bataille: mais il trouvoit auſſi qu'il étoit honteux pour lui, avec une armée ſi nombreuſe, de prendre le parti de la

retraite ou de demeurer plus lontems dans l'inaction devant une petite poignée de soldats : il donna donc le signal. La premiére attaque fut rude, mais les troupes d'Autophradate pliérent bientôt, & furent mises en déroute. Le vainqueur les poursuivit pendant quelque tems, & en fit un grand carnage. Il n'y eut que mille hommes de tués du côté de Datame.

Il se donna encore plusieurs combats, ou plutôt plusieurs escarmouches, où celui-ci avoit toujours le dessus, parce que connoissant parfaitement le pays, & réussissant sur-tout dans les ruses de la guerre, il se postoit toujours avantageusement, & engageoit les ennemis dans des terrains difficiles, d'où ils ne pouvoient se tirer sans perte. Autophradate, voiant tous ses efforts inutiles, & toutes ses ressources épuisées, & désespérant de pouvoir soumettre par la force un ennemi si rusé & si courageux, parla d'accommodement, & lui proposa de rentrer en grace avec le Roi à des conditions honorables. Datame comprenoit bien qu'il y avoit peu de sureté pour lui dans ce parti, parce qu'il est rare que

les Princes ſe réconcilient de bonne foi avec un ſujet qui a manqué à ſon devoir, & à qui ils ſe voient en quelque ſorte obligés de céder. Cependant, comme ce n'étoit que par déſeſpoir qu'il s'étoit précipité dans la révolte, & qu'au fond du cœur il conſervoit toujours pour ſon Prince des ſentimens d'affection & de zéle, il accepta avec joie des offres, qui feroient ceſſer l'état violent où ſon malheur l'avoit engagé, & qui lui donneroient moien de rentrer dans ſon devoir, & d'emploier ſes talens au ſervice du Prince à qui ils étoient dûs. Il promit d'envoier des Députés au Roi. Les actes d'hoſtilité ceſſérent, & Autophradate ſe retira dans la Phrygie, qui étoit ſon Gouvernement.

Datame ne s'étoit pas trompé. Artaxerxe, outré de dépit contre lui, avoit changé en une haine implacable l'eſtime & l'affection qu'il lui avoit autrefois témoignées. Voiant qu'il ne pouvoit le vaincre par la force & par les armes, il ne rougit point d'emploier l'artifice & la trahiſon pour s'en défaire : moyens indignes de tout homme d'honneur, combien plus d'un

Prince! Il aposta plusieurs meurtriers pour l'assassiner : mais Datame fut assez heureux pour éviter leurs embuches. Enfin Mithridate, fils d'Ariobarzane, à qui le Roi avoit fait de magnifiques promesses s'il pouvoit le délivrer d'un si redoutable ennemi, s'étant insinué dans son amitié, & lui aiant donné, pendant un assez long tems, bien des marques d'une fidélité à toute épreuve pour gagner sa confiance, profita d'un moment favorable où il le trouva seul, & le perça de son épée avant qu'il fût en état de se défendre.

Ainsi [a] périt dans les piéges d'une fausse amitié ce brave Capitaine, qui s'étoit toujours fait honneur de garder une fidélité inviolable à l'égard de ceux qui s'étoient attachés à lui. Heureux, s'il s'étoit toujours piqué d'être aussi fidéle sujet, que bon ami ; & s'il n'avoit pas terni sur la fin de ses jours l'éclat de ses qualités héroïques par le mauvais usage qu'il en fit, & que la crainte des disgraces, l'injustice des

a Ita vir, qui multos consilio, neminem perfidia ceperat, simulata captus est amicitia. *Corn. Nepos.*

ARTAXERXE

envieux, l'ingratitude du Maître pour les ſervices rendus, ni aucun autre prétexte, ne peuvent jamais autoriſer !

Je m'étonne que, comparable par ſes rares vertus militaires aux plus grands hommes de l'antiquité, ſon mérite ſoit demeuré comme enſeveli dans le ſilence & l'oubli. Ses actions & ſes exploits méritent bien pourtant d'être relevés. Car c'eſt dans ces petits corps de troupes, tels que ceux de Datame, où tout eſt nerf, tout eſt conduit par la prudence, & où le hazard n'a point de lieu, que paroit dans tout ſon jour l'habileté d'un Commandant.

CHAPITRE QUATRIÉME.

Hiſtoire abrégée de Socrate.

COMME la mort de Socrate eſt un des plus conſidérables événemens de l'antiquité, j'ai cru devoir traiter ce ſujet avec toute l'étendue qu'il mérite. Dans cette vûe, je reprendrai les choſes d'un peu plus haut, pour donner aux Lecteurs une juſte idée du Prince des Philoſophes.

Deux Auteurs principalement me

fourniront ce que j'ai à dire ſur ce ſujet : Platon & Xénophon, tous deux diſciples de Socrate. C'eſt eux qui ont tranſmis à la poſtérité pluſieurs de ſes entretiens,[a] car ce Philoſophe n'a rien laiſſé par écrit ; & qui nous ont conſervé dans un grand détail toutes les circonſtances de ſa condannation & de ſa mort. Platon en avoit été témoin. Il raconte dans ſon Apologie la maniére dont Socrate fut accuſé & ſe défendit : dans Criton, le refus qu'il fit de ſe ſauver de la priſon : & dans le Phédon, ſon diſcours admirable ſur l'immortalité de l'ame, qui fut auſſitôt ſuivi de ſa mort. Xénophon étoit pour lors abſent, & en chemin pour revenir dans ſa patrie après l'expédition du jeune Cyrus contre ſon frere Artaxerxe. Ainſi il n'a écrit l'Apologie de Socrate que ſur les raports des autres : mais ce qu'il écrit de ſes actions & de ſes diſcours dans ſes quatre livres des choſes mémorables, il le ſavoit par lui-même. Diogéne de Laerce a écrit la vie de Socrate, mais d'une maniére fort ſéche & fort abrégée.

MNÉMON.

a Socrates, cujus ingenium varioſque ſermones immortalitati ſcriptis ſuis Plato tradidit, literam nullam reliquit. *Cic. de Orat. lib. 3. n. 57.*

§. I.

Naissance de Socrate. Il s'applique d'abord à la sculpture ; puis à l'étude des sciences : les merveilleux progrès qu'il y fait. Son goût pour la morale : son caractére : ses emplois : ce qu'il eut à souffrir de la mauvaise humeur de sa femme.

An.M.3533. Av.J.C. 471. *Diog Laert. in Socrat. pag.* 100. SOCRATE naquit à Athénes la quatriéme année de la soixante-dix-septiéme Olympiade. Son pere étoit sculpteur, & se nommoit Sophronisque : sa mere étoit sage-femme, & s'appelloit Phénéréte. On voit ici que la bassesse de la naissance n'est point un obstacle au vrai mérite, qui seul fait la solide gloire & la véritable noblesse. Il paroit par les comparaisons que Socrate emploioit assez souvent dans ses discours, qu'il ne rougissoit point de la profession de son pere, ni *Id. p.* 110. de celle de sa mere. Il s'étonnoit qu'un sculpteur appliquât tout son esprit à faire qu'une pierre brute devînt semblable à un homme, & qu'un homme se mît si peu en peine de n'être pas semblable à une pierre brute. Il avoit cou- *Plut. in Theatet. p.* 149. *&c.* tume de dire qu'il exerçoit la fonction

d'accoucheur à l'égard des esprits, en leur faisant produire au dehors toutes leurs pensées ; & c'étoit là en effet le rare talent de Socrate. Il traitoit les matiéres dans un ordre si simple, si naturel, si net, qu'il faisoit dire à ceux avec qui il entroit en dispute tout ce qu'il vouloit, & qu'il leur faisoit trouver dans leur propre fonds la réponse à toutes les questions qu'il leur proposoit. Il apprit d'abord le métier de son pere, & s'y rendit fort habile. On voioit encore du tems de Pausanias à Athénes un Mercure & des Graces de sa façon : & il est à présumer que ces ouvrages n'auroient pas trouvé lieu parmi ceux des plus grands maîtres de l'art, s'ils n'en avoient été jugés dignes.

Pausan. l. 9. p. 596.

On dit que ce fut Criton qui le retira de la boutique de son pere, aiant admiré la beauté de son esprit, & ne jugeant pas raisonnable qu'un jeune homme, capable des plus grandes choses, demeurât perpétuellement attaché sur la pierre le ciseau à la main. Il fut disciple d'Archélaüs, qui le prit fort en affection : celui-ci l'avoit été d'Anaxagore, philosophe très-célébre.

Diogen. pag. 101.

ARTAXERXE

Ses premiéres études eurent pour objet la physique & les choses de la nature, le mouvement des cieux & des astres, selon la coutume de ce tems-là, où l'on ne connoissoit encore que cette partie de la philosophie ; & Xénophon nous assure qu'il y étoit très-savant. Mais, [a] après avoir connu par sa propre expérience combien ces sortes de connoissances étoient difficiles, abstruses, envelopées par la nature même, & d'ailleurs peu utiles pour le commun des hommes, il fut le premier, comme dit Cicéron, qui s'avisa de faire descendre la philosophie du ciel, de la placer dans les villes, de l'introduire même dans les maisons particuliéres, l'humanisant pour ainsi

Lib. 4. *Memorab. pag.* 710.

a Socrates primus philosophiam devocavit è cœlo, & in urbibus collocavit, & in domos etiam introduxit, & coegit de vita & moribus, rebusque bonis & malis quærere. *Cic. Tusc. Quæst. lib.* 5. *n.* 10.

Socrates mihi videtur, id quod constat inter omnes, primus à rebus occultis & ab ipsa natura involutis, in quibus omnes ante eum philosophi occupati fuerunt, avocavisse philosophiam, & ad vitam communem adduxisse : ut de virtutibus & vitiis, omninoque de bonis rebus & malis quæreret, cœlestia autem vel procul esse à nostra cognitione censeret, vel, si maximè cognita essent, nihil tamen ad bene vivendum conferre. *Cic. Academic. Quæst. lib.* 1. *n.* 15.

dire & la rendant plus familiére, plus à l'uſage de la vie commune, plus à la portée des hommes, & l'appliquant uniquement à ce qui pouvoit les rendre plus raiſonnables, plus juſtes, & plus vertueux. Il trouvoit qu'il y avoit une eſpéce de folie de conſumer toute la vivacité de ſon eſprit & d'emploier tout ſon tems dans des recherches purement curieuſes, environnées de ténébres impénétrables, abſolument incapables de contribuer au bonheur de l'homme, pendant qu'on négligeoit de s'inſtruire des devoirs communs & ordinaires de la vie, & d'apprendre ce qui eſt conforme ou contraire à la piété, à la juſtice, à l'honnêteté; en quoi conſiſte la force, la tempérance, la ſageſſe; quel eſt le but de tout gouvernement, quelles en ſont les régles, quelles qualités ſont néceſſaires pour bien commander & bien gouverner. Nous verrons dans la ſuite l'uſage qu'il fit de cette étude.

Xenoph. Memorab. l. 1. pag. 710.

Bien loin qu'elle l'empéchât de remplir les devoirs d'un bon citoien, elle ſervit à l'y rendre plns fidéle. Il porta les armes comme le faiſoient tous ceux d'Athénes, mais avec des

ARTAXERXE

motifs plus purs & plus éclairés. Il fit plusieurs campagnes, se trouva à plusieurs actions, & s'y distingua toujours par son courage & sa bravoure. On le vit sur la fin de sa vie, donner dans le Sénat, dont il étoit membre, des preuves éclatantes de son zéle pour la justice, sans que les plus grands dangers pussent l'affoiblir.

Il s'étoit accoutumé de bonne heure à une vie sobre, dure, laborieuse, sans laquelle il est rare qu'on soit en état de satisfaire à la plupart des devoirs d'un bon citoien. Il est difficile de porter plus loin qu'il le fit le mépris des richesses, & l'amour de la pauvreté. Il regardoit comme une perfection divine de n'avoir besoin de rien, & il croioit qu'on approchoit d'autant plus près de la Divinité, qu'on se contentoit de moins de choses. Voiant la pompe & l'appareil que le luxe étaloit dans de certaines cérémonies, & la quantité infinie d'or & d'argent qu'on y portoit : [a] » Que de cho- » ses, disoit-il, en se félicitant lui-

Xenoph. Memorab. l. 1. pag. 731.

[a] Socrates in pompa, cùm magna vis auri argentique ferretur; Quàm multa non desidero, inquit! *Cic. Tusc. Quæst. lib.* 5.

même ſur ſon état, » que de choſes » dont je n'ai pas beſoin! *Quantis non egeo!*

Il avoit hérité de ſon pere quatre-vingts mines, c'eſt-à-dire, quatre mille livres; & un de ſes amis aiant eu beſoin de cette ſomme, il la lui préta. Mais les affaires de cet ami aiant mal tourné, il perdit tout, & il ſouffrit cette perte avec tant d'indifférence & de tranquillité, qu'il ne ſongea pas même à s'en plaindre. On voit dans l'œconomique de Xénophon que ſon bien ne montoit en tout qu'à cinq mines, c'eſt-à-dire, à deux cens cinquante livres. Il avoit pour amis les plus riches d'Athénes, qui ne purent jamais gagner ſur lui qu'il ſouffrît qu'ils lui fiſſent part de leurs richeſſes. Quand il avoit quelque beſoin, il ne rougiſſoit point de l'avouer. [a] *Si j'avois de l'argent*, dit-il un jour dans une aſſemblée de ſes amis, *j'aurois acheté un manteau*. Il ne s'adreſſa à perſonne en par-

Liban. in Apol Soc. pag. 640.

Xenoph. in Œcon. p. 822.

a Socrates amicis audientibus: *Emiſſem*, inquit, *pallium, ſi nummos haberem*. Neminem popoſcit, omnes admonuit. A quo acciperet, ambitus fuit. . . . . . Poſt hoc quiſquis properaverit, ſerò dat: jam Socrati defuit. *Senec. de Benef. lib.* 7. *cap.* 24.

ARTAXERXE

ticulier, il se contenta d'un avis général. Ce fut un combat entre ses disciples à qui lui feroit ce petit présent. C'étoit s'y prendre trop tard, dit Séneque : leur attention auroit dû prévenir ses besoins & sa demande.

Senec. de Benef. lib. 5. cap. 6.

Il rejetta généreusement les offres & les présens d'Archelaüs roi de Macédoine qui vouloit l'attirer chez lui, ajoutant *qu'il ne vouloit point aller trouver un homme qui pouvoit lui donner plus qu'il n'étoit en état de lui rendre.* Un autre Philosophe n'approuve pas cette réponse. » Eût-ce donc été rendre à ce » Prince un petit service, dit le même » Sénéque, que de le détromper de ses » fausses idées de grandeur & de ma» gnificence, de lui inspirer du mépris » pour les richesses, de lui en montrer » le véritable usage, de l'instruire dans » le grand art de régner, en un mot de » lui apprendre à bien vivre & à bien » mourir ? Veut-on savoir, continue » Sénéque, la véritable raison qui » l'empêcha de se rendre à la Cour de » ce Prince ? Il ne crut pas qu'il lui con» vînt d'aller chercher la servitude, lui » qui sentoit que dans une ville libre » on ne pouvoit souffrir sa liberté. *No-*

luit ire ad voluntariam ſervitutem is cujus libertatem civitas libera ferre non potuit.

L'auſtérité dans laquelle il vivoit en particulier, ne le rendoit point ſombre ni ſauvage, comme cela étoit aſſez ordinaire pour lors aux philoſophes. Dans les compagnies & les converſations, il étoit fort gai & fort enjoué; c'étoit lui qui faiſoit la joie & l'agrément des repas. Quoique très-pauvre, il ſe piquoit d'être propre ſur ſoi & dans ſa maiſon; & ne pouvant ſouffrir la ridicule affectation d'Antiſthéne, qui portoit toujours des habits ſales & déchirés, il lui diſoit qu'à travers les trous de ſon manteau & ſes vieux haillons on entrevoioit beaucoup de vanité.

Xenoph. in Conviv.

Ælian. l. 4. cap. 11. & l. 9. c. 35.

Une des qualités les plus marquées de Socrate, étoit une tranquillité d'ame que nul accident, nulle perte, nulle injure, nul mauvais traitement ne pouvoit altérer. Quelques-uns ont cru qu'il étoit naturellement fougueux & emporté, & que la modération à laquelle il étoit parvenu, étoit l'effet de ſes réflexions, & des efforts qu'il avoit faits pour ſe vaincre lui-même & ſe corriger, ce qui en augmenteroit encore le mérite. Sénéque dit qu'il avoit exigé de ſes amis de l'avertir quand

Senec. de Ira, lib. 3. cap. 15.

ARTAXERXE

ils le verroient près de ſe mettre en colére, & qu'il leur avoit donné ce droit ſur lui, comme il l'avoit pris ſur eux. [a] En effet, le tems d'appeller du ſecours contre une paſſion qui a ſur l'homme un empire ſi puiſſant & ſi promt, c'eſt lorſque nous ſommes encore à nous, & de ſang froid. Au premier ſignal, au premier mot d'avis, il baiſſoit le ton, ou même ſe taiſoit. Se ſentant de l'émotion contre un eſclave : » Je te fraperois, dit-il, » ſi je n'étois en colére : *Cæderem te, niſi iraſcerer.* Aiant reçu un ſoufflet, il ſe contenta de dire en riant : *Il eſt fâcheux de ne ſavoir pas quand il faut s'armer d'un caſque.*

Ibid. l. 1. cap. 15.

Ibid. l. 3. cap. 11.

Sans ſortir de ſa propre maiſon, il trouva de quoi exercer ſa patience dans toute ſon étendue. Xantippe ſa femme le mit aux plus rudes épreuves par ſon humeur bizarre, emportée, violente. Il paroit, qu'avant que de la prendre pour ſa compagne, il n'avoit pas ignoré ſon caractére ; & il dit lui-même dans Xénophon, qu'il l'avoit choiſie exprès, perſuadé que

Xenoph. in Conviv. p. 876.

a Contra potens malum, & apud nos gratioſum, dum conſpicimus, & noſtri ſumus, advocemus.

s'il venoit à bout de souffrir ses brusqueries, il n'y auroit personne, quelque difficile qu'il fût, avec qui il ne pût vivre. S'il l'avoit épousée dans cette vûe, il dut certainement en être content. Jamais femme ne porta plus loin la bizarrerie d'esprit & la mauvaise humeur. Il n'y eut sorte d'outrage ni d'avanie qu'il n'eût à essuier de sa part. Elle en venoit quelquefois jusqu'à cet excès de colére, que de lui arracher son manteau en pleine rue; & même un jour, après avoir vomi contre lui toutes les injures dont son dépit étoit capable, à la fin elle lui jetta un pot d'eau sale sur la tête. Il ne fit qu'en rire, disant *qu'il faloit bien qu'il plût après un si grand tonnerre.*

Diog. in Soc. p. 112.

Quelques Auteurs anciens ont écrit que Socrate épousa une seconde femme, nommée Myrto, qui étoit petite fille d'Aristide le Juste; & qu'il eut beaucoup à souffrir de ces deux femmes, qui étoient perpétuellement en querelle ensemble, & qui ne se réunissoient que pour le charger d'injures, & lui faire les outrages les plus piquans. Ils prétendent que pendant la guerre du Péloponnése, après que la peste eut emporté une grande partie

Plut. in Arist. p. 335. *Athen. l.* 13. *p.* 555. *Diogen. Laert. in Socrat. p.* 105.

des Athéniens, il fut rendu à Athénes une ordonnance par laquelle, pour réparer plus tôt les ruines de la République, il étoit permis à chaque citoien d'avoir deux femmes à la fois, & que Socrate usa du bénéfice de la nouvelle loi. Ces Auteurs étoient fondés uniquement sur un passage d'un traité de la Noblesse attribué à Aristote. Mais, outre que, selon Plutarque même, Panétius, Auteur fort grave, avoit pleinement réfuté cette opinion; Platon ni Xénophon, qui étoient bien instruits de ce qui regardoit leur Maître, ne parlent de ce second mariage de Socrate; & d'un autre côté Thucydide, Xénophon, & Diodore de Sicile, qui ont raporté dans un grand détail toutes les particularités de la guerre du Péloponnése, gardent le même silence sur le prétendu Décret d'Athénes qui permettoit la bigamie. On verra dans les premiers Volumes des Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres qui paroitront, une Dissertation de Monsieur Hardion sur ce sujet, où il démontre que le second mariage de Socrate, & l'Ordonnance sur la bigamie, sont des faits supposés.

MNÉMON.

§. II.

Du Démon ou Esprit familier de Socrate.

CE NE SEROIT pas bien connoitre Socrate, que de ne rien ſavoir du Génie qu'il prétendoit lui avoir ſervi de conſeil & de guide dans la plupart de ſes actions. On ne convient pas de ce qu'étoit ce Génie, appellé ordinairement *Le Démon de Socrate*, d'un mot grec δαιμόνιον, qui ſignifie quelque choſe qui tient du Divin, conçu comme une voie ſecrette, ou comme un ſigne, ou comme une inſpiration telle qu'en éprouvoient les Devins : Génie, qui le détournoit des entrepriſes qu'il formoit quand elles devoient lui être préjudiciables, ſans jamais le porter à aucune action : *Eſſe divinum quoddam, quod Socrates dæmonium appellat, cui ſemper ipſe paruerit, nunquam impellenti, ſæpe revocanti.* Plutarque, dans un traité qui a pour titre *Du Génie de Socrate*, raporte les différens ſentimens des Anciens ſur l'exiſtence & ſur la nature de ce Génie. Je m'en tiens à celui de tous ces ſentimens qui me paroit le plus naturel & le plus raiſonnable, quoiqu'il y inſiſte peu.

Cic. de Divin. lib. 1. *n.* 122.

pag. 580.

ARTAXERXE

On ſait que la Divinité ſeule a une connoiſſance certaine & claire de l'avenir : que l'homme n'en peut pénétrer les ténébres que par des conjectures incertaines & confuſes : que ceux qui y réuſſiſſent le mieux ſont ceux qui par une comparaiſon plus exacte & plus ſuivie des différentes cauſes qui peuvent influer dans l'événement futur, démêlent d'une vûe plus ferme & plus diſtincte quel ſera le réſultat & l'iſſue du combat de ces diverſes cauſes pour contribuer au ſuccès d'un effet & d'une entrepriſe, ou pour y mettre obſtacle. Cette prévoiance & ce diſcernement tiennent du divin, nous élévent au-deſſus des autres hommes, nous approchent de la Divinité, nous font entrer en quelque ſorte dans ſes conſeils & dans ſes deſſeins, en nous faiſant entrevoir & preſſentir juſqu'à un certain point ce qu'elle a réglé pour l'avenir. Socrate avoit un jugement juſte & pénétrant, & une prudence exquiſe. Il pouvoit appeller ce jugement, cette prudence, δαιμόνιον, *quelque choſe de divin*; uſant d'une ſorte d'équivoque, pour dire vrai, ſans pourtant s'attribuer à lui-même le mérite de ſa juſteſſe à conjecturer

jecturer ſur l'avenir. Monſieur l'Abbé Fraguier approche de ce ſentiment dans la Diſſertation qu'il nous a laiſſée ſur ce ſujet dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres.

Tom. IV. *p.* 368.

L'effet, ou plutôt la fonction de ce Génie, étoit de l'arrêter, de l'empécher d'agir, ſans le porter jamais à agir. Il recevoit auſſi le même avertiſſement, lorſque ſes amis alloient s'engager dans quelque mauvaiſe affaire qu'ils lui communiquoient ; & on raporte pluſieurs occaſions où ils ſe trouvérent fort mal de ne l'avoir pas cru. Or quelle autre ſignification donner à cela, que de lui faire ſignifier, ſous des paroles myſtérieuſes, un eſprit que ſes propres lumiéres & la connoiſſance des hommes rendent éclairé ſur l'avenir ? Et, ſi Socrate n'eût voulu diminuer en ſa perſonne le mérite d'un jugement très-ſûr en le raportant à une eſpéce d'inſtinct ; ſi dans le fond il eût voulu faire entendre autre choſe que ce ſecours général de la ſageſſe divine, qui, dans chaque homme s'explique par la voie de la raiſon : eût-il évité, dit Xénophon, de paſſer pour un arrogant & un menteur ?

Plat. in Theag. pag. 128.

Memorab. l. I. *p.* 708.

ARTAXERXE

Plat. in Alcib. pag. 150.

Dieu m'a toujours empéché de vous parler, dit-il à Alcibiade, tandis que la foiblesse de l'âge eût rendu mes discours inutiles. Mais présentement je croi pouvoir entrer en dispute avec un jeune homme ambitieux, à qui les loix ouvrent le chemin aux honneurs de la République. N'est-ce pas visiblement la prudence qui empéchoit Socrate de traiter sérieusement avec Alcibiade dans un tems où des propos graves & sérieux eussent pu lui donner une sorte de dégoût dont peutêtre ne seroit-il jamais revenu ? Et lorsque, dans le dialogue de la République, Socrate rejette sur l'inspiration d'en haut son éloignement pour les affaires publiques, dit-il autre chose que ce qu'il avance dans son Apologie, qu'un homme de bien, qui, dans un Etat corrompu, se mêle du gouvernement, n'est pas lontems sans périr ? Si, lorsqu'il alla se présenter aux Juges qui le devoient condanner, cette voix céleste ne se fit point entendre pour l'arréter, comme elle faisoit dans les occasions dangereuses, c'est qu'il n'estima pas que ce fût pour lui un mal de mourir, sur-tout à l'âge & dans les circonstances où il étoit. Tout le monde

Lib. 6. de Rep. p. 496.

Apolog. Socrat. pag. 31. 32.

Ibid. p. 40.

ſait quel avoit été, lontems auparavant, ſon prognoſtique ſur la malheureuſe expédition de Sicile. Il l'attribuoit à ſon Démon, & déclaroit que cela lui étoit inſpiré. Un homme ſage, qui voit une affaire conduite avec paſſion & mal concertée, peut être prophéte ſur l'événement : il n'a pas beſoin d'un Démon qui l'inſpire.

Il faut pourtant avouer que le ſentiment qui attribue aux hommes des Génies, des Anges, pour les conduire & les garder, n'étoit pas inconnu même aux payens. Plutarque cite des vers de Ménandre, où ce Poëte dit en termes exprès, *Qu'à chaque homme eſt donné en naiſſant un bon Génie, qui lui ſert pendant toute la vie de maître & de guide.* *De anim. tranquill. p. 474.*

Ἅπαντι δαίμων ἀνδρὶ συμπαραστατεῖ
Εὐθὺς γενομένῳ, μυσταγωγὸς τοῦ βίου
Ἀγαθός.

On peut croire avec aſſez de vraiſemblance, que le Démon de Socrate dont on a parlé ſi diverſement, juſqu'à mettre en queſtion ſi c'étoit un bon ou un mauvais ange, n'étoit autre choſe

que la justesse & la force de son jugement, qui par les régles de la prudence, & par le secours d'une longue expérience soutenue de sérieuses réflexions, lui faisoit prévoir quel devoit être le succès des affaires sur lesquelles il étoit consulté, ou sur lesquelles il délibéroit pour lui-même.

Je pense en même tems qu'il n'étoit pas fâché de laisser croire au peuple que c'étoit en effet une divinité, de quelque genre qu'elle fût, qui l'inspiroit, & lui découvroit l'avenir. Cette opinion pouvoit le relever beaucoup dans l'esprit des Athéniens, & lui donner une autorité dont on sait que les plus * grands hommes du paganisme étoient fort jaloux, & qu'ils tâchoient de se procurer par des communications secrettes & des entretiens prétendus avec quelque divinité : mais elle lui attira aussi la jalousie de plusieurs citoiens.

* *Lycurgue & Solon eurent recours à l'autorité des Oracles pour se donner plus de crédit. Zaleucus prétendoit que ses Loix lui avoient été dictées par Minerve. Numa Pompilius vantoit ses entretiens avec la déesse Egérie. Le premier Scipion l'Africain faisoit croire au peuple que les dieux lui donnoient des avis secrets. Il n'est pas jusqu'à la biche de Sertorius qui avoit quelque chose de divin.*

§. III.

Socrate déclaré le plus ſage des hommes par l'oracle de Delphes.

CETTE déclaration de l'Oracle, ſi avantageuſe en apparence pour Socrate, ne contribua pas peu à allumer contre lui l'envie, & à lui ſuſciter des ennemis, comme lui-même nous l'apprend dans ſon Apologie, où il raconte ce qui donna lieu à cet oracle, & quel en eſt le véritable ſens.

Plat. in Apolog. p. 21-23.

Cæréphon, diſciple zélé de Socrate, étant un jour allé à Delphes, demanda à l'Oracle s'il y avoit au monde un homme plus ſage que Socrate. La Prêtreſſe répondit qu'il n'y en avoit aucun. Cette réponſe jetta Socrate dans l'embarras, & il eut peine à en comprendre le ſens. Car d'un côté il ſavoit bien, dit-il lui-même, qu'il n'y avoit en lui aucune ſageſſe, ni petite ni grande; & de l'autre il ne pouvoit ſoupçonner l'Oracle de fauſſeté ou de menſonge, la divinité étant incapable de mentir. Il ſe mit donc en mouvement & ſe donna beaucoup de peine pour en pénétrer le ſens. D'abord il

s'adresse à un puissant citoien, homme d'Etat & grand politique, qui passoit pour un des plus sages de la ville, & qui lui-même étoit encore plus persuadé que tous les autres de son mérite. Il trouve dans la conversation qu'il ne sait rien, & le lui insinue assez clairement, ce qui le rendit extrêmement odieux à ce citoien, & à tous ceux qui étoient présens. Il en fut de même de plusieurs autres de même profession, & tout le fruit de ses recherches fut de s'attirer un plus grand nombre d'ennemis. De ces hommes d'Etat il passe aux Poétes, qui lui parurent encore plus remplis d'estime pour eux-mêmes, mais en effet plus vuides de science & de sagesse. Il pousse ses enquêtes jusqu'aux Artisans. Il n'en trouva pas un, qui, parce qu'il réussissoit dans son Art, ne se crût très-capable & très-instruit des plus grandes choses : cette présomption étoit le défaut presque général des Athéniens. Comme ils avoient naturellement beaucoup d'esprit, ils prétendoient se connoitre à tout, & se croioient capables de juger de tout. Ses recherches parmi les Etrangers ne furent pas plus heureuses.

Socrate ensuite, rentrant en lui-même, & se comparant à tous ceux qu'il avoit interrogés, [a] reconnoissoit que la différence qui étoit entr'eux & lui, c'est que tous les autres croioient savoir ce qu'ils ne savoient pas, au lieu que pour lui, il avouoit sincérement son ignorance. Et de là il conclut qu'il n'y a que Dieu seul qui soit véritablement sage, & que c'est aussi ce qu'il a voulu dire par son Oracle, en faisant entendre que toute la sagesse humaine n'est pas grand'chose, ou pour mieux dire, qu'elle n'est rien. Et quant à ce que l'Oracle a nommé Socrate; il s'est sans doute servi de mon nom, dit-il, pour me proposer en exemple, comme disant à tous les hommes : Le plus sage d'entre vous c'est celui qui reconnoit, comme Socrate, qu'il n'y a véritablement aucune sagesse en lui.

a Socrates in omnibus ferè sermonibus sic disputat, ut nihil affirmet ipse, refellat alios; nihil se scire dicat, nisi idipsum, eoque præstare ceteris, quòd illi, quæ nesciant, scire se putent; ipse se nihil scire id unum sciat, ob eamque rem se arbitrari ab Apolline omnium sapientissimum esse dictum, quòd hæc esset una omnis sapientia, non arbitrari se scire quod nesciat. *Cic. Acad. Quæst. lib.* 1. *n.* 15. 16.

§. IV.

Socrate se donne tout entier à l'instruction de la Jeunesse d'Athénes. Attachement de ses disciples pour lui. Principes admirables qu'il leur inspire, soit pour le gouvernement, soit pour la religion.

APRÈS avoir raporté quelques particularités de la vie de Socrate, il est tems de passer à ce qui a fait son caractére principal & dominant, je veux dire au soin qu'il prenoit d'instruire les hommes, & sur-tout de former la Jeunesse d'Athénes.

In Apolog. Socrat. pag. 641.

Il sembloit, dit Libanius, qu'il fût le pere commun de la République, tant il étoit attentif au bien & à l'utilité de tous les citoiens. Mais, comme il est bien difficile de corriger les vieillards, & de faire changer de principes à des personnes qui respectent les erreurs dans lesquelles ils ont blanchi, il consacra principalement ses travaux à l'instruction de la Jeunesse, afin de répandre les semences de la vertu dans un champ plus propre à fructifier.

Plut. An seni sit ger. Resp. p. 796.

Il n'avoit point une école ouverte comme les autres philosophes, ni

d'heure marquée pour ſes leçons. Il ne faiſoit point aprêter de bancs, & ne montoit point en chaire. C'étoit un philoſophe de tous les tems & de toutes les heures. Il enſeignoit en tout lieu, & en toute occaſion : dans les promenades, dans les converſations, dans les repas : à l'armée & au milieu du camp, dans les aſſemblées publiques du peuple ou du Sénat, dans la priſon même, & lorſqu'il bûvoit la ciguë, il philoſophoit, dit Plutarque, & il inſtruiſoit le genre humain. Et de là cet Auteur ſenſé prend occaſion d'établir un grand principe en matiére de gouvernement, que Sénéque [a] avant lui avoit mis dans tout ſon jour.

a Habet ubi ſe etiam in privato latè explicet magnus animus. . . . Ita delituerit (vir ille) ut ubicumque otium ſuum abſconderit, prodeſſe velit & ſingulis & univerſis, ingenio, voce, conſilio. Nec enim is ſolus Reip. prodeſt, qui candidatos extrahit, & tuetur reos, & de pace belloque cenſet : ſed, qui juventutem exhortatur, qui in tanta bonorum præceptorum inopia virtute inſtruit animos, qui ad pecuniam luxuriamque curſu ruentes prenſat ac retrahit, &, ſi nihil aliud certè moratur, in privato publicum negotium agit. An ille plus præſtat, qui inter peregrinos & cives aut urbanus prætor adeuntibus adſeſſoris verba pronuntiat ; quàm [qui docet] quid ſit juſtitia, quid pietas, quid patientia, quid fortitudo, quid mortis contemptus, quid deorum intellectus, quàm gratuitum bonum ſit conſcientia? *Senec. de Tranquill. anim. cap.* 3.

ARTAXERXE

Pour être un homme public, dit-il, il n'eſt pas néceſſaire d'être actuellement en charge, de porter la robe de Juge ou de Magiſtrat, de prendre ſéance dans les plus grands Tribunaux. Pluſieurs de ceux qui le font, quoiqu'ils ſoient honorés des beaux noms d'Orateurs, de Préteurs, de Sénateurs, s'ils n'en ont pas le mérite, doivent être regardés comme de ſimples particuliers, & ſouvent même méritent d'être confondus avec la plus vile populace. Mais quiconque ſait donner de ſages conſeils à ceux qui le conſultent; animer les citoiens à la vertu; leur inſpirer des ſentimens de probité, d'équité, de générosité, d'amour de la patrie: voilà, dit Plutarque, le véritable Magiſtrat & l'homme d'Etat, de quelque condition qu'il ſoit, & en quelque place qu'il ſe trouve.

Tel étoit Socrate. On ne peut exprimer les ſervices qu'il rendit à l'Etat par les inſtructions qu'il donna à la jeuneſſe, & par les diſciples qu'il forma. Jamais Maître n'en eut ni en plus grand nombre, ni de plus illuſtres. Platon, quand il ſeroit le ſeul, en vaudroit une foule. Près de mourir, il louoit & remercioit Dieu de trois cho-

Plut. in Mario. pag. 433.

ſes : de ce qu'il lui avoit donné une ame raiſonnable, de ce qu'il l'avoit fait naître Grec & non pas barbare, & de ce qu'il avoit placé ſa naiſſance au tems où vivoit Socrate. Xénophon eut le même avantage. On dit qu'un jour comme il paſſoit dans la rue, Socrate l'aiant arrêté avec ſon bâton lui demanda s'il ſavoit où l'on vendoit des vivres. Il n'eut pas de peine à répondre à cette queſtion. Mais Socrate lui aiant demandé en quel lieu les hommes aprenoient la vertu, & voiant que cette ſeconde queſtion l'embarraſſoit : ſi tu es curieux de le ſavoir, répliqua le Philoſophe, ſui-moi, & tu l'apprendras. Ce qu'il fit ſur l'heure même ; & il fut depuis le premier qui recueillit ſes diſcours, & qui les publia.

MNÉMON.

Diog. in Xenoph. p. 120.

Ariſtippe, ſur un entretien avec Iſchomachus, dans lequel il avoit recueilli quelques traits de la doctrine de Socrate, conçut un ſi vif deſir d'aller l'entendre, qu'il en devint tout maigre & tout pâle, juſqu'à ce qu'il pût aller puiſer à la ſource, & ſe remplir d'une philoſophie, dont le fruit étoit de connoitre ſes maux, & de s'en guérir.

Plut. de Curioſ. pag. 516.

ARTAXERXE

Ce qu'on raconte d'Euclide le Mégarien, montre encore mieux jusqu'où alloit la passion des disciples de Socrate pour profiter de ses instructions. Il y avoit pour lors une guerre déclarée entre Athénes & Mégare, qui alloit si loin, qu'on faisoit préter serment aux Généraux Athéniens de ravager le territoire de Mégare deux fois l'année, & qu'il étoit interdit aux Mégariens, sous peine de la vie, de mettre le pié dans l'Attique. Cette défense ne put éteindre ni arréter le zêle d'Euclide. Il sortoit de sa ville sur le soir en habit de femme, la tête couverte d'un voile, & se rendoit la nuit au logis de Socrate; où il se tenoit jusqu'à ce que, le jour approchant, il s'en retournoit dans le même état où il étoit venu.

Plut. in Pericl. pag. 168.

Aul. Gel. Noct. Att. l. 6. cap. 10.

L'ardeur des jeunes Athéniens pour le suivre étoit incroiable. Ils quittoient pere & mere & renonçoient à toutes leurs parties de plaisir, pour s'attacher à Socrate & pour l'entendre. On en peut juger par l'exemple d'Alcibiade, le plus vif & le plus fougueux des jeunes gens d'Athénes. Cependant ce Philosophe ne l'épargnoit pas, & en toute occasion il étoit at-

tentif à calmer les saillies de ses passions, & à réprimer son orgueil, qui étoit sa grande maladie. J'en ai raporté quelques traits dans le Volume précédent. Un jour qu'Alcibiade faisoit valoir ses richesses & les grandes terres qu'il possédoit, (car c'est ce qui enfle le cœur de la plupart des jeunes gens de qualité) il le mena devant une carte de Géographie, & lui demanda où étoit l'Attique. A peine y tenoit-elle quelque place : il l'entrevit néanmoins, & la démêla. Mais étant prié d'y montrer ses terres : » C'est trop peu de chose, dit-il, pour » être marqué dans un si petit espace. » Voila donc, répliqua Socrate, ce » qui vous entête si fort, un point de » terre imperceptible! « Le raisonnement pouvoit être poussé encore bien plus loin. Car qu'étoit l'Attique comparée à toute la Gréce, & la Gréce à l'Europe, & l'Europe à toute la terre, & la terre elle-même à la vaste étendue de ces globes infinis qui l'environnent? Quel avorton, quel néant que le Prince le plus puissant de la terre au milieu de cet abyme de corps & d'espaces immenses, & quelle place y occupe-t-il!

Ælian. l. 3, cap. 28.

ARTAXERXE

Les jeunes gens d'Athénes, éblouis de la gloire de Thémiſtocle, de Cimon, de Périclès, & pleins d'une folle ambition, après avoir reçu pendant quelque tems les leçons des Sophiſtes qui leur promettoient de les rendre de très-grands politiques, ſe croioient capables de tout, & aſpiroient aux premiéres places. L'un d'eux, nommé Glaucon, s'étoit mis ſi fortement en tête d'entrer dans le maniement des affaires publiques, quoiqu'il n'eût pas encore vingt ans, que perſonne dans ſa famille, ni parmi ſes amis, n'avoit eu le pouvoir de le détourner d'un deſſein ſi peu convenable à ſon âge & à ſa capacité. Socrate, qui l'affectionnoit à cauſe de Platon ſon frere, fut le ſeul qui réuſſit à lui faire changer de réſolution.

Xenoph. Memorab. l. 3. pag. 772-774.

Un jour l'aiant rencontré, il l'aborda avec un diſcours ſi adroit, qu'il l'engagea à l'écouter: c'étoit déja avoir beaucoup gagné ſur lui. Vous avez donc envie de gouverner la République, lui dit-il. Il eſt vrai, répondit Glaucon. Vous ne ſauriez avoir un plus beau deſſein, repartit Socrate. Car ſi vous y réuſſiſſez, vous vous met-

trez en état de ſervir utilement vos amis, d'aggrandir votre maiſon, & d'étendre les bornes de votre patrie. Vous vous ferez connoitre, non-ſeulement dans Athénes, mais par toute la Gréce: & peutêtre que votre renommée volera juſques chez les nations barbares, comme celle de Thémiſtocle. Enfin, quelque part que vous ſoiez, vous attirerez ſur vous le reſpect & l'admiration de tout le monde.

Un début ſi inſinuant & ſi flateur plut extrêmement au jeune homme, qui ſe trouvoit pris par ſon foible; il reſta volontiers, ſans qu'il fût beſoin de l'en preſſer, & la converſation continua. Puiſque vous deſirez de vous faire eſtimer & honorer, il eſt clair que vous ſongez à vous rendre utile au public. Aſſurément. Dites-moi donc, je vous prie au nom des dieux, quel eſt le premier ſervice que vous prétendez rendre à l'Etat? Comme Glaucon paroiſſoit embarraſſé, & révoit à ce qu'il devoit répondre: Apparemment, reprit Socrate, ce ſera de l'enrichir, c'eſt-à-dire, d'augmenter ſes revenus. C'eſt cela même. Et, ſans doute, vous ſavez en quoi conſiſtent les revenus de

l'Etat, & à combien ils peuvent monter. Vous n'aurez pas manqué d'en faire une étude particuliére, afin que si un fonds vient à manquer tout-à-coup, vous puissiez aussitôt le remplacer par un autre. Je vous jure, répondit Glaucon, que c'est à quoi je n'ai jamais songé. Marquez-moi au moins les dépenses que fait la République : car vous savez de quelle importance il est de retrancher celles qui sont superflues. Je vous avoue que je ne suis pas plus instruit sur cet article que sur l'autre. Il faut donc remettre à un autre tems le dessein que vous avez d'enrichir la République ; car il vous est impossible de le faire, si vous en ignorez les revenus & les dépenses.

Mais, dit Glaucon, il y a encore un autre moien que vous passez sous silence : on peut enrichir un Etat par la ruine de ses ennemis. Vous avez raison, répondit Socrate. Mais pour cela il faut être le plus fort : autrement on court risque soi-même de perdre ce que l'on a. Ainsi celui qui parle d'entreprendre une guerre, doit connoitre les forces des uns & des autres, afin que s'il trouve son parti

le plus fort, il conſeille hardiment la guerre ; & s'il le trouve le plus foible, il diſſuade le peuple de s'y engager. Or ſavez-vous quelles ſont les forces de notre République tant par mer que par terre, & quelles ſont celles de nos ennemis ? En avez-vous un état par écrit ? Vous me ferez plaiſir de me le communiquer. Je n'en ai point encore, répondit Glaucon. Je vois bien, dit Socrate, que nous ne ferons pas ſitôt la guerre ſi l'on vous charge du gouvernement : car il vous reſte bien des choſes à ſavoir, & bien des ſoins à prendre.

Il parcourut ainſi pluſieurs autres articles non moins importans, ſur leſquels il le trouva également neuf ; & il lui fit toucher au doit le ridicule de ceux qui ont la témérité de s'ingérer dans le gouvernement, ſans y apporter d'autre préparation qu'une grande eſtime d'eux-mêmes, & une ambition démeſurée de s'élever aux premiéres places. Craignez, mon cher Glaucon, lui dit Socrate, craignez qu'un deſir trop vif des honneurs ne vous aveugle, & ne vous faſſe prendre un parti qui vous couvriroit de honte, en mettant au grand jour

ARTAXERXE

votre incapacité & votre peu de talent.

Glaucon profita des ſages avis de Socrate, & prit du tems pour s'inſtruire en particulier, avant que de ſe produire en public. Cette leçon eſt pour tous les ſiécles, & elle peut convenir à beaucoup de perſonnes de tout état & de toute condition.

Xenoph. Memorab. l. 4. p. 800.

Socrate ne preſſoit point ſes amis d'entrer de bonne heure dans les emplois, & il vouloit qu'auparavant on eût travaillé à ſe remplir l'eſprit des connoiſſances néceſſaires pour y réuſſir.

Ib. p. 792.

Il faudroit être bien ſimple, diſoit-il, pour croire qu'on ne peut apprendre les arts méchaniques ſans le ſecours des maîtres; & que la ſcience de gouverner les Etats, qui eſt le plus grand effort de la prudence humaine, n'a beſoin d'aucun travail ni d'aucune préparation. Son grand ſoin, par raport à ceux qui aſpiroient aux charges, étoit de les former aux bonnes mœurs; de jetter en eux de ſolides principes de probité & de juſtice; & ſur-tout de leur inſpirer un ſincére amour de la patrie, un grand zêle pour le bien public, & une haute idée de la puiſſance & de la bonté des

dieux : parce que, ſans ces qualités, toutes les autres connoiſſances ne ſervent qu'à rendre les hommes plus méchans, & plus capables de faire du mal. Xénophon nous a conſervé un entretien de Socrate avec Euthydéme ſur la providence, qui eſt un des plus beaux endroits qui ſe trouvent dans les écrits des Anciens.

Ne vous eſt-il jamais venu en penſée, dit Socrate à Euthydéme, combien les dieux ont eu ſoin de donner aux hommes tout ce qu'il leur faut ? Jamais, je vous aſſure, répondit-il. Vous voiez, reprit Socrate, combien la lumiére nous eſt néceſſaire, & combien le préſent que les dieux nous en ont fait doit paroitre précieux. En effet, répondit Euthydéme, ſans elle nous ſerions ſemblables à des aveugles, & toute la nature ſeroit comme morte. Mais, parce que nous avons beſoin de relâche, ils nous ont auſſi donné la nuit pour nous repoſer. Vous avez raiſon, & cela mérite bien que nous leur en rendions de continuelles actions de graces. Ils ont voulu que le ſoleil, cet aſtre ſi éclatant & ſi lumineux, préſidât au jour pour en marquer les différentes parties,

& que sa lumiére servît, non seulement à découvrir les merveilles de la nature, mais à porter partout la vie & la chaleur : & en même tems ils ont commandé aux étoiles & à la lune d'éclairer la nuit, qui par elle-même est obscure & ténébreuse. Y a-t-il rien de plus admirable que cette variété & cette vicissitude du jour & de la nuit, de la lumiére & des ténébres, du travail & du repos ; & tout cela pour le bien de l'homme ? Socrate parcourt de même les avantages infinis que nous tirons & de l'eau & du feu pour les besoins de la vie ; & continuant à faire remarquer l'attention merveilleuse de la Providence sur tout ce qui nous regarde : Que dites-vous, poursuit-il, en voiant qu'après l'hiver le soleil revient vers nous, & qu'à mesure que les fruits d'une saison se flétrissent & se séchent, il en mûrit de nouveaux qui leur succédent ? Qu'après avoir rendu ce service à l'homme, il se retire de crainte de nous incommoder par sa chaleur ? Puis, quand il s'est reculé jusqu'à un certain terme, qu'il ne pourroit passer sans nous mettre en danger de mourir de froid, qu'il retourne sur ses

MNÉMON.

pas pour reprendre sa place en cette partie du ciel où sa présence nous est la plus avantageuse. Et parce que nous ne pourrions pas supporter ni le froid ni le chaud, si nous passions en un instant de l'un à l'autre, n'admirez-vous point que cet astre s'approche & s'éloigne de nous si lentement, que nous arrivons aux deux extrémités par des degrés presque insensibles ? [a] Seroit-il possible de ne pas reconnoitre dans cet arrangement des saisons de l'année une providence & une bonté attentives non seulement à nos besoins, mais même jusqu'à nos délices ?

Toutes ces choses, dit Euthydéme, me font douter si les dieux ont d'autres occupations que de combler l'homme de bienfaits. Un seul point m'arréte, c'est que les animaux participent à tous ces biens autant que nous. Oui, reprit Socrate : mais ne voiez-vous pas que tous ces animaux ne subsistent que pour le service de l'homme ? Les plus forts & les plus robustes d'entr'eux, il les domte, il les appri-

a Ὥρας ἁρμοττούσας πρὸς τοῦτο παρέχειν, αἳ ἡμῖν οὐ μόνον ὧν δεόμεθα πολλὰ καὶ παντοῖα παρασκευάζουσιν, ἀλλὰ καὶ οἷς εὐφραινόμεθα.

ARTAXERXE

voiſe, il s'en ſert très-utilement pour la guerre, pour le labourage, & pour les autres néceſſités de la vie.

Que ſera-ce, ſi nous conſidérons l'homme en lui-même? Ici Socrate examine la diverſité des ſens, par le miniſtére deſquels l'homme jouit de tout ce qu'il y a de beau & d'excellent dans la nature; la vivacité de l'eſprit & la force de la raiſon, qui l'éleve infiniment au deſſus de tous les autres animaux; le don merveilleux de la parole, par le moien de laquelle nous nous communiquons réciproquement nos penſées, nous publions nos loix, nous gouvernons les Républiques.

De tout cela, dit Socrate, il eſt aiſé de conclure qu'il y a des dieux, & qu'ils prennent un ſoin particulier de l'homme, quoiqu'il ne puiſſe les découvrir par les ſens. Apercevons-nous la foudre qui briſe tout ce qu'elle rencontre? Diſtinguons-nous les vents qui font ſous nos yeux de ſi terribles ravages? Notre ame même, qui nous eſt ſi intime, qui nous meut & nous anime, la voions-nous? Il en eſt de même de tous les dieux, dont aucun ne ſe rend viſible pour nous diſtribuer

ſes faveurs. Ce grand Dieu même (ces paroles ſont remarquables , & montrent que Socrate reconnoiſſoit un Dieu ſouverain , ſeul Auteur de tout , & Supérieur à tous les autres , qui n'étoient que ſes miniſtres) ce grand Dieu même qui a bâti l'univers , & qui ſoutient ce grand ouvrage dont toutes les parties ſont accomplies en bonté & en beauté ; lui qui fait qu'elles ne vieilliſſent point avec le tems , & qu'elles ſe conſervent toujours dans une immortelle vigueur , qui fait encore qu'elles lui obéiſſent avec une ponctualité qui ne manque jamais , & avec une rapidité que notre imagination ne peut ſuivre : ce Dieu ſe rend aſſez viſible par tant de merveilles dont il eſt l'auteur , mais il demeure toujours inviſible en lui-même. Ne refuſons donc point de croire même ce que nous ne voions pas : au défaut des yeux du corps , uſons de ceux de l'ame : mais ſur-tout apprenons à rendre de juſtes hommages de reſpect & de vénération à la Divinité , qui ſemble ne vouloir ſe faire ſentir que par ſes bienfaits. Or , ce culte , cet hommage , conſiſte à lui plaire ; & on ne peut

lui plaire, qu'en faiſant ſa volonté.

Voila de quelle maniére Socrate inſtruiſoit la Jeuneſſe ; voila les principes & les ſentimens qu'il lui inſpiroit ; d'un côté, une parfaite ſoumiſſion aux Magiſtrats & aux Loix, en quoi il faiſoit conſiſter la juſtice ; de l'autre, un profond reſpect pour la Divinité, ce qui conſtitue la religion. Il vouloit qu'on conſultât les dieux ſur toutes les choſes qui paſſent notre connoiſſance ; & comme ils ne ſe découvrent qu'à ceux qu'il leur plait, parce qu'ils ne doivent rien à perſonne, il recommandoit avant tout de ſe les rendre propices par une conduite ſage & réglée. [a] *Les Dieux ſont libres*, dit-il, *& il dépend d'eux d'accorder ce qu'on leur demande, ou de donner tout le contraire.* Il cite une belle priére, tirée d'un Poéte dont le nom n'eſt pas connu. *Grand Dieu, donnez-nous les biens qui nous ſont néceſſaires, ſoit que nous vous les demandions, ou non ; & éloignez de nous toutes les choſes qui pourroient nous nuire, quand même nous vous*

Xenoph. lib. 4. Memorabil. p. 803-805.

a Ἐπὶ θεοῖς ἐστὶν, οἶμαι, ὥστε καὶ διδόναι ἅπερ ἄν τις εὐχόμενος τυγχάνῃ, καὶ τἀναντία τούτων. *Plut. in Alcib. 2. pag. 148.*

les

les demanderions. Le vulgaire penſoit qu'il y a des choſes que les dieux remarquent, d'autres qu'ils ne remarquent point. Mais Socrate enſeignoit que les dieux obſervent toutes nos actions & toutes nos paroles; qu'ils pénétrent juſques dans nos plus ſecrettes penſées; qu'ils ſont préſens à toutes nos délibérations, & qu'ils nous inſpirent dans toutes nos affaires.

Xenoph. Memorab. l. 1. p. 711.

§. V.

Socrate s'applique à décréditer les Sophiſtes dans l'eſprit des jeunes gens d'Athénes. Ce qu'il faut entendre par l'Ironie qui lui eſt attribuée.

SOCRATE avoit à prémunir les jeunes gens contre un mauvais goût qui depuis quelque tems commençoit à prévaloir dans la Gréce. On voioit paroitre des hommes faſtueux, qui, prenant la place des premiers Sages de la Gréce, avoient une conduite entiérement oppoſée. Car au lieu qu'infiniment éloignés de toute avarice & de toute ambition, Pittacus, Bias, Thalès, & les autres, faiſoient leur principale occupation de l'étude de la ſageſſe:

ARTAXERXE

Plut. in Apolog. p. 19. & 20.

ceux-ci, ambitieux & avares, s'intriguoient dans les affaires du monde, & trafiquoient de leur prétendu savoir. [a] Ils se nommoient Sophistes. Ils alloient de ville en ville. Ils s'y faisoient annoncer comme des oracles. Ils marchoient accompagnés d'une foule de disciples, qui, par une espéce d'enchantement, abandonnoient le sein de leurs parens pour se livrer à ces maîtres orgueilleux qu'ils paioient bien chérement. Il n'y avoit rien que ces Docteurs n'enseignassent. Théologie, Physique, Morale, Arithmétique, Astronomie, Grammaire, Musique, Poésie, Rhétorique, Histoire : ils savoient tout, & pouvoient tout enseigner. Leur fort étoit la philosophie & l'éloquence. La plupart, comme Gorgias, se piquoient de satisfaire sur le champ à toutes les questions qu'on leur pouvoit faire. Les jeunes gens n'emportoient de leurs instructions qu'une sote estime d'eux-mêmes, & qu'un mépris général pour tous les autres ; & il ne sortoit aucun disciple de ces écoles qui ne fût plus impertinent que quand il y étoit entré.

a Sic enim appellantur hi, qui ostentationis aut questûs causa, philosophantur. *Cic. in Lucul. n.* 129.

MNÉMON.

Il s'agissoit de décréditer dans l'esprit des jeunes Athéniens la fausse éloquence & la mauvaise dialectique de ces orgueilleux maîtres. Les attaquer de front, & les combattre directement par un discours suivi, Socrate étoit très-capable de le faire, car il possédoit dans un souverain degré le talent de la parole & celui du raisonnement : mais ce n'eût pas été le moien de réussir contre de grands discoureurs, qui ne cherchoient qu'à éblouir leurs auditeurs par un vain éclat & un flux rapide de paroles. Il suivit une autre route, & [a] emploiant les détours, & la souplesse de l'Ironie, qu'il savoit manier avec un art & une délicatesse merveilleuse, il prit le parti de cacher sous une simplicité apparente, & sous une ignorance affectée, toute la beauté & toutes les richesses de son esprit. La nature, qui lui avoit donné une si belle ame, sembloit lui avoir formé l'extérieur exprès pour soutenir le caractére ironique. Il étoit fort laid, & outre sa laideur, [b] il avoit dans la physionomie quelque chose

Xenoph. in Conviv. p. 883.

a Socrates in ironia dissimulantiaque longè omnibus lepore atque humanitate præstitit. *Cic. l. 2. de Orat. n. 270.*

b Zopyrus physiogno-

ARTAXERXE

d'hébété & de ſtupide. Tout l'air de ſa perſonne, qui n'avoit rien que de très-commun & de très-pauvre, répondoit parfaitement à l'air de ſon viſage.

Plat. in Protag. p. 314. 315 & 335. In Lachet. p. 186. &c.

Quand [a] il ſe trouvoit dans une compagnie avec quelqu'un de ces Sophiſtes, il propoſoit ſes doutes d'un air timide & modeſte, faiſoit des queſtions toutes ſimples ; & comme s'il n'eût pu ſe faire entendre autrement, il uſoit de comparaiſons triviales, & priſes des métiers les plus vils. Le Sophiſte l'écoutoit avec une attention dédaigneuſe, & au lieu de donner une réponſe préciſe, il ſe jettoit dans des lieux communs, & diſcouroit beaucoup ſans rien dire qui fût à propos. Socrate, après avoir applaudi pour ne pas effaroucher ſon homme, ſe prioit de vouloir bien ſe

mon . . . . ſtupidum eſſe Socratem dixit & bardum. *Cic. de Fat. n.* 10.

a Socrates de ſe ipſe detrahens in diſputatione, plus tribuebat iis quos volebat refellere. Ita, cùm aliud diceret atque ſentiret, libenter uti ſolitus eſt illa diſſimulatione, quam Græci εἰρωνείαν vocant. *Cic. Academic. Quæſt. lib.* 4. *n.* 15.

Sed & illum quem nominavi (Gorgiam) & cæteros Sophiſtas, ut è Platone intelligi poteſt, luſos videmus à Socrate. Is enim percontando atque interrogando elicere ſolebat eorum opiniones quibuſcum diſſerebat, ut ad ea, quæ ii reſpondiſſent, ſi quid videretur, diceret. *Cic. de Finib. lib.* 2. *n.* 2.

proportionner à sa foiblesse & descendre jusqu'à lui, en satisfaisant à ses demandes en peu de mots, parce que ni son esprit ni sa mémoire n'étoient pas capables de comprendre & de retenir tant de choses si belles & si relevées, & que toute sa science se réduisoit à interroger ou à répondre.

Cela se disoit devant une nombreuse assemblée, & le Docteur ne pouvoit reculer. Quand une fois Socrate l'avoit tiré de son fort en l'obligeant de répondre succinctement à ses questions, alors, par la justesse de sa dialectique, il le conduisoit de l'un à l'autre jusqu'aux conséquences les plus absurdes, &, après l'avoir forcé à se contredire lui-même ou à se taire, il se plaignoit de ce que ce savant homme ne daignoit pas l'instruire. Cependant les jeunes gens apercevoient le foible de leur maître, & l'admiration qu'ils avoient eue pour lui se tournoit en mépris. Le nom de Sophiste devenoit odieux & ridicule.

On juge aisément que des hommes du caractère des Sophistes dont je viens de parler, qui étoient en crédit

ARTAXERXE chez les Grands, qui dominoient parmi la Jeunesse d'Athénes, qui depuis lontems étoient en possession de la gloire de bel esprit & de la réputation de savant, ne pouvoient être attaqués impunément, d'autant plus qu'on les prenoit en même tems par les deux endroits les plus sensibles, l'honneur & l'intérêt. Aussi Socrate, pour avoir osé entreprendre de démasquer leurs vices, & de décrier leur fausse éloquence, éprouva-t-il de la part de ces hommes également corrompus & orgueilleux, tout ce qu'on peut craindre & attendre de l'envie la plus maligne, & de la haine la plus envenimée. C'est ce qu'il est tems d'exposer.

Plat. in Apolog. p. 23.

§. VI.

Socrate est accusé de penser mal des dieux, & de corrompre la Jeunesse d'Athénes. Il se défend sans art & sans bassesse. Il est condanné à mort.

An. M. 3602. Av. J.C. 402.

L'ACCUSATION de Socrate fut intentée un peu avant la premiére année de la XCV^e Olympiade, peu de tems après que les trente Tyrans eu-

rent été chaſſés d'Athénes, la ſoixante-neuviéme année de la vie de Socrate : mais elle avoit été préparée lontems auparavant. L'oracle de Delphes qui l'avoit déclaré le plus ſage des hommes, le décri où il mettoit la doctrine & les mœurs des Sophiſtes de ſon tems qui étoient fort accrédités, la liberté avec laquelle il attaquoit tous les vices, l'attachement ſingulier de ſes diſciples pour ſa perſonne & pour ſes maximes ; tout cela avoit indiſpoſé les eſprits contre lui, & lui avoit attiré beaucoup d'envieux.

Ses ennemis aiant juré ſa perte, & ſentant la difficulté de l'entrepriſe, dreſſérent de loin leurs batteries, & l'attaquérent d'abord, non à viſage découvert, mais par des ſouterrains & par des voies ſourdes & cachées. On dit que pour ſonder la diſpoſition du peuple à l'égard de Socrate, & preſſentir s'ils pourroient en ſûreté le citer un jour devant les Juges, ils engagérent Ariſtophane à le jouer ſur le théatre dans une Comédie où il jetteroit les ſemences de l'accuſation qu'ils méditoient contre lui. Il n'eſt pas bien ſûr qu'Ariſtophane ait été

Ælian. l. 2. cap. 13. Plat. in Apolog. Socr. p. 19.

ARTAXERXE

suborné par Anytus & par les ennemis de Socrate pour composer contre lui une piéce Satyrique. Il y a beaucoup d'apparence que le mépris déclaré de Socrate pour toutes les comédies en général, & en particulier pour celles d'Aristophane, pendant qu'il témoignoit une estime extraordinaire pour les tragédies d'Euripide; que ce mépris, dis-je, fut le vrai motif qui engagea le Poéte à se venger du Philosophe. Quoi qu'il en soit, Aristophane, à la honte de la Poésie, préta sa plume à la mauvaise volonté des ennemis de Socrate, ou à son propre ressentiment, & emploia tous ses talens & tout son génie à décrier le plus homme de bien qu'ait eu le Paganisme.

Il composa une piéce intitulée *Les Nuées*. Il introduit sur la Scéne le Philosophe perché dans un panier, & guindé au milieu des airs & des nuées, d'où il débite les maximes, ou plutôt les subtilités les plus ridicules. Un débiteur fort âgé, qui desiroit se dérober aux vives poursuites de ses créanciers, vient le trouver pour apprendre de lui l'art de tromper en Justice ses parties, de leur prouver

par des raiſons ſans réplique qu'il ne leur doit rien, en un mot d'une mauvaiſe cauſe d'en faire une très-bonne. Mais ſe ſentant incapable de profiter des ſublimes leçons de ſon nouveau Maître, il lui améne ſon fils à ſa place. Ce jeune homme, fort peu de tems après, ſort de cette ſavante école ſi bien inſtruit, qu'à la premiére rencontre il bat ſon pere, & lui prouve par des argumens ſubtils mais invincibles, qu'il a eu raiſon d'en uſer de la ſorte. Dans toutes les ſcénes où paroit Socrate, le Poéte lui fait dire mille impertinences, mille impiétés contre les dieux & ſur-tout contre Jupiter. Il le fait parler comme un homme plein de vanité, d'eſtime pour ſoi-même, & de mépris pour tous les autres; qui veut, par une curioſité criminelle, pénétrer ce qui ſe paſſe dans les cieux, & ſonder ce qui eſt dans les abymes de la terre; qui ſe vante d'avoir des moiens de faire toujours triompher l'injuſtice; & qui ne ſe contente pas de garder ces ſecrets pour lui, mais qui les enſeigne aux autres, & par-là corrompt la Jeuneſſe. Tout cela eſt accompagné d'une fineſſe de raillerie

ARTA-XERXE

& d'un ſel, qui ne pouvoit pas manquer de plaire infiniment à un peuple d'un goût auſſi délicat & raffiné qu'étoit celui d'Athénes, & naturellement envieux de tout mérite qui excelloit au deſſus des autres. Auſſi les Athéniens en furent ſi charmés, que ſans attendre que la repréſentation fût finie, ils ordonnérent que le nom d'Ariſtophane ſeroit écrit au-deſſus des noms de tous ſes rivaux.

Socrate, qui avoit ſû qu'on devoit le jouer ſur le théatre, ſe trouva ce jour-là à la Comédie contre ſon ordinaire : car il n'avoit pas coutume d'aller à ces aſſemblées, ſinon lorſqu'on devoit repréſenter quelque nouvelle tragédie d'Euripide, qui étoit ſon intime ami, & dont il eſtimoit les piéces à cauſe des principes ſolides de morale qu'il avoit ſoin d'y répandre. Encore remarque-t-on qu'une fois il n'eut pas la patience d'en voir achever une, où l'Acteur avoit avancé quelque maxime dangereuſe, mais qu'il ſortit auſſitôt, ſans conſidérer qu'il pouvoit nuire à la réputation de ſon ami. Il n'alloit jamais aux Comédies, que quand Alcibiade ou Critias l'y entraînoient

malgré lui, choqué de la licence effrénée qui y régnoit, & ne pouvant souffrir qu'on déchirât ouvertement la réputation de ses concitoiens. Il assista à celle-ci sans s'émouvoir, & sans marquer le moindre mécontentement; & quelques étrangers étant en peine de savoir qui étoit ce Socrate dont on parloit dans toute la piéce, il se leva de sa place, & se laissa voir tant que l'action dura. Il disoit à ceux qui étoient autour de lui, & qui s'étonnoient de son sang froid & de sa patience, qu'il s'imaginoit être à un grand repas où l'on se moquoit de lui agréablement, & qu'il faloit entendre raillerie.

Plut. de educ. liber. p. 10.

Il n'y a point d'apparence, comme je l'ai déja remarqué, qu'Aristophane, quoiqu'il ne fût pas ami de Socrate, soit entré dans les noirs complots de ses ennemis, & qu'il ait songé à le faire périr. Il est plus croiable qu'un Poéte, qui divertissoit le public aux dépens des premiers Magistrats & des Généraux les plus célébres, ait aussi voulu le faire rire aux dépens d'un Philosophe. Toute la noirceur étoit du côté de ses envieux & de ses ennemis, qui espéroient tirer contre

ARTAXERXE.

lui un grand avantage de la repréſentation de cette comédie. En effet l'artifice étoit profond, & habilement imaginé. En jouant un homme ſur le théatre, on ne le montre que par ſes endroits mauvais, ou foibles, ou équivoques. Cette vûe conduit au ridicule : le ridicule accoutume au mépris de la perſonne, & le mépris à l'injuſtice. Car on eſt naturellement plus hardi à inſulter, à maltraiter, à offenſer un homme que tout le monde mépriſe.

Voila les premiers coups qu'on lui porta, qui ſervirent comme d'eſſai & d'épreuve pour la grande affaire qu'on ſongeoit à lui ſuſciter. On la laiſſa dormir lontems, & ce ne fut que plus de vingt ans après qu'elle éclata. Les troubles de la République purent bien donner lieu à ce long délai. Car ce fut dans cet intervalle que ſe fit l'entrepriſe contre la Sicile, dont le ſuccès fut ſi malheureux, qu'Athénes fut aſſiégée & priſe par Lyſandre, qui y changea la forme du gouvernement, & y établit les trente Tyrans, qui n'en furent chaſſés que fort peu de tems avant l'événement dont nous parlons.

Alors Mélitus ſe porta pour accuſateur, & intenta un procès dans les formes à Socrate. Il formoit contre lui deux chefs d'accuſation. Le premier, qu'il n'admettoit point les dieux qui étoient reconnus dans la République, & qu'il introduiſoit de nouvelles divinités : le ſecond, qu'il corrompoit la Jeuneſſe d'Athénes ; & il concluoit à la mort.

Jamais accuſation n'eut moins de fondement que celle-ci, ni même moins d'apparence & de prétexte. Il y avoit quarante ans que Socrate faiſoit profeſſion d'inſtruire la Jeuneſſe d'Athénes. Il n'avoit jamais dogmatiſé en ſecret, ni dans les ténébres. Ses leçons étoient publiques, & ſe faiſoient à la vûe d'un grand nombre d'auditeurs. Il avoit toujours gardé la même conduite, & enſeigné les mêmes principes. De quoi s'aviſe donc Mélitus après tant d'années ? Comment ſon zéle pour le bien public, après avoir été ſi lontems endormi & languiſſant, ſe réveille-t-il tout-à-coup, & devient-il ſi vif ? Eſt-il pardonnable à un citoien auſſi zélé & auſſi homme de bien que le veut paroitre Mélitus, d'être demeuré muet

ARTAXERXE

& immobile, pendant que sous ses yeux on corrompoit toute la Jeunesse de la ville en lui inspirant des maximes séditieuses, & en lui donnant du dégoût & du mépris pour le gouvernement présent ? Car celui qui n'empêche point un mal quand il le peut, est aussi criminel que celui qui le commet. C'est Libanius qui parle ainsi dans une déclamation, qui a pour titre, Apologie de Socrate. Mais, continue-t-il, je veux que Mélitus, soit distraction, soit indifférence, soit véritables & sérieuses occupations, n'ait point songé pendant tant d'années à intenter une accusation contre Socrate : comment, dans une ville, comme Athénes, pleine de sages Magistrats, &, ce qui est bien plus fort, pleine de hardis Délateurs, a-t-il pu se faire qu'une conspiration aussi publique que celle qu'on attribuoit à Socrate ait échapé à des yeux que l'amour de la patrie, ou la malignité de la calomnie, rendoient si attentif & si vigilans ? Rien ne fut jamais moins croiable, ni plus destitué de toute vraisemblance.

Liban. in Apolog. Socr. p. 645-648.

Dès que le complot eut éclaté, les amis de Socrate se préparérent à

Cic. lib. 1. de Orat. n. 23

Quintil. l. 11. cap. 1.

ſa défenſe. Lyſias, le plus habile orateur de ſon tems, lui apporta un diſcours qu'il avoit travaillé avec grand ſoin, où il mettoit les raiſons & les moiens de Socrate dans tout leur jour, & où il avoit répandu des paſſions tendres & touchantes, capables d'émouvoir les cœurs les plus durs. Socrate le lut avec plaiſir, & le trouva fort bien fait : mais, comme il étoit plus conforme aux régles de la Rhétorique, qu'aux ſentimens de fermeté d'un Philoſophe, il lui dit franchement qu'il ne lui étoit pas propre. Sur quoi Lyſias lui aiant demandé comment il étoit poſſible que ce diſcours fût bien fait s'il ne lui étoit pas propre : de même, dit-il, en ſe ſervant ſelon ſa coutume de comparaiſons vulgaires, qu'un excellent ouvrier pourroit m'apporter des habits ou des ſouliers magnifiques, brodés d'or, & auſquels il ne manqueroit rien, mais qui ne me conviendroient pas. Il demeura donc ferme dans la réſolution qu'il avoit priſe de ne point s'abaiſſer à mandier des ſuffrages par toutes les voies pleines de lâcheté qui étoient alors en uſage. Il n'emploia ni les artifices, ni les couleurs de l'é-

ARTAXERXE

loquence. Il n'eut point recours aux sollicitations ni aux priéres. Il ne fit point venir sa femme ni ses enfans, pour fléchir les Juges par leurs gémissemens & leurs larmes. Néanmoins, [a] s'il refusa constamment d'emploier une voix étrangére pour se défendre, & paroitre devant ses Juges dans la posture humiliante de suppliant, il n'en usa point ainsi par un sentiment d'orgueil, ni de mépris pour ses Juges. Ce fut par une noble & fiére assurance qui partoit de grandeur d'ame, & que donne ordinairement l'innocence & la vérité. Ainsi sa défense n'eut rien de timide, ni de foible. C'est un discours ferme, mâle, généreux, sans passion, sans émotion, qui ressent la liberté d'un Philosophe, sans autre ornement que celui de la vérité, & où l'on voit briller par-tout le caractére & le langage de l'innocence. Platon, qui y étoit présent, le recueillit ensuite, & sans rien ajouter à la vérité, en composa l'ouvrage intitulé l'Apologie de So-

a His & talibus adductus Socrates, nec patronum quæsivit ad judicium capitis, nec judicibus supplex fuit; adhibuitque liberam contumaciam à magnitudine animi ductam, non à superbia. *Cic. Tusc. Quæst. lib.* 1.

crate, l'un des chefs-d'œuvres de l'antiquité les plus parfaits. J'en ferai un extrait.

Au jour marqué, le procès fut instruit dans les formes, les parties comparurent devant les Juges, & Mélitus porta la parole. Plus sa cause étoit mauvaise & dépourvue de preuves, plus il eut besoin d'adresse & d'artifice pour en couvrir le foible. Il n'omit rien de ce qui pouvoit rendre sa partie adverse odieuse, & à la place des raisons qui lui manquoient, il substitua l'éclat séduisant d'une éloquence vive & brillante. Socrate, en marquant qu'il ne savoit pas quelle impression avoit fait sur les Juges le discours de ses accusateurs, avoue, pour ce qui le regarde, qu'il s'étoit presque méconnu lui-même, tant ils avoient donné de couleur & de vraisemblance à leurs raisons, quoiqu'il n'y eût pas un mot de vrai dans tout ce qu'ils avoient avancé.

Plat. in Apolog. Socr. Xenoph. in Apolog. Socr. & in Memorabil.

J'ai déja dit qu'ils établissoient deux chefs d'accusation. Le premier regarde la religion. Socrate recherche avec une curiosité impie ce qui se passe dans les cieux & dans le sein de la terre. Il ne reconnoit point les dieux que sa patrie révére. Il travaille

Plat. in Apolog. p. 24.

ARTAXERXE

à introduire de nouvelles divinités; &, si on l'en croit, un dieu inconnu l'inspire dans toutes ses actions. Pour trancher le mot, il ne croit aucun dieu.

Le second chef regarde l'intérêt de l'Etat, & le gouvernement public. Socrate corrompt les jeunes gens en leur inspirant de mauvais sentimens sur la divinité, en leur apprenant à mépriser les loix & l'ordre établi dans la République, en déclarant publiquement qu'on a tort de choisir les Magistrats au * sort, en décriant les assemblées publiques où l'on ne le voit jamais paroitre, en enseignant l'art de rendre bonnes les plus méchantes causes, en s'attachant la Jeunesse par un esprit d'orgueil & d'ambition sous prétexte de l'instruire, en montrant aux enfans qu'ils peuvent impunément maltraiter leurs peres. Il se prévaut d'un oracle prétendu, & se croit le plus sage de tous les

* *Socrate en effet n'approuvoit pas cette maniére de choisir les Magistrats. Il faisoit remarquer que si on avoit affaire d'un pilote, d'un musicien, d'un architecte, on ne voudroit pas le prendre au hazard, quoique les fautes de ces gens-là ne soient pas d'une si grande importance que celles qui se commettent dans le gouvernement de la République.* Xenoph. Memorabil. lib. 1. pag. 712.

hommes. Il taxe tous les autres de folie, & condanne ſans réſerve toutes leurs maximes & toutes leurs actions, ſe conſtituant de ſa propre autorité le cenſeur & le réformateur général de l'Etat. Et cependant on voit quel a été le fruit de ſes leçons dans la perſonne de Critias, & dans celle d'Alcibiade, ſes plus intimes amis, qui ont fait beaucoup de mal à leur patrie, & ont été de très-mauvais citoiens & des hommes très-déréglés. MNÉMON.

On finiſſoit par avertir les Juges de ſe bien tenir ſur leur garde contre l'éloquence éblouiſſante de Socrate, & de ſe défier extrémement des tours inſinuans & artificieux qu'il emploieroit pour les ſéduire. *Plat. p. 17.*

C'eſt par où Socrate commença ſon diſcours, en déclarant qu'il parleroit aux Juges comme il avoit coutume de le faire dans ſes entretiens ordinaires, c'eſt-à-dire, avec beaucoup de ſimplicité & ſans art.

Puis il entre dans le détail. Sur quel fondement peut-on ſoutenir qu'il ne reconnoit point les dieux de la République, lui qu'on a vû ſouvent ſacrifier dans ſa maiſon & dans les temples? Peut-on douter qu'il ne ſe ſerve *Plat. pag. 27. Xenoph. pag. 703.*

ARTAXERXE

de la divination, puiſqu'on lui fait un crime de publier qu'il recevoit des conſeils d'une certaine divinité, d'où l'on a conclu qu'il en vouloit introduire de nouvelles ; mais en cela il n'introduit rien de plus nouveau que les autres, qui, ajoutant foi à la divination, obſervent le vol des oiſeaux, conſultent les entrailles des victimes, remarquent juſqu'aux paroles & aux rencontres inopinées : moiens différens, dont les dieux ſe ſervent pour donner aux hommes la connoiſſance de l'avenir. Anciennes ou nouvelles, il eſt toujours vrai que Socrate reconnoit des divinités, de l'aveu même de Mélitus, qui dans ſon information avoue que Socrate croit des démons, c'eſt-à-dire, des eſprits ſubalternes, enfans des dieux. Or tout homme qui croit des enfans des dieux, croit des dieux.

Xenoph. p. 710.

Quant à ce qui regarde les recherches impies des choſes naturelles qu'on lui impute, ſans mépriſer ni condanner ceux qui s'appliquent à l'étude de la Phyſique, il déclare que pour lui il s'eſt donné tout entier à ce qui concerne les mœurs, la conduite de la vie, les régles du gouver-

nement, comme à une connoiſſance infiniment plus utile que toutes les autres : & il prend à témoin de ce qu'il avance tous ceux qui l'ont écouté, qui peuvent le démentir s'il ne dit pas vrai. MNÉMON.

» On m'accuſe de corrompre les » jeunes gens, & de leur inſpirer des » maximes dangereuſes ſoit par rap- » port au culte des dieux, ſoit par rap- » port aux régles du gouvernement. » Vous ſavez, Athéniens, que je » n'ai jamais fait profeſſion d'enſei- » gner, & l'envie, quelque animée » qu'elle ſoit contre moi, ne me re- » proche point d'avoir jamais vendu » mes inſtructions. J'ai ſur cela un » témoin qu'on ne peut démentir, » c'eſt la pauvreté. Toujours égale- » ment prêt à me livrer au riche & » au pauvre, & à leur donner tout le » loiſir de m'interroger, ou de me » répondre, je me préte à quiconque » cherche à devenir vertueux ; & ſi » parmi mes auditeurs il s'en trouve » qui deviennent honnêtes gens ou » mal-honnêtes gens, il ne faut ni » m'attribuer la vertu des uns dont » je ne ſuis point la cauſe, ni m'im- » puter les vices des autres auſquels » je n'ai point contribué. Toute mon

Plat. pag. 31-33.

ARTAXERXE

» occupation, c'eſt de vous perſuader,
» jeunes & vieux, qu'il ne faut pas tant
» aimer ſon corps, ni les richeſſes,
» ni toutes les autres choſes de quel-
» que nature qu'elles ſoient, qu'il faut
» aimer ſon ame. Car je ne ceſſe de
» vous dire que la vertu ne vient
» point des richeſſes, mais au con-
» traire que les richeſſes viennent de
» la vertu, & que c'eſt de là que naiſ-
» ſent tous les autres biens qui arri-
» vent aux hommes & en public &
» en particulier.

» Si parler de la ſorte c'eſt cor-
» rompre la Jeuneſſe, j'avoue, Athé-
» niens, que je ſuis coupable, & que
» je mérite d'être puni. En cas que ce
» que je dis ne ſoit pas vrai, il eſt
» aiſé de me convaincre de menſon-
» ge. Je voi ici un grand nombre de
» mes diſciples : ils n'ont qu'à paroi-
» tre. Mais un ſentiment de retenue
» & de conſidération les empêche
» peutêtre d'élever leur voix contre
» un Maître qui les a inſtruits. Du
» moins leurs peres, leurs freres,
» leurs oncles ne peuvent ſe diſpen-
» ſer, comme bons parens & bons
» citoiens, de venir demander ven-
» geance contre le corrupteur de leurs

» fils, de leurs neveux, ou de leurs
» freres. Mais ce ſont ceux-là même
» qui prennent ici ma défenſe, & qui
» s'intéreſſent au ſuccès de ma cauſe.

» Jugez comme il vous plaira,
» Athéniens; mais je ne puis ni me
» repentir de ma conduite, ni en
» changer. Il ne m'eſt point libre de
» quitter ou d'interrompre une fon-
» ction que Dieu même m'a impoſée.
» Or c'eſt lui qui m'a chargé du ſoin
» d'inſtruire mes concitoiens. Si,
» après avoir gardé fidélement tous
» les poſtes où j'ai été mis par nos
» Généraux à Potidée, à Amphipolis,
» à Délium, la crainte de la mort me
» faiſoit maintenant abandonner ce-
» lui où la divine Providence m'a
» placé, en m'ordonnant de paſſer
» mes jours dans l'étude de la Philo-
» ſophie pour ma propre inſtruction
» & pour celle des autres, ce ſeroit
» là véritablement une déſertion bien
» criminelle, & qui mériteroit qu'on
» me citât devant ce Tribunal com-
» me un impie qui ne croit point de
» dieux. Quand vous ſeriez diſpoſés
» à me renvoier abſous à condition
» que dorénavant je garderois le
» ſilence, je vous répondrois ſans

ARTA-XERXE

» balancer : Athéniens, je vous honore
» & je vous aime, a mais j'obéirai
» plutôt à Dieu qu'à vous ; & pen-
» dant qu'il me reſtera un ſouffle de
» vie, je ne ceſſerai jamais de philoſo-
» pher, en vous exhortant toujours,
» en vous reprenant à mon ordinaire,
» & en vous diſant à chacun quand
» je vous rencontrerai : *O mon * cher,*
» *ô citoien de la plus fameuſe cité du*
» *monde & pour la ſageſſe & pour la*
» *valeur, n'avez-vous point de honte de*
» *ne penſer qu'à amaſſer des richeſſes, &*
» *qu'à acquérir de la gloire, du crédit,*
» *des honneurs, & de négliger les tréſors*
» *de la prudence, de la vérité, de la ſa-*
» *geſſe, & de ne pas travailler à rendre*
» *votre ame auſſi bonne & auſſi parfaite*
» *qu'elle puiſſe être ?*

Plat. p. 31. » On me reproche, & l'on impute
» à lâcheté, de ce que m'ingérant de
» donner des avis à chacun en parti-
» culier, j'ai toujours évité de me
» trouver dans vos aſſemblées pour
» donner mes conſeils à la patrie. Je
» croiois avoir fait ſuffiſamment mes

a Πείσομαι τῷ θεῷ μᾶλλον ἢ ὑμῖν.

* *Le Grec porte*, O le meilleur des hommes : ὦ ἄριστε ἀνδρῶν, *ce qui étoit une maniére obligeante de ſaluer.*

preuves

» preuves de courage & de hardieſſe,
» & dans les campagnes où j'ai porté
» les armes avec vous, & dans le Sénat
» lorſque ſeul je m'oppoſai au juge-
» ment injuſte que vous prononçâtes
» contre les dix Capitaines qui n'a-
» voient pas recueilli & enterré les
» corps de ceux qui avoient été tués
» ou noiés au combat naval des îles
» Arginuſes, & lorſqu'en plus d'une
» occaſion je réſiſtai aux ordres vio-
» lens & cruels de trente Tyrans. Ce
» qui m'a donc empéché de paroitre
» dans vos aſſemblées, Athéniens,
» c'eſt cet eſprit familier, cette voix
» divine dont vous m'avez ſi ſouvent
» entendu parler, & que Mélitus a ſi
» fort tâché de tourner en ridicule.
» Cet eſprit s'eſt attaché à moi dès
» mon enfance : c'eſt une voix qui ne
» ſe fait entendre que lorſqu'elle veut
» me détourner de ce que j'ai réſolu ;
» car jamais elle ne m'exhorte à rien
» entreprendre. C'eſt elle qui s'eſt
» toujours oppoſée à moi, quand j'ai
» voulu me méler des affaires de la
» République. Et elle s'y eſt oppoſée
» fort à propos : car il y a lontems
» que je ne ſerois plus en vie ſi je
» m'étois mélé des affaires d'Etat, &

ARTA-XERXE

» je n'aurois rien avancé ni pour vous » ni pour moi. Ne vous fâchez point, » je vous prie, si je ne vous déguise » rien, & si je vous parle avec liberté » & vérité. Tout homme qui vou- » dra s'opposer généreusement à un » peuple entier, soit à vous ou à d'au- » tres, & qui se mettra en tête d'em- » pêcher qu'on ne viole les loix, qu'on » ne commette des iniquités dans la » ville, ne le fera jamais impunément. » Il faut de toute nécessité que celui » qui veut combattre pour la justice, » pour peu qu'il veuille vivre, demeu- » re simple particulier, & qu'il ne soit » pas homme public.

Plat. p. 34. 35.

» Au reste, Athéniens, si, dans » l'extrême danger où je me trouve, » je n'imite point la conduite de plu- » sieurs citoiens, qui, dans un péril » beaucoup moins grand, ont conjuré » & supplié leurs Juges avec larmes, » & ont fait paroitre ici leurs enfans, » leurs parens, leurs amis ; ce n'est ni » par une opiniâtreté superbe, ni par » aucun mépris que j'aie pour vous : » mais pour votre honneur, & pour » celui de toute la ville. Il faut qu'on » sache que vous avez des citoiens qui » ne regardent point la mort comme

» un mal, & qui ne donnent ce nom » qu'à l'injuſtice & à l'infamie. A l'âge » où je ſuis, & avec toute ma réputa- » tion vraie ou fauſſe, me convien- » droit-il après toutes les leçons que » j'ai données ſur le mépris de la » mort, de la craindre, & de démen- » tir par un dernier acte tous les princi- » pes & les ſentimens de ma vie paſſée ? MNÉMON.

» Mais, ſans parler de la gloire qui » ſeroit ſi fort bleſſée par une telle dé- » marche, je ne croi pas qu'il ſoit » permis de prier ſon Juge, ni de ſe » faire abſoudre par ſes ſupplications : » il faut le perſuader & le convaincre. » Le Juge n'eſt pas aſſis ſur ſon ſiége » pour faire plaiſir en violant la loi, » mais pour rendre juſtice en obéiſſant » à la loi. Il n'a point prété ſerment » de faire grace à qui il lui plaira, » mais de faire juſtice à qui il la doit. » Il ne faut donc pas que nous vous » accoutumions au parjure, & vous ne » devez pas vous-mêmes vous y laiſ- » ſer accoutumer : car les uns & les » autres nous bleſſerions également la » juſtice & la religion, & nous de- » viendrions tous coupables.

» N'attendez donc point de moi, » Athéniens, que j'aie recours auprès

ARTAXERXE

» de vous à des moiens que je ne croi
» ni honnêtes, ni permis; ſur-tout
» dans une occaſion où je ſuis accuſé
» d'impiété par Mélitus. Car, ſi je
» vous fléchiſſois par mes priéres, &
» que je vous forçaſſe à violer votre
» ſerment, ce ſeroit une choſe toute
» évidente que je vous enſeignerois à
» ne pas croire de dieux, & en vou-
» lant me défendre & me juſtifier, je
» fournirois des armes à mes adver-
» ſaires, & je prouverois contre moi-
» même que je ne croi point de dieux.
» Mais je ſuis bien éloigné de penſer
» ainſi. Je ſuis plus perſuadé de l'exi-
» ſtence de Dieu, que mes accuſateurs,
» & j'en ſuis tellement perſuadé, que je
» m'abandonne à vous & à Dieu, afin
» que vous me jugiez comme vous le
» trouverez le meilleur & pour vous
» & pour moi.

Socrate [a] prononça ce diſcours d'un ton ferme & intrépide. Son air, ſon geſte, ſon viſage ne ſentoient point l'accuſé: on l'eût pris pour le maître de ſes Juges, tant il parloit avec aſſurance & grandeur d'ame, ſans pourtant rien

a Socrates ita in judicio capitis pro ſe ipſe dixit, ut, non ſupplex aut reus, ſed magiſter aut dominus videretur eſſe judicum. *Cic. l. 1. de Orat. n. 231.*

perdre de la modeſtie qui lui étoit naturelle. Une contenance ſi noble & ſi majeſtueuſe déplut, & indiſpoſa les eſprits. Les [a] Juges, pour l'ordinaire, parce qu'ils ſe regardent comme maîtres abſolus de la vie & de la mort des hommes, exigent, par une diſpoſition ſecrette du cœur, que les parties ne paroiſſent devant eux qu'avec une humble ſoumiſſion & un reſpectueux tremblement; hommage qu'ils croient dû à leur ſouveraine puiſſance.

C'eſt ce qui arriva ici. Mélitus pourtant n'avoit pas eu d'abord la cinquiéme partie des voix. On peut ſuppoſer avec fondement qu'ici l'aſſemblée des Juges étoit de cinq cens, ſans compter le Préſident. La loi condannoit l'accuſateur à une amende de mille dragmes, s'il n'avoit pas la cinquiéme partie des ſuffrages. Cette loi étoit ſagement établie, pour mettre un frein à la hardieſſe, & à l'impudence des calomniateurs. Mélitus auroit été obligé de paier cette amende, ſi Anytus & Lycon ne ſe fuſſent joints à lui, & ne ſe fuſſent auſſi portés pour accuſateurs.

Cinq cent livres.

a Odit Judex ferè litigantis ſecuritatem; cùmque jus ſuum intelligat, tacitus reverentiam poſtulat. *Quint. lib.* 4. *cap.* 1.

ARTA-XERXE

Leur crédit entraîna un grand nombre de voix, & il y en eut deux cens quatre-vingts une contre Socrate, & par conséquent deux cens vingt pour lui. Il ne tint donc qu'à trente & une * voix qu'il ne fût renvoié absous : car en ce cas il y en auroit eu deux cens cinquante & une, ce qui auroit fait la pluralité.

Par [a] cette premiére sentence, les Juges déclaroient simplement que Socrate étoit coupable, sans rien statuer sur la peine qu'il devoit souffrir. Car lorsqu'elle n'étoit pas déterminée par la loi, & qu'il ne s'agissoit pas d'un crime d'Etat, (c'est ainsi que je croi qu'on peut expliquer le mot de Cicéron, *fraus capitalis*) on laissoit au coupable le choix de la peine qu'il croioit mériter. Sur sa réponse, on opinoit une seconde fois ; & ensuite il recevoit son dernier arrêt. Socrate fut averti qu'il avoit droit de deman-

Plat. pag. 36-38.

* *Dans Platon le texte varie, & met 33. ou 30. ce qui marque qu'il peut être défectueux.*

a Primis sententiis statuebant tantùm Judices damnarent an absolverent. Erat autem Athenis, reo damnato, si fraus capitalis non esset, quasi pœnæ æstimatio. Ex sententia, cùm judicibus daretur, interrogabatur reus, quam quasi æstimationem commeruisse se maximè confiteretur. *Cic. lib. 1. de Orat. n.* 231. 232.

MNÉMON.

der diminution de peine, & qu'il pouvoit faire changer la punition de mort en un exil, en une priſon, ou en une amende pécuniaire. Il répondit généreuſement qu'il ne choiſiroit aucune de ces punitions, parce que ce ſeroit ſe reconnoitre coupable. » Athéniens, » dit-il, pour ne pas vous tenir plus » lontems en ſuſpens, puiſque vous » m'obligez de me taxer moi-même » à ce que je mérite ; Je me condan- » ne, pour avoir paſſé toute ma vie » à vous inſtruire vous & vos enfans ; » pour avoir négligé dans cette vûe » affaires domeſtiques, emplois, di- » gnités ; pour m'être conſacré tout » entier au ſervice de la patrie, en » travaillant ſans ceſſe à rendre ver- » tueux mes concitoiens : Je me con- » danne, dis-je, à être nourri le reſte » de mes jours dans le Prytanée aux » dépens de la République. « * Cette

* *Il paroit dans Platon qu'après ce diſcours Socrate, apparemment pour éloigner de lui toute idée de fierté & de bravade, offrit modeſtement de paier une amende proportionnée à ſon indigence, c'eſt-à-dire une mine : (cinquante livres) & que forcé par ſes amis qui ſe rendirent ſes cautions, il fit monter cette offre juſqu'à trente mines.* Plat. in Apolog. Socr. p. 38 *Mais Xénophon aſſure poſitivement le contraire. Pag. 705. On peut peutêtre les concilier, en diſant que Socrate d'abord refuſa*

ARTAXERXE

dernière réponse [a] révolta tous les Juges. Ils le condannérent à boire la ciguë, qui étoit une sorte de supplice fort usité parmi eux.

Plat. p. 39.

Cette Sentence n'ébranla en rien la constance de Socrate. » Je vais, dit-il » en s'adressant aux Juges avec une » noble tranquillité, être livré à la » mort par votre ordre ; la nature m'y » avoit condanné dès le premier mo- » ment de ma naissance ; mais mes ac- » cusateurs vont être livrés à l'infamie » & à l'injustice par l'ordre de la Véri- » té. Auriez-vous exigé de moi que, » pour me tirer de vos mains, j'eusse » emploié, selon la coutume, des pa- » roles flateuses & touchantes, & les » maniéres timides & rampantes d'un » suppliant ? Mais, en justice comme » à la guerre, un honnête homme » ne doit pas sauver sa vie par toute » sorte de moiens. Il est également » deshonorant dans l'une & dans l'au- » tre de ne la racheter que par des » priéres, par des larmes, & par tou- » tes les autres bassesses que vous voiez

de faire aucune offre : & qu'ensuite il se laissa vaincre aux pressantes sollicitations de ses amis.

a Cujus responso sic Judices exarserunt, ut capitis hominem innocentissimum condemnarent. *Cic. l. 1. de Orat. n. 233.*

» faire tous les jours à ceux qui sont
» où je me voi.

Apollodore, l'un de ses disciples & de ses amis, s'étant avancé pour lui témoigner sa douleur de ce qu'il mouroit innocent : *Voudriez-vous*, lui répliqua-t-il en souriant, *que je mourusse coupable ?*

Plutarque, pour montrer qu'il n'y a que la partie de nous-mêmes la plus foible, c'est-à-dire, le corps, sur laquelle les hommes aient quelque pouvoir, mais qu'il y a en nous une autre partie infiniment plus noble, qui est entiérement supérieure à leurs menaces & inaccessible à leurs coups, cite ces belles paroles de Socrate, qui regardoient encore plus ses Juges que ses accusateurs : *Anytus & Mélitus peuvent me tuer, mais ils ne peuvent me faire de mal.* Comme s'il eût dit : La fortune (c'étoit le langage des payens) peut m'ôter les biens, la santé, la vie : mais j'ai en moi-même un trésor que nulle violence étrangére ne peut m'enlever ; je veux dire la vertu, l'innocence, le courage, la grandeur d'ame.

De anim. tranquill. p. 475.

ARTAXERXE

Ce [a] grand homme, pleinement convaincu de ce principe qu'il avoit si souvent inculqué à ses disciples, que le crime est le seul mal que doive craindre le sage, aima mieux être privé de quelques années qui lui restoient peutêtre encore à vivre, que de se voir enlever en un moment la gloire de toute sa vie passée, en se deshonorant pour toujours par la démarche honteuse qu'on lui conseilloit de faire auprès des Juges. Voiant que les hommes de son siécle le connoissoient peu & lui rendoient peu de justice, il s'en remit au jugement de la postérité, & par le sacrifice généreux qu'il fit des restes d'une vieillesse déja fort avancée, il acquit & s'assura l'estime & l'admiration de tous les siécles.

a Maluit vir sapientissimus quod superesset ex vita sibi perire quàm quod præteriisset: & , quando ab hominibus sui temporis parum intelligebatur, posterorum se judiciis reservavit, brevi detrimento jam ultimæ senectutis ævum sæculorum omnium consecutus. *Quint. l.* 11. *cap.* 1.



§. VII.

Socrate refuse de se sauver de la prison. Il passe le dernier jour de sa vie à s'entretenir avec ses amis sur l'immortalité de l'ame. Il boit la cigue. Punition de ses accusateurs. Honneurs rendus à la mémoire de Socrate.

APRÈS que la sentence eut été prononcée, [a] Socrate, avec cette même fermeté de visage qui avoit tenu les Tyrans en respect, s'achemina vers la prison, qui perdit ce nom dès qu'il y fut entré, dit Sénéque, étant devenue le séjour de la probité & de la vertu. Ses amis l'y suivirent, & continuérent à le visiter durant trente jours qui se passérent entre sa condannation & sa mort. La cause de ce long délai étoit que les Athéniens envoioient tous les ans un vaisseau dans l'île de Délos, pour y

a Socrates eodem illo vultu, quo aliquando solus triginta Tyrannos in ordinem redegerat, carcerem intravit, ignominiam ipsi loco detracturus. Neque enim poterat carcer videri, in quo Socrates erat. *Senec. in consolat. ad. Helv. cap.* 13.

Socrates carcerem intrando purgavit, omnique honestiorem curia reddidit. *Id. de vit. beat. cap.* 27.

faire quelques ſacrifices; & il étoit défendu de faire mourir perſonne dans la ville depuis que le prêtre d'Apollon avoit couronné la poupe de ce vaiſſeau pour marque de ſon départ, juſqu'à ce que le même vaiſſeau fût de retour. Ainſi l'Arrêt aiant été prononcé contre Socrate le lendemain de cette cérémonie, il falut en différer l'exécution de trente jours qui s'écoulérent dans ce voiage.

Pendant ce long tems, la mort eut tout le loiſir de préſenter à ſes yeux toutes ſes horreurs, & de mettre ſa conſtance à l'épreuve, non ſeulement par les dures rigueurs du cachot où il avoit les fers aux piés, mais encore plus par la vûe continuelle & la cruelle attente d'un événement avec lequel la nature ne ſe familiariſe point. Dans ce triſte état, il ne laiſſoit pas de jouir de cette profonde tranquillité d'eſprit que ſes amis avoient toujours admirée en lui. Il les entretenoit avec la même douceur qu'il avoit toujours fait paroitre; & Criton remarque que la veille de ſa mort il dormoit auſſi paiſiblement qu'en un autre tems. Il compoſa même alors une hymne en l'honneur d'Apollon & de Diane,

Plat. in Criton.

& tourna en vers une fable d'Esope. MNÉMON.

La veille du jour, ou le jour même que devoit arriver de Délos ce vaisseau, dont le retour devoit être suivi de la mort de Socrate, Criton, son intime ami, vient le trouver de grand matin dans la prison pour lui apprendre cette triste nouvelle, & pour lui annoncer en même tems qu'il ne tient qu'à lui de sortir de la prison; que le géolier est gagné; qu'il trouvera les portes ouvertes; & il lui offre une retraite sûre en Thessalie. Socrate se prit à rire de cette proposition, & lui demanda s'il savoit un lieu hors de l'Attique où l'on ne mourût point. Criton traite la chose fort sérieusement, & le presse de profiter d'un tems si précieux, en lui apportant raisons sur raisons pour tirer son consentement, & l'engager à prendre ce parti. Sans parler de la douleur inconsolable que lui causera la mort d'un tel ami, comment pourra-t-il soutenir les reproches d'une infinité de gens, qui croiront qu'il n'aura tenu qu'à lui de le sauver, mais qu'il n'aura pas voulu sacrifier pour cela quelque légére portion de son bien? Le peuple pourra-t-il jamais se persuader qu'un

homme ſage comme Socrate, n'aura pas voulu ſortir de priſon, le pouvant faire en toute ſûreté ? Peutêtre craint-il d'expoſer ſes amis, de leur cauſer la perte de leurs biens, ou même de leur liberté & de leur vie. Y a-t-il donc quelque choſe qui doive leur être plus cher & plus précieux que la conſervation de Socrate ? Il n'y a pas juſqu'à des étrangers qui leur diſputent cet honneur. Pluſieurs ſont venus exprès avec des ſommes très-conſidérables pour les frais de ſon évaſion, & déclarent qu'ils ſe trouveront très-honorés de le recevoir chez eux, & de lui fournir abondamment tout ce qui lui ſera néceſſaire. Doit-il donc ſe livrer lui-même à des ennemis qui l'ont fait condanner injuſtement, & lui eſt-il permis de trahir ſa propre cauſe ? N'eſt-il pas de ſa bonté & de ſa juſtice d'épargner à ſes citoiens le crime de faire mourir un innocent ? Mais ſi tous ces motifs ne l'ébranlent point, & qu'il ne ſoit point touché de ſes propres intérêts, peut-il être inſenſible à ceux de ſes enfans ? En quel état les laiſſe-t-il ? Prévoit-il ce qu'ils deviendront ? & peut-il oublier qu'il eſt pere, pour ſe ſouvenir ſeulement qu'il eſt philoſophe ?

Socrate, après l'avoir écouté attentivement, loue son zéle, & lui en marque sa reconnoissance : mais, avant que de se rendre, il veut examiner s'il est juste qu'il sorte de la prison sans le consentement des Athéniens. Il est donc question ici de savoir si un homme qui est condanné à mort, quoïqu'injustement, peut sans crime se dérober aux Loix & à la Justice. Je ne sai si, même parmi nous, il se trouveroit beaucoup de personnes qui crussent que cela pût faire une question.

Socrate commence par écarter tout ce qui est étranger au sujet, & vient d'abord au fond de l'affaire. » Je se-» rois assurément très-ravi, mon cher » Criton, que vous pussiez me persua-» der de sortir d'ici, mais je ne le puis » faire sans être persuadé. Nous ne » devons pas nous mettre en peine de » ce que dira le peuple, mais de ce » que dira celui-là seul, qui juge de » ce qui est juste ou injuste ; & ce » seul n'est autre que la Vérité. Toutes » les considérations que vous m'avez » alléguées, d'argent, de réputation, » de famille, ne peuvent rien, à » moins qu'on ne me montre que ce

» que l'on me propose est juste & permis. C'est un principe avoué & constant parmi nous, que toute injustice est honteuse & funeste à celui qui la commet, quelque chose que les hommes en disent, & quelque bien ou quelque mal qui lui en puisse arriver. Nous avons toujours raisonné sur ce principe, même dans les derniers jours, & nous n'avons jamais varié sur cet article. Seroit-il possible, mon cher Criton, qu'à notre âge nos entretiens les plus sérieux eussent été semblables à ceux des enfans, qui disent presque en même tems le oui & le non, & qui n'ont rien de fixe? « A chaque proposition il tiroit la réponse & le consentement de Criton.

» Rappellons donc nos principes, & tâchons ici d'en faire usage. Il est toujours demeuré constant parmi nous, qu'il n'est jamais permis, sous quelque prétexte que ce puisse être, de commettre aucune injustice, pas même à l'égard de ceux qui nous en font, ni de rendre le mal pour le mal; & que quand on a une fois engagé sa parole, on est tenu de la garder inviolablement,

» ſans qu'aucun intérêt puiſſe nous en » diſpenſer. Or ſi, dans le tems que » je ſerois prêt de m'enfuir, les Loix » & la République venoient ſe préſenter en corps devant moi, que ré- » pondrois-je aux queſtions ſuivantes » qu'elles pourroient me faire ? A quoi » ſongez-vous, Socrate ? Vous dérober ainſi à la Juſtice, eſt-ce autre » choſe que ruiner entiérement les » Loix & la République ? Croiez-vous » qu'une ville ſubſiſte après que la » Juſtice non ſeulement n'y a plus de » force, mais qu'elle a été même cor- » rompue, renverſée, & foulée aux » piés par des particuliers ? Mais, dira- » t-on, la République nous a fait in- » juſtice, & n'a pas bien jugé. Avez- » vous oublié, me répliqueroient les » Loix, que vous êtes convenu avec » nous de vous ſoumettre au Jugement » de la République ? Vous pouviez, ſi » notre police & nos réglemens ne » vous accommodoient pas, vous re- » tirer ailleurs, & vous y établir. Mais » un ſéjour de ſoixante & dix ans dans » notre ville marque aſſez que ſes » réglemens ne vous ont point dé- » plu, & que vous les avez acceptés

ARTAXERXE

» en connoiſſance de cauſe & avec li-
» berté. En effet, vous leur devez tout
» ce que vous êtes, & tout ce que vous
» poſſédez, naiſſance, nourriture,
» éducation, établiſſement; car tout
» cela eſt ſous la ſauve-garde & ſous la
» protection de la République. Vous
» croiez-vous maître de rompre l'en-
» gagement que vous avez pris avec
» elle, & que vous avez ſcellé par plus
» d'un ſerment? Quand elle ſongeroit
» à vous perdre, pouvez-vous lui ren-
» dre mal pour mal, injure pour inju-
» re? Etes-vous en droit d'en uſer ainſi
» à l'égard de pere & de mere? & igno-
» rez-vous que la patrie eſt plus con-
» ſidérable, plus digne de reſpect &
» de vénération devant Dieu & de-
» vant les hommes, que ni pere, ni
» mere, ni tous les parens enſemble?
» Qu'il faut honorer ſa patrie, lui cé-
» der dans ſes emportemens, la mé-
» nager avec douceur dans le tems de
» ſa plus grande colére? En un mot,
» qu'il faut ou la ramener par de ſages
» conſeils & de reſpectueuſes remon-
» trances, ou obéir à ſes comman-
» demens, & ſouffrir ſans murmurer
» tout ce qu'elle vous ordonnera?

» Pour ce qui eſt de vos enfans, Socrate, vos amis leur rendront tous » les ſervices dont ils ſeront capables ; » & en tout cas la Providence ne leur » manquera pas. Rendez-vous donc » à nos raiſons, & ſuivez les conſeils » de celles qui vous ont fait naître, » nourri, élevé. Ne faites point tant » d'état de vos enfans, de votre vie, » ni de quelque choſe que ce puiſſe » être, que de la Juſtice ; afin que » quand vous ſerez arrivé devant le » tribunal de Pluton, vous ayez de » quoi vous défendre devant vos Juges. Autrement, nous ſerons toujours vos ennemis tant que vous » vivrez, ſans vous donner jamais ni » relâche, ni repos : & quand vous » ſerez mort, nos Sœurs, les Loix » qui ſont dans les enfers, ne vous » ſeront pas plus favorables, ſachant » que vous aurez fait tous vos efforts » pour nous perdre.

MNÉMON.

Socrate dit à Criton qu'il lui ſembloit entendre réellement tout ce qu'il venoit de lui dire, & que le ſon de ces paroles retentiſſoit ſi fortement & ſi continuellement à ſes oreilles, qu'il étouffoit en lui toute autre penſée & toute autre voix. Criton, convenant

ARTAXERXE

de bonne foi qu'il n'avoit rien à répliquer, demeura en repos, & y laissa son ami.

Plat. in Phædon. p. 59. &c.

Enfin le funeste vaisseau revint à Athénes : c'étoit comme le signal de la mort de Socrate. Le lendemain ses amis, à l'exception de Platon qui étoit malade, se rendirent à la prison dès le matin. Le géolier les pria d'attendre un peu, parce que les Onze Magistrats (c'étoient ceux qui avoient l'intendance des prisons) annonçoient au prisonnier qu'il devoit mourir ce jour-là. Ils entrérent un moment après, & trouvérent Socrate qu'on venoit * de délier, & Xanthippe sa femme assise auprès de lui, & tenant un de ses enfans entre ses bras. Dès qu'elle les aperçut, jettant des cris & des sanglots, & se meurtrissant le visage, elle fit retentir la prison de ses plaintes : *O mon cher Socrate, vos amis vous voient aujourd'hui pour la derniére fois.* Il donna ordre qu'on la fît retirer ; & dans le moment même on l'emmena chez elle.

Socrate passa le reste de la journée

* *A Athénes, dès qu'on avoit prononcé à un criminel sa sentence, on le délioit, & on le regardoit comme une victime de la mort, qu'il n'étoit plus permis de tenir dans les chaînes.*

avec ſes amis, & s'entretint tranquillement & gaiement avec eux ſelon ſa coutume ordinaire. Le ſujet de la converſation fut des plus intéreſſans, & des plus convenables au moment où il ſe trouvoit; je veux dire, l'immortalité de l'ame. Ce qui donna lieu à cet entretien, c'eſt une propoſition avancée en quelque ſorte au hazard, qu'un véritable Philoſophe doit ſouhaiter de mourir, & travailler à mourir. Cela, pris trop à la lettre, menoit à croire qu'un Philoſophe pouvoit ſe tuer lui-même. Socrate fait voir qu'il n'y a rien de plus injuſte que ce ſentiment, & que l'homme appartenant à Dieu qui l'a formé, & aiant été placé par ſa main dans le poſte qu'il occupe, il ne doit point le quitter ſans ſa permiſſion, ni ſortir de la vie ſans ſon ordre. Qu'eſt-ce donc qui peut donner à un Philoſophe cet amour de la mort? Ce ne peut être que l'eſpérance des biens qu'il attend dans l'autre vie, & cette eſpérance ne peut être fondée que ſur l'opinion de l'immortalité de l'ame.

Socrate emploie le dernier jour de ſa vie à entretenir ſes amis ſur ce grand

ARTAXERXE

& important ſujet, & c'eſt ce qui fait la matiére de l'admirable Dialogue de Platon, qui á pour titre, *Le Phédon.* Il dévelope à ſes amis toutes les raiſons qu'on a de croire que l'ame eſt immortelle, & il réfute toutes les objections qu'on lui fait, qui ſont à peu près les mêmes qu'on fait aujourd'hui. Ce traité eſt trop long, pour que j'entreprenne d'en faire l'extrait.

Plat. pag. 90. 91.

Avant que de répondre à quelques-unes de ces objections, il déplore un malheur aſſez commun aux hommes, qui à force d'entendre diſputer des ignorans qui contrediſent tout & doutent de tout, ſe perſuadent qu'il n'y a rien de certain. » N'eſt-ce pas un » malheur très-déplorable, mon cher » Phédon, qu'y aiant des raiſons qui » ſont vraies, certaines, & très-ca» pables d'être compriſes, il ſe trouve » pourtant des gens qui n'en ſoient » point du tout frapés, pour avoir » entendu de ces diſputes frivoles » où tout paroit tantôt vrai & tantôt » faux ? Ces hommes injuſtes & dé» raiſonnables, au lieu de s'accuſer » eux-mêmes de ces doutes, ou d'en » accuſer leur manque de lumiére,

» en rejettent la faute ſur les raiſons » mêmes, qu'ils viennent à bout enfin » de prendre en haine pour toujours, » ſe croiant plus habiles & plus éclai- » rés que tous les autres, parce qu'ils » s'imaginent être les ſeuls qui aient » compris que dans toutes ces ma- » tiéres il n'y a rien de vrai ni d'aſ- » ſuré. MNÉMON.

Socrate démontre l'injuſtice de ce procédé. Il fait voir que dans deux partis, même également incertains, la ſageſſe voudroit qu'on choisît celui qui eſt le plus avantageux avec le moins de riſque. » Si ce que je dis ſe trouve » vrai, dit Socrate, il eſt très-bon de » le croire : & ſi après ma mort il ne » ſe trouve pas vrai, j'en aurai tou- » jours tiré cet avantage dans cette vie, » que j'aurai été moins ſenſible aux » maux qui l'accompagnent ordinaire- » ment. « Ce * raiſonnement de Socrate, qui ne ſe trouve réel & vrai que dans la bouche d'un Chrétien, eſt bien remarquable. Si ce que je dis eſt vrai, je gagne tout en ne hazardant

* *Monſieur Paſcal a étendu ce raiſonnement dans ſon article* VII, *& en a fait une démonſtration d'une force infinie.*

ARTAXERXE

que peu de chofe : & s'il eft faux, je ne perds rien ; au contraire, j'y gagne encore beaucoup.

Socrate ne s'en tient pas à la fimple fpéculation de cette grande vérité, que l'ame eft immortelle : il en tire des conclufions utiles & néceffaires pour la conduite de la vie, en faifant voir tout ce que l'efpérance d'une heureufe éternité exige des hommes afin qu'elle ne foit pas vaine, & qu'au lieu de trouver les récompenfes préparées aux bons, ils ne trouvent pas les fupplices deftinés aux méchans. Ici le Philofophe expofe ces grandes vérités, qu'une tradition conftante, quoique beaucoup obfcurcie par les fictions fabuleufes, a toujours confervées parmi les payens : Le dernier Jugement des bons & des méchans ; les fupplices éternels où font condannés les grands criminels ; un féjour de paix & de délices fans fin pour les ames qui fe font confervées pures & innocentes, ou qui pendant la vie ont expié leurs péchés par le repentir & la fatisfaction ; enfin un lieu & un état mitoien, où l'on fe purifie pendant un certain tems des fautes moins confidérables

dérables qui n'ont point été expiées pendant la vie. MNÉMON.

» Mes amis une chose encore qu'il » est très-juste de penser, c'est que, » si l'ame est immortelle, elle a besoin » qu'on la cultive & qu'on en prenne » soin, non seulement pour ce tems » que nous appellons le tems de la » vie, mais encore pour le tems qui » la suit, c'est-à-dire, pour l'éternité; » & la moindre négligence sur ce » point peut avoir des suites infinies. » Si la mort étoit la ruine & la disso- » lution du tout, ce seroit un grand » gain pour les méchans après leur » mort, d'être délivrés en même tems » de leur corps, de leur ame, & de » leurs vices. Mais, puisque l'ame est » immortelle, elle n'a d'autre moien » de se délivrer de ses maux, & il n'y » a de salut pour elle que de devenir » très-bonne & très-sage : car elle » n'emporte avec elle que ses bonnes » ou ses mauvaises actions, que ses » vertus ou ses vices, qui sont une » suite ordinaire de l'éducation qu'on » a reçue, & la cause d'un bonheur ou » d'un malheur éternel.

Plat. pag. 107.

» Quand les morts sont arrivés au » rendez-vous fatal des ames, au lieu

Plat. pag. 113. 114.

ARTAXERXE

» où leur * Démon les conduit, ils
» sont tous jugés. Ceux qui ont vécu
» de maniére qu'ils ne sont ni en-
» tiérement criminels, ni absolument
» innocens, sont envoiés dans un en-
» droit où ils souffrent des peines pro-
» portionnées à leurs fautes, jusqu'à
» ce que purgés & nettoiés de leurs
» péchés, & mis ensuite en liberté,
» ils reçoivent la récompense des
» bonnes actions qu'ils ont faites.
» Ceux qui sont jugés incurables à
» cause de la grandeur de leurs pé-
» chés, & qui ont commis (de vo-
» lonté délibérée) des sacriléges &
» des meurtres ou d'autres crimes
» semblables, la fatale destinée qui
» leur rend justice, les précipite dans
» le Tartare, d'où ils ne sortent ja-
» mais. Mais ceux qui se trouvent
» avoir commis des péchés, grands à
» la vérité, mais dignes de pardon;
» comme de s'être laissé aller à des
» violences contre leur pere ou me-
» re dans l'emportement de la co-
» lére, ou d'avoir tué quelqu'un par
» un pareil mouvement, & qui s'en
» sont repentis dans la suite, ils souf-

* Démon *est un mot grec qui signifie Esprit, Génie, &, selon nous, Ange.*

» frent les mêmes peines que les derniers & dans le même lieu, mais pour un tems ſeulement, juſqu'à ce que par leurs priéres & leurs ſupplications ils aient obtenu le pardon de la part de ceux qu'ils ont maltraités.

» Enfin, ceux qui ont paſſé leur vie dans une ſainteté particuliére, délivrés des demeures baſſes & terreſtres comme d'une priſon, ſont reçus là haut dans une terre pure où ils habitent; & comme la philoſophie les a ſuffiſamment purifiés, ils y vivent ſans * leurs corps pendant toute l'éternité dans une joie & dans des délices qu'il n'eſt pas facile d'expliquer, & que le peu de tems qui me reſte ne me permet pas de vous dire.

** La réſurrection des corps étoit peu connue chez les Payens.*

» Ce que je vous en ai expoſé, ſuffit bien, ce me ſemble, pour faire voir que nous devons travailler toute notre vie à acquérir la vertu & la ſageſſe : car voila un grand prix & une grande eſpérance qui nous eſt propoſée. Et quand l'immortalité de l'ame ne ſeroit que douteuſe, au lieu qu'elle paroit aſſurée, tout homme de bon ſens doit

ARTAXERXE

» trouver certainement que cela vaut » bien la peine d'en courir le risque. » En effet, quel plus beau danger ? » Il faut s'enchanter soi-même de » cette espérance bienheureuse : & » c'est pour cela que j'ai si fort pro- » longé ce discours.

Cicéron exprime ces nobles sentimens de Socrate avec sa délicatesse ordinaire. [a] Dans le moment presque, dit-il, qu'il tenoit à la main ce breuvage mortel, il parla de maniére à faire entendre qu'il regardoit la mort, non comme une violence qu'on lui faisoit, mais comme un moien qu'on lui donnoit de monter dans le ciel. Il déclare qu'au sortir de cette vie s'ouvrent deux routes, dont l'une méne

a Cùm penè in manu jam mortiferum illud teneret poculum, locutus ita est, ut, non ad mortem trudi, verùm in cœlum videretur ascendere. Ita enim censebat, itaque disseruit : duas esse vias duplicesque cursus animorum è corpore excedentium. Nam, qui se humanis vitiis contaminassent, & se totos libidinibus dedidissent, quibus coarctati velut domesticis vitiis atque flagitiis se inquinassent, iis devium quoddam iter esse, seclusum à concilio deorum : qui autem se integros castosque servavissent, quibusque fuisset minima cum corporibus contagio, se seque ab his semper sevocassent, essentque in corporibus humanis vitam imitati deorum ; his ad illos, à quibus essent profecti, reditum facilem patere. *Cic. Tusc. Quæst. lib.* I. *n.* 71, 72.

à un lieu de supplices éternels les ames qui se sont souillées ici bas par des plaisirs honteux & par des actions criminelles, l'autre conduit à l'heureux séjour des dieux celles qui se sont conservées pures sur la terre, & qui dans des corps humains ont mené une vie toute divine. MNÉMON.

Quand Socrate eut achevé de parler, Criton le pria de lui donner ses derniers ordres à lui & aux autres amis sur ce qui regardoit ses enfans & toutes ses affaires : afin qu'en les exécutant ils eussent la consolation de lui faire quelque plaisir. » Je ne vous recommande aujourd'hui autre chose, » reprit Socrate, que ce que je vous » ai toujours recommandé, qui est » d'avoir soin de vous. Vous ne sauriez » vous rendre à vous-même un plus » grand service, ni me faire à moi & » à ma famille un plus grand plaisir. « Criton lui aiant ensuite demandé comment il souhaitoit qu'on l'enterrât : » Comme il vous plaira, dit Socrate ; » si pourtant vous pouvez me saisir, » & que je n'échape pas de vos mains. « Et en même tems regardant ses amis avec un petit sourire : » Je ne saurois » venir à bout, dit-il, de persuader à

Pag. 115. 118.

» Criton que Socrate eſt celui qui
» s'entretient avec vous, & qui arran-
» ge toutes les parties de ſon diſcours,
» & il s'imagine toujours que je ſuis
» celui qu'il va voir mort tout à l'heu-
» e. Il me confond avec mon ca-
» davre; c'eſt pourquoi il me deman-
» de comment il faut m'enterrer. «
En finiſſant ces paroles il ſe leva, & paſſa dans une chambre voiſine pour ſe baigner. Après qu'il fut ſorti du bain, on lui porta ſes enfans, car il en avoit trois, deux tout petits, & un qui étoit déja aſſez grand. Il leur parla pendant quelque tems, donna ſes ordres aux femmes qui en prenoient ſoin, puis il les fit retirer. Etant rentré dans la chambre, il ſe mit ſur ſon lit.

Le valet des Onze entra en même tems, & lui aiant déclaré que le tems de prendre la ciguë étoit venu, (c'étoit au coucher du ſoleil) ce valet ſe ſentit attendri, & tournant le dos, il ſe mit à pleurer. » Voiez, dit Socrate,
» le bon cœur de cet homme! Pen-
» dant ma priſon il m'eſt venu voir
» ſouvent, & s'eſt entretenu avec moi.
» Il vaut mieux que tous les autres.
» Qu'il me pleure de bon cœur! « Cet

exemple eſt remarquable, & montre à ceux qui ſont chargés d'un pareil miniſtére comment ils doivent ſe conduire à l'égard de tous les priſonniers en général, & ſur-tout à l'égard des gens de bien, s'il arrive qu'il en tombe quelques-uns entre leurs mains. On apporta la coupe. Socrate demanda ce qu'il avoit à faire. Rien autre choſe, reprit le valet, ſinon, quand vous aurez bu, de vous promener juſqu'à ce que vous ſentiez vos jambes appeſanties, & de vous coucher enſuite ſur votre lit. Il prit la coupe ſans aucune émotion, & ſans changer ni de couleur ni de viſage, & regardant cet homme d'un œil ferme & aſſuré à ſon ordinaire; » Que dites-vous de ce » breuvage, lui dit-il? Eſt-il permis » d'en faire des libations? « On lui répondit qu'il n'y en avoit que pour une priſe. » Au moins, continua-t-il, » il eſt permis, & il eſt bien juſte, » de faire ſes priéres aux dieux, & de » les ſupplier de rendre mon départ » de deſſus la terre & mon dernier » voiage heureux: c'eſt ce que je leur » demande de tout mon cœur. « Après avoir dit ces paroles, il garda quelque tems le ſilence, & but enſuite

toute la coupe avec une tranquillité merveilleuse, & avec une douceur qu'on ne sauroit exprimer.

Jusques-là ses amis s'étoient fait violence pour retenir leurs larmes : mais en le voiant boire, & après qu'il eut bu, ils n'en furent plus les maîtres, & elles coulérent en abondance. Apollodore, qui n'avoit presque pas cessé de pleurer pendant toute la conversation, se mit alors à hurler, & à jetter de grands cris, de maniére qu'il n'y eut personne à qui il ne fît fendre le cœur. Socrate seul n'en fut point ému : il en fit même quelques reproches à ses amis, mais avec sa douceur ordinaire. » Que faites-vous, leur dit-» il ? Je vous admire. Et, où est donc » la vertu ? N'étoit-ce pas pour cela » que j'avois renvoié ces femmes, de » peur qu'elles ne tombassent dans ces » foiblesses ? Car j'ai toujours oui dire » qu'il faut mourir tranquillement & » en bénissant les dieux. Demeurez » donc en repos, & témoignez plus » de fermeté & plus de force. « Ces paroles les remplirent de confusion, & les forcérent de retenir leurs larmes.

Cependant il continuoit à se pro-

mener, & quand il sentit ses jambes appesanties, il se coucha sur le dos, comme on le lui avoit recommandé. MNÉMON.

Le poison alors produisit son effet de plus en plus. Quand Socrate vit qu'il commençoit à gagner le cœur, s'étant découvert, car il avoit la tête couverte, apparemment afin que rien ne le troublât; *Criton*, dit-il, & ce furent ses dernières paroles, *Nous devons un coq à Esculape : acquittez-vous de ce vœu pour moi, & ne l'oubliez pas.* Il rendit bientôt après le dernier soupir. Criton s'approcha, & lui ferma la bouche & les yeux. Telle fut la fin de Socrate, la première année de la XCV^e Olympiade, & la soixante & dixiéme de son âge. Cicéron [a] dit qu'il ne pouvoit lire la description de sa mort dans Platon, sans être attendri jusqu'aux larmes.

Platon, & les autres disciples de Socrate, craignant que la rage de ses calomniateurs ne fût pas bien appaisée par cette victime, se retirérent à Mégare chez Euclide, où ils laissérent passer le reste de l'orage. Cependant

Diogen. in Socr. p. 116. 117.

a Quid dicam de Socrate, cujus morti illacrymari soleo Platonem legens? *De Nat. deor. lib. 3. n. 82.*

ARTAXERXE

Euripide, voulant reprocher aux Athéniens le crime horrible qu'ils avoient commis en condannant si légérement le plus homme de bien qui fût alors, composa la tragédie intitulée *Palaméde*; où, sous le nom de ce héros qui fut aussi accablé par une noire calomnie, il déploroit le malheur de son ami. Quand l'Acteur vint à prononcer ce vers,

Au plus juste des Grecs vous arrachez la vie,

tout le théatre, reconnoissant Socrate à des traits si marqués, fondit en larmes: il fut fait défense de plus parler de lui en public. Quelques-uns croient qu'Euripide étoit mort avant Socrate, & rejettent cette histoire.

Quoi qu'il en soit, le Peuple d'Athénes n'ouvrit les yeux que quelque tems après la mort de Socrate. Leur haine étant satisfaite, les préventions se dissipérent, & le tems aiant donné lieu aux réflexions, l'injustice criante de ce jugement se montra à eux dans toute sa noirceur. Tout déposoit dans la ville, tout parloit en faveur de Socrate. L'Académie, le Lycée, les maisons particuliéres, les places publiques, sembloient encore retentir du son de sa

Liban. p. 685.

douce voix. Là, disoit-on, il formoit notre Jeunesse, & apprenoit à nos enfans à aimer la patrie, & à respecter leurs peres & leurs meres. Ici il nous donnoit à nous-mêmes d'utiles leçons, & nous faisoit quelquefois de salutaires reproches, pour nous porter plus vivement à la vertu. Hélas! comment avons-nous paié de si importans services? Athénes fut plongée dans un deuil & dans une consternation universelle. Les écoles furent fermées, & tous les exercices interrompus. On demanda compte aux accusateurs du sang innocent qu'ils avoient fait répandre. Mélitus fut condanné à mort, & les autres furent bannis. Plutarque observe que tous ceux qui avoient trempé dans cette calomnie, furent en telle abomination parmi les citoiens, qu'on ne leur vouloit point donner de feu, ni leur répondre quand ils faisoient quelque question, ni se trouver avec eux aux bains, & l'on faisoit jetter l'eau où ils s'étoient baignés, comme étant souillée par leur attouchement : ce qui les porta à un tel desespoir, que plusieurs se firent mourir.

Plut. De invid. & odio pag. 538.

Les Athéniens, non contens d'a-

Diog. p. 11.

ARTAXERXE

voir ainsi puni ses calomniateurs, lui firent élever une statue de bronze de la main du célébre Lysippe, & la placérent dans un lieu des plus apparens de la ville. Leur respect & leur reconnoissance passérent jusqu'à une vénération religieuse : ils lui dédiérent une Chapelle comme à un Héros & à un demi-dieu, laquelle ils nommérent en leur langue Σωκρατεῖον, c'est-à-dire, *la Chapelle de Socrate.*

§. VIII.

Réflexions sur le Jugement porté contre Socrate par les Athéniens, & sur Socrate lui-même.

On doit être bien surpris, quand d'un côté l'on considére l'extrême délicatesse du peuple d'Athénes par raport à ce qui regarde le culte des dieux, délicatesse qui va jusqu'à condanner à mort les plus gens de bien sur un simple soupçon de manquer de respect pour eux ; & que de l'autre on voit l'extrême patience, pour ne rien dire de plus, avec laquelle ce même peuple écoute tous les jours des Comédies, où tous les dieux sont tournés en ridicule de la maniére du

monde la plus capable d'en inſpirer un ſouverain mépris. Toutes les piéces d'Ariſtophane ſont pleines de ces ſortes de plaiſanteries, ou plutôt de bouffonneries ; & s'il eſt vrai que ce Poéte ne ſavoit ce que c'étoit que de ménager les plus grands hommes de la République, on peut dire auſſi avec vérité qu'il épargnoit encore moins les dieux.

Voila ce qui étoit repréſenté tous les jours ſur le théatre, & ce que le peuple d'Athénes entendoit, non-ſeulement ſans peine, mais avec joie, avec plaiſir, avec applaudiſſement, juſqu'à récompenſer par des honneurs publics le Poéte qui les divertiſſoit ſi agréablement. Qu'y avoit-il dans Socrate qui approchât de cette licence effrénée ? Jamais perſonne dans le Paganiſme n'a parlé de la divinité, ni du culte qu'on doit lui rendre, d'une maniére ſi pure, ſi noble, ſi reſpectueuſe. Il ne ſe déclaroit point contre les dieux reconnus & honorés publiquement par une religion plus ancienne que la ville : il évitoit ſeulement de leur imputer les crimes & les infamies qu'une crédulité populaire leur attribuoit, & qui

n'étoient propres qu'à les avilir & à les diffamer dans l'eſprit des peuples. Il ne blâmoit point les ſacrifices, les fêtes, ni toutes les autres cérémonies de la religion : il enſeignoit ſeulement que toute cette pompe & cet appareil extérieur ne pouvoit être agréable aux dieux ſans la droiture de l'intention & ſans la pureté du cœur.

Cependant cet homme ſi ſage, ſi éclairé, ſi religieux, ſi plein de reſpect & de nobles ſentimens pour la divinité, eſt condanné comme un impie, par les ſuffrages de preſque tout un peuple, ſans que ſes accuſateurs citent contre lui aucun fait avéré, & produiſent aucune preuve qui ait la moindre vraiſemblance.

D'où a pu venir chez les Athéniens une contradiction ſi réelle, ſi univerſelle, ſi conſtante ? Un peuple, d'ailleurs plein d'eſprit, de goût, de ſageſſe, a eu ſans doute des raiſons, au moins apparentes, pour garder une conduite ſi différente, & pour avoir des ſentimens ſi oppoſés. Ne peut-on pas dire que les Athéniens enviſageoient leurs dieux ſous une double idée ? Ils bornoient leur véri-

table religion au culte public, héréditaire & ſolennel, tel qu'ils l'avoient reçu de leurs ancêtres, qu'il étoit établi par les Loix de l'Etat, pratiqué dans la patrie de tems immémorial, & conſtaté ſur-tout par les Oracles, les augures, les offrandes, & les ſacrifices. C'eſt à ce point fixe qu'ils rappelloient leur piété, & qu'ils ne pouvoient ſouffrir qu'on voulût donner la moindre atteinte : c'eſt uniquement de ce culte qu'ils étoient jaloux ; c'eſt de ces cérémonies anciennes qu'ils ſe montroient Zélateurs ardens ; & ils crurent, quoique ſans fondement, que Socrate en étoit ennemi. Mais il y avoit une autre ſorte de religion, fondée ſur la fable, ſur les fictions des Poétes, ſur des opinions populaires, ſur des coutumes étrangéres : pour celle-là, ils s'y intéreſſoient peu, & ils l'abandonnoient à la diſcrétion des Poétes, aux repréſentations du Théatre, & aux diſcours du vulgaire.

Quelles ſaletés n'attribuoient-ils point à Junon & à Vénus ? Aucun citoien d'Athénes n'eût voulu que ſa femme ou ſes filles euſſent reſſemblé à de telles déeſſes. Auſſi Timothée,

Plut. de ſuperſt. pag. 170.

ce fameux Muſicien, aiant repréſenté ſur le théatre d'Athénes Diane comme tranſportée de folie, de fureur, de rage, un des ſpectateurs ne crut pas pouvoir faire contre lui de plus funeſte imprécation, qu'en ſouhaitant que ſa fille devînt ſemblable à cette divinité. Il valoit mieux, dit Plutarque, ne point croire de dieux, que de les ſuppoſer tels; & l'impiété ouverte & déclarée étoit moins impie, s'il eſt permis de parler ainſi, qu'une ſi groſſiére & ſi abſurde ſuperſtition.

Quoi qu'il en ſoit, ce Jugement, dont nous avons raporté toutes les circonſtances, couvrira dans tous les ſiécles Athénes d'une hônte & d'une infamie que tout l'éclat des belles actions qui l'ont rendue d'ailleurs ſi fameuſe, ne pourra jamais effacer; & il montre en même tems ce qu'il faut attendre d'un peuple doux, humain, bienfaiſant dans le fond, car tels étoient les Athéniens; mais vif, fier, hautain, inconſtant, mobile à tout vent & à toute impreſſion, & dont on a raiſon de comparer les aſſemblées à une mer orageuſe, puiſque cet élément, auſſi bien que le peuple, tranquille &

paiſible par lui-même, ne laiſſe pas d'être ſouvent agité par une violence étrangére.

Pour Socrate, il faut l'avouer, le paganiſme n'a jamais rien eu de plus grand ni de plus parfait. Quand on voit juſqu'où il a porté la ſublimité de ſes ſentimens, non ſeulement ſur les vertus morales, la tempérance, la ſobriété, la patience dans les maux, l'amour de la pauvreté, le pardon des injures; mais ce qui eſt bien plus conſidérable, ſur la Divinité, ſur ſon unité, ſur ſon pouvoir infini, ſur la formation du monde, ſur la Providence qui préſide à ſon gouvernement, ſur l'origine de l'ame qui vient de Dieu ſeul, ſur ſon immortalité, ſur ſa derniére fin & ſa deſtinée éternelle, ſur les récompenſes des bons & la punition des méchans: quand on enviſage toutes ces ſublimes connoiſſances, on ſe demande à ſoi-même ſi c'eſt donc un payen qui penſe & parle ainſi, & l'on a peine à ſe perſuader que d'un fonds auſſi ténébreux qu'eſt celui du paganiſme puiſſent ſortir des lumiéres ſi vives & ſi brillantes.

Il eſt vrai que ſa réputation n'a point été ſans atteinte, & qu'on a prétendu que la pureté de ſes mœurs ne répon-

ARTAXERXE

doit pas à celle de ses sentimens. C'est une question agitée parmi les savans, dans laquelle mon plan ne me permet pas d'entrer à fond. On peut voir la dissertation de Monsieur l'Abbé Fraguier, où il justifie Socrate sur les reproches qu'on lui fait par raport à sa conduite. L'argument négatif qu'il emploie pour sa défense, paroit bien fort. Il remarque que ni Aristophane, dans sa comédie des Nuées, qui est toute entiére contre Socrate, ni les scélérats qui l'accusérent en justice, n'ont pas avancé un mot qui tende à ternir la pureté de ses mœurs : & il n'est pas vraisemblable que des ennemis aussi animés qu'étoient ceux-ci, eussent négligé un des moiens les plus capables de décrier Socrate dans l'esprit des Juges, s'il avoit eu quelque fondement ou quelque apparence.

Mémoires de l'Académie des Inscript. T. IV. pag. 372.

J'avoue cependant que certains principes de Platon son disciple, qui lui étoient communs avec son maître, sur la nudité de ceux qui lutoient dans les Jeux publics, dont il n'excluoit pas les personnes du sexe, & la pratique de Socrate même qui combattoit en cet état seul à seul contre Al-

cibiade, ne donnent pas un grande idée de la délicateſſe de ce Philoſophe ſur ce qui regarde la modeſtie & la pudeur. Que dire de la viſite qu'il rend à une femme d'Athénes d'une médiocre réputation, elle s'appelloit Théodote, uniquement pour s'aſſurer par ſes propres yeux de ſa rare beauté qui faiſoit grand bruit ; & des préceptes qu'il lui donne pour s'attirer des amis, & pour leur tendre des piéges dont ils ne puiſſent ſe débarraſſer ? De telles leçons conviennent-elles beaucoup à un Philoſophe ? Je paſſe bien d'autres choſes ſous ſilence.

Xenoph. Memorab. l. 3. pag. 783-786.

Je ſuis moins étonné après cela que pluſieurs d'entre les Peres l'aient décrié, même par raport à la pureté des mœurs, & qu'on ait cru devoir lui appliquer, auſſi bien qu'à Platon ſon diſciple, ce que dit ſaint Paul des Philoſophes que Dieu, par un juſte jugement, a livrés à un ſens réprouvé, & qu'il a abandonnés aux paſſions les plus honteuſes, pour les punir de ce qu'aiant connu clairement qu'il n'y avoit qu'un ſeul vrai Dieu, ils ne l'avoient pas honoré comme ils devoient en lui rendant un témoignage public, & n'avoient pas rougi de lui aſſocier une

Rom. cap. 1. v. 17-32.

multitude innombrable de divinités, selon eux-mêmes ridicules & infames.

C'est là, à proprement parler, le crime de Socrate, qui ne le rendoit pas coupable aux yeux des Athéniens, mais qui l'a fait justement condanner par la Vérité éternelle. Elle l'avoit éclairé des lumiéres les plus pures & les plus sublimes dont le paganisme fût capable: car on n'ignore pas que toute connoissance de Dieu, même naturelle, ne peut venir que de lui. Il avoit, sur la Divinité, des principes admirables. Il railloit agréablement de toutes les fables des Poétes, qui servoient de fondement aux ridicules mystéres de son siécle. Il parloit souvent, & en termes magnifiques, de l'existence d'un seul Dieu, éternel, invisible, créateur de l'univers, souverain maître & arbitre de tous les événemens, vengeur des crimes, & rémunérateur des actions vertueuses. Mais [a] il n'osoit rendre un témoignage public à toutes ces vérités. Il sentoit parfaitement le faux & le ridi-

[a] Quæ omnia (ait Seneca) sapiens servabit tanquam legibus jussa, non tanquam diis grata. Omnem istam ignobilem deorum turbam, quam longo ævo longa superstitio congessit, sic, inquit, adorabimus, ut meminerimus cultum ejus magis ad morem, quàm ad rem, pertine-

cule du paganiſme ; & cependant, comme Sénéque le dit du Sage, & comme il le pratiquoit lui-même, il en gardoit exactement toutes les coutumes & les cérémonies, non comme agréables aux dieux, mais comme étant commandées par les loix. Il ne connoiſſoit dans le fond qu'une ſeule Divinité ; & il adoroit avec le peuple cette foule de dieux ignobles, qu'une ancienne ſuperſtition avoit entaſſés les uns ſur les autres pendant une longue ſuite de ſiécles. Il tenoit un langage particulier dans les écoles, mais ſuivoit la multitude dans les temples. Comme Philoſophe, il mépriſoit & déteſtoit en ſecret les idoles ; comme citoien d'Athénes & Sénateur, il leur rendoit en public le même culte que les autres : d'autant plus condannable, dit ſaint Auguſtin, que ce culte, qui n'étoit qu'extérieur & ſimulé, paroiſſoit au peuple partir d'un fonds de vérité & de conviction.

re. . . . . Sed iſte, quem philoſophia quaſi liberum fecerat, tamen, quia illuſtris Senator erat, colebat quod reprehendebat, agebat quod arguebat, quod culpabat adorabat . . . . eo damnabiliùs, quo illa, quæ mendaciter agebat, ſic ageret, ut eum populus veraciter agere exiſtimaret. *S. Auguſt. de Civit. Dei, lib. 6. cap.* 10.

Eorum ſapientes, quos philoſophos vocant, ſcholas habebant diſſentientes, & templa communia. *Id. lib. de verâ Relig. cap.* 1.

Et l'on ne peut pas dire que Socrate ait changé de conduite sur la fin de sa vie, & qu'il ait alors marqué plus de zéle pour la vérité. En se défendant devant le peuple, il déclara qu'il avoit toujours reconnu & honoré les mêmes dieux que les Athéniens; & le dernier ordre qu'il donna avant que d'expirer, fut qu'on immolât en son nom un coq au dieu Esculape. Voila donc le prince des Philosophes, déclaré par l'Oracle de Delphes le plus sage des hommes, qui, malgré sa conviction intime d'une unique divinité, meurt dans le sein de l'idolatrie, & en faisant profession d'adorer tous les dieux du paganisme. En cela Socrate est d'autant plus inexcusable, que se donnant pour un homme chargé exprès du Ciel de rendre témoignage à la vérité, il manque au devoir le plus essentiel de la glorieuse commission qu'il s'attribuoit. Car s'il y a quelque vérité dans la religion pour laquelle on doive se déclarer hautement, c'est celle qui regarde l'unité d'un Dieu, & la vanité des idoles. C'est là que le courage auroit été bien placé : & il ne devoit pas couter beaucoup à Socrate, déterminé d'ailleurs à mourir. Mais,

[a] dit saint Augustin, ce n'étoit pas ces philosophes que Dieu avoit destinés pour éclairer le monde, & pour faire passer les hommes du culte impie des fausses divinités à la sainte religion du vrai Dieu. MNÉMON.

On ne peut disconvenir que Socrate, pour ce qui regarde les vertus morales, ne soit le héros du paganisme. Mais, pour en bien juger, qu'on mette en parallèle ce prétendu héros avec les Martyrs du Christianisme, c'est-à-dire, souvent de foibles enfans, de tendres vierges, qui n'ont point craint de répandre tout leur sang pour défendre & sceller les mêmes vérités que Socrate reconnoissoit, mais qu'il n'osoit soutenir en public, je veux dire l'unité d'un Dieu, & la vanité des idoles. Qu'on compare même la mort si vantée de ce Prince des Philosophes avec celle de nos saints Evêques qui ont fait tant d'honneur à la religion chrétienne par la sublimité de leur génie, l'étendue de leurs connoissances, la beauté & la solidité de leurs écrits; un saint Cyprien, un saint

a Non sic isti nati erant, ut populorum suorum opinionem ad verum cultum veri Dei à simulacrorum superstitione atque ab hujus mundi vanitate converterent. *S. August. lib. de ver. relig. cap. 2.*

Auguſtin, & tant d'autres, qu'on voit tous mourir dans le ſein de l'humilité, pleinement convaincus de leur indignité & de leur néant, pénétrés d'une vive crainte des jugemens de Dieu, & n'attendant leur ſalut que de ſa pure bonté & de ſa miſéricorde toute gratuite. La philoſophie n'inſpire point de tels ſentimens: ils ne peuvent être l'effet que de la grace du Médiateur, que Socrate ne méritoit pas de connoitre.



LIVRE



LIVRE DIXIÉME.

MŒURS ET COUTUMES DES GRECS.

LA PARTIE la plus eſſentielle de l'Hiſtoire, & qui doit le plus intéreſſer les Lecteurs, eſt celle qui fait connoitre le caractére & les mœurs tant des peuples en général, que des grands hommes en particulier dont il y eſt parlé; & l'on peut dire que c'eſt là en quelque ſorte l'ame de l'Hiſtoire, au lieu que les faits n'en ſont que le corps. J'ai tâché, à meſure que j'en ai trouvé l'occaſion, de tracer le portrait des plus illuſtres perſonnages de la Gréce: il me reſte maintenant à faire connoitre le génie & le caractére des peuples mêmes. Je me renferme dans ceux de Lacédémone & d'Athénes, qui ont toujours tenu le premier rang dans la Gréce; & je réduis à trois chefs ce que j'ai à dire ſur cette matiére, qui ſont le Gouvernement politique, la Guerre, la Religion.

Sigonius, Murſius, Potterus, & pluſieurs autres qui ont écrit ſur les Antiquités Grecques, fourniſſent de grandes lumiéres & ſont d'un grand ſecours ſur la matiére qui me reſte à traiter.

CHAPITRE PREMIER.

Du Gouvernement politique.

IL y a trois principales eſpéces de Gouvernement : *la Monarchie*, où un ſeul homme commande ; l'*Ariſtocratie*, où ce ſont les anciens & les plus ſages qui gouvernent ; *la Démocratie*, où l'autorité eſt entre les mains du peuple. Les plus célébres Ecrivains de l'antiquité, tels que Platon, Ariſtote, Polybe, Plutarque, donnent la préférence à la premiére ſorte de gouvernement comme à celle qui renferme un plus grand nombre d'avantages, & où il ſe trouve moins d'inconvéniens. Mais tous conviennent, & l'on ne peut le répéter trop ſouvent, de la fin de tout gouvernement, & le devoir de quiconque en eſt chargé, de quelque maniére que ce ſoit, eſt de travailler à rendre heureux & juſtes

ceux à qui il commande, en leur procurant d'un côté la sureté, la tranquillité, les avantages & les commodités de la vie; & de l'autre tous les secours qui peuvent contribuer à les rendre vertueux. Comme [a] le but d'un pilote, dit Cicéron, est de conduire heureusement son vaisseau dans le port; celui d'un médecin, de conserver ou de rétablir la santé; celui d'un Général d'armée, de remporter la victoire: de même un Prince, & tout homme qui commande aux autres, doit se proposer pour fin leur utilité, & se souvenir que la loi souveraine de tout bon gouvernement est le bien public: *salus populi suprema lex esto.* Il ajoute que c'est la plus grande & la plus noble fonction qui soit au monde, que d'être préposé par son état pour faire le bonheur des peuples.

Cic. de Leg. lib. 3. n. 8.

Platon, en cent endroits, compte pour rien les qualités & les actions les plus brillantes dans ceux qui gou-

a Tenes-ne igitur, moderatorem illum reip. quò referre velimus omnia? . . . . . Ut gubernatori cursus secundus, medico salus, imperatori victoria, sic huic moderatori reip. beata civium vita proposita est, ut opibus firma, copiis locuples, gloriâ ampla, virtute honesta sit. Hujus enim operis maximi inter homines atque optimi illum esse perfectorem volo. *Ad Attic. lib. 8. Epist. 10.*

vernent, si elles ne tendent à la double fin que je viens de marquer, qui est de rendre les citoiens plus gens de bien & plus heureux; & il réfute fort
Pag. 338-343. au long, dans le premier Livre de la République, un certain Thrasymaque, qui prétendoit que les sujets étoient nés pour le Prince, & non le Prince pour ses sujets; & que tout ce qui étoit utile au Prince ou à la République, devoit être regardé comme juste & honnête.

Dans le partage qu'on fait des différentes espéces de gouvernement, on convient que celui-là seroit le plus parfait, qui réuniroit en lui par un heureux
Polyb. l. 6. p. 458. 459. mélange tous les avantages des autres, & qui en écarteroit tous les inconvéniens; & presque tous les Anciens ont cru que le gouvernement de Lacédémone étoit celui qui avoit approché le plus près de cette idée de perfection.

ARTICLE PREMIER.

Du Gouvernement de Sparte.

Depuis que les Héraclides étoient rentrés dans le Péloponnése, Sparte étoit gouvernée par deux Rois, toujours pris de deux mêmes familles qui descendoient d'Hercule par deux bran-

ches différentes, comme je l'ai observé ailleurs. Soit orgueil & abus du pouvoir despotique du côté des Rois, soit esprit d'indépendance & amour démesuré de la liberté de la part du peuple, Sparte, dans ses commencemens, fut toujours agitée de dissensions & de révoltes, qui auroient infailliblement causé sa ruine, comme il arriva à Argos & à Messene, deux ville voisines de Sparte, & aussi puissantes qu'elle, si la sage prévoiance de Lycurgue n'en eût prévenu les funestes suites par la réforme qu'il mit dans l'Etat. Je l'ai raportée fort au long dans la vie de Lycurgue : je ne toucherai ici que ce qui regarde le gouvernement.

Tome II. p. 511-541.

§. I.

Idée abrégée du gouvernement de Sparte. La parfaite soumission aux Loix en étoit comme l'ame.

LYCURGUE rétablit l'ordre & la paix dans Sparte par l'établissement du Sénat. Il étoit composé de vingt-huit Sénateurs, & les deux Rois y présidoient. Cette auguste compagnie, formée de ce qu'il y avoit dans la Nation d'hommes les plus sages & les

plus expérimentés, servoit comme de contrepoids aux deux autres autorités, je veux dire à celle des Rois & à celle du Peuple ; & quand l'une vouloit prendre le dessus, le Sénat se rangeoit du côté de l'autre, & les tenoit ainsi toutes deux dans un juste équilibre. Dans la suite, pour empêcher que cette Compagnie même n'abusât de son pouvoir qui étoit fort grand, on lui mit une espéce de frein, en nommant cinq Ephores, qui étoient tirés du peuple, dont la charge ne duroit qu'un an, mais qui avoient autorité & sur les Sénateurs, & sur les Rois mêmes.

Le pouvoir des Rois étoit fort borné, sur-tout dans la ville & en tems de paix. Dans la guerre, c'étoient eux qui commandoient les flotes & les armées, & pour lors ils avoient plus d'autorité. Cependant on leur donnoit alors même des espéces d'Inspecteurs & de Commissaires qui leur tenoient lieu d'un Conseil nécessaire ; & l'on choisissoit ordinairement pour cette fonction ceux des citoiens qui étoient mal avec eux, afin qu'il n'y eût point de connivence de leur part, & que le public fût mieux servi. Il y avoit presque toujours une secrette

Arist. de Rep. lib. 2. pag. 331.

mésintelligence entre les deux Rois, soit qu'elle vînt de la jalousie naturelle entre les deux branches, soit qu'elle fût l'effet de la politique Spartaine, à qui leur trop grande union auroit pu donner de l'ombrage.

Les Ephores avoient encore plus d'autorité à Sparte, que les Tribuns du peuple à Rome. Ils présidoient à l'élection des Magistrats, & leur faisoient rendre compte de leur administration. Leur pouvoir s'étendoit jusques sur la personne des Rois & des Princes de la famille roiale, qu'ils avoient droit de faire mettre en prison, comme ils le firent à l'égard de Pausanias. Quand ils étoient assis sur leur siége dans le Tribunal, ils ne se levoient point à l'arrivée des Rois, marque de respect qui étoit rendu à ceux-ci par tous les autres Magistrats; ce qui sembloit supposer dans les Ephores une espéce de supériorité, parce qu'ils représentoient le Peuple; & il est marqué d'Agésilas, que lorsqu'il étoit assis sur son trône pour rendre la justice, & que les Ephores arrivoient, il ne manquoit jamais de se lever pour leur faire honneur. Il y a beaucoup d'apparence qu'avant

Plut. in Agesil. pag. 597.

lui les Rois n'en uſoient pas toujours ainſi, Plutarque raportant cette démarche d'Agéſilas comme lui étant particuliére.

Les affaires ſe propoſoient & s'examinoient dans le Sénat, & c'étoit là que ſe formoient les réſolutions. Mais les Décrets du Sénat n'avoient point de force, s'ils n'étoient ratifiés par le peuple.

Il faloit qu'il y eût une grande ſageſſe dans les loix que Lycurgue avoit établies pour le gouvernement de Sparte, puiſque tant qu'elles furent exactement obſervées, jamais on ne vit dans cette ville de mouvemens ni de ſéditions de la part du peuple, jamais on n'y propoſa de faire aucun changement dans la maniére de gouverner, jamais aucun particulier n'y uſurpa l'autorité par violence, & ne s'y fit Tyran, jamais le peuple ne ſongea à faire ſortir la roiauté des deux familles où elle avoit toujours été, & jamais auſſi aucun Roi n'entreprit de s'attribuer plus de pouvoir que les loix ne lui en donnoient. Cette réflexion, qui eſt de Xénophon & de Polybe, marque l'idée qu'ils avoient de la ſageſſe de Lycurgue en matiére de poli-

Xenoph. in Ageſil. p. 651. Polyb. l. 6. pag. 459.

tique, & le cas qu'on en doit faire. En effet nulle autre ville de la Gréce n'a eu cet avantage, & toutes ont eu à essuier plusieurs changemens, & plusieurs vicissitudes, faute de pareilles loix qui y fixassent pour toujours la forme du gouvernement.

La raison de cette constance & de cette stabilité des Lacédémoniens dans leur gouvernement & dans leur conduite, c'est qu'à Sparte c'étoit les loix qui dominoient absolument, & qui y avoient une autorité souveraine : au lieu que la plupart des autres villes Grecques, livrées aux caprices des particuliers, au pouvoir despotique, à une domination arbitraire & sans régles, éprouvoient la vérité de ce que dit Platon, qu'une ville est malheureuse, où ce sont les Magistrats qui commandent aux loix, & non les loix aux Magistrats.

Plat. l. 4. de leg. pag. 715.

L'exemple d'Argos & de Messéne, que j'ai déja indiqué, suffiroit seul pour montrer combien la réflexion que je viens de faire est juste & véritable. Au retour de l'expédition de Troie, les Grecs, connus sous le nom de Doriens, s'établirent dans trois villes du Péloponnése, qui sont Lacédé-

Plat. l. 3. de leg. pag. 683-685.

Plut. in Lycurg. pag. 43.

mone, Argos, Messéne, & jurérent de s'entresecourir les uns les autres. Ces trois villes, soumises également au pouvoir monarchique, avoient les mêmes avantages, si ce n'est que les deux derniéres l'emportoient beaucoup sur l'autre par la fertilité du terroir où elles étoient situées. Cependant Argos & Messéne ne consérvérent pas lontems leur supériorité. La hauteur des Rois, & la désobéissance des peuples, les firent tomber de l'état florissant où elles avoient été d'abord; & elles montrérent par leur exemple, dit Plutarque après Platon, que c'étoit une grace toute particuliére que les dieux avoient faite aux Spartiates de leur donner un homme comme Lycurgue, capable de leur prescrire un plan de gouvernement si sage & si raisonnable.

Pour le maintenir sans altération, on s'appliquoit avec un soin particulier à élever les jeunes gens selon les loix & les mœurs du pays, afin qu'enracinées & fortifiées par une longue habitude, elles devinssent en eux comme une seconde nature. La maniére dure & sobre, dont ils étoient nourris dès lors, répandoit dans tout

le reſte de leur vie un goût naturel pour la frugalité & la tempérance qui les diſtinguoit de tous les autres peuples, & qui les rendoit merveilleuſement propres à ſupporter les fatigues de la guerre. Platon remarque que cette ſalutaire coutume avoit banni de Sparte, & de tout le territoire qui en dépendoit, l'ivrognerie, les débauches, & tous les déſordres qui en ſont la ſuite; de ſorte que c'étoit un crime puni par la loi que de prendre du vin avec excès, même dans les fêtes des Bacchanales, qui, par-tout ailleurs, étoient des jours de licence, où les villes entiéres ſe permettoient les derniers excès.

Plat. de leg. lib. 1. pag. 637.

On accoutumoit auſſi les enfans dès l'âge le plus tendre à une parfaite ſoumiſſion aux loix, aux Magiſtrats, & à tous ceux qui étoient en place; & [a] leur éducation n'étoit à proprement parler qu'un apprentiſſage d'obéiſſance. C'eſt pour cela qu'Agéſilas conſeilla à Xénophon de faire venir ſes enfans à Sparte, comme à une école excellente, [b] pour y ap-

[a] Ὥστε τὴν παιδείαν εἶναι μελέτην εὐπειθείας. *Plut. in Lycurg. p. 50.*

[b] Μαθησομένους τῶν μαθημάτων τὸ κάλλιστον, ἄρχεσθαι καὶ ἄρχειν. *Plut. in Agesil. pag. 606.*

prendre la plus belle & la plus grande de toutes les ſciences, qui eſt celle d'obéir & de commander ; car l'une conduit à l'autre. Ce n'étoit pas ſeulement les petits, les pauvres, les citoiens du commun qui étoient ainſi ſoumis aux loix : c'étoient les plus riches, les plus puiſſans, les Magiſtrats, les Rois mêmes, & ils ne ſe diſtinguoient des autres que par une obéiſſance plus exacte, perſuadés que c'étoit le moien le plus sûr de ſe faire eux-mêmes obéir & reſpecter par leurs inférieurs.

Herod. l. 7. cap. 145. 146.

De là ces réponſes ſi célébres de Démarate. Xerxès ne pouvoit comprendre que les Lacédémoniens, qui n'avoient point de maître qui pût les contraindre, fuſſent capables d'affronter les périls & la mort. » Ils » ſont libres & indépendans de tout » homme, répliqua Démarate ; mais » ils ont au-deſſus d'eux la Loi qui » les domine : & cette Loi leur or- » donne de vaincre ou de mourir. «

Plut. in Apophtheg. Lacon. pag. 220.

Dans une autre occaſion, comme on s'étonnoit qu'étant Roi il ſe fût laiſſé exiler : *C'eſt*, dit-il, *qu'à Sparte la Loi eſt plus forte que les Rois.*

Cela parut bien dans la promte

obéïssance d'Agésilas aux ordres des Ephores qui le rappelloient au secours de sa patrie : occasion délicate pour un Roi & pour un Conquérant, mais où il crut [a] qu'il étoit plus glorieux pour lui d'obéir à la patrie & aux loix, que de commander de nombreuses armées, & même que de faire la conquête de l'Asie.

Idem. in Agesil. pag. 603. 604.

§. II.

Amour de la pauvreté établi à Sparte.

A CETTE SOUMISSION parfaite aux Loix de l'Etat, Lycurgue ajouta un autre principe de gouvernement non moins admirable, qui fut d'écarter de Sparte tout luxe, toute dépense, toute magnificence ; d'y décrier absolument les richesses ; d'y mettre en honneur la pauvreté, & de l'y rendre nécessaire, en substituant une monnoie de fer à la monnoie d'or & d'argent qui jusques-là y avoit été en usage. J'ai exposé ailleurs comment il s'y prit pour faire réussir une entreprise

a Multo gloriosius dixit, si institutis patriæ paruisset, quàm si bello superasset Asiam. *Cornel. Nep. in Agesil. cap. 4.*

ſi difficile. Je me borne ici à exami-ner ce qu'on en doit penſer par raport au gouvernement.

Cette pauvreté où Lycurgue avoit réduit Sparte, & qui ſembloit lui interdire toute conquête & lui ôter tout moien de s'accroître & de s'agrandir, étoit-elle bien propre à la rendre puiſſante & floriſſante ? Une telle conſtitution de gouvernement, qui juſques-là étoit ſans exemple, & qui depuis n'a été imitée de perſonne, marque-t-elle dans ce Légiſlateur un grand fonds de prudence & de politique ? Et le tempérament qu'on imagina dans la ſuite ſous Lyſandre, en laiſſant aux particuliers leur pauvreté, & rétabliſſant le public dans l'uſage de la monnoie d'or & d'argent, n'étoit-il pas un ſage correctif de ce qu'il y avoit d'outré & d'exceſſif dans la loi de Lycurgue dont il s'agit ?

Il ſemble, à ne conſulter que les vûes ordinaires de la prudence humaine, qu'il faudroit raiſonner ainſi : mais l'évenement, qui eſt ici un garant & un juge non ſuſpect, nous force de penſer tout autrement. Pendant que Sparte demeura pauvre, &

qu'elle ſe maintint dans le mépris de l'or & de l'argent, ce qui dura pluſieurs ſiécles, elle fut puiſſante & glorieuſe ; & la date du tems où elle commença à déchoir, eſt celle où elle commença à donner atteinte à la ſévére défenſe que Lycurgue lui avoit faite d'uſer d'or & d'argent.

L'éducation qu'il vouloit qu'on donnât aux jeunes Lacédémoniens, la vie ſobre & dure qu'il recommanda avec tant de ſoin, les exercices du corps pénibles & violens qu'il leur preſcrivit, l'éloignement de tout autre ſoin & de toute autre occupation, en un mot toutes ſes loix & tous ſes établiſſemens montrent que ſa vûe étoit de former un peuple de ſoldats, uniquement dévoués aux armes & aux fonctions militaires. Je ne prétends pas juſtifier abſolument cette vûe qui avoit de grands inconvéniens, & j'ai marqué ailleurs ce que j'en penſois. Mais en la ſuppoſant, il faut avouer que ce Légiſlateur fait paroitre une grande ſageſſe dans les moiens qu'il prend pour l'exécution.

Le danger preſque inévitable d'un peuple deſtiné uniquement à la guerre,

& qui a toujours les armes à la main ; & ce qu'il a le plus à craindre, eſt l'injuſtice, la violence, l'ambition, le deſir de s'accroître, de profiter de la foibleſſe de ſes voiſins, de les opprimer par la force, d'envahir leurs terres ſous de faux prétextes que la cupidité ne manque pas de ſuggérer, & d'étendre ſes limites le plus loin qu'il eſt poſſible : tous vices & excès qui font horreur dans les particuliers & dans le commerce ordinaire de la vie, mais qu'il a plu aux hommes de revêtir d'un air de grandeur & de gloire dans les Princes & dans les Conquérans.

Le grand ſoin de Lycurgue fut de prémunir ſon peuple contre cette dangereuſe tentation. Sans parler des autres moiens qu'il mit en uſage, il en emploia deux qui ne pouvoient pas manquer de produire leur effet. Le [a] premier fut d'interdire à ſes citoiens toute navigation & tout combat naval. La ſituation de ſa ville & la crainte que le commerce, ſource ordinaire du luxe & du déréglement,

[a] Ἀπείρητο δὲ αὐτοῖς ναύταις εἶναι, καὶ ναυμαχεῖν. | *Plut. in Lacon. Inſtit. pag. 239.*

ne corrompît la pureté des mœurs de Sparte, purent avoir part à cette défense. Mais son principal motif fut de mettre ses citoiens hors d'état de songer à faire des conquêtes, qu'un peuple renfermé dans les bornes étroites d'une péninsule, ne pouvoit pas pousser fort loin, à moins qu'il ne fût maître de la mer.

Le second moien étoit encore plus efficace : ce fut d'interdire tout usage de la monnoie d'or & d'argent, & d'en introduire à sa place une de fer, qui étoit d'un grand poids & d'une très-petite valeur, & qui ne pouvoit avoir de cours que dans le pays même. Comment, avec une telle monnoie, lever & soudoier des troupes étrangéres, équiper des flotes, entretenir de nombreuses armées soit de terre soit de mer ?

Aussi le dessein de Lycurgue, en rendant ses citoiens belliqueux & leur mettant les armes à la main, ne fut pas, comme le remarque Polybe, & Plutarque après lui, d'en faire d'illustres conquérans, qui pussent porter la guerre au loin, & subjuguer un grand nombre de peuples. Son unique but étoit, que, renfermés dans le Pé-

Polyb. l. 6. pag. 491. Plut. in Lycurg. pag. 59.

loponnéſe, & contens de l'étendue de terres & de domaine que leur avoient laiſſé leurs ancêtres, ils ne ſongeaſſent qu'à s'y maintenir en paix, & à s'y défendre avantageuſement contre les voiſins qui auroient la témérité de les attaquer ; & ils n'avoient pas beſoin pour cela d'or ni d'argent, trouvant dans leur pays, & encore plus dans leur maniére de vivre ſobre & tempérante, de quoi entretenir leurs armées, lorſqu'elles ne ſortoient point de l'enceinte de leur pays, ou des terres voiſines.

Or, dit Polybe, ce plan une fois ſuppoſé, il faut avouer qu'il n'y a rien de plus ſage ni de mieux imaginé que les établiſſemens de Lycurgue pour maintenir un peuple dans la poſſeſſion de ſa liberté, & pour le faire jouir d'une paix & d'une tranquillité parfaite. En effet, repréſentons-nous une petite République, telle qu'étoit celle de Sparte, dont tous les citoiens ſoient endurcis au travail, accoutumés à vivre de peu, aguerris, courageux, intrépides ; & ſuppoſons que le principe fondamental de cette petite République eſt de ne faire tort à perſonne, de ne point

inquiéter ses voisins, de ne point envahir leurs terres ni leurs biens, mais au contraire de se déclarer en faveur des opprimés contre l'injustice & la violence des oppresseurs : n'est-il pas certain qu'une telle République, environnée d'un grand nombre d'Etats d'une pareille étendue, seroit généralement respectée par tous les peuples voisins, qu'elle deviendroit l'arbitre souveraine de toutes leurs querelles, & qu'elle exerceroit sur eux un empire d'autant plus glorieux & d'autant plus durable, qu'il seroit volontaire, & fondé uniquement sur l'idée que ces peuples auroient de sa vertu, de sa justice, & de son courage ?

Voila le but que Lycurgue s'étoit proposé. Convaincu que le bonheur d'une ville, comme celui d'un particulier, dépend de la vertu & d'être bien avec soi-même, il régla Sparte de maniére qu'elle se pût être toujours suffisante à elle-même, & toujours dans les principes de sagesse & d'équité. De là cette estime universelle des peuples voisins, & même des étrangers, qui ne demandoient aux Lacédémoniens ni argent, ni vaif-

Plut. pag. 58.

ſeaux, ni troupes, mais un ſeul Spartiate pour commander leurs armées : & quand ils l'avoient obtenu, ils lui rendoient une entiére obéiſſance avec toutes ſortes d'honneurs & de reſpects. C'eſt ainſi que les Siciliens obéirent à Gylippe, les Chalcidiens à Braſidas, & tous les Grecs d'Aſie à Lyſandre, à Callicratidas, & à Agéſilas; [a] regardant la ville de Sparte comme la maitreſſe des autres dans l'art de bien vivre & de bien gouverner.

L'époque du commencement de la décadence de Sparte, fut le violement ouvert des Loix de Lycurgue. Je ne prétens pas que juſques-là elles y euſſent toujours été obſervées exactement, il s'en faut bien : mais l'eſprit de ces loix avoit preſque toujours dominé dans la plupart de ceux qui gouvernoient. Auſſitôt que l'ambition de régner ſur toute la Gréce leur eut inſpiré le deſſein d'avoir des armées navales & des troupes étrangéres, & qu'il falut avoir de l'argent pour les entretenir, Sparte, oubliant

a Πρὸς σύμπασαν τὴν τῶν Σπαρτιατῶν πόλιν, ὥσπερ παιδαγωγὸν ἢ διδάσκαλον εὐσχήμονος βίου καὶ τεταγμένης πολιτείας, ἀποβλέποντες.

ſes anciennes maximes, ſe vit contrainte de recourir aux barbares qu'elle avoit juſques-là déteſtés, & de faire baſſement la cour aux Rois de Perſe qu'elle avoit vaincus autrefois avec tant de gloire; & cela, pour tirer d'eux quelques ſommes d'argent & quelques ſecours de troupes & de vaiſſeaux contre leurs propres freres, c'eſt-à-dire contre des peuples nés ou établis comme eux dans la Gréce. Ils eurent ainſi l'imprudence & le malheur de rappeller dans Sparte avec l'or & l'argent tous les vices & tous les crimes que la monnoie de fer en avoit bannis; & ils préparérent la voie aux changemens qui y arrivérent depuis, & qui en cauſérent la ruine. Et c'eſt ce qui releve infiniment la ſageſſe de Lycurgue, d'avoir prévû de ſi loin ce qui pouvoit donner atteinte au bonheur de ſes citoiens, & d'y avoir préparé de ſalutaires remédes par la ſorte de gouvernement qu'il établit à Sparte. On ne doit pas néanmoins lui en attribuer à lui ſeul tout l'honneur. Un autre Légiſlateur, qui l'avoit précédé de pluſieurs ſiécles, en partage la gloire avec lui.

§. III.

Loix de Créte établies par Minos, modéle de celles de Sparte.

TOUT LE MONDE ſait que Lycurgue avoit formé le plan de la plupart de ſes Loix ſur le modéle de celles qui pour lors étoient obſervées dans l'île de Créte, où il paſſa un tems aſſez conſidérable pour les étudier de plus près. Je croi devoir en donner ici quelque idée, aiant omis par oubli de le faire dans l'endroit où cela auroit été plus naturel, c'eſt-à-dire, lorſque j'ai parlé pour la premiére fois de Lycurgue & de ſes établiſſemens.

AN. M. 2720. AV. J. C. 1284. Minos, que la fable nous donne pour fils de Jupiter, étoit l'auteur de ces loix. Il vivoit environ cent ans avant la guerre de Troie. C'étoit un Prince puiſſant, ſage, modéré; plus eſtimable encore par ſes vertus morales, que par ſes qualités guerriéres. Après avoir conquis l'île de Créte & pluſieurs autres îles voiſines, il ſongea à affermir, par de ſages Loix, le nouvel Etat dont il s'étoit rendu maître par la force des armes. Le

Strab. l. 10. p. 480.

but qu'il se proposa dans l'établissement de ces loix, fut de rendre ses sujets heureux, en les rendant vertueux. Il écarta de ses Etats l'oisiveté, la volupté, le luxe, les délices, sources fécondes de tous les vices. Sachant que la liberté est regardée comme le plus doux & le plus grand de tous les biens, & qu'elle ne peut subsister sans une parfaite union entre les citoiens, il travailla à établir entre eux une sorte d'égalité qui en est le nœud & la base, & qui est fort propre à en éloigner toute envie, toute jalousie, toute haine, toute dissension. Il n'entreprit point de faire de nouveaux partages de terres, ni d'interdire tout usage de l'or & de l'argent. Il songea à unir ses sujets par d'autres liens qui ne lui parurent pas moins fermes ni moins raisonnables.

Il ordonna que les enfans fussent tous nourris & élevés ensemble par troupes & par bandes, afin que de bonne heure on leur enseignât les mêmes principes & les mêmes maximes. Leur vie étoit dure & sobre. On les accoutumoit à se passer de peu, à souffrir le chaud & le froid,

à marcher dans des endroits rudes & eſcarpés, à faire entre eux de petits combats, bande contre bande, à ſouffrir courageuſement les coups qu'ils ſe portoient l'un à l'autre, & à s'exercer à une ſorte de danſe qui ſe faiſoit les armes à la main, & qu'on appella depuis la Pyrrhique; afin, dit Strabon, que juſqu'à leurs divertiſſemens, tout reſſentît la guerre, & les y formât. On leur faiſoit auſſi apprendre de certains airs de muſique, mais d'une muſique mâle & martiale.

Plat. de leg. lib. 1. pag. 625.

Ils n'étoient point inſtruits ni à monter à cheval, ni à porter des armes peſantes : mais en récompenſe ils excelloient à tirer de l'arc, & c'étoit là leur exercice le plus ordinaire. La raiſon en eſt toute naturelle. La Créte n'eſt point un pays plat & uni, ni propre à nourrir des chevaux comme celui des Theſſaliens, qui paſſoient pour les meilleurs cavaliers de la Gréce, mais un pays raboteux & fouré, plein de buttes & de hauteurs, où des hommes peſamment armés n'auroient pu s'exercer à la courſe. Mais en fait d'archers, & de ſoldats armés à la légére, propres pour

pour les ruſes de guerre & pour les ſtratagêmes, les Crétois prétendoient tenir le premier rang.

Minos crut devoir établir dans la Créte la communauté des tables & des repas. Outre pluſieurs autres grands avantages qu'il y trouvoit, comme d'introduire dans ſes Etats une ſorte d'égalité, les riches & les pauvres aiant la même nourriture, d'accoutumer ſes ſujets à une vie ſobre & frugale, de cimenter l'amitié & l'union entre les citoiens par la familiarité & la gaieté qui régnent à la table, il avoit auſſi en vûe les exercices de la guerre, où les ſoldats ſont obligés de manger enſemble. C'étoit le public qui fourniſſoit aux dépenſes de la table. Des revenus de l'Etat on en emploioit une partie pour ce qui regarde les frais de la religion & l'honoraire des Magiſtrats : l'autre étoit deſtinée pour les repas communs. Ainſi femmes, enfans, hommes faits, vieillards, tous étoient nourris au nom & aux dépens de la République. En quoi Ariſtote donne la préférence aux repas de Créte ſur ceux de Sparte, où les particuliers étoient obligés de fournir leur quote-part,

Ariſtot. de Rep. lib. 2. cap. 10.

ſaute de quoi ils n'étoient point reçus dans les aſſemblées, ce qui étoit en exclure les pauvres.

Athen. l. 4. pag. 143. Après le repas, les vieillards parloient des affaires d'Etat. La converſation rouloit le plus ſouvent ſur l'hiſtoire du pays, ſur les actions & les vertus des grands hommes qui s'y étoient diſtingués par leur courage dans la guerre, ou par leur ſageſſe dans le gouvernement; & l'on exhortoit les jeunes gens, qui aſſiſtoient à ces ſortes d'entretiens, à ſe propoſer ces grands hommes comme des modéles ſur leſquels ils devoient former leurs mœurs & régler leur conduite.

Plat. de leg. lib. 1. pag. 626. On reproche à Minos, auſſi-bien qu'à Lycurgue, de n'avoir enviſagé que la guerre dans toutes ſes loix, ce qui eſt un grand défaut pour un Légiſlateur. Il eſt vrai qu'il y a fait beaucoup d'attention, parce qu'il étoit perſuadé que le repos, la liberté, les richeſſes de ſes ſujets étoient ſous la protection & comme ſous la ſauve-garde des armes & de la ſcience militaire, tous ces avantages étant enlevés par le vainqueur à ceux qui ſuccombent dans la guerre. Mais il

vouloit qu'on ne fît la guerre que pour arriver à la paix ; & il s'en faut bien que ses loix se bornassent à ce seul objet.

Chez les Crétois la culture de l'esprit n'étoit pas entiérement négligée, & l'on avoit soin d'y donner aux jeunes gens quelque teinture des lettres. Les poésies d'Homére, bien postérieures à Minos, n'y étoient pas inconnues, quoiqu'ils fissent peu de cas & peu d'usage des poétes étrangers. Ils étoient curieux des connoissances propres à former les mœurs ; &, ce qui n'est pas un petit éloge, [a] ils se piquoient plus de penser beaucoup, que de parler beaucoup. Le poéte Epiménide, qui fit un voiage à Athénes du tems de Solon, & qui y fut fort estimé, étoit de Créte : quelques-uns le mettent au nombre des sept sages.

Id. lib. 3. pag. 680.

Id. lib. 1. pag. 641.

Plut. in Solon. p. 84.

Un des établissemens de Minos que Platon admiroit le plus, étoit qu'on inspirât de bonne heure aux jeunes gens un grand respect pour les maximes de l'Etat, pour les coutumes, pour les loix, & qu'on ne leur permît jamais de mettre en question ni de révoquer en doute si elles étoient sa-

De leg. l. 1. pag. 634.

[a] Πολύνοιαν μᾶλλον ἢ πολυλογίαν ἀσκεῖν.

gement établies ou non ; parce qu'ils devoient les regarder, non comme prescrites & imposées par les hommes, mais comme émanées de la divinité même. En effet il avoit eu grand soin d'avertir son peuple que c'étoit Jupiter qui les lui avoit dictées. Il eut la même attention par raport aux Magistrats & aux personnes âgées, qu'il recommandoit d'honorer d'une maniére particuliére : & afin que rien ne pût donner atteinte au respect qui leur est dû, il voulut que si on remarquoit en eux quelques défauts, on n'en parlât jamais en présence des jeunes gens. Sage précaution, & qui seroit bien nécessaire dans l'usage commun de la vie !

Le gouvernement de Créte fut d'abord monarchique, & Minos en a laissé à tous les siécles un modéle parfait. Selon lui, comme le remarque un grand homme, le Roi peut tout sur les peuples, mais les loix peuvent tout sur lui. Il a une puissance absolue pour faire le bien, & les mains liées dès qu'il veut faire le mal. Les loix lui confient les peuples comme le plus précieux de tous les dépôts, à condition qu'il sera le pere de ses sujets,

M. de Fénelon.

Elles veulent qu'un ſeul homme ſerve par ſa ſageſſe & par ſa modération à la félicité d'un nombre infini de ſujets, non pas que ceux-ci ſervent par leur miſére & par leur lâche ſervitude à flater l'orgueil & la molleſſe d'un ſeul homme. Selon lui, le Roi doit être au dehors le défenſeur de la patrie en commandant les armées, & au dedans le Juge des peuples pour les rendre bons, ſages, & heureux. Ce n'eſt point pour lui-même que les dieux l'ont fait Roi : il ne l'eſt que pour être l'homme des peuples. Il leur doit tout ſon tems, tous ſes ſoins, toute ſon affection ; & il n'eſt digne du trône qu'autant qu'il s'oublie lui-même pour ſe ſacrifier au bien public. Voila l'idée que Minos avoit de la roiauté, dont il nous a laiſſé une image vivante dans ſa perſonne, & qu'Héſiode a parfaitement exprimée en deux mots en appellant ce Prince *le plus roi de tous les rois mortels*, βασιλεύτατον θνητῶν βασιλήων ; c'eſt-à-dire, qu'il poſſédoit dans un ſouverain degré toutes les vertus roiales, & qu'il étoit roi en tout. *Plut. in Min. p. 320.*

Il paroit que l'autorité des Rois ne fut pas d'une longue durée, & qu'elle *Ariſt. de Rep. lib. 2. cap. 10.*

fit place à un gouvernement républicain ; & ç'avoit été l'intention de Minos. Le Sénat, composé de trente Sénateurs, formoit le Conseil public. C'étoit là que s'examinoient les affaires, & que se prenoient les résolutions : mais elles n'avoient de force qu'après que le peuple y avoit joint ses suffrages & donné son approbation. Des Magistrats établis au nombre de dix pour maintenir le bon ordre dans l'Etat, & pour cette raison appellés *Cosmes*, tenoient en respect les deux autres Corps de l'Etat, & en faisoient l'équilibre. C'étoient eux qui en tems de guerre commandoient les armées. On les choisissoit au sort, mais seulement dans de certaines familles. Ils étoient à vie, & ne rendoient compte à personne de leur administration. On tiroit les Sénateurs de cette Compagnie.

κόσμος. *Ordo.*

Les Crétois faisoient cultiver leurs terres par des esclaves ou des mercenaires, qui étoient tenus de leur en paier tous les ans une certaine somme. On les appelloit *Porioeci*, apparemment parce qu'ils étoient tirés des peuples du voisinage que Minos avoit subjugués. Comme ils habi-

toient dans une île, c'eſt-à-dire dans un pays ſéparé, les Crétois n'avoient pas autant à craindre de leur part, que les Lacédémoniens de la part des Ilotes, qui ſe joignoient ſouvent aux peuples voiſins pour les attaquer. Une coutume établie anciennement dans la Créte, d'où elle a paſſé chez les Romains, donne lieu de croire que ceux qui ſervoient ce peuple, & qui cultivoient ſes terres, étoient traités avec bonté & douceur. Dans les fêtes de Mercure, les Maîtres ſervoient à table leurs eſclaves, & leur rendoient tous les mêmes offices qu'ils recevoient d'eux pendant toute l'année : reſtes & veſtiges précieux des tems primitifs où tous les hommes étoient égaux, & qui ſembloient avertir les Maîtres que les ſerviteurs ſont de même condition qu'eux, & que c'eſt renoncer à l'humanité que de les traiter durement & avec hauteur.

Athen. l. 14. p. 639.

Comme un Prince ne peut pas tout faire par lui-même, & qu'il eſt obligé de s'aſſocier des coopérateurs, de la conduite deſquels il ſe rend reſponſable, Minos ſe déchargea en partie ſur ſon frere Rhadamanthe de l'ad-

miniſtration de la Juſtice dans la ville capitale, fonction la plus eſſentielle & la plus indiſpenſable de la roiauté. Il connoiſſoit ſa probité, ſon déſintéreſſement, ſes lumiéres, ſa fermeté; & il s'étoit appliqué à le former lui-même pour cette place importante. Un autre Miniſtre étoit chargé du ſoin des autres villes, qu'il parcouroit trois fois chaque année, pour examiner ſi les loix que le Prince avoit établies y étoient exactement obſervées, & ſi les Magiſtrats & les Officiers ſubalternes s'y acquittoient religieuſement de leur devoir.

Créte, ſous un gouvernement ſi ſage, changea entiérement de face, & parut être devenue le domicile de la vertu, de la probité, de la juſtice. On en peut juger par ce que la Fable nous apprend de l'honneur que Jupiter fit à ces deux freres en les établiſſant Juges des enfers : car tout le monde ſait que la Fable eſt fondée ſur des hiſtoires réelles & véritables, mais déguiſées ſous d'agréables emblêmes, propres à en mieux faire goûter la vérité.

Plat. in Gor. p. 523-526. C'étoit, ſelon la tradition fabuleu-

ſe, une loi établie de tout tems, qu'au ſortir de la vie les hommes fuſſent jugés, pour recevoir la récompenſe ou le châtiment de leurs bonnes ou mauvaiſes actions. Sous le régne de Saturne, & dans les premiéres années de celui de Jupiter, ce jugement ſe prononçoit dans l'inſtant même qui précédoit la mort, ce qui donnoit lieu à de criantes injuſtices. Des Princes qui avoient été injuſtes & cruels, paroiſſant devant leurs Juges avec toute la pompe & tout l'appareil de leur puiſſance, & produiſant des témoins qui dépoſoient en leur faveur, parce qu'ils redoutoient encore leur colére tant qu'ils étoient en vie, les Juges, éblouis par ce vain éclat, & ſéduits par ces témoignages trompeurs, déclaroient ces Princes innocens & les faiſoient paſſer dans l'heureuſe demeure des Juſtes. Il en faut dire autant à proportion des gens de bien, mais pauvres & ſans appui, que la calomnie pourſuivoit encore juſqu'à ce dernier tribunal, & trouvoit le moien de les y faire condanner comme coupables.

In Axioch. pag. 371.

La Fable ajoute que ſur les plaintes réitérées qu'on en porta à Jupiter, &

ſur les vives remontrances qu'on lui fit, il changea la forme de ces Jugemens. Le tems en fut fixé au moment même qui ſuit la mort. Rhadamanthe & Eaque, tous deux fils de Jupiter, ſont établis Juges, le premier pour les Aſiatiques, l'autre pour les Européens; & Minos au-deſſus d'eux, pour décider ſouverainement en cas d'obſcurité & d'incertitude. Leur tribunal eſt placé dans un endroit appellé *I champ de la Vérité*, parce que le menſonge & la calomnie n'en peuvent approcher. Là comparoit un Prince dès qu'il a rendu le dernier ſoupir, dépouillé de toute ſa grandeur, réduit à lui ſeul, ſans défenſe & ſans protection, muet & tremblant pour lui-même après avoir fait trembler toute la terre. S'il eſt trouvé coupable de crimes qui ſoient d'un genre à pouvoir être expiés, il eſt relégué dans le Tartare pour un tems ſeulement, & avec aſſurance d'en ſortir quand il aura été ſuffiſamment purifié. Mais ſi ce ſont des crimes impardonnables, tels que l'injuſtice, le parjure, l'oppreſſion des peuples, il eſt précipité dans le même Tartare pour y ſouffrir des

peines éternelles. Les Juſtes au contraire, de quelque condition qu'ils ſoient, ſont conduits dans l'heureux ſéjour de la paix & de la joie, pour y jouir d'un bonheur qui ne finira jamais.

Qui ne voit que les Poétes ſous le voile de ces fictions ingénieuſes à la vérité, mais peu honorables aux dieux, ont voulu nous donner le modéle d'un Prince accompli, dont le premier ſoin eſt de rendre la juſtice aux peuples ; & nous peindre le rare bonheur dont jouit la Créte ſous le ſage gouvernement de Minos ? Ce bonheur ne finit pas avec lui. Les loix qu'il avoit établies étoient encore dans toute leur vigueur du tems de Platon, c'eſt-à-dire, plus de neuf cens ans après. Auſſi les regardoit-on comme le fruit des longs [a] entretiens qu'il avoit eus pendant pluſieurs années avec Jupiter, qui avoit bien voulu devenir ſon maître, ſe * rendre familier avec lui comme avec un bon ami, & le former au grand art de

Plat. in Minos. pag. 321.

Ib. p. 319.

a Et Jovis arcanis Minos admiſſus. *Horat.*

* *Cette fiction des poëtes a pu être tirée de l'Ecriture Sainte, qui dit de Moyſe :* Dieu parloit à Moyſe face à face, comme un ami parle à ſon ami. *Exod.* 33. 11.

régner avec une complaisance secrette comme un disciple chéri & un fils tendrement aimé. C'est ainsi que Platon explique ces paroles d'Homére : Διὸς μεγάλȣ ὀαριστής : éloge, selon lui, le plus magnifique qu'on puisse faire d'un mortel, & que ce Poéte n'a accordé qu'à Minos seul.

Odyss. lib. T. v. 179.

Malgré un mérite si éclatant & si solide, les théatres d'Athénes ne retentissoient que d'imprécations contre la mémoire de Minos ; & Socrate, dans le Dialogue de Platon que j'ai déja cité plusieurs fois, en fait la remarque, & en apporte la raison. Mais auparavant il fait une réflexion bien digne d'être pesée. » Quand il » s'agit de louer ou de blâmer les » grands hommes, il importe infini- » ment, dit-il, de le faire avec cir- » conspection & sagesse, parce que » de là dépend l'idée qu'on se forme » de la vertu & du vice, & le discer- » nement que l'on doit faire entre » les bons & les mauvais. Car, ajou- » te-t-il, Dieu entre dans une juste » indignation, quand il voit qu'on » blâme un Prince qui lui ressemble, » & qu'au contraire on loue celui qui » lui est opposé en tout. Il ne faut pas

» croire qu'il n'y ait de ſacré que le » bronze & le marbre : (il parle des » ſtatues qu'on adoroit.) L'homme » de bien, eſt ce qu'il y a dans le » monde de plus ſacré, & le méchant, » ce qu'il y a de plus déteſtable.

Après cette réflexion, Socrate marque que la ſource & la cauſe de la haine des Athéniens contre Minos, étoit le tribut injuſte & cruel qu'il avoit exigé d'eux, en les obligeant de lui envoier de neuf ans en neuf ans ſept jeunes hommes & ſept jeunes filles qui devoient être dévorés par le Minotaure ; & il ne peut s'empêcher de faire un reproche à ce Prince de s'être attiré la haine d'une ville pleine de Savans comme Athénes, & d'avoir armé contre lui la langue des Poétes, nation dangereuſe & redoutable par les traits empoiſonnés qu'elle ne manque pas de lancer contre ſes ennemis.

Il paroit par tout ce que je viens de dire, que Platon attribuoit à notre Minos l'impoſition de ce cruel tribut. Apollodore, Strabon, & Plutarque ſemblent avoir parlé de même. Monſieur l'Abbé Banier prétend & prouve qu'ils ſe ſont trompés, &

Mém. de l'Ac. des Inſcript. T. 3.

qu'ils ont confondu avec le premier Minos dont il s'agit ici, un ſecond Minos ſon petit-fils, qui régna comme lui dans la Créte, & qui, pour venger la mort de ſon fils Androgée tué dans l'Attique, déclara la guerre aux Athéniens, & leur impoſa ce tribut auquel Théſée mit fin en tuant le Minotaure. Il ſeroit difficile, en effet, de concilier une conduite ſi inhumaine & ſi barbare avec ce que toute l'antiquité nous apprend de la bonté, de la douceur, de l'équité de Minos, & avec les magnifiques éloges qu'elle fait de la police & des réglemens de Créte.

Il eſt vrai que dans la ſuite les Crétois dégénérérent beaucoup de leur ancienne réputation, & ſe décriérent abſolument par un changement de mœurs entier, étant devenus avares, intéreſſés juſqu'à ne trouver aucun gain ſordide, ennemis du travail & d'une vie réglée, menteurs & fourbes déclarés, enſorte que *crétiſer* étoit devenu chez les Grecs un proverbe pour ſignifier, mentir & tromper. On ſait [a] que ſaint Paul cite contre eux

[a] Κρῆτες ἀεὶ ψεῦσται, κακὰ θηρία, γαστέρες ἀργαί. *Les Crétois ſont toujours menteurs, ce ſont de méchantes bêtes, qui n'aiment qu'à manger & à ne rien faire.* A Tite, 1. 12.

comme véritable un témoignage d'un de leurs anciens Poétes (on croit que c'est Epiménide) qui les caractérise par des traits bien deshonorans. Mais ce changement, dans quelque tems qu'il soit arrivé, ne diminue rien ni de l'ancienne probité des Crétois, ni de la gloire de Minos leur Roi.

La preuve la plus certaine de la sagesse de ce Législateur, est, comme le remarque Platon, le bonheur solide & stable que la simple imitation de ses loix a procuré à la ville de Sparte, dont Lycurgue avoit réglé le gouvernement sur l'idée & le plan de celui de Créte, & qui s'y conserva toujours d'une maniére uniforme pendant plusieurs siécles, sans éprouver ces vicissitudes si ordinaires à tous les autres Etats. *Plat. p. 320.*

ARTICLE SECOND.

Du Gouvernement d'Athénes.

LE GOUVERNEMENT d'Athénes n'a pas été si constant ni si uniforme que celui de Sparte, mais a éprouvé divers changemens selon la diversité des tems & des conjonctures.

Athénes, après avoir été lontems sous les Rois, puis sous les Archontes, se mit en pleine possession de la liberté, qui céda pourtant pour quelques années au pouvoir tyrannique des Pisistratides, mais qui bientôt après fut rétablie, & subsista avec éclat jusqu'à l'échec de Sicile & la prise d'Athénes par les Lacédémoniens. Ceux-ci la soumirent aux trente Tyrans, dont l'autorité ne fut pas de longue durée, & fit encore place à la liberté, qui s'y conserva au milieu de divers événemens pendant une assez longue suite d'années, jusqu'à ce qu'enfin la puissance Romaine eut subjugué la Gréce, & l'eut réduite en province.

Je ne considérerai ici que le gouvernement populaire, & j'y examinerai en particulier cinq ou six chefs : le fonds du gouvernement, tel que Solon l'établit ; les différentes parties dont la République étoit composée, le Conseil ou Sénat des Cinq cens ; les assemblées du Peuple ; les différens Tribunaux où se rendoient les jugemens ; les revenus ou finances de la République. Je serai obligé de donner plus d'étendue à ce qui regarde le gouver-

nement d'Athénes, que je n'ai fait pour celui de Sparte, parce que ce dernier est presque suffisamment connu par ce qui en a été dit dans la vie de Lycurgue.

Tom. II. pag. 514.

§. I.

Fonds du Gouvernement d'Athénes établi par Solon.

CE N'EST PAS Solon qui le premier établit le gouvernement populaire à Athénes. Thésée, lontems auparavant, en avoit tracé le plan, & commencé le projet. Après avoir réuni les douze bourgs en une seule ville, il en partagea les habitans en trois Corps : celui des Nobles, à qui il confia le soin des choses de la religion, & toutes les charges; celui des Laboureurs; & celui des Artisans. Il avoit prétendu établir quelque sorte d'égalité entre ces trois Ordres. Car si les Nobles étoient plus considérables par leurs honneurs & par leurs dignités, les Laboureurs avoient l'avantage par l'utilité qu'on en tiroit, & par le besoin qu'on avoit d'eux; & les Artisans l'emportoient sur les deux autres Corps par leur nombre.

Plut. in Thes. p. 10. & 12.

Athénes, à proprement parler, ne devint un Etat populaire, que depuis qu'on établit neuf Archontes, dont l'autorité n'étoit que pour un an, au lieu qu'auparavant elle en duroit dix; & ce ne fut encore que plusieurs années après, que Solon, par la sagesse de ses loix, fixa & régla la forme de ce gouvernement.

Plut. in Solon, pag. 17.

Le grand principe de Solon fut d'établir entre les citoiens, autant qu'il le pourroit, une sorte d'égalité, qu'il regardoit avec raison comme le fondement & le point essentiel de la liberté. Il résolut donc de laisser les charges entre les mains des riches comme elles y avoient été jusques-là, mais de donner aussi aux pauvres quelque part au gouvernement dont ils étoient exclus. Pour cela, il fit une estimation des biens de chaque particulier. Ceux qui se trouvérent avoir de revenu annuel cinq cens mesures tant en grains qu'en choses liquides, furent mis dans la premiére Classe, & appellés les *Pentacosiomédimnes*, c'est-à-dire, qui avoient cinq cens mesures de revenu. La seconde Classe fut de ceux qui en avoient trois cens, & qui pouvoient

nourrir un cheval de guerre : on les appella les *Chevaliers*. Ceux qui n'en avoient que deux cens, firent la troisiéme, & on les nomma * *Zeugites*. C'étoit dans ces trois Classes seulement qu'on choisissoit les Magistrats & les Commandans. Tous les autres citoiens qui étoient au-dessous de ces trois Classes, & qui avoient moins de revenu, furent compris sous le nom de *Thétes*, c'est-à-dire de mercenaires, ou plutôt d'ouvriers travaillans de leurs mains. Solon ne leur permit point d'avoir aucune charge, & leur accorda seulement le droit d'opiner dans les assemblées & dans les jugemens du peuple : ce qui dans les commencemens ne parut rien, mais se trouva à la fin un très-grand avantage, comme la suite le fera connoitre. Je ne sai si Solon le prévit : mais il avoit coutume de dire que jamais le peuple n'est plus obéissant ni plus souple, que lorsqu'on ne lui donne ni trop ni trop peu de liberté : ce qui revient assez à cette *Id. pag.* 110.

* *On croit qu'ils furent appellés ainsi, parce qu'ils tenoient le milieu entre les* Chevaliers *& les* Thétes : *comme dans les vaisseaux les Rameurs du milieu étoient appellés* Zugites : *ils étoient entre les* Thalamites *& les* Thranites.

Tac. Hist. lib. 1. c. 16. belle parole de Galba, lorsque pour engager Pison à traiter le peuple Romain avec bonté & douceur, il le prioit de se souvenir [a] qu'il alloit commander à des hommes qui n'étoient pas capables de porter, ni une pleine liberté, ni une entiére servitude.

Plut. in Aristid. pag. 332. Le peuple d'Athénes, devenu plus fier depuis les victoires remportées contre les Perses, prétendit avoir part à toutes les charges & à toutes les magistratures; & Aristide, pour prévenir les troubles ausquels une résistance opiniâtre auroit pu donner lieu, crut devoir lui céder en ce point. Il paroit *Xenoph. de Rep. Athen. pag. 691.* cependant, par un endroit de Xénophon, que le peuple se contenta des charges qui produisoient quelque émolument, & laissa entre les mains des riches celles qui avoient un raport plus particulier au gouvernement de l'Etat.

Pollux. l. 8. cap. 10. Les citoiens des trois premiéres Classes paioient chaque année une certaine somme pour être mise dans le trésor public : ceux de la premiére, un * talent; les Chevaliers, un

* *Mille écus.*

a Imperaturus es hominibus, qui nec totam servitutem pati possunt, nec totam libertatem.

demi-talent ; les Zeugites, dix * mines.

* Cinq cens livres.

Comme la meſure des revenus régloit l'ordre des Claſſes, quand les revenus augmentoient, on pouvoit paſſer dans une Claſſe ſupérieure.

Si l'on en croit Plutarque, Solon forma deux Conſeils qui étoient comme une double anchre, pour fixer & modérer l'inconſtance des aſſemblées populaires. Le premier s'appelloit l'Aréopage : mais il étoit bien plus ancien, & il ne fit que le réformer, & lui donner un nouveau luſtre, en augmentant ſon pouvoir. Le ſecond étoit le Conſeil des Quatre-cens, ſavoir cent de chaque Tribu : car Cécrops, le premier Roi des Athéniens, avoit diſtribué tout le peuple en quatre Tribus ; Cliſthéne, lontems après, changea cet ordre, & en établit dix. C'eſt dans ce Conſeil des Quatre-cens qu'on raportoit toutes les affaires avant que de les propoſer dans l'aſſemblée du Peuple, comme nous le dirons bientôt.

Pollux. ibid.

Je ne parle point d'une autre diviſion du peuple en trois partis, trois factions, qui juſqu'au tems de Piſiſtrate furent une ſource de troubles &

de ſéditions. L'un de ces trois partis étoit formé par ceux de la montagne, & ils favoriſoient le Gouvernement populaire, l'autre par ceux de la plaine, & ils étoient pour l'Oligarchie; le troiſiéme enfin par ceux de la côte, qui tenoient le milieu entre les deux autres.

Il eſt néceſſaire d'entrer dans un plus grand détail, pour éclaircir & déveloper tout ce que nous venons de dire.

§. II.

Des Habitans d'Athénes.

Il y avoit trois ſortes d'habitans à Athénes: les citoiens, les étrangers, les ſerviteurs. Dans le dénombrement que fit faire Démétrius de Phalére la
An.M.3690. Av.J.C.314. *Athen. l. 6. pag. 272.* CXVIe Olympiade, on voit qu'il y avoit pour lors vingt & un mille citoiens, dix mille étrangers, quarante * mille ſerviteurs. Le nombre des citoiens étoit à peu près le même dès le tems de Cécrops: il ſe trouva moindre ſous Périclès.

* *Le texte porte* μυριάδας τεσσαράκοντα, quatre cens mille; *ce qui eſt une faute viſible.*

1. *Des Citoiens.*

ON ÉTOIT de ce nombre ou par la naissance, ou par l'adoption. Pour être citoien naturel d'Athénes, il faloit être né de pere & de mere libres & Athéniens. Nous avons vû que Péricles remit en vigueur cette loi qui n'étoit pas observée exactement, & que lui-même, peu de tems après, y donna atteinte. Le peuple pouvoit donner le droit de bourgeoisie aux étrangers, & ceux qui avoient été ainsi adoptés, jouissoient des mêmes droits & des mêmes priviléges que les citoiens naturels, à peu de chose près. La qualité de citoiens d'Athénes étoit quelquefois accordée par honneur & par reconnoissance à ceux qui avoient rendu de grands services à l'Etat, comme Hippocrate : & les Rois mêmes briguérent quelquefois ce titre pour eux, ou pour leurs enfans. Evagore roi de Cypre s'en faisoit un grand honneur. *Tom. III. p.* 519.

Lorsque les jeunes gens avoient atteint l'âge de vingt ans, ils étoient inscrits sur la liste des citoiens après avoir prété serment, & ce n'étoit qu'en vertu de cet acte public & so-

21000
10000
40000
71000

lennel qu'ils devenoient membres de l'Etat. La formule de ce ſerment eſt tout-à-fait remarquable. Stobée & Pollux nous l'ont conſervé en ces termes : » Je ne deshonorerai point la » profeſſion des armes, & ne ſauverai » jamais ma vie par une fuite hon- » teuſe. Je combattrai juſqu'au der- » nier ſoupir pour les intérêts de la » Religion & de l'Etat, de concert » avec les autres citoiens, & ſeul s'il » le faut. Je ne mettrai point ma pa- » trie dans un état pire que celui où » je l'ai trouvée, mais je ferai tous » mes efforts pour la rendre encore » plus floriſſante. Je ſerai ſoumis aux » Magiſtrats & aux loix, & à tout » ce qui ſera réglé par le commun » conſentement du peuple. Si quel- » qu'un viole ou tâche d'anéantir les » loix, je ne diſſimulerai point un tel » attentat, mais je m'y oppoſerai, ou » ſeul, ou conjointement avec mes » concitoiens. Enfin je demeurerai » conſtamment attaché à la religion » de mes peres. Je prends ſur tout » ceci à témoin, Agraule, Enya- » lius, Mars, & Jupiter. « Je laiſſe aux Lecteurs à faire leurs réflexions ſur cette auguſte cérémonie, bien capable

Pollux. l. 8. cap. 9.

capable d'allumer l'amour de la patrie dans le cœur des jeunes citoiens.

Tout le peuple d'abord avoit été divisé en quatre Tribus : il le fut dans la suite en dix. Chaque Tribu étoit partagée en différentes portions, qui étoient appellées Δῆμοι, *Pagi*. C'étoit par ces deux titres que les citoiens étoient désignés dans les actes. *Melitus, è Tribu Cecropide, è Pago Pitthensi.*

2. Des étrangers.

J'APPELLE ainsi ceux qui étant d'un pays étranger, venoient s'établir à Athénes ou dans l'Attique, soit pour y faire le commerce, soit pour y exercer différens métiers. Ils étoient nommés μέτοικοι, *Inquilini*. Ils n'avoient aucune part au gouvernement, ne donnoient point leurs suffrages dans l'assemblée, & ne pouvoient être admis à aucune charge. Ils se mettoient sous la protection de quelque citoien, comme on le voit par un endroit de [a] Térence ; & par cette raison, ils étoient obligés de lui rendre certains devoirs

a Thais patri se commendavit, in clientelam & fidem Nobis dedit se se. *Eunuch. Act. ult. scen. ult.*

& services, comme à Rome les cliens à leurs patrons. Ils étoient tenus d'observer toutes les loix de la République, & d'en suivre exactement toutes les coutumes. Ils paioient chaque année à

Six livres. l'Etat un tribut de douze dragmes, & faute de paiement ils étoient réduits en servitude, & exposés en vente. Ce malheur pensa arriver à Xénocrate,

Plut. in Flamin. p. 375. célébre philosophe, mais pauvre, & on le menoit déja en prison; mais l'orateur Lycurgue, aiant paié sa taxe, le tira des mains des fermiers, nation de tout tems peu sensible au mérite, si l'on en excepte un petit nombre. Ce philosophe, aiant rencontré peu de tems après les fils de son Libérateur, leur dit: *Je paie avec usure à votre pere le plaisir qu'il m'a fait, car je suis cause que tout le monde le loue.*

3. *Des serviteurs.*

Il y en avoit de deux sortes. Les uns, qui étoient de condition libre, ne pouvant gagner leur vie par le travail de leurs mains, se trouvoient obligés par le mauvais état de leurs affaires à se mettre en servitude: & la condition de ceux-là étoit plus honnête & moins pénible. Le service des autres

étoit contraint & forcé : c'étoient des esclaves, ou qu'on avoit faits prisonniers de guerre, ou qu'on avoit achetés de ceux qui faisoient publiquement ce trafic. Ils faisoient partie du bien de leurs maîtres, qui en disposoient absolument, mais qui les traitoient pour l'ordinaire avec beaucoup de douceur. Démosthéne remarque dans une de ses harangues que la condition des serviteurs étoit infiniment plus douce à Athénes que par-tout ailleurs. Il y avoit dans cette ville un asyle, un refuge, pour les esclaves, dans le lieu où l'on avoit enterré les os de Théſée ; & cet asyle subsistoit encore du tems de Plutarque. Quelle gloire pour Théſée, que son tombeau ait fait plus de douze cens ans après lui ce qu'il avoit fait lui-même pendant sa vie, & qu'il ait été le protecteur des opprimés !

Philip. 3.

Plut. in Thes. p. 17.

Quand les esclaves étoient traités avec trop de dureté & d'inhumanité, ils avoient action contre leurs maîtres, qui étoient obligés de les vendre à d'autres si le fait étoit bien prouvé. Ils pouvoient se racheter, même malgré leurs maîtres, quand ils avoient amassé une somme assez considérable pour cela. Car de ce qu'ils gagnoient

Plut. de superstit. pag. 166.

Plaut. in Casin.

par le travail de leurs mains, après en avoir paié une certaine portion à leurs maîtres, ils gardoient le reste pour eux, & s'en faisoient un pécule dont ils disposoient. Les particuliers, lorsqu'ils étoient contens de leurs services, leur donnoient assez souvent la liberté ; & cette grace leur étoit toujours accordée de la part du public, lorsque la nécessité des tems avoit obligé de leur mettre les armes entre les mains, & de les enrôler avec les citoiens.

La maniére humaine & équitable dont les Athéniens traitoient leurs serviteurs & leurs esclaves, étoit un effet de la douceur naturelle à ce peuple, bien éloignée de l'austére & cruelle sévérité des Lacédémoniens à l'égard des Ilotes, qui mit souvent leur République à deux doits de sa perte. Plutarque condanne avec beaucoup de raison une telle dureté. Il voudroit qu'on s'accoutumât à user toujours de bonté à l'égard des bêtes mêmes, ne fût-ce, dit-il, que pour apprendre par là à bien traiter les hommes, & pour faire une espéce d'apprentissage de douceur & d'humanité. Il raconte à cette occasion un

Plut. in Catone, p. 338, 339.

fait très-singulier, & bien propre à faire connoitre le caractére des Athéniens. Après avoir achevé le temple qu'on nommoit *Hecatonpedon*, ils renvoiérent libres toutes les bêtes de charge qui avoient fourni à ce travail, & leur assignérent de gras paturages comme à des animaux consacrés. Et l'on dit qu'une de ces bêtes étant allée d'elle-même se présenter au travail, se mettre à la tête de celles qui traînoient des charettes à la Citadelle, marcher devant elles comme pour les exhorter & pour les encourager, ils ordonnérent par un Décret qu'elle seroit nourrie jusqu'à sa mort aux dépens du public.

§. III.

Du Conseil ou Sénat des Cinq-cens.

En conséquence des établissemens de Solon, le peuple d'Athénes avoit une grande part & une grande autorité dans le gouvernement. On pouvoit appeller à son tribunal de tous les jugemens : il avoit le droit de casser les Loix anciennes, & d'en établir de nouvelles ; en un mot toutes les

affaires importantes, ſoit qu'elles regardaſſent la paix ou la guerre, ſe décidoient dans les aſſemblées du peuple. Or afin que les déciſions s'y fiſſent avec plus de ſageſſe & de maturité, Solon avoit établi un Conſeil compoſé de quatre cens Sénateurs, cent de chacune des Tribus, qui étoient pour lors au nombre de quatre : & ce Conſeil préparoit, & pour ainſi dire digéroit les affaires qui devoient être portées devant le peuple, comme nous l'expliquerons bientôt plus au long. Cliſthéne, environ cent années après Solon, aiant porté le nombre des Tribus juſqu'à dix, augmenta auſſi celui des Sénateurs, & le fit monter à cinq cens, chaque Tribu en fourniſſant cinquante. C'eſt ce qui s'appelloit le Conſeil ou le Sénat des Cinq-cens. Ils recevoient leur honoraire du Tréſor public.

Le choix en étoit confié au ſort, pour lequel on ſe ſervoit de féves blanches & noires qu'on méloit & qu'on remuoit dans une urne ; & chaque Tribu fourniſſoit les noms de ceux qui aſpiroient à cette charge, & qui avoient le revenu marqué par les loix pour y être admis. Il faloit avoir au moins trente ans pour y être reçu. Après qu'on

avoit fait l'enquête des mœurs & de la conduite du récipiendaire, on lui faisoit préter serment, & il s'engageoit à donner toujours le meilleur conseil qu'il pourroit au peuple d'Athénes, & à ne s'écarter jamais de la teneur des Loix.

Ce Sénat s'assembloit tous les jours, excepté ceux qui étoient occupés par des fêtes. Chaque Tribu fournissoit à son rang ceux qui devoient y présider, appellés *Prytanes*, & le sort décidoit de ce rang. Le tems de cette Présidence duroit trente cinq jours, qui étant répété dix fois égaloit, à quatre jours moins, le nombre des jours de l'année Lunaire suivie à Athénes. On partageoit ce tems de la présidence ou de la Prytanée en cinq semaines, eu égard aux cinq dixaines de Prytanes, qui devoient y présider; & chaque semaine sept de ces dix Prytanes, tirés au sort, présidoient chacun leur jour, & ils étoient appellés Πρόεδροι, c'est-à-dire *Présidens*. Celui * qui étoit de jour présidoit à l'assemblée des Sénateurs, & à celle du peuple: il étoit chargé du sceau public comme aussi des clés de la Citadelle & du Trésor.

Πρυτάνεις.

* *Il étoit appellé* Ἐπιστάτης.

Les Sénateurs, avant que de s'as-

Βέλαιος. Βέλαια. ſembler, offroient un ſacrifice à Jupiter & à Minerve ſous le ſurnom *de bon conſeil*, pour leur demander la prudence & les lumiéres dont ils avoient beſoin pour délibérer ſagement. Le Préſident propoſoit l'affaire qui faiſoit le ſujet de l'aſſemblée. Chacun opinoit à ſon rang, & toujours debout. Après qu'on avoit formé un avis, il étoit mis par écrit, & lu à haute voix. Pour lors chacun donnoit ſon ſuffrage par ſcrutin, en jettant une féve dans l'urne. Si le nombre des blanches l'emportoit, l'avis paſſoit : autrement il étoit rejetté. Cette ſorte de Décret s'appelloit ψήφισμα, ou Προβούλευμα, comme qui diroit Ordonnance préparatoire. On le portoit enſuite à l'aſſemblée du peuple. S'il y étoit reçu & approuvé, pour lors il avoit force de Loi : ſinon, il n'avoit d'autorité que pour un an. On voit par là avec quelle ſageſſe Solon avoit établi ce Conſeil, pour éclairer & conduire le peuple, pour fixer ſon inconſtance, pour arrêter ſa témérité, pour prêter à ſes délibérations une prudence & une maturité qu'on n'a pas lieu d'attendre d'une aſſemblée confuſe & tumul-

tueuse, composée d'un grand nombre de citoiens, la plupart sans éducation, sans lumiére, & sans beaucoup d'amour du bien public. D'ailleurs cette dépendance réciproque & ce concours mutuel des deux Corps de l'Etat, qui étoient obligés de se prêter l'un à l'autre leur autorité, & qui demeuroient également sans force quand ils étoient sans union & sans intelligence, étoit un moien habilement inventé pour entretenir entre ces deux Corps un sage équilibre, le peuple ne pouvant rien statuer qui n'eût été proposé & approuvé par le Sénat, & le Sénat ne pouvant établir aucune loi qui n'eût été ratifiée par le peuple.

On peut juger de l'importance de ce Conseil par les matiéres qui s'y traitoient, les mêmes sans exception que celles qui étoient portées devant le peuple : guerre, finance, marine, traités de paix, alliance, en un mot toutes les affaires qui ont raport au gouvernement ; sans parler du compte qu'ils faisoient rendre aux Magistrats quand ils sortoient de charge, & de plusieurs jugemens qu'ils rendoient sur les matiéres les plus graves.

§. IV.

De l'Aréopage.

CE CONSEIL portoit le nom du lieu où il tenoit ſes aſſemblées, appellé *le Bourg* ou *la Colline de Mars*, parce que, ſelon quelques-uns, Mars y avoit été appellé en jugement pour un meurtre qu'il avoit commis. On le croit preſque auſſi ancien que la nation. Cicéron & Plutarque en attribuent l'établiſſement à Solon : mais il ne fit que le rétablir, en lui donnant plus de luſtre & d'autorité qu'il n'avoit eu juſques-là, & pour cette raiſon il en fut regardé comme le fondateur. Le nombre des Sénateurs de l'Aréopage n'étoit point fixe : on voit que dans de certains tems il montoit juſqu'à deux & trois cens. Solon jugea à propos qu'il n'y eût que les Archontes ſortis de charge qui fuſſent honorés de cette dignité.

Ἄρειος πάγος.

Ce Sénat étoit chargé du ſoin de faire obſerver les loix, de l'inſpection des mœurs, du jugement ſur-tout des cauſes criminelles. Il tenoit ſes ſéances dans un lieu découvert, & pendant la nuit. Le premier apparem-

ment, pour ne ſe point trouver ſous un même toit avec les criminels, & ne ſe point ſouiller par cette ſorte de commerce : le ſecond, pour ne ſe point laiſſer attendrir par la vûe des coupables, & pour ne juger que ſelon les loix & la juſtice. C'eſt pour cette même raiſon que devant ces juges l'Orateur ne pouvoit emploier ni exorde, ni peroraiſon, qu'il ne lui étoit point permis d'exciter les paſſions, & qu'il étoit obligé de ſe renfermer uniquement dans ſa cauſe. La ſévérité de leurs jugemens étoit fort redoutée, principalement pour ce qui regarde les meurtres, & ils avoient une attention particuliére à en inſpirer de l'horreur aux citoiens. Ils [a] condannérent un enfant qui mettoit ſon plaiſir à crever les yeux à des cailles, regardant cette inclination ſanguinaire comme la marque d'un très-méchant naturel, qui pourroit un jour devenir funeſte à pluſieurs, ſi on la laiſſoit croitre impunément.

a Nec mihi videntur Areopagitæ, cùm damnaverunt puerum oculos coturnicum eruentem, aliud judicaſſe, quàm id ſignum eſſe perniciosiſſimæ mentis, multiſque malo futuro ſi adoleviſſet. *Quintil. lib. 5. cap. 9.*

Les affaires de la religion, comme les blasphêmes contre les dieux, le mépris des sacrés mystéres, les différentes espéces d'impiété, l'introduction de nouvelles cérémonies & de nouvelles divinités, étoient aussi portées à ce Tribunal. On lit dans S. Justin le Martyr, que Platon, qui dans son voiage en Egypte avoit puisé de grandes lumiéres sur l'unité d'un Dieu, quand il fut de retour à Athénes, prit grand soin de dissimuler & de couvrir ses sentimens, de peur d'être obligé de comparoitre devant les Aréopagites pour en rendre compte : & l'on sait que saint Paul fut traduit devant eux comme enseignant une nouvelle doctrine, & voulant introduire de nouveaux dieux.

Cohortat. ad Græc.

Act. 17. *v.* 18. 20.

Ces Juges avoient une grande réputation de probité, d'équité, de prudence, & étoient généralement respectés. Cicéron, en écrivant à son ami Atticus sur la fermeté, la constance, & la sage sévérité qu'avoit fait paroitre le Sénat de Rome, croit en faire un éloge parfait en le comparant à l'Aréopage : *Senatus*, Ἄρειος πάγος, *nil constantius, nil severius, nil fortius.* Il faloit que Cicéron en eût

Ad Attic. lib. 1. *Epist.* 13.

conçu une idée bien avantageuſe, pour en parler comme il fait dans le premier livre de ſes Offices. [a] Il compare la fameuſe bataille de Salamine où Thémiſtocle avoit eu tant de part, avec l'établiſſement de l'Aréopage qu'il attribue à Solon, & n'héſite point à préférer ou du moins à égaler le ſervice rendu par le Légiſlateur à celui dont Athénes fut redevable au Général d'armée. » Car enfin, dit- » il, cette victoire n'a été utile à la » République qu'une ſeule fois, mais » l'Aréopage le ſera pendant tous les » ſiécles, puiſque c'eſt à l'ombre de » ce Tribunal que ſe conſervent les » loix d'Athénes, & les coutumes an- » ciennes de l'Etat. Thémiſtocle n'a » ſervi de rien à l'Aréopage, mais » l'Aréopage a beaucoup contribué à » la victoire de Thémiſtocle, puiſ-

a Quamvis Themiſtocles jure laudetur, & ſit ejus nomen, quàm Solonis, illuſtrius, citeturque Salamis clariſſimæ teſtis victoriæ, quæ anteponatur conſilio Solonis ei, quo primùm conſtituit Areopagitas: non minùs præclarum hoc, quàm illud judicandum eſt. Illud enim ſemel profuit, hoc ſemper proderit civitati; hoc conſilio leges Athenienſium, hoc majorum inſtituta ſervantur. Et Themiſtocles quidem nihil dixerit, in quo ipſe Areopagum juverit: at ille adjuvit Themiſtoclem. Eſt enim bellum geſtum conſilio Senatus ejus qui à Solone erat conſtitutus. *Offic. lib.* 1. *n.* 75.

» qu'alors la République se conduisit
» par les sages conseils de cet au-
» guste Sénat.

Il paroit par cet endroit de Cicéron que l'Aréopage avoit grande part au gouvernement ; & je ne doute point qu'il ne fût consulté dans les affaires importantes. Mais peutêtre que Cicéron confond ici le Conseil de l'Aréopage avec celui des Cinq-cens. Quoi qu'il en soit, les Aréopagites s'intéressoient extrémement aux affaires publiques.

Périclès, qui n'avoit pu entrer dans l'Aréopage, parce que le sort lui aiant toujours été contraire il n'avoit passé par aucune des charges nécessaires pour y être admis, entreprit d'en affoiblir l'autorité, & il en vint à bout : ce qui est une tache pour sa réputation.

§. V.

Des Magistrats.

On en avoit établi un grand nombre pour différens emplois. Je ne parlerai ici que des Archontes, qui sont les plus connus. J'ai remarqué ailleurs qu'ils succédérent aux Rois, & d'abord leur autorité duroit autant

que leur vie. Elle fut ensuite bornée à dix ans ; & enfin réduite à une année seule. Quand Solon fut chargé de travailler à la réforme du gouvernement, il les trouva en cet état, & au nombre de neuf. Il les laissa en place, mais diminua beaucoup leur pouvoir.

Le premier de ces neuf Magistrats s'appelloit proprement L'ARCHONTE, & l'année étoit désignée par son * nom : *sous tel Archonte telle bataille a été donnée*. Le second étoit nommé LE ROI : c'étoit un reste & un vestige de l'autorité à laquelle ils avoient succédé. Le troisiéme étoit LE POLEMARQUE, qui d'abord avoit eu le commandement des armées, & avoit toujours retenu ce nom, quoiqu'il n'eût plus la même autorité, dont il avoit pourtant conservé encore quelque partie. Car nous avons vû, en parlant de la bataille de Marathon, que le Polémarque avoit droit de suffrage dans le Conseil de guerre aussi bien que les dix Généraux qui commandoient pour lors. Les six autres Archontes étoient appellés d'un nom commun THESMOTHETES, ce qui marque qu'ils avoient une intendance

* *De là vient qu'il étoit aussi appellé* Ἐπώνυμος.

particuliére ſur les loix pour les faire obſerver. Ces neuf Archontes avoient chacun un département propre, & ils jugeoient de certaines affaires dont la connoiſſance leur étoit attribuée. Je ne croi pas devoir entrer dans ce détail, non plus que dans celui de beaucoup d'autres magiſtratures & charges, établies pour l'adminiſtration de la Juſtice, pour la levée des impôts & des tributs, pour la manutention du bon ordre dans la ville, pour le ſoin des vivres, en un mot pour tout ce qui regarde le commerce & la ſociété civile.

§. VI.

Des Aſſemblées du Peuple.

Il y en avoit de deux ſortes; les unes ordinaires & fixées à de certains jours, & pour celles-là il n'y avoit point de convocation; d'autres extraordinaires, ſelon les différens beſoins qui ſurvenoient, & le Peuple en étoit averti par une convocation expreſſe.

Le lieu de l'aſſemblée n'étoit point fixe. Tantôt c'étoit la place publique; tantôt un endroit de la ville près de la citadelle appellé Πνὺξ; quelquefois le Théatre de Bacchus.

C'étoient les Prytanes qui pour l'ordinaire aſſembloient le peuple. Quelques jours avant l'aſſemblée on affichoit des placars, où le ſujet de la délibération étoit marqué.

Tous les citoiens avoient droit de ſuffrage : les pauvres comme les riches. Il y avoit une peine contre ceux qui manquoient de ſe trouver à l'Aſſemblée, ou qui y venoient tard : & pour engager les citoiens à s'y rendre exactement, on y attacha une rétribution, d'abord d'une obole, qui étoit la ſixiéme partie d'une dragme : puis de trois oboles, qui faiſoient cinq ſols de notre monnoie.

L'aſſemblée commençoit toujours par des ſacrifices & par des priéres, afin d'obtenir des dieux toutes les lumiéres néceſſaires pour délibérer ſagement, & l'on ne manquoit pas d'y joindre des imprécations terribles contre ceux qui conſeilleroient quelque choſe de contraire au bien public.

Le Préſident propoſoit l'affaire ſur laquelle on devoit délibérer. Si elle avoit été examinée dans le Sénat, & qu'on y eût formé un avis, on en faiſoit la lecture ; après quoi l'on in-

vitoit ceux qui vouloient parler à monter ſur la Tribune, pour ſe mieux faire entendre du peuple, & pour l'inſtruire ſur l'affaire propoſée. C'étoient les plus anciens ordinairement qui commençoient à porter la parole, puis les autres à proportion de leur âge. Quand les Orateurs avoient parlé & conclu ; ſavoir, par exemple, qu'il faloit approuver le Décret du Sénat, ou le rejetter : alors le peuple donnoit ſon ſuffrage, & la maniére la plus ordinaire de le donner étoit de lever les mains pour marque d'approbation, ce qui s'appelloit χειροτονεῖν. On voit quelquefois que l'aſſemblée étoit remiſe à un autre jour, parce qu'il étoit trop tard, & qu'on n'auroit pu diſtinguer le nombre de ceux qui levoient ainſi leurs mains, ni décider de quel côté étoit la pluralité. Après que l'avis avoit été ainſi formé, on le rédigeoit par écrit, & un Officier en faiſoit lecture à haute voix au peuple, qui le confirmoit de nouveau en levant les mains comme auparavant ; & pour lors ce Décret avoit force de loi. C'eſt ce qu'on appelloit ψήφισμα, du mot grec ψῆφος, qui ſignifie *caillou*,

petite pierre, parce qu'on s'en servoit quelquefois pour donner son suffrage par scrutin.

Toutes les plus grandes affaires de la République se discutoient dans ces assemblées. C'est là qu'on portoit de nouvelles loix, & qu'on réformoit les anciennes ; qu'on examinoit tout ce qui a raport à la religion & au culte des dieux ; qu'on créoit les Magistrats, les Commandans, les Officiers : qu'on leur faisoit rendre compte de leur gestion & de leur conduite ; qu'on concluoit la paix ou la guerre ; qu'on nommoit les Députés & les Ambassadeurs ; qu'on ratifioit les traités & les alliances ; qu'on accordoit le droit de bourgeoisie ; qu'on ordonnoit des récompenses & des marques d'honneur pour ceux qui s'étoient distingués à la guerre, ou qui avoient rendu de grands services à la République ; qu'on décernoit aussi des peines contre ceux qui s'étoient mal conduits, ou qui avoient violé les loix de l'Etat, & qu'on bannissoit par l'Ostracisme. Enfin on y exerçoit la Justice, & on y rendoit des jugemens sur les affaires les plus importantes. On voit par ce dénombre-

ment, qui eſt encore très-imparfait ; juſqu'où alloit le pouvoir du Peuple, & combien il eſt vrai de dire que le gouvernement d'Athénes, quoique tempéré par l'ariſtocratie & l'autorité des anciens, étoit par ſa conſtitution un gouvernement démocratique & populaire.

J'aurai lieu d'obſerver dans la ſuite de quel poids devoit être le talent de la parole dans une telle République, & combien les Orateurs y devoient être conſidérés. On a de la peine à comprendre comment ils pouvoient ſe faire entendre dans une aſſemblée ſi nombreuſe, & où il ſe trouvoit une ſi grande multitude d'auditeurs. On peut juger combien elle étoit nombreuſe par ce qui en eſt dit dans deux occaſions. La premiére regarde l'Oſtraciſme, & l'autre l'adoption d'un étranger pour citoien. Dans ces deux cas il faloit qu'il ne ſe trouvât pas moins de ſix mille citoiens dans l'aſſemblée.

Je réſerve pour un autre endroit les réflexions qui naiſſent naturellement de ce que j'ai déja raporté, & de ce qui me reſte encore à dire ſur le gouvernement d'Athénes.

§. VII.

Des Jugemens.

IL Y AVOIT différens Tribunaux, selon la différence des affaires: mais on pouvoit appeller de toutes les ordonnances des autres Juges au Peuple, & c'est ce qui rendoit son pouvoir si grand & si considérable. Tous les Alliés, quand ils avoient quelque procès à vuider, étoient obligés de se transporter à Athénes; & souvent ils y demeuroient un tems considérable sans pouvoir obtenir audience, à cause de la multitude des affaires qu'il y avoit à juger. Cette loi leur avoit été imposée pour les rendre plus dépendans du Peuple, & plus soumis à son autorité; au lieu que si on eût envoié des Commissaires sur les lieux, ils auroient été les seuls à qui les Alliés eussent fait la cour, & rendu hommage.

Xenoph. de Rep. Ath. p. 664.

Les parties plaidoient elles-mêmes leur cause, ou emploioient le secours des Avocats. On fixoit ordinairement le tems que devoit durer le plaidoier, & l'on se régloit sur une horloge à

eau, appellée en grec κλεψύδρα. L'arrêt se formoit à la pluralité, & quand les suffrages étoient égaux, les Juges panchoient du côté de la douceur, & renvoioient l'accusé absous. Il est remarquable qu'on n'obligeoit point un ami de porter témoignage contre son ami.

Tous les citoiens, même les plus pauvres, & qui étoient sans revenu, étoient reçus au nombre des Juges, pourvû qu'ils eussent atteint l'âge de trente ans, & qu'ils fussent reconnus de bonnes mœurs. Pendant qu'ils jugeoient, ils avoient en main une espéce de sceptre, qui étoit la marque de leur dignité, & ils le déposoient en sortant.

L'honoraire des Juges a été différent selon les tems. Ils avoient d'abord par jour une obole seulement, puis on en donna trois, & c'est à quoi cet honoraire demeura fixé. C'étoit peu de chose en soi, mais qui devint fort à charge au public, & épuisa le trésor sans beaucoup enrichir les particuliers. On en peut juger par ce qui est raporté dans les Guêpes d'Aristophane, comédie où ce Poéte tourne en ridicule l'empressement des Athé-

niens pour juger, & leur avidité pour le gain, qui prolongeoit & multiplioit les procès à l'infini.

Dans cette comédie, un jeune Athénien, chargé du rôle dont je viens de parler, qui étoit de tourner en ridicule les Juges & les Jugemens d'Athénes, par la supputation qu'il fait des revenus qui alloient au trésor public, trouve qu'ils montoient à deux mille talens. *Six millions.* Puis il examine combien il en revient aux six mille Juges qui inondoient Athénes, à donner trois oboles par tête. Il trouve que la somme annuelle qui leur revient à tous par indivis ne monte qu'à cent cinquante talens. *Cent cinquante mille écus.* Le calcul est facile. Il n'y avoit que dix mois de paiement pour les Juges, les deux autres mois étant emploiés en Fêtes qui interdisoient toute affaire juridique. Or en donnant trois oboles par tête à six mille hommes, on trouvera quinze talens emploiés par mois, & les dix mois donneront cent cinquante talens. Selon ce calcul, le Juge le plus assidu ne gagnoit que soixante-quinze livres par an. » A quoi » donc va le reste des deux mille talens, » s'écrie le jeune Athénien ? A quoi, répond son pére, qui étoit un des Ju-

ges ? A ces gens .... Mais non,
» ne révélons pas la honte d'Athénes,
» & ſoions toujours pour le Peuple. «
Puis le jeune Athénien fait entendre que ce reſte alloit aux voleurs du tréſor public, c'eſt-à-dire aux Orateurs qui ne ceſſoient de flater le Peuple, & à ceux qui étoient emploiés dans le gouvernement & dans les armées. J'ai tiré cette remarque des Livres du Pere Brumoi Jéſuite, dont je ferai grand uſage dans la ſuite quand je parlerai des ſpectacles.

§. VIII.

Des Amphictyons.

JE PLACE ici le fameux Conſeil des Amphictyons; quoiqu'il ne fût point particulier aux Athéniens, mais commun à tous les Grecs, parce qu'il en eſt ſouvent fait mention dans l'hiſtoire Grecque, & que je ne ſai pas ſi je trouverai une occaſion plus naturelle d'en parler.

L'Aſſemblée des Amphictyons étoit comme la tenue des Etats de la Gréce. On en attribue l'établiſſement à Amphictyon roi d'Athénes, & fils de Deucalion,

Deucalion, qui leur donna ſon nom. Sa premiére vûe, en établiſſant cette Compagnie, fut de lier par les nœuds ſacrés de l'amitié les différens peuples de la Gréce qui y étoient admis, & de les obliger par cette union à entreprendre la défenſe les uns des autres, & à veiller ainſi mutuellement au bonheur & à la tranquillité de leur patrie. Les Amphictyons furent auſſi créés pour être les protecteurs de l'oracle de Delphes, & les gardiens des richeſſes prodigieuſes de ce temple; & pour juger les différens qui pouvoient ſurvenir entre les Delphiens & ceux qui venoient conſulter l'Oracle. Ce Conſeil ſe tenoit aux Thermopyles, & quelquefois à Delphes même, & il s'aſſembloit réguliérement deux fois l'année, au printems & en autonne; & plus ſouvent, quand les affaires l'exigeoient.

On ne ſait point précisément le nombre des peuples ni des villes qui avoient droit de ſéance dans cette aſſemblée, & il varia ſans doute ſelon les tems. Lorſque les Lacédémoniens, pour s'y rendre maîtres des délibérations, voulurent en exclure les Theſſaliens, les Argiens, & les Thébains, Thémiſto-

Plut. in Themiſt. p. 122.

cle, dans le discours qu'il prononça devant les Amphictyons pour rompre cette entreprise, semble insinuer qu'il n'y avoit alors que trente & une villes qui eussent ce droit.

Chaque ville envoioit deux Députés, & avoit par conséquent dans les délibérations deux voix ; & cela sans distinction, & sans que les plus puissantes eussent aucune prérogative d'honneur, ni aucune prééminence sur les plus petites par raport aux suffrages, la liberté dont se piquoient ces peuples demandant que tout fût égal parmi eux.

Les Amphictyons avoient plein pouvoir de discuter & de juger en dernier ressort les différens qui survenoient entre les villes Amphictyoniques ; de condanner à de grosses amendes celles qu'ils trouvoient coupables ; & d'emploier non seulement toute la rigueur des loix pour l'exécution de leurs arrêts, mais même encore de lever, s'il le faloit, des troupes pour forcer les rebelles à y obéir. Les trois guerres sacrées entreprises par leur ordre, dont je parlerai ailleurs, en sont une preuve éclatante.

Avant que d'être installés dans la Compagnie, ils prétoient un serment qui est remarquable : c'est Eschine qui nous en a conservé la formule, dont voici le sens. » Je jure de ne » jamais renverser aucune des villes » honorées du droit d'Amphictyonie, » & de ne point détourner ses eaux » courantes ni en tems de paix, ni en » tems de guerre. Que si quelque peu- » ple venoit à faire une pareille entre- » prise, je m'engage à porter la guerre » en son pays ; à raser ses villes, ses » bourgs, & ses villages ; & à le trai- » ter en toutes choses comme mon » plus cruel ennemi. De plus, s'il se » trouvoit un homme assez impie pour » oser dérober quelques-unes des ri- » ches offrandes conservées à Delphes » dans le temple d'Apollon, ou pour » faciliter à quelque autre les moiens » de commettre ce crime, soit en lui » prétant aide pour cela, soit même » en ne faisant que le lui conseiller : » j'emploierai mes piés, mes mains, » ma voix, en un mot toutes mes » forces, pour tirer vengeance de ce » sacrilége. « Ce serment étoit accompagné d'imprécations & d'exécrations terribles. » Que si quelqu'un enfraint

Æschin. in Orat. περὶ παραπρεσβείας.

» ce qui eſt contenu dans le ſerment » que je viens de faire, ſoit que ce » quelqu'un ſoit un ſimple particulier, » ſoit même que ce ſoit une ville, » ou un peuple; que ce particulier, » cette ville, ou ce peuple ſoit re- » gardé comme exécrable, & qu'en » cette qualité il éprouve toute la ven- » geance d'Apollon, de Diane, de » Latone, & de Minerve la Prévoian- » te. Que leur terre ne produiſe au- » cuns fruits : que leurs femmes, au » lieu d'engendrer des enfans reſſem- » blans à leurs peres, ne mettent au » monde que des monſtres : & que les » animaux même éprouvent une ſem- » blable malédiction. Que ces hom- » mes ſacriléges perdent tous leurs » procès : s'ils ont la guerre, qu'ils » ſoient vaincus : que leurs maiſons » ſoient raſées, & qu'eux & leurs en- » fans ſoient paſſés au fil de l'épée. «
Je ne m'étonne pas ſi, après de ſi redoutables engagemens, la guerre ſacrée, entrepriſe par l'ordre des Amphictyons, ſe pouſſoit avec tant d'acharnement & de fureur. La religion du ſerment avoit une grande force chez les Anciens : combien devroit-elle être reſpectée dans le chriſtianiſ-

me, où l'on fait profeſſion de croire que le violement en ſera puni par des ſupplices éternels, & où néanmoins on regarde pour l'ordinaire le ſerment comme un jeu?

L'autorité des Amphictyons avoit toujours été d'un grand poids dans la Gréce : mais elle commença fort à déchoir dès le moment qu'ils eurent eu la condeſcendance d'admettre Philippe dans leur corps. Car ce Prince étant par ce moien entré en jouiſſance de tous leurs droits & de tous leurs priviléges, ſut bientôt ſe mettre au-deſſus des loix, & abuſa de ſon pouvoir juſqu'au point de préſider par procureur & à cette illuſtre aſſemblée, & aux Jeux Pythiques; Jeux dont les Amphictyons étoient les Juges-nés & les Agonothétes. C'eſt ce que Démoſthéne lui reproche dans ſa troiſiéme Philippique. *Lorſqu'il ne daigne pas*, dit-il, *nous honorer de ſa préſence, il envoie préſider* SES ESCLAVES. Terme odieux, mais énergique, & qui ſent bien la liberté Grecque, par lequel l'Orateur Athénien déſigne le bas & indigne aſſerviſſement des plus grands Seigneurs de la Cour de Philippe.

Si l'on veut connoitre plus à fond ce qui regarde les Amphictyons, on peut consulter les dissertations de Monsieur
Tom. III. de Valois insérées dans les Mémoires de l'Académie des Belles-Lettres, où cette matiére est traitée avec beaucoup d'étendue & d'érudition.

§. IX.

Des revenus d'Athénes.

LES REVENUS d'Athénes, selon le passage d'Aristophane que j'ai cité ci-devant, & par conséquent du tems de la guerre du Péloponnése, montoient à deux mille talens, c'est-à-dire à six millions de notre monnoie. On réduit ces revenus ordinairement à quatre espéces.

Τέλη. 1. La premiére regarde les revenus qu'on tiroit de la culture des terres, de la vente des bois, de l'exploitation des mines d'argent & d'autres fonds pareils appartenans au public. On y comprend aussi les droits d'entrée & de sortie sur les marchandises, & ceux qu'on tiroit des habitans de la ville, tant naturels qu'étrangers.

Il est souvent parlé dans l'histoire

des Athéniens des mines d'argent de Laurium, qui étoit une montagne ſituée entre le Pirée & le cap Sunium ; & de celles de Thrace, d'où pluſieurs particuliers tiroient des richeſſes infinies. Xénophon, dans un écrit où il traite cette matiére à fond, démontre combien les mines d'argent bien exploitées pourroient raporter au public, par l'exemple de pluſieurs particuliers qui s'y étoient enrichis. Hipponicus louoit ſes mines & ſes eſclaves, qui étoient au nombre de ſix cens, à un Entrepreneur ; lequel rendoit au Propriétaire une* obole chaque jour pour chaque eſclave tous frais faits : ce qui montoit chaque jour à une mine, c'eſt-à-dire à cinquante francs. Nicias, qui périt en Sicile, louoit pareillement ſes mines avec mille eſclaves, & en tiroit un égal profit, proportionné à ce nombre.

De ratione redituum.

pag. 925.

2. La ſeconde eſpéce de revenus étoient les contributions que les Athéniens tiroient des Alliés pour les frais communs de la guerre. D'abord, ſous Ariſtide, elles n'étoient que de quatre cens ſoixante talens. Périclès les au-

Le talent valoit mille écus.

* *Il y avoit ſix oboles à une dragme, cent dragmes à la mine, & ſoixante mines au talent.*

gmenta de près du tiers, & les fit monter à ſix cens; & peu de tems après, on les pouſſa juſqu'à treize cens talens. Des impoſitions modiques & néceſſaires dans les commencemens, devinrent ainſi en peu de tems outrées & exorbitantes, malgré toutes les proteſtations du contraire qu'ils avoient faites à leurs Alliés, & les engagemens les plus ſolennels qu'ils avoient pris avec eux.

3. Une troiſiéme ſorte de revenus étoient les taxes extraordinaires impoſées par tête dans les grands beſoins & les néceſſités de l'Etat ſur tous les habitans du pays, tant naturels qu'étrangers.

4. Enfin les taxes, auſquelles les particuliers étoient condannés par les Juges pour différens délits, tournoient au profit du public, & étoient miſes dans le Tréſor, à l'exception du dixiéme réſervé à Minerve, & du cinquantiéme pour d'autres divinités.

L'emploi le plus naturel & le plus légitime de ces différens revenus de la République, étoit pour paier les troupes tant de terre que de mer, à conſtruire & à équiper des flotes, à entretenir ou à réparer les bâtimens publics,

les temples, les murs, les ports, les citadelles. Mais une grande partie de ces revenus, ſur-tout depuis le tems de Périclès, fut détournée à des uſages non néceſſaires, & ſouvent même conſumés en des dépenſes frivoles, pour des jeux, des fêtes, des ſpectacles, qui coutoient des ſommes immenſes, & n'étoient d'aucune utilité pour l'Etat.

§. X.

De l'Education de la Jeuneſſe.

JE METS cet article dans celui du Gouvernement, parce que tous les plus célébres Légiſlateurs ont cru avec raiſon que l'éducation de la Jeuneſſe en faiſoit une partie eſſentielle.

Les exercices qui ſervoient à former ſoit le corps ſoit l'eſprit des jeunes Athéniens, (& il en faut dire autant de preſque tous les peuples de la Gréce) étoient la danſe, la muſique, la chaſſe, l'art de faire des armes & de monter à cheval, l'étude des belles-lettres, & celle des ſciences. On ſent bien que je ne puis qu'effleurer & toucher très-légérement tant de matiéres.

1. *Danse, Musique.*

LA DANSE est un des exercices du corps que les Grecs ont cultivés avec beaucoup de soin. Elle faisoit partie de ce que les Anciens appelloient la *Gymnastique*, partagée, suivant Platon, en deux genres, *l'Orchestique*, qui tire son nom de la danse; & le *Palestrique*, appellé ainsi du mot grec qui signifie *la Lute*. Les exercices de ce dernier genre contribuoient principalement à former le corps pour les travaux de la guerre, de la marine, de la campagne, & pour les autres services de la société.

Ὀρχεῖσθαι. *saltare.*

πάλη.

La Danse se proposoit un autre but, & prescrivoit des régles sur les mouvemens les plus propres à rendre la taille libre & dégagée, à former un corps bien proportionné, à donner à toute la personne un air aisé, noble, gracieux, en un mot une certaine politesse d'extérieur, s'il est permis de parler ainsi, qui prévient toujours en faveur de ceux qui y ont été formés de bonne heure.

La Musique n'étoit pas cultivée avec moins d'application ni moins de

ſuccès. Les Anciens lui attribuoient des effets merveilleux. Ils la croioient très- propre à calmer les paſſions, à adoucir les mœurs, & même à humaniſer des peuples naturellement ſauvages & barbares. Polybe, Hiſtorien grave & ſérieux, & qui certainement mérite quelque créance, attribue la différence extrême qui ſe trouvoit entre deux peuples de l'Arcadie, les uns infiniment eſtimés & aimés pour la douceur de leurs mœurs, pour leur inclination bienfaiſante, pour leur humanité envers les étrangers, & leur piété envers les dieux; les autres au contraire généralement décriés & haïs à cauſe de leur férocité & de leur irréligion: Polybe, dis-je, attribue cette différence à l'étude de la Muſique, (j'entens, dit-il, la ſaine & véritable Muſique) cultivée avec ſoin par les uns & négligée abſolument par les autres.

Polyb. lib. 4. p. 289-292.

Après cela il n'eſt pas étonnant que les Grecs aient regardé la Muſique comme une partie eſſentielle de l'éducation des jeunes gens. [a] Socrate lui-même, dans un âge déja avancé, ne rougit pas d'apprendre à jouer des

[a] Socrates, jam ſenex, inſtitui lyra non erubeſcebat. *Quintil. lib. 1. cap. 10.*

instrumens. Quelque [a] estimé d'ailleurs que fût Thémistocle, on crut qu'il manquoit quelque chose à son mérite, parce qu'après un repas il ne put, comme les autres, toucher la lyre. L'ignorance [b] sur ce point passoit pour un défaut d'éducation : au contraire, l'habileté en ce genre faisoit honneur aux plus grands hommes. [c] Epaminondas fut loué, parce qu'il savoit danser, & jouer de la flute. On doit ici remarquer le différent goût & le différent génie des nations. Les Romains pensoient tout autrement que les Grecs sur ce qui regarde la Musique & la Danse, & n'en faisoient aucun cas pour eux-mêmes. Il y a bien de l'apparence que parmi les Grecs, ceux qui étoient les plus sages & les plus sensés, n'y donnoient qu'une application médiocre : & le mot de Philippe à son fils Ale-

a Themistocles, cùm in epulis recusasset lyram, habitus est indoctior. *Cic. Tusc. Quæst. lib.* I. *n.* 4.

b Summam eruditionem Græci sitam censebant in nervorum vocumque cantibus . . . discebantque id omnes ; nec, qui nesciebat, satis excultus doctrina putabatur. *Ibid.*

c In Epaminondæ virtutibus commemoratum est, saltasse eum commodè, scienterque tibiis cantasse. . . . Scilicet non eadem omnibus honesta sunt atque turpia, sed omnia majorum institutis judicantur. *Corn. Nep. in Præfat.*

xandre, qui dans un repas avoit marqué trop d'habileté dans la Musique, me porte à le croire. *N'as-tu pas honte*, lui dit-il, *de chanter si bien.*

Au reste cette estime des Grecs pour la Danse & pour la Musique avoit son fondement. L'une & l'autre étoient emploiées dans les fêtes & dans les cérémonies les plus augustes de la religion, pour témoigner aux dieux avec plus de force & de vivacité sa reconnoissance pour les biens qu'on en avoit reçus. Elles faisoient un des plus ordinaires & des plus grands agrémens des repas, qu'on ne commençoit & qu'on ne finissoit guéres sans y chanter quelques odes, comme celles qui étoient faites à l'honneur des vainqueurs aux Jeux Olympiques, & sur d'autres sujets pareils. Elles avoient lieu même dans la guerre, & l'on sait que les Lacédémoniens alloient au combat en dansant, & au son de la flute. Platon, le plus grave Philosophe de l'antiquité, considéroit l'un & l'autre de ces deux arts, non comme un simple amusement, mais comme faisant une partie considérable des cérémonies de la religion, & des exercices militaires. Aussi le voit-on fort occupé, *De leg. l. 7.*

dans ſes livres des Loix, à preſcrire de ſages réglemens ſur la Danſe & ſur la Muſique, pour les renfermer dans les bornes de l'utilité & de l'honnêteté.

Elles ne s'y conſervérent pas lontems. La licence de la Scéne Grecque, où la Danſe triomphoit, & où elle étoit, pour ainſi dire, proſtituée aux baladins & aux gens les plus mépriſables, qui ne s'en ſervoient que pour réveiller ou nourrir les paſſions les plus vicieuſes; cette licence, dis-je, ne tarda guéres à corrompre un art, dont on pouvoit tirer quelque avantage s'il avoit été réglé comme Platon le prétendoit. La Muſique eut une pareille deſtinée, & peut être même que la corruption de celle-ci contribua beaucoup au déréglement & à la dépravation de la Danſe. La volupté fut preſque le ſeul arbitre que l'on conſulta ſur l'uſage qu'on devoit faire de l'une & de l'autre, & le Théatre devint une école de toute ſorte de vices.

Sympoſiac. lib. 9. quæſt. 15. p. 748. Plutarque, en ſe plaignant que la Danſe étoit fort déchue du mérite qui la rendoit ſi eſtimable aux grands hommes de l'antiquité, ne manque pas d'obſerver qu'elle s'étoit corrompue par le caractére vicieux d'une

Poésie & d'une Musique molles & efféminées ausquelles elle s'étoit associée mal-à-propos, & qui avoient pris la place de cette Poésie & de cette Musique anciennes, qui avoient quelque chose de noble, de mâle, & même de religieux & de céleste. Il ajoute que s'étant rendue esclave de la volupté, elle exerce en son nom une espéce d'empire tyrannique sur les théatres, devenus une école publique des passions & des vices, où la raison n'est point écoutée.

Le Lecteur, sans que j'aie besoin de l'en avertir, fera de lui-même l'application de cet endroit de Plutarque à cette sorte de Musique dont retentissent aujourd'hui nos théatres, & qui, par ses airs efféminés & lascifs, a achevé d'empoisonner le peu de vertu & d'éteindre le peu de vigueur qui nous restoit. Ce sont les termes dont se sert Quintilien, pour décrire la Musique de son tems. *Quæ nunc in scenis effeminata, & impudicis modis fracta, non ex parte minima, si quid in nobis virilis roboris manebat, excidit.* *Quintil. l. 1. cap. 10.*



2. *Des autres exercices du corps.*

LES JEUNES Athéniens, & en général tous les Grecs, avoient grand ſoin de ſe former aux exercices du corps, & de prendre réguliérement des leçons des maîtres de Paleſtres. On appelloit Paleſtres ou Gymnaſes les lieux deſtinés à ces ſortes d'exercices, ce qui répondoit à peu près à nos Académies. Platon dans ſes Livres des Loix, après avoir montré de quelle importance il étoit pour la guerre de cultiver la force & l'agilité des piés & des mains, ajoute que loin de bannir d'une République bien policée la profeſſion des Athlétes, on doit au contraire y propoſer des prix pour tous les exercices qui ſervent à perfectionner l'art militaire, tels que ſont ceux qui rendent le corps plus léger, & plus propre à la courſe, plus ferme, plus robuſte, plus ſouple, plus capable de ſoutenir de grandes fatigues, & de faire de grands efforts. Il faut ſe ſouvenir qu'il n'y avoit pas un Athénien qui ne dût être prêt à manier la rame dans les plus grandes galéres. C'étoient les citoiens qui faiſoient cette fonction,

Lib. 8. de leg. p. 832.

& elle n'étoit pas renvoiée aux esclaves ou aux criminels comme aujourd'hui. Ils étoient tous destinés aussi au métier de la guerre, & obligés quelquefois de porter des armures de fer de pied en cap, qui étoient d'un fort grand poids. Voila pourquoi Platon, & tous les Anciens, regardoient les exercices du corps comme très-utiles, & même comme absolument nécessaires pour le bien public. Ce Philosophe ne donnoit l'exclusion qu'à ceux qui n'étoient d'aucun usage pour la guerre.

Il y avoit encore des Maîtres qui montroient à monter à cheval, & à faire des armes; & d'autres qui se chargeoient d'enseigner aux jeunes gens tout ce qu'il faut savoir pour exceller dans l'art militaire, & pour devenir un bon Commandant. Toute la science de ces derniers se bornoit à ce que les Anciens appelloient la Tactique, c'est-à-dire l'art de ranger les soldats en bataille, & de faire des évolutions militaires. Cette science étoit utile, mais ne suffisoit pas. Xénophon en montre l'insuffisance, en produisant un jeune homme sorti tout récemment d'une pareille école où il croioit avoir

Plat. in Lachete, p. 181.

Memorab. lib. 3. p 761. &c.

tout appris, & d'où il n'avoit remporté qu'une sote estime de lui-même, accompagnée d'une parfaite ignorance; & il lui donne, par la bouche de Socrate, d'admirables préceptes sur le métier de la guerre, bien propres à former un excellent Officier.

La chasse étoit regardée aussi par les Anciens comme un exercice très-propre à former les jeunes gens aux ruses & aux fatigues de la guerre. C'est pour cela que Xénophon, qui n'étoit pas moins bon guerrier que philosophe, n'a pas cru indigne de lui de composer un traité particulier sur la chasse, où il descend dans le dernier détail; & il marque les avantages considérables qu'on en tire, en s'accoutumant à souffrir la faim, la soif, le chaud, le froid, & à n'être rebuté ni par la longueur de la course, ni par l'âpreté des lieux difficiles & des broussailles qu'il faut souvent percer, ni par le peu de succès des longs & pénibles travaux qu'on essuie quelquefois inutilement. Il ajoute que cet innocent plaisir en écarte d'autres également honteux & criminels; & qu'un homme sage & modéré ne s'y livre pas néanmoins jusqu'à négliger le soin de ses

De Venatione.

affaires domestiques. Le même auteur, dans la Cyropédie, fait souvent l'éloge de la chasse, qu'il regarde comme une étude sérieuse de la guerre, & il montre dans son jeune Héros le bon usage qu'on en peut faire.

Cyrop. lib. 1. pag. 5. 6. & lib. 2. pag. 59. 60.

3. *Des exercices de l'esprit.*

Athénes étoit, à proprement parler, l'école & le domicile des beaux arts & des sciences. L'étude de la poésie, de l'éloquence, de la philosophie, des mathématiques, y avoit une grande vogue, & étoit fort cultivée par la jeunesse.

On envoioit d'abord les jeunes gens chez des maîtres de grammaire, qui leur apprenoient réguliérement & par principes leur propre langue, qui leur en faisoient sentir toute la beauté, l'énergie, le nombre, & la cadence. De là ce goût rafiné qui étoit répandu généralement dans Athénes, où l'Histoire nous apprend qu'une simple vendeuse d'herbes s'aperçut, à la seule affectation d'un mot, que Théophraste étoit étranger. De là cette crainte qu'avoient les Orateurs de blesser par quelque expression peu concertée des oreil-

Cic. in Brut. n. 172. Quintil. l. 8. cap. 1. Plut. in Pericl. pag. 156.

les ſi fines & ſi délicates. C'étoit une choſe commune parmi les jeunes gens d'apprendre par cœur les tragédies qui ſe repréſentoient actuellement ſur le théatre. Nous avons vû qu'après la déroute des Athéniens à Syracuſe, pluſieurs d'entr'eux, qui avoient été faits priſonniers, & réduits en ſervitude, en adoucirent le joug en récitant les piéces d'Euripide à leurs maîtres, leſquels extrêmement ſenſibles au plaiſir d'entendre de ſi beaux vers, les traitérent depuis avec bonté & humanité. Il en étoit de même ſans doute des autres poétes, & l'on ſait qu'Alcibiade, encore tout jeune, étant entré dans une école où il ne trouva point d'Homére, donna un ſoufflet au Maître, le regardant comme un ignorant, & comme un homme qui deshonoroit ſa profeſſion.

Plut. in Alcib. pag. 194.

Pour l'éloquence, il n'eſt pas étonnant qu'on en fît une étude particuliére à Athénes. C'étoit elle qui ouvroit la porte aux premiéres charges, qui dominoit dans les aſſemblées, qui décidoit des plus importantes affaires de l'Etat, & qui donnoit un pouvoir preſque ſouverain à ceux qui avoient le talent de bien manier la parole.

C'étoit donc là la grande occupation des jeunes citoiens d'Athénes, ſur-tout de ceux qui aſpiroient aux premiéres places. A l'étude de la rhétorique ils joignoient celle de la philoſophie : je comprends ſous cette derniére toutes les ſciences qui en font partie, ou qui y ont raport. Des hommes, connus dans l'antiquité ſous le nom de Sophiſtes, s'étoient acquis une grande réputation à Athénes, ſur-tout du tems de Socrate. Ces Docteurs, également préſomptueux & avares, ſe donnoient pour des ſavans accomplis en tout genre. Leur fort étoit la philoſophie & l'éloquence : ils corrompoient l'une & l'autre par le mauvais goût & par les mauvais principes qu'ils inſpiroient à leurs diſciples. J'ai marqué dans la vie de Socrate, comment ce Philoſophe entreprit & vint à bout de les décrier.



CHAPITRE SECOND.

DE LA GUERRE.

§. I.

Peuples de la Gréce de tout tems fort belliqueux, sur-tout les Lacédémoniens & les Athéniens.

NUL PEUPLE de l'antiquité (j'excepte les Romains) ne peut le disputer aux Grecs pour ce qui regarde la gloire des armes & la vertu militaire. Dès le tems de la guerre de Troie la Gréce signala son courage dans les combats, & s'acquit une réputation immortelle par la bravoure des Chefs qu'elle y envoia. Cette expédition ne fut pourtant, à proprement parler, que comme le berceau de sa gloire naissante : & les grands exploits par lesquels elle s'y distingua, lui servirent comme d'essais & d'apprentissage dans le métier de la guerre.

Il y avoit dans la Gréce plusieurs petites Républiques, voisines les unes des autres par leur situation, mais extrêmement séparées par leurs cou-

tumes, leurs loix, leurs caractéres, & sur-tout par leurs intérêts. Cette différence de mœurs & d'intérêts fut parmi elles une source & une occasion continuelle de divisions. Chaque ville, peu contente de son propre domaine, songeoit à s'aggrandir aux dépens de celles qui étoient les plus voisines & le plus à sa bienséance. Ainsi tous ces petits Etats, soit par ambition & pour étendre leurs conquêtes, soit par la nécessité d'une juste défense, étoient toujours sous les armes, & par cet exercice continuel de guerre il se forma parmi tous ces peuples un esprit martial & une intrépidité de courage, qui en fit des soldats invincibles comme il parut dans la suite, lorsque toutes les forces de l'Orient réunies ensemble vinrent fondre sur la Gréce, & lui firent connoitre à elle-même ce qu'elle étoit, & ce qu'elle pouvoit.

Deux villes se distinguérent entre les autres, & tinrent sans contredit le premier rang : Sparte, & Athénes. Aussi ce furent ces deux villes, qui, ou successivement, ou toutes deux ensemble, eurent l'empire de la Gréce, & se maintinrent pendant un fort long tems dans un pouvoir que la supério-

rité ſeule de mérite, reconnue généralement de tous les autres peuples, leur avoit acquis ; & ce mérite conſiſtoit principalement dans la ſcience des armes & dans la vertu guerriére, dont elles avoient donné l'une & l'autre des preuves éclatantes dans la guerre contre les Perſes. Thébes leur diſputa cet honneur pendant quelques années par des actions de courage ſurprenantes, & qui tenoient du prodige : mais ce ne fut qu'une lumiére de courte durée, qui après avoir jetté un grand éclat diſparut auſſitôt, & laiſſa cette ville dans ſa premiére obſcurité. Sparte & Athénes feront donc ſeules l'objet de nos réflexions ſur ce qui regarde la guerre, & nous les joindrons enſemble pour être plus en état de connoitre leurs caractéres tant par leur reſſemblance que par leur différence.



§. II.

§. II.

Origine & cauſe du courage & de la vertu militaire, par où les Lacédémoniens & les Athéniens ſe ſont toujours diſtingués.

TOUTES les loix de Sparte, & tous les établiſſemens de Lycurgue, n'avoient pour objet, ce ſemble, que la guerre, & ne tendoient qu'à faire des ſujets de la République un peuple de ſoldats. Tout autre emploi, tout autre exercice leur étoit interdit. Arts, belles lettres, ſciences, métiers, culture même de la terre, rien de tout cela ne faiſoit leur occupation, & ne leur paroiſſoit digne d'eux. Dès la plus tendre enfance on ne leur inſpiroit du goût que pour les armes, & il eſt vrai que l'éducation de Sparte étoit merveilleuſe quant à ce point. Marcher nuds piés, coucher ſur la dure, ſe paſſer de peu pour le boire & le manger, ſouffrir le chaud & le froid, ſe faire un exercice continuel de la chaſſe, de la lute, de la courſe à pié, de la courſe à cheval, s'endurcir même aux coups & aux plaies juſqu'à ſup-

primer toute plainte & tout gémissement; voila ce qui faisoit l'apprentissage de la jeunesse Spartaine par raport à la guerre, & ce qui la mettoit en état d'en soutenir un jour toutes les fatigues, & d'en affronter tous les dangers.

L'habitude d'obéir, contractée dès la plus tendre jeunesse, le respect pour les Magistrats & pour les Anciens, une soumission parfaite aux loix, dont nul âge, nulle condition ne dispensoit, les disposoient merveilleusement à la discipline militaire, qui est le nerf de la guerre, & qui fait le succès des plus grandes entreprises.

Or une de ces loix étoit de vaincre ou de mourir, & de ne jamais se rendre à l'ennemi. Léonide, avec ses trois cens Spartiates, en donna un illustre exemple; & son courage intrépide, relevé d'âge en âge par des louanges magnifiques, & proposé pour modéle à toute la postérité, avoit donné le ton à la nation, & tracé la route qu'elle devoit tenir. La honte & l'infamie attachées à quiconque contrevenoit à cette loi, & mettoit bas les armes, en maintenoit l'observance, & la rendoit en quel-

que ſorte inviolable. Les meres recommandoient à leurs enfans, lorſqu'ils partoient pour la campagne, de revenir avec ou ſur leur bouclier. Elles pleuroient, non ceux qui étoient morts les armes à la main, mais ceux qui s'étoient ſauvés en fuiant. Faut-il s'étonner après cela qu'une petite troupe de pareils ſoldats, avec de tels principes, arrêtât une armée innombrable de barbares.

Les Athéniens étoient élevés moins durement que ceux de Sparte, mais ils n'avoient pas moins de courage. Le goût des deux peuples étoit tout différent pour ce qui regarde l'éducation & les occupations; mais ils arrivoient au même but quoique par diverſes routes. Les Spartiates ne ſavoient que manier les armes, & n'étoient que ſoldats. Chez les Athéniens, (& il en faut dire autant des autres peuples de la Gréce) les arts, les métiers, la culture des terres, le négoce, la marine, étoient en honneur, & ne dégradoient perſonne. Ces occupations n'étoient point un obſtacle à la valeur & à la ſcience de la guerre: elles n'empêchoient perſonne de s'élever aux plus grands

commandemens, & aux premiéres dignités de la République. Plutarque observe que Solon, voiant que le territoire de l'Attique étoit stérile, s'appliqua à tourner l'industrie des citoiens aux arts, aux métiers, au trafic, pour suppléer par ce moien à ce qui manquoit au pays du côté de la fertilité. Ce goût devint un des principes du gouvernement & des loix fondamentales de l'Etat, & il se perpétua dans les descendans, mais sans rien diminuer de l'ardeur de ce peuple pour la guerre.

La gloire ancienne de la nation, qui s'étoit toujours distinguée par la bravoure militaire, étoit un puissant motif pour ne pas dégénérer de la réputation de leurs ancêtres. La fameuse bataille de Marathon, où seuls ils avoient soutenu le choc des barbares, & remporté sur eux une victoire signalée, leur rehaussa infiniment le courage; & la journée de Salamine, au succès de laquelle ils eurent la plus grande part, mit le comble à leur gloire, & les rendit capables des plus grandes entreprises.

Une noble émulation pour ne point céder en mérite à Sparte rivale d'A-

thénes, & une vive jalousie de gloire qui pendant la guerre des Perses se tint dans de justes bornes, furent encore pour les Athéniens un pressant éguillon, qui leur faisoit faire tous les jours de nouveaux efforts pour se surmonter eux-mêmes, & pour soutenir leur réputation.

Des récompenses & des marques d'honneur accordées à ceux qui s'étoient distingués dans les combats, des tombeaux érigés aux citoiens qui étoient morts pour la défense de la patrie, des oraisons funébres prononcées en public au milieu des cérémonies les plus augustes de la religion pour rendre leur nom immortel, tout cela contribuoit infiniment à perpétuer le courage parmi les Athéniens sur-tout, & à leur en faire comme une loi & une nécessité indispensable.

Il y avoit à Athénes une loi qui ordonnoit que ceux qui auroient été estropiés à la guerre seroient nourris aux dépens du public. La même grace étoit accordée aux peres & meres aussi bien qu'aux enfans de ceux qui étant morts dans le combat laissoient une famille pauvre & hors d'état de sub-

Plut. in Solon. p. 96. Plat. in Menex. pag. 248. 249. Diog. Laert. in Solon. p. 37.

ſiſter. La République, comme une bonne mere, s'en chargeoit généreuſement, & rempliſſoit à leur égard tous les devoirs & leur procuroit tous les ſecours qu'ils auroient pu attendre de ceux dont ils pleuroient la perte.

Voila ce qui rempliſſoit de courage les Athéniens, & ce qui rendoit leurs troupes invincibles, quoique d'ailleurs elles fuſſent peu nombreuſes. Dans la bataille de Platée, où l'armée des barbares commandée par Mardonius montoit au moins à trois cens mille hommes, & celle des Grecs réunis enſemble à cent huit mille deux cens; il n'y avoit dans celle-ci que dix mille Lacédémoniens, dont la moitié étoient Spartiates, c'eſt-à-dire habitans de Sparte, & huit mille Athéniens. Il eſt vrai que chaque Spartiate avoit amené avec lui ſept Ilotes, qui faiſoient en tout trente-cinq mille hommes : mais ils n'étoient preſque point comptés comme ſoldats.

Ce mérite éclatant, en fait de courage guerrier, reconnu généralement par les autres peuples, n'étouffoit pas dans leur eſprit tout ſenti-

ment d'envie & de jaloufie, comme il parut un jour par raport aux Lacédémoniens. Les alliés qui leur étoient beaucoup fupérieurs en nombre, fouffrant avec peine de fe voir foumis à leurs ordres, en murmuroient fecrettement. Agéfilas roi de Sparte, fans faire paroitre qu'il eût entendu leurs plaintes, affembla toute fon armée; & après avoir fait affeoir d'un côté tous les alliés enfemble & de l'autre les Lacédémoniens feuls, il fit crier par un héraut que tous les ouvriers en fer, tous les maçons, tous les charpentiers, & ainfi des autres métiers, fe levaffent. Prefque tous les alliés fe levérent, & aucun parmi les Lacédémoniens, à qui tous les métiers étoient interdits. Alors Agéfilas en fouriant: » Voiez-vous, leur » dit-il, combien Sparte feule fournit » plus de foldats que toutes les autres » villes enfemble? « voulant faire entendre par là, que, pour être bon foldat, il ne faloit être que foldat; que les métiers étoient des diftractions qui empéchoient l'artifan de fe donner entiérement à la profeffion des armes & à la fcience de la guerre, & d'y réuffir auffi bien que ceux qui

en faiſoient leur unique exercice. Mais Agéſilas parloit & agiſſoit ainſi par l'opinion avantageuſe qu'il avoit de l'éducation Lacédémonienne. Car, dans le fond, ceux qu'il ne vouloit faire regarder que comme de ſimples artiſans, montroient bien par les éclatantes victoires qu'ils remportérent contre les Perſes & contre Sparte même, qu'ils ne cédoient aucunement aux Lacédémoniens, tout ſoldats qu'ils étoient, ni en valeur, ni en ſcience militaire.

§. III.

Différentes ſortes de troupes dont les armées des Lacédémoniens & des Athéniens étoient compoſées.

Les armées tant à Sparte qu'à Athénes étoient compoſées de quatre ſortes de troupes : citoiens, alliés, mercénaires, eſclaves. On imprimoit quelquefois aux ſoldats une marque ſur la main pour les diſtinguer, à la différence des eſclaves à qui ce caractére étoit imprimé ſur le front. Les Interprétes croient que c'eſt par alluſion à cette double coutume qu'il eſt marqué dans l'Apoca-

lypſe que tous étoient obligés *de recevoir le caractére de la bête en leur main droite ou ſur le front :* & que ſaint Paul dit de lui-même, *Je porte imprimées ſur mon corps les marques du Seigneur Jeſus.*

Apoc. 13: 16.

Gal. 6. 17.

Les citoiens de Lacédémone étoient de deux ſortes : ou ceux qui habitoient dans Sparte même, & qu'on appelloit pour cette raiſon Spartiates ; ou ceux qui demeuroient à la campagne. Du tems de Lycurgue, les Spartiates montoient à neuf mille, & les autres à trente mille. Il paroit que ce nombre étoit un peu diminué du tems de Xerxès, puiſque Démarate, en lui parlant des troupes Lacédémoniennes, ne compte que huit mille Spartiates. Ces derniers étoient l'élite de la nation, & l'on peut juger du cas qu'on en faiſoit par l'inquiétude où fut la République pour les trois ou quatre cens qui furent aſſiégés par les Athéniens dans la petite île de Sphactérie, & qui y furent faits priſonniers. En général les Lacédémoniens ménageoient fort les troupes du pays, & n'en envoioient que peu dans les armées : mais ce peu en faiſoit la plus grande force. Comme on de-

mandoit un jour à un Général Lacédémonien combien il y avoit de Spartiates dans l'armée: *Autant qu'il en faut*, dit-il, *pour repousser l'ennemi*. Ils servoient l'Etat à leurs dépens, & ce ne fut que dans la suite des tems qu'ils reçurent du public la solde.

Les *Alliés* faisoient le grand nombre des troupes dans les deux Républiques, & ils étoient stipendiés par les villes qui les envoioient.

On appelloit *Mercénaires* les troupes étrangéres, qui étoient soudoiées par la République au secours de laquelle elles étoient appellées.

Les Spartiates ne marchoient jamais sans quelques Ilotes, & nous avons vû que dans la bataille de Platée chaque citoien en avoit sept. Je ne croi pas que ce nombre fût fixe, & je ne comprens pas bien même à quel usage ils étoient destinés. C'auroit été une bien mauvaise politique, de mettre les armes entre les mains d'un si grand nombre d'esclaves, fort mécontens pour l'ordinaire de leurs maîtres qui les traitoient durement, & qui en auroient eu tout à craindre dans un combat. Cependant Hérodote, dans l'endroit que j'ai cité, les

repréſente comme des troupes armées à la légére.

L'Infanterie étoit compoſée de deux ſortes de ſoldats. Les uns étoient armés peſamment, & portoient de grands boucliers, des lances, des demi piques, des ſabres; ils faiſoient la principale force de l'armée. Les autres étoient armés à la légére, c'eſt-à-dire d'arcs & de frondes. On les plaçoit ordinairement au front de la bataille, ou ſur les ailes comme en premiére ligne, pour tirer des fléches & lancer des javelots & des pierres contre l'ennemi; & leurs décharges faites, ils ſe retiroient par les intervalles derriére leurs bataillons comme une ſeconde ligne pour y continuer à jetter leurs traits.

Thucydide, en décrivant la bataille de Mantinée, diviſe ainſi les troupes Lacédémoniennes. Il y avoit ſept Régimens de quatre Compagnies chacun, ſans compter les Squirites qui étoient au nombre de ſix cens: c'étoient des gens de cheval, dont je parlerai bientôt. La Compagnie étoit, ſelon l'Interpréte Grec, de cent vingt-huit hommes, & ſe diviſoit en quatre Eſcouades, chacune de trente-deux hommes.

Thucyd. lib. 5. pag. 390.

Ainſi le Régiment montoit en tout à cinq cens douze hommes, & les ſept enſemble à trois mille cinq cens quatre-vingt-quatre. Chaque Eſcouade avoit quatre hommes de front ſur huit de hauteur, car c'eſt la hauteur ordinaire des files, mais que les Officiers pouvoient changer ſelon le beſoin.

Les Lacédémoniens ne commencérent proprement à faire uſage de la cavalerie que depuis la guerre contre ceux de Meſſéne, où ils en ſentirent le beſoin. Ils tiroient leurs cavaliers principalement d'une petite ville aſſez voiſine de Lacédémone, appellée *Sciros*, d'où ces Cavaliers furent nommés *Scirites* ou *Squirites*. Ils étoient toujours à la pointe de l'aile gauche, & cette place leur appartenoit de droit.

Thucyd. lib. 5. pag. 390.

La cavalerie étoit encore plus rare chez les Athéniens : la ſituation de l'Attique, coupée de beaucoup de montagnes, en étoit la cauſe. Elle ne montoit, après la guerre contre les Perſes qui étoit le beau tems de la Gréce, qu'à trois cens chevaux : elle s'accrut depuis juſqu'à douze cens. Mais qu'eſt-ce que cela pour une République ſi puiſſante ?

J'ai déja remarqué ailleurs que chez

les Anciens tant Grecs que Romains, il n'est fait nulle part mention d'étriers, ce qui est bien étonnant. Ils se jettoient agilement sur le dos du cheval.

> Corpora saltu
> Subjiciunt in equos.

Æneid. l. 12. v. 287.

Quelquefois le coursier, accoutumé de bonne heure à ce manége, se baissoit sur les jambes de devant, & donnoit lieu à son maître de monter sur lui plus facilement.

> Inde inclinatus collum, submissus & armos
> De more, inflexis præbebat scandere terga
> Cruribus.

Silius, l. 10. de equo Clœlii equitis Romani.

Ceux que l'âge ou leur foiblesse rendoient plus pesans, se servoient du secours d'un valet pour monter à cheval, & ils imitoient en cela les Perses, chez qui cet usage étoit ordinaire. Gracchus fit placer aux deux côtés des grands chemins de l'Italie de belles pierres à une certaine distance les unes des autres, afin qu'elles aidassent les voiageurs à monter à cheval sans [a] le secours de personne.

Xenoph. de re equest. pag. 941. & 956.

Plut. in Gracch. p. 838.

a Ἀναβολέως μὴ δέομένοις. *Ce mot, ἀναβολεύς, signifie un homme, un valet, qui aidoit son maître à monter à cheval.*

Je m'étonne que les Athéniens, habiles comme ils étoient dans le métier de la guerre, n'aient pas compris que la cavalerie étoit la partie eſſentielle d'une armée ſur-tout pour les batailles, & que quelqu'un de leurs Généraux n'ait pas tourné de ce côté-là leur attention & leur goût; comme Thémiſtocle le fit par raport à la marine. Xénophon étoit bien capable de leur rendre un pareil ſervice pour la cavalerie, dont il comprenoit parfaitement l'importance. Il a écrit ſur ce ſujet deux Traités, dont l'un regarde le ſoin qu'il faut prendre des chevaux, pour les bien connoitre & pour les former, & il entre ſur ce ſujet dans un détail étonnant; & l'autre enſeigne la maniére de former & d'exercer les cavaliers mêmes : tous deux bien dignes d'être lus par les gens du métier. Dans le dernier, il donne des vûes pour mettre la cavalerie en honneur, & il y preſcrit en général des régles ſur l'art militaire, qui peuvent être d'un grand ſecours pour tous ceux qui ſont deſtinés à la profeſſion des armes.

J'ai été ſurpris, en parcourant ce ſecond traité, de voir avec quel ſoin

Xénophon, homme de guerre & payen, recommande le culte de la religion, le respect pour les dieux, & la nécessité d'implorer leur secours en toute occasion. Il répéte cette maxime jusqu'à treize fois différentes dans un Ecrit d'ailleurs assez court: & sentant bien que cette sorte d'affectation religieuse pourroit choquer certains esprits, il en fait une espéce d'apologie, & termine cet Ecrit par une réflexion que je raporterai ici toute entiére. » Si quelqu'un, dit-il, » s'étonne que j'insiste si fort ici sur » la nécessité qu'il y a de ne former » aucune entreprise sans se rendre la » divinité propice & favorable, qu'il » fasse attention qu'il y a dans la guerre » mille conjonctures douteuses & obs» cures, où les Généraux, occupés à » se tendre mutuellement des embu» ches, ne peuvent, dans l'incertitude » de ce qui se passe chez les ennemis, » prendre conseil d'autre que des dieux. » Rien n'est douteux ni obscur à leur » égard. Ils découvrent à qui il leur » plait l'avenir, par l'inspection des » entrailles des bêtes, par le chant des » oiseaux, par les visions, par les son» ges. Or il est à présumer que les dieux

» ſont plus diſpoſés à favoriſer de leurs
» lumiéres ceux qui ne les conſultent
» pas ſeulement dans une néceſſité ur-
» gente, mais qui dans tous les tems,
» & lorſqu'ils ſont loin du danger,
» leur rendent tout le culte dont ils
» ſont capables.

Il étoit digne de ce grand homme de donner la plus importante des inſtructions à ſon fils Gryllus* à qui il adreſſe le Traité dont il s'agit, & qui, ſelon l'opinion commune, étoit chargé du ſoin de former les Cavaliers d'Athénes.

§. IV.

De la Marine, des Vaiſſeaux, & des troupes de mer.

Si les Athéniens ſe cédoient à ceux de Lacédémone pour la cavalerie, ils l'emportoient infiniment ſur eux pour ce qui regarde la marine, & nous avons vû que cette ſcience les avoit rendus les maîtres de la mer, & leur avoit donné une grande ſupériorité au-deſſus de tous les autres peuples de la Gréce. Comme cette matiére eſt importante pour l'intelli-

gence de plusieurs endroits de l'histoire, je la traiterai avec un peu plus d'étendue que les autres ; & je ferai grand usage de ce que le savant Pere Dom Bernard de Montfaucon en a écrit dans ses livres de l'Antiquité.

Les principales parties du vaisseau étoient la proue, la poupe & le milieu, qui s'appelloit en latin *carina*, la caréne.

LA PROUE étoit ce qui avançoit au-dela de la caréne & du ventre du vaisseau ; elle étoit ornée pour l'ordinaire de peintures & de différentes images de dieux, d'hommes, ou d'animaux. L'éperon, qu'on appelloit *rostrum*, étoit plus bas & à fleur d'eau : c'étoit une poutre qui avançoit munie d'une pointe de cuivre, & quelquefois de fer. Les Grecs l'appelloient ἔμβολον.

L'autre bout du navire opposé à la proue, étoit ce qu'on appelloit LA POUPE. Là étoit assis le pilote, & tenoit le gouvernail ; qui étoit une rame plus longue & plus large que les autres.

LA CARÉNE étoit le creux du vaisseau, ou le fond de cale.

Les vaisseaux étoient de deux espé-

ces. Les uns alloient à la rame, & étoient des vaisseaux de guerre : les autres alloient à la voile, & étoient des vaisseaux de charge destinés au négoce & aux transports. Les uns & les autres se servoient quelquefois en même tems de voiles & de rames, mais cela étoit plus rare. Les navires de guerre sont aussi appellés très-souvent dans les Auteurs des navires longs, & sont par là distingués des vaisseaux de charge.

Les vaisseaux longs étoient encore divisés en deux espéces : en ceux qu'on appelloit *actuariæ naves*, qui étoient des vaisseaux fort légers comme nos brigantins, & en long simplement. Les premiers s'appelloient ordinairement *ouverts*, parce qu'ils n'avoient pas de * pont. De ces bâtimens légers, il y en avoit de plus grands, & qui avoient les uns vingt, les autres trente, & les autres jusqu'à quarante rames, moitié d'un côté, & moitié de l'autre, toutes sur la même file.

Les navires longs qui servoient pour la guerre, étoient de deux sor-

* Pont, *en terme de marine, est le tillac, ou un plancher qui sépare les étages du navire. On dit aussi qu'un vaisseau a deux ou trois* ponts, *quand il a dans son creux deux ou trois étages.*

tes. Les uns n'avoient qu'un rang de rames de chaque côté : les autres en avoient deux, ou trois, ou quatre, ou cinq, ou en plus grand nombre, jusqu'à quarante : mais ces derniers étoient plus pour la montre que pour l'usage.

Les navires longs à un rang de rames, s'appelloient *aphractes* : c'est-à-dire qu'ils n'étoient pas couverts & n'avoient point de pont : on les distinguoit par là des *cataphractes* qui en avoient. Ils avoient seulement vers la proue & vers la poupe de petits planchers où l'on se tenoit pour combattre.

Les vaisseaux emploiés le plus ordinairement dans les combats des Anciens, sont ceux à trois & à cinq rangs de rames, appellés *trirémes* & *quinquérémes*.

C'est une grande question, & qui a donné lieu à beaucoup de savantes dissertations, de savoir comment ces rangs de rames étoient disposés. Il y en a qui veulent qu'ils fussent mis en long, & à peu près comme sont aujourd'hui les rangs de rames dans les galéres. D'autres soutiennent que les rangs des birémes, des trirémes, des

quinquérémes, & d'autres, multipliés jusqu'au nombre de quarante en certains vaisseaux, étoient les uns sur les autres. On cite, pour ce dernier sentiment, des passages sans nombre d'Auteurs anciens qui semblent ne laisser aucun doute, & qui sont considérablement fortifiés par le témoignage de la colonne Trajanne, qui représente ces rangs les uns sur les autres. Cependant le Pere de Montfaucon avoue que tout ce qu'il a consulté de gens plus habiles dans la marine, déclarent que la chose conçue de cette maniére leur paroit impossible. Mais le raisonnement est une foible preuve contre l'expérience de tant de siécles, & attestée par tant d'Auteurs. Il est vrai qu'en supposant ces rangs de rames perpendiculairement les uns sur les autres, il n'est pas aisé de comprendre comment se pouvoit faire la manœuvre : mais dans les birémes & les trirémes de la colonne Trajanne, les rangs de dessous sont mis obliquement, & comme par degrés.

Dans les anciens tems on ne connoissoit point les navires à plusieurs rangs de rames : on se servoit de

vaiſſeaux longs, où les rameurs, en quelque nombre qu'ils fuſſent, étoient tous ſur la même ligne. Telle étoit la flote que les Grecs envoiérent contre Troie. Elle étoit compoſée de douze cens voiles, dont les galéres de Béotie étoient de ſix vingts hommes chacune, & celles de Philoctéte de cinquante, ce qui déſigne ſans doute les plus grandes & les plus petites. Leurs galéres n'avoient point de tillac, mais étoient faites comme de ſimples bateaux, ce qui ſe pratique encore, dit Thucydide, par les pirates, pour n'être pas ſitôt découverts.

Thucyd. l. 1. pag. 8.

Les Corinthiens furent, à ce qu'on dit, les premiers qui changérent la forme des vaiſſeaux, & au lieu de ſimples galéres ils en firent à trois rangs, pour donner, par la multiplication des rames, plus d'agilité & d'impétuoſité à leurs galéres. Leur ville, ſituée avantageuſement entre deux mers, étoit fort propre pour le commerce, & ſervoit comme d'entrepos aux marchandiſes. A leur exemples, les habitans de Corcyre, & les Tyrans de Sicile, équipérent auſſi pluſieurs galéres à trois rangs, un

Thucyd. p. 10.

peu avant la guerre contre les Perſes. Ce fut vers ce même tems que les Athéniens, animés par les vives exhortations de Thémiſtocle qui prévoioit la guerre qui éclata bientôt après, en conſtruiſirent de pareilles, encore le tillac ne régnoit-il pas tout du long; & ils s'appliquérent alors à la marine avec une ardeur & un ſuccès incroiables.

Le bec ou l'éperon de la proue (*roſtrum*) étoit la partie du vaiſſeau dont on faiſoit le plus d'uſage dans un combat naval. Ariſton de Corinthe perſuada aux Syracuſains, dont la ville étoit alors aſſiégée par les Athéniens, de faire leurs proues plus baſſes & plus courtes; & cet avis leur procura la victoire. Car les Athéniens aiant des proues fort hautes & fort foibles, leurs éperons ne frapoient que les parties élevées au-deſſus de l'eau, & par cette raiſon faiſoient peu de dommage aux vaiſſeaux ennemis : au lieu que ceux des Syracuſains, qui avoient des proues fortes & baſſes, & les éperons à fleur d'eau, couloient ſouvent à fond d'un ſeul coup les trirémes des Athéniens.

Diod. lib. 13. *p.* 141.

Deux ſortes de perſonnes ſervoient ſur les vaiſſeaux. Les uns étoient emploiés à la conduite, à la manœuvre du vaiſſeau : c'étoient les rameurs, *remiges* : les matelots, *nautæ* : les autres étoient ſoldats, deſtinés à combattre, & déſignés en grec par ce mot ἐπιϐάται. Cette diſtinction n'avoit pas lieu dans les premiers tems, & c'étoient les mêmes qui ramoient, qui combattoient, & qui rendoient tous les autres ſervices néceſſaires dans un vaiſſeau : ce qui s'obſervoit encore quelquefois dans les tems poſtérieurs. Car Thucydide, en décrivant l'arrivée de la flote des Athéniens à la petite île de Sphactérie, marque qu'il ne reſta dans les vaiſſeaux que les rameurs du rang d'en bas, & que les autres deſcendirent avec leurs armes.

Thucyd. l. 4. pag. 275.

1. La condition des rameurs étoit la plus pénible & la plus dure. J'ai déja obſervé que les rameurs, auſſi bien que les matelots, étoient tous citoiens & libres, & non eſclaves ou étrangers comme aujourd'hui. Les rameurs étoient diſtingués par degrés. Ceux du plus bas, s'appelloient *Thalamites* : ceux du milieu, *Zugites* : ceux d'en haut, *Thranites*. Thucydide remarque qu'on

donnoit à ces derniers une plus forte paie, parce qu'ils manioient des rames plus longues & plus peſantes que celles des degrés inférieurs. Il paroit que la chiourme, pour ſe mouvoir avec plus de juſteſſe & de concert, étoit quelquefois conduite par le chant d'une voix, ou par le ſon de quelque inſtrument; & cette douce harmonie ſervoit, non ſeulement à régler leurs mouvemens, mais encore à diminuer & à charmer leurs peines.

C'eſt une queſtion parmi les ſavans, ſi dans les grands vaiſſeaux chaque rame n'avoit qu'un rameur; ou ſi elle en avoit pluſieurs, comme en ont aujourd'hui les rames de nos galéres. Ce que Thucydide remarque de la paie des Thranites, ſemble inſinuer qu'ils étoient ſeuls. Car, ſi d'autres avoient partagé le travail avec eux, pourquoi auroient-ils reçu une plus forte paie que ceux qui menoient ſeuls une rame, puiſque ceux-ci avoient

a Muſicam natura ipſa videtur ad tolerandos faciliùs labores veluti muneri nobis dediſſe. Si quidem & remiges cantus hortatur; nec ſolùm in iis operibus, in quibus plurium conatus præeunte aliqua jucunda voce conſpirat: ſed etiam ſingulorum fatigatio quamlibet ſe rudi modulatione ſolatur. *Quintil. lib.* 1. *cap.* 10.

autant

autant & peutêtre plus de peine qu'eux. Le Pere de Montfaucon croit que dans les vaiſſeaux qui avoient plus de cinq rangs, il pouvoit y avoir plusieurs rameurs ſur une ſeule rame.

Celui qui prenoit ſoin de toute la chiourme, & qui commandoit dans le vaiſſeau, s'appelloit *nauclerus*, & étoit le premier Officier. Le ſecond étoit le Pilote *gubernator*, il étoit aſſis à la poupe, tenoit en main le gouvernail, & conduiſoit le vaiſſeau. Sa ſcience conſiſtoit à bien connoitre les côtes, les ports, les rochers, les bancs de ſable; & ſur-tout à bien diſcerner les vents & les aſtres: car, avant l'invention de la bouſſole, le Pilote, pendant la nuit, ne pouvoit ſe conduire que par l'inſpection des aſtres.

2. Les ſoldats qui combattoient dans les vaiſſeaux, étoient à peu près armés comme ceux des armées de terre. Le nombre n'en étoit pas fixe. Les Athéniens à la bataille de Salamine avoient cent quatre-vingts vaiſſeaux, & ſur chacun dix-huit hommes de guerre, dont il y en avoit quatre qui tiroient de l'arc, & les autres étoient peſamment armés. L'Officier qui commandoit ces ſoldats, *Plut. in Themiſt. p. 119.*

s'appelloit τριήραρχος ; & celui qui commandoit toute la flote ναύαρχος ou στρατηγός.

On ne peut pas marquer au juste le nombre de ceux qui servoient dans un vaisseau tant soldats que matelots & rameurs : mais pour l'ordinaire il montoit à deux cens, plus ou moins, comme cela paroit dans le dénombrement que fait Hérodote de la flote des Perses du tems de Xerxès, & dans d'autres endroits où il est parlé de celle des Grecs. J'entends ici les grands vaisseaux, comme les Trirémes, qui étoit l'espéce la plus usitée.

La paie de ceux qui servoient sur les vaisseaux a fort varié selon la différence des tems. Quand le jeune Cyrus arriva en Asie, elle n'étoit que de trois oboles, qui faisoient la moitié d'une dragme, c'est-à-dire, cinq sols ; & le * Traité entre les Perses & les Lacédémoniens avoit été conclu sur ce pié là : ce qui donne lieu de croire que la paie ordinaire étoit de trois oboles. Cyrus, à la priére de Lysandre, en ajouta une quatriéme, ce qui faisoit par jour six

Xenoph. hist. Græc. lib. 1. p. 441.

* *Ce Traité portoit que les Perses paieroient par mois pour chaque vaisseau trente mines, qui faisoient la moitié d'un talent, ce qui montoit à trois oboles par tête pour ceux qui servoient dans le vaisseau.*

ſols huit deniers. Souvent elle étoit portée juſqu'à la dragme entiére qui répond à nos dix ſols. Dans la flote qui partoit pour la Sicile, les Athéniens donnoient par jour une dragme de paie. La ſomme de ſoixante talens (180000 livres) que ceux d'Egeſte avancérent aux Athéniens pour l'entretien de ſoixante vaiſſeaux par mois, marque que la paie de chaque vaiſſeau pendant un mois montoit à un talent, c'eſt-à-dire, à trois mille livres; ce qui ſuppoſe qu'il y avoit dans chaque vaiſſeau deux cens perſonnes qui recevoient par tête chaque jour une dragme, ou dix ſols. Comme la paie des Officiers étoit plus forte, peut-être que la République fourniſſoit le ſurplus, ou qu'on le prenoit ſur le total de la ſomme fournie pour un vaiſſeau en rabattant quelque choſe à chaque particulier.

Thucyd. l. 6. pag. 431.

Ibid. p. 415.

Il en faut dire autant des troupes de terre que de celles de mer, ſi ce n'eſt que les Cavaliers avoient le double. Il paroit que la paie ordinaire des gens de pié étoit auſſi de trois oboles, & qu'elle augmentoit ſelon les tems & le beſoin. Thimbron Lacédémonien qui marchoit contre Tiſ-

Xenoph. Exped. Cyr. lib. 7.

ſapherne, promettoit un Darique par mois à chaque ſoldat, deux aux Capitaines, & quatre aux Colonels. Or un Darique par mois à chaque ſoldat faiſoit par jour quatre oboles. Le jeune Cyrus, pour animer ſes troupes que la crainte d'une trop longue marche décourageoit, au lieu d'un Darique qu'il donnoit par mois à chaque ſoldat, leur en promit un & demi, ce qui montoit par jour à une dragme, c'eſt-à-dire à dix ſols.

On peut demander comment les Lacédémoniens, dont la monnoie de fer, qui ſeule avoit cours chez eux, n'étoit de miſe nulle part ailleurs, pouvoient entretenir des armées de terre & de mer, & d'où ils tiroient l'argent néceſſaire pour les faire ſubſiſter. Il n'y a point de doute qu'ils ne levaſſent, comme les Athéniens, des contributions ſur leurs alliés, & encore plus ſur les villes qu'ils mettoient en liberté, qu'ils protégeoient, ou qu'ils avoient conquiſes ſur leurs ennemis. Le ſecond fonds pour paier leurs troupes & leurs flotes, conſiſtoit dans les ſecours qu'ils tiroient du Roi de Perſe, comme on l'a vû en pluſieurs occaſions.

§. V.

Caractére particulier des Athéniens.

C'EST PLUTARQUE qui nous en fournira presque tous les traits. On sait combien, dans ses portraits, il réussit à peindre d'après nature, & combien, après l'étude profonde qu'il avoit faite du génie & des mœurs de ce peuple, il étoit propre à en tracer le caractére.

I. [a] » Le peuple d'Athénes, dit » Plutarque, se laisse emporter aisé- » ment à la colére, & on le fait re- » venir avec la même facilité à des » sentimens de bonté & de compas- » sion. » L'histoire en fournit une infinité d'exemples. La sentence de mort prononcée contre les habitans de Mityléne, & révoquée le lendemain. La condannation des dix Chefs, & celle de Socrate, suivies l'une & l'autre d'un promt repentir & d'une vive douleur. *Plut. De præcept. reip. ger. p. 799.*

II. [b] » Il aime mieux saisir vive-

a Ὁ δῆμος Ἀθηναίων εὐκίνητός ἐστι πρὸς ὀργὴν, εὐμετάθετος πρὸς ἔλεον.

b Μᾶλλον ὀξέως ὑπονοεῖν, ἢ διδάσκεσθαι καθ' ἡσυχίαν βουλόμενος.

» ment une affaire par lui-même, & » presque la deviner, que de se don- » ner le loisir de se laisser instruire » avec étendue & à fond.

Rien n'est plus étonnant que ce trait, & l'on a de la peine à le concevoir & à le croire vrai. Des artisans, des laboureurs, des soldats, des matelots, sont gens grossiers pour l'ordinaire, ignorans, & d'une conception pesante. Il n'en étoit pas ainsi du peuple d'Athénes. Il avoit naturellement une pénétration, une vivacité, une délicatesse d'esprit même surprenantes. J'ai déja raporté plus d'une fois le fait de Théophraste. [a] Il marchandoit quelque chose à une vieille femme d'Athénes qui vendoit des légumes. *Non, Monsieur l'Étranger*, lui dit-elle, *vous ne l'aurez point à meilleur marché.* Il fut étrangement surpris de se voir traiter d'Etranger, lui qui avoit passé presque toute sa vie à Athénes, & qui se piquoit de mieux parler que tout autre. Cependant c'est à son langage qu'elle

a Cùm Theophrastus percontaretur ex anicula quadam, quanti aliquid venderet, & respondisset illa, atque addidisset: Hospes, non pote minoris: tulit molestè, se non effugere hospitis speciem, cùm ætatem ageret Athenis, optimèque loqueretur. *Cic. de clar. Orat. n.* 172.

reconnut qu'il n'étoit pas du pays. Nous avons vû que les ſoldats Athéniens ſavoient par cœur les beaux endroits des tragédies d'Euripide. D'ailleurs ces artiſans, ces ſoldats, qui aſſiſtoient à toutes les délibérations publiques, étoient rompus dans les affaires, & entendoient à demi mot. On en peut juger par les harangues de Démoſthéne, dont on ſait que le ſtile étoit vif, ſerré, concis.

III. [a] » Comme ſon inclination le » porte à ſecourir les perſonnes d'une » condition baſſe & qui ſont ſans con» ſidération, auſſi il aime les diſcours » aſſaiſonnés de plaiſanteries, & pro» pres à le faire rire.

Il ſoutient les perſonnes de la baſſe condition, parce qu'il n'en a rien à craindre pour ſa liberté, & qu'il y voit un caractére d'égalité, & de reſſemblance avec ſon état. Il aime la plaiſanterie, & en cela marque qu'il eſt peuple, mais un peuple plein de bonté & d'indulgence, qui entend raillerie, qui ne ſe choque pas aiſément, & qui n'eſt point délicat ſur

Xenoph. de Athen. Rep. p. 691.

a Ὥσπερ τῶν ἀνδρῶν τοῖς ἀδόξοις καὶ ταπεινοῖς βοηθεῖν προθυμότερος, οὕτως τῶν λόγων τοὺς παιγνιώδεις καὶ γελοίους ἀσπάζεται καὶ προτιμᾷ.

Plut. ibid. les égards qu'on lui doit. Un jour que l'assemblée étoit toute formée, & que le peuple étoit déja assis, Cléon, après s'être fait lontems attendre, arriva enfin couronné de fleurs; & il pria le peuple de remettre la délibération au lendemain. » Car aujourd'hui, dit-il, » j'ai affaire. Je viens de sacrifier aux » dieux, & je dois donner à souper » à des étrangers de mes amis. « Les Athéniens s'étant mis à rire, se levérent & rompirent l'assemblée. A Carthage il en eût couté la vie à quiconque auroit osé plaisanter de la sorte, & prendre une telle liberté avec un [a] peuple fier, hautain, ombrageux, de mauvaise humeur, & qui n'étoit point né pour les graces, & encore moins pour la plaisanterie. Dans une autre occasion, l'orateur Stratoclès aiant annoncé au peuple une victoire, & en conséquence fait faire des sacrifices, trois jours après arriva la nouvelle de la défaite de l'armée. Comme le peuple parut mécontent & fâché, » De quoi avez-vous donc » à vous plaindre, leur dit-il, & » quel mal vous ai-je causé, de vous

a Πικρὸν, σκυθρωπὸν, πρὸς παιδίαν καὶ χάριν ἀνήδυντον καὶ σκληρόν.

» avoir fait passer trois jours plus agréa- » blement que vous n'eussiez fait sans » moi ?

IV. [a] » Il prend plaisir à s'enten- » dre louer, & il souffre sans peine » qu'on le raille & qu'on le critique. « Quelque légére teinture qu'on ait d'Aristophane & de Démosthéne, on sait avec quel succès & quelle adresse ils emploioient la louange & la critique à l'égard du peuple d'Athénes.

Quand la République étoit tranquille & en paix, dit ailleurs le même Plutarque, le peuple Athénien se divertissoit des Orateurs qui le flatoient. Mais dans les affaires importantes, & dans les dangers de l'Etat, il devenoit sérieux, & préféroit ceux qui avoient coutume de combattre ses injustes desirs, comme Périclès, Phocion, Démosthéne. *Plut. in Phoc. p. 745.*

V. » [b] Il se rend redoutable même » à ceux qui le gouvernent, & il se » montre humain même à l'égard de » ses ennemis.

a Τοῖς μὲν ἐπαινοῦσιν αὐτὸν μάλιστα χαίρει, τοῖς δὲ σκώπτουσιν ἥκιστα δυσχεραίνει.

b Φοβερός ἐστιν ἄχρι τῶν ἀρχόντων, εἶτα φιλάνθρωπος ἄχρι τῶν πολεμίων.

Plut. in Nic. p. 526. Le peuple d'Athénes profitoit des lumiéres de ceux qui se distinguoient le plus par leur éloquence ou par leur prudence : mais il étoit plein de soupçons, & se tenoit en garde contre la supériorité de leur esprit, & contre leur habileté, & il prenoit plaisir à rabaisser leur courage, & à diminuer leur gloire & leur réputation. On en peut juger par l'Ostracisme, qui ne fut établi que pour tenir en bride ceux qui avoient un mérite & un crédit trop éclatans, & qui n'épargna ni les plus grands hommes, ni les plus gens de bien. La haine de la tyrannie & des Tyrans, qui étoit devenue comme naturelle aux Athéniens, les rendoit soupçonneux à l'excès, & leur faisoit tout craindre pour leur liberté de la part de ceux qui les gouvernoient.

Pour ce qui regarde leurs ennemis, ils ne les traitoient point à la rigueur, ils n'abusoient pas insolemment de la victoire, & n'exerçoient point de dureté envers les vaincus. L'amnistie ordonnée après la tyrannie des Trente marque qu'ils savoient oublier les maux qu'on leur avoit fait souffrir.

A ces différens traits que Plutarque a réunis dans un même endroit, on en peut joindre quelques autres, tirés

pour la plupart du même Auteur.

VI. C'étoit [a] ce fonds de bonté & de douceur, dont j'ai déja parlé, naturel aux Athéniens, qui les rendoit si attentifs aux régles de la politesse, & si délicats sur les bienséances, qualités qu'on ne croiroit pas devoir attendre du menu peuple. Dans la guerre que Philippe leur faisoit, aiant arrété un de ses couriers, ils lurent toutes les lettres dont il étoit porteur, excepté celle qu'Olympias sa femme lui écrivoit, qu'ils lui renvoiérent toute cachetée sans l'avoir ouverte, par considération pour l'amour & le secret conjugal, dont les droits sont sacrés & doivent être respectés même parmi les ennemis. Les mêmes Athéniens aiant ordonné qu'on fît une exacte recherche des présens qu'Harpalus avoit distribués aux Orateurs, ils ne souffrirent pas qu'on fît la visite dans la maison de Calliclès nouvellement marié, & cela par respect pour sa nouvelle épouse qui y étoit logée. On n'a pas toujours ces égards, & en pareille occasion on ne se pique pas toujours de cette politesse.

Plut. in Demetr. p. 898.

Id. in Demosth. pag. 857.

a Πάτριον αὐτοῖς καὶ σύμφυτον ἦν τὸ φιλάνθρωπον. *In Pelop. pag. 280.*

VII. Le goût des Athéniens pour tous les arts & pour toutes les ſciences eſt trop connu, pour qu'il ſoit néceſſaire de s'y arrêter lontems. D'ailleurs j'aurai occaſion d'en parler avec quelque étendue dans un autre endroit. Mais on ne peut voir ſans admiration qu'un peuple, compoſé pour la plus grande partie, comme je l'ai déja dit, d'artiſans, de laboureurs, de ſoldats, de matelots, ait porté la délicateſſe du goût en tout genre à une ſi haute perfection, ce qui paroit le privilége d'une condition plus relevée, & d'une éducation plus noble.

VIII. Il n'eſt pas moins étonnant que ce peuple [a] ait eu des vûes ſi grandes, & ait porté ſi haut ſes prétentions. Dans la guerre qu'Alcibiade lui fit entreprendre, plein de vaſtes projets & de magnifiques eſpérances, il ne ſe bornoit pas à la priſe de Syracuſe, ni à la conquête de la Sicile: mais il embraſſoit déja l'Italie, le Péloponnéſe, la Lybie, les Etats des Carthaginois, & l'empire de la mer juſqu'aux colonnes d'Hercule. Son entrepriſe manqua, mais il l'avoit formée, & la priſe de Syracuſe, qui

[a] Μέγα φρονεῖ· μεγάλων ὀρέγεται. *Plut.*

ne tint à rien, auroit pu la faire réussir.

IX. Ce même peuple si grand, &, on peut le dire, si fier dans ses projets, n'avoit rien de ce caractére dans tout le reste. Dans ce qui regardoit la dépense de la table, les habits, les meubles, les bâtimens particuliers, en un mot la vie privée, il étoit frugal, simple, modeste, pauvre; mais somptueux & magnifique pour tout ce qui étoit public & capable de faire honneur à l'Etat. Ses victoires, ses conquêtes, ses richesses, ses liaisons continuelles avec les peuples de l'Asie mineure, n'amenérent point chez lui le luxe, la bonne chere, le faste, les folles dépenses. Xénophon remarque qu'on ne distinguoit point un citoien d'un esclave par l'habillement. Les plus riches habitans, les plus fameux Généraux, ne rougissoient point d'aller eux-mêmes au marché. *De Rep. Athen. pag. 693.*

C'a été une grande gloire pour Athénes d'avoir nourri & formé dans son sein tant d'hommes excellens dans la science de la guerre, dans l'art de gouverner, dans la philosophie, dans l'éloquence, dans la poésie, dans la peinture, la sculpture, l'architecture: d'avoir fourni elle seule plus de grands

hommes en tout genre qu'aucune autre ville du monde, si peutêtre on en excepte Rome, qui [a] avoit puisé chez elle ses lumiéres, & qui sut mettre à profit les leçons qu'elle en avoit reçues : d'avoir été en quelque sorte l'école & la maitresse de presque tout l'univers : d'avoir servi, & de servir encore de modéle à toutes les nations qui se sont piquées de bon goût : en un mot, de leur avoir donné le ton & prescrit la loi pour tout ce qui regarde les talens & les productions de l'esprit. L'endroit où je traiterai des sciences & des savans qui ont illustré la Gréce, aussi bien que des arts & de ceux qui s'y sont distingués, en sera la preuve.

XI. Je termine ce portrait des Athéniens par un dernier trait, qui ne peut leur être disputé, & qui se montre dans toutes leurs actions & dans toutes leurs entreprises : je veux dire l'amour & le zêle pour la liberté. C'étoit là leur qualité dominante, & le grand mobile du gouvernement. On les voit, dès le commencement de la guerre des Perses, tout sacrifier à la liberté de la Gréce. Ils abandonnent,

a Græcia capta ferum victorem cepit, & artes Intulit agresti Latio. *Horat. Epist.* 1. *lib.* 2.

ſans héſiter, leurs terres, leurs biens, leur ville, leurs maiſons, pour ſe retirer ſur des vaiſſeaux, afin de combattre l'ennemi commun qui vouloit les aſſervir. Quel beau jour pour Athénes, que celui où, tous les Alliés tremblant à la vûe des offres avantageuſes que lui faiſoit le Roi de Perſe, elle répondit aux Ambaſſadeurs de ce Roi, par la bouche d'Ariſtide, que tout l'or & l'argent du monde n'étoit pas capable de la tenter, ou de la porter à vendre ſa liberté, ni celle de la Gréce! C'eſt par de ſi généreux ſentimens que les Athéniens, non ſeulement devinrent le rempart de la Gréce, mais qu'ils préſervérent le reſte de l'Europe & tout l'Occident de l'invaſion des Perſes.

Plut. in Ariſtid. p. 324.

Ces grandes qualités étoient mélées de grands défauts, & ſouvent tout contraires, tels qu'on peut ſe les imaginer dans un peuple volage, léger, inconſtant, capricieux, comme étoit le peuple d'Athénes.

§. VI.

Caractére commun des Lacédémoniens & des Athéniens.

JE NE PUIS m'empécher de copier

ici ce que dit Monſieur Boſſuet ſur le caractére des Athéniens & des Lacédémoniens. L'endroit eſt long, mais ne le paroitra pas, & il achevera de faire connoitre à fond le génie de ces deux peuples.

Parmi toutes les Républiques dont la Gréce étoit compoſée, Athénes & Lacédémone étoient ſans comparaiſon les principales. On ne peut avoir plus d'eſprit qu'on en avoit à Athénes, ni plus de force qu'on en avoit à Lacédémone. Athénes vouloit le plaiſir : la vie de Lacédémone étoit dure & laborieuſe. L'une & l'autre aimoit la gloire & la liberté : mais à Athénes la liberté tendoit naturellement à la licence : & contrainte par des loix ſévéres à Lacédémone, plus elle étoit réprimée au dedans, plus elle cherchoit à s'étendre en dominant au dehors. Athénes vouloit auſſi dominer, mais par un autre principe. L'intérêt ſe méloit à la gloire. Ses citoiens excelloient dans l'art de naviger; & la mer, où elle régnoit, l'avoit enrichie. Pour demeurer ſeule maitreſſe de tout le commerce, il n'y avoit rien qu'elle ne voulût aſſujettir, & ſes richeſſes, qui lui inſpiroient ce deſir, lui fourniſſoient le moien de le ſatisfaire. Au

contraire à Lacédémone l'argent étoit méprisé. Comme toutes les loix tendoient à faire une République guerriére, la gloire des armes étoit le seul charme dont les esprits de ses citoiens fussent possédés. Dès là naturellement elle vouloit dominer; & plus elle étoit au dessus de l'intérêt, plus elle s'abandonnoit à l'ambition.

Lacédémone, par sa vie réglée, étoit ferme dans ses maximes & dans ses desseins. Athénes étoit plus vive, & le peuple y étoit trop maître. La philosophie & les loix faisoient à la vérité de beaux effets dans des naturels si exquis : mais la raison toute seule n'étoit pas capable de les retenir. Un sage Athénien, & qui connoissoit admirablement le naturel de son pays, nous apprend que la crainte étoit nécessaire à ces esprits trop vifs & trop libres, & qu'il n'y eut plus moien de les gouverner, quand la victoire de Salamine les eut rassurés contre les Perses.

Plat. l. 3. de leg.

Alors deux choses les perdirent, la gloire de leurs belles actions, & la sureté où ils croioient être. Les Magistrats n'étoient plus écoutés; & comme la Perse étoit affligée par une excessive sujettion, Athénes, dit Platon, res-

ſentit les maux d'une exceſſive liberté.

Ces deux grandes Républiques, ſi contraires dans leurs mœurs & dans leur conduite, s'embarraſſoient l'une l'autre dans le deſſein qu'elles avoient d'aſſujettir toute la Gréce ; de ſorte qu'elles étoient toujours ennemies, plus encore par la contrariété de leurs intérêts, que par l'incompatibilité de leurs humeurs.

Les villes grecques ne vouloient la domination ni de l'une ni de l'autre : car, outre que chacune ſouhaitoit pouvoir conſerver ſa liberté, elles trouvoient l'empire de ces deux Républiques trop fâcheux. Celui de Lacédémone étoit dur. On remarquoit dans ſon peuple je ne ſai quoi de farouche. *Ariſt. Polit. pag. 4.* Un gouvernement trop rigide & une vie trop laborieuſe y rendoient les eſprits trop fiers, trop auſtéres, & trop *Id. 7. p. 14.* impérieux : joint qu'il faloit ſe réſoudre à n'être jamais en paix ſous l'empire d'une ville, qui étant formée pour la guerre, ne pouvoit ſe conſerver *Xenoph. de rep. Lacon.* qu'en la continuant ſans relâche. Ainſi les Lacédémoniens pouvoient commander, & tout le monde craignoit qu'ils ne commandaſſent.

Plat. de rep. lib. 8. Les Athéniens étoient naturellement plus doux & plus agréables. Il n'y

avoit rien de plus délicieux à voir que leur ville, où les feſtins & les jeux étoient perpétuels; où l'eſprit, où la liberté & les paſſions donnoient tous les jours de nouveaux ſpectacles. Mais leur conduite inégale déplaiſoit à leurs alliés, & étoit encore plus inſupportable à leurs ſujets. Il faloit eſſuier les bizarreries d'un peuple flaté, c'eſt-à-dire, ſelon Platon, quelque choſe de plus dangereux que celle d'un Prince gâté par la flaterie.

Ces deux villes ne permettoient point à la Gréce de demeurer en repos. On a vû la guerre du Péloponnéſe, & les autres, toujours cauſées ou entretenues par les jalouſies de Lacédémone & d'Athénes. Mais ces mêmes jalouſies qui troubloient la Gréce, la ſoutenoient en quelque façon, & l'empéchoient de tomber dans la dépendance de l'une ou de l'autre de ces Républiques.

Les Perſes aperçurent bientôt cet état de la Gréce. Ainſi tout le ſecret de leur politique étoit d'entretenir ces jalouſies, & de fomenter ces diviſions. Lacédémone, qui étoit la plus ambitieuſe, fut la premiére à les faire entrer dans les querelles des Grecs. Ils y entrérent dans le deſſein de ſe rendre

maîtres de toute la nation; & ſoigneux d'affoiblir les Grecs les uns par les autres, ils n'attendoient que le moment de les accabler tous enſemble. Déja les villes de Gréce ne regardoient dans leurs guerres que le Roi de Perſe, qu'elles appelloient le grand Roi, ou le Roi par excellence, comme ſi elles ſe fuſſent déja comptées pour ſujettes. Mais il n'étoit pas poſſible que l'ancien eſprit de la Gréce ne ſe réveillât à la veille de tomber dans la ſervitude, & entre les mains des Barbares.

Plat. l. 3. de leg. Iſocrat. Panegyr.

De petits Rois Grecs entreprirent de s'oppoſer à ce grand Roi, & de ruiner ſon empire. Avec une petite armée, mais nourrie dans la diſcipline que nous avons vûe, Agéſilas, Roi de Lacédémone, fit trembler les Perſes dans l'Aſie Mineure, & montra qu'on les pouvoit abbattre. Les ſeules diviſions de la Gréce arrétérent ſes conquêtes. La fameuſe retraite des dix mille Grecs, qui, après la mort du jeune Cyrus, malgré les troupes victorieuſes d'Artaxerxe, traverſérent quelque tems auparavant en corps d'armée tout l'empire des Perſes, & retournérent dans leur pays : cette action, dis-je, montra à la Gréce plus que jamais, qu'elle nourriſſoit une milice invinci-

Polyb. l. 3.

ble à laquelle tout devoit céder, & que ses seules divisions la pouvoient soumettre à un ennemi trop foible pour lui résister quand elle seroit unie.

Nous verrons dans la suite comment Philippe, Roi de Macédoine, profitant de ces divisions, vint à bout à la fin, moitié par adresse, & moitié par force, de se rendre le plus puissant de la Gréce, & comment il obligea tous les Grecs à marcher sous ses étendarts contre l'ennemi commun. Ce qu'il n'avoit fait qu'ébaucher, Alexandre son fils l'acheva; & montra à l'univers étonné ce que peuvent l'habileté & le courage contre les armées les plus nombreuses & l'appareil le plus terrible.

Après ces réflexions sur le gouvernement des principaux peuples de la Gréce, tant en paix qu'en guerre, & sur leurs differens caractéres, il me reste à parler de ce qui regarde la religion, & c'est par où commencera le Volume suivant.

Fin du IVe Tome.



TABLE

Du quatriéme Volume.

HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

PLAN ET DIVISION de ce quatriéme Volume, *page* 1.

Chapitre Second.



LIVRE NEUVIÉME.

SUITE DE L'HISTOIRE DES PERSES ET DES GRECS.

CHAPITRE PREMIER.

§. II.

LIVRE DIXIÉME.

MŒURS ET COUTUMES DES GRECS.

CHAPITRE PREMIER.

Fin de la Table.